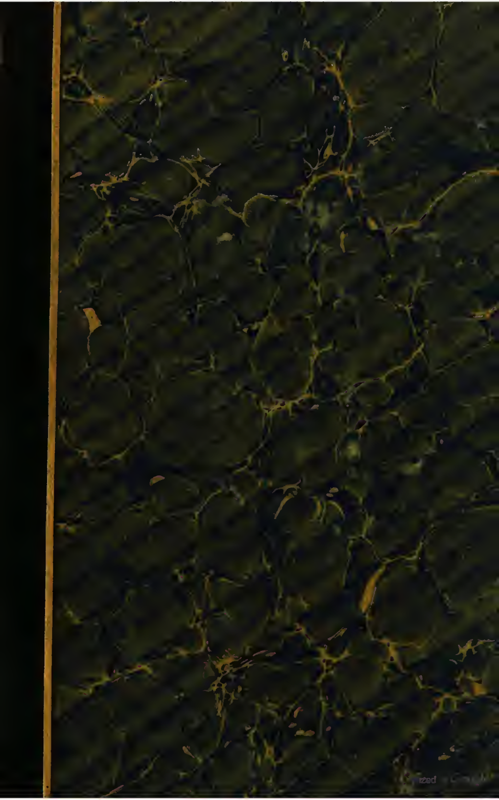


10565



Digitized by Google

Polit. f.71 36

Digitized by Google

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AUX ŒUVRES

DE J.-H. BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE.

TOME IV.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE P. J. DE MAT,
A BRUXELLES.

Digitized by Google

581203 SDN

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

CORRESPONDANCE

DE J.-H BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE,

PRÉCÉDÉE

D'UN SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES DE SA VIE;

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

TOME QUATRIÈME.





BRUXELLES,

P. J. DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

GRANDE PLACE, N° 1188.

1826.

C 34 Ed

Digitized by Google

PRÉFACE.

Avant d'écrire cet Essai, il nous a fallu approfondir les ouvrages, le caractère et les mœurs de Bernardin de Saint-Pierre. Plus de quatre années ont été consacrées à cette étude.

Il n'a pas dépendu de nous d'être meilleur juge et plus habile historien ; mais il a dépendu de nous d'être toujours vrai, et nous l'avons toujours été.

L'auteur des *Études* paraît ici avec ses faiblesses et ses vertus : aimable dans son enfance; inquiet, présomptueux, ambitieux dans sa jeunesse; puis mûri par le malheur, et se refaisant homme dans la solitude. Heureux parce qu'il était devenu sage, il éprouvait alors la vérité de cette maxime d'un ancien, que lorsque Dieu, pour nos fautes, nous abat d'une main, il nous relève des deux.

La Vie de Bernardin de Saint-Pierre jette un grand jour sur ses ouvrages. Comme Montaigne, il a étudié les hommes dans lui-même. Ses fautes lui ont montré les vices de nos institutions, et ses maux lui ont appris à connaître ceux du genre

humain. Il a condamné nos éducations de collége, parce qu'elles l'avaient fait ambitieux ; et il a tâché, par ses écrits, de ramener son siècle à Dieu et à la Nature, parce que là seulement il a trouvé le bonheur.

Les hommes les plus sages reçoivent toujours quelques impressions des objets qui les environnent. Pénétré de cette vérité, nous avons cru devoir esquisser quelques-unes des sociétés où Bernardin de Saint-Pierre ne fit, il est vrai, qu'apparaître. L'aspect du monde a été pour nous comme ces fonds de tableaux sur lesquels les peintres font ressortir leurs figures principales.

Quant aux matériaux de cet Essai, ils sont assez nombreux. On sait que l'auteur a disséminé dans ses ouvrages des souvenirs sur les principales époques de sa vie : nous les avons recueillis pour servir de base à notre travail. Ses manuscrits, et les notes informes qu'il avait préparées lorsqu'il conçut le projet d'écrire ses Mémoires, nous ont également fourni plusieurs faits intéressans.

Une correspondance immense, mise en ordre pour le même objet, nous a fait connaître les aventures de sa jeunesse. Nous avons eu sous les yeux les lettres de ses deux frères et de sa sœur, et une grande partie de celles de Duval, de Tau-

benheim, du chevalier de Chazot, de M. de la Roche, du prince Dolgorouki, du baron de Breteuil, de M. Poivre, de Rulhière, des généraux de Villebois et du Bosquet, et du maréchal Munich. Plusieurs billets de la princesse Marie M..... nous ont également été remis, avec les lettres écrites par d'Alembert, mademoiselle de Lespinasse, M. et madame Necker, Vernet, l'archevêque d'Aix, l'abbé Fauchet, Ducis, etc. Cependant, malgré de si nombreux matériaux, une multitude de faits nous eussent échappé, si la veuve de Bernardin de Saint-Pierre n'eût pris soin de les recueillir. Devenue, à dix-huit ans, et par son choix, la compagne d'un homme célèbre, elle reçut de la Providence la double mission de le rendre heureux dans cette vie, et de le faire honorer après sa mort. Nous lui devons les circonstances les plus touchantes de cet Essai : confidente de toutes les pensées de cet illustre écrivain, il semble lui avoir légué les souvenirs de sa vie entière, et son âme pour les exprimer.

Le 11 novembre 1820.

MÉMOIRE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Littus ama. . . . .
Altum alii teneant. . . . . .
ÆNEID, lib. v.

JACQUES-HENRI-BERNARDIN DE SAINT-PIERRE naquit au Havre le 19 janvier 1737. Son père, Nicolas de Saint-Pierre, avait la prétention de descendre d'une famille noble; il comptait au nombre de ses aïeux le célèbre Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais; et quoiqu'il ne pût donner des preuves bien claires de cette illustration, il ne cessait d'en parler à ses enfans comme d'une gloire appartenant à la famille. Le jeune Henri avait deux frères, Dutailly et Dominique, et une sœur nommée Catherine. Cette dernière était spirituelle et jolie, mais vaine et précieuse. Elle resta fille par pruderie, refusant tous les partis qui se présentaient, et s'irritant de l'oubli de ceux qui ne s'empressaient pas de se faire refuser. Sa mère, qui était une femme de grand sens, voulut inutilement tempérer cette vanité. Catherine persista dans ses dédains, ne voyant rien autour d'elle qui

fût digne de son amour. Ce qu'il y a de singulier, c'est que vers l'âge de trente ans une révolution inespérée s'opéra dans son esprit : aussi accorte qu'elle avait été revêche, elle semblait ne plus vivre que pour se faire aimer. Ainsi, dans sa jeunesse, elle eut toute la mauvaise humeur, toute l'acrimonie d'une vieille fille; et sa maturité s'embellit de la douceur et des grâces prévenantes qui donnent tant de charme à la jeunesse. Son frère Dutailly, tourmenté comme elle d'une présomptueuse ambition, détestait l'étude, et se moquait philosophiquement du latin, des pédans et du collége. Il ne cessait de répéter qu'il voulait aller à la cour, et que c'était l'épée, et non le rudiment à la main, qu'un brave devait faire fortune. Son père n'approuvait que trop ces gentillesses; il croyait y reconnaître les inspirations d'un esprit supérieur qui dédaigne les routes communes. Dutailly fut militaire; mais ses prétentions exagérées, l'inconstance de ses projets, la violence de son caractère nuisirent à son avancement. Toujours malheureux et toujours incorrigible, il devint le fléau de sa famille, sa raison se troubla, et il mit fin à ses jours après les expéditions les plus aventureuses.

Dominique, le plus jeune de tous, avait un caractère modeste, des goûts simples et modérés. Il entra de bonne heure dans la marine, où il acquit l'estime générale. Devenu capitaine de vaisseau, il fit plusieurs voyages de long cours, puis il se retira à la campagne, après avoir obtenu la main de mademoiselle de Grainville, charmante personne à la perte de laquelle nous verrons qu'il ne put survivre.

Quant au jeune Henri, l'aîné de tous, il réunissait

à lui seul les défauts et les qualités de ses deux frères, la vanité de sa sœur, et une imagination brillante qui environna d'illusions toutes les époques de sa vie. Dès sa plus tendre jeunesse, ses lectures le jetèrent dans les rêveries d'un monde idéal où il se créa une existence et des habitudes solitaires. Toutes ses sensations devenaient aussitôt des passions. L'injustice le révoltait, elle pouvait même égarer un moment son cœur, mais il ne fallait qu'une émotion tendre pour le ramener. Élevé dans les principes de la plus ardente piété, il disait souvent, en se rappelant ses premières impressions, qu'il serait devenu méchant si sa confiance en Dieu n'avait redoublé à mesure qu'il apprenait à se méfier des hommes. Ce sentiment donnait une telle énergie à son âme, que dans son enfance, quand il se croyait victime d'une injustice, sa consolation était de songer que Dieu lit au fond des cœurs et qu'il voyait la pureté du sien. Un jour il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de l'accompagner à la promenade; tout à coup il fut accusé d'une faute assez grave par une bonne fille nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Il avait alors près de neuf ans, et il était fort doux à cet âge. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter jusqu'à donner un démenti à sa bonne. Madame de Saint-Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui avait point encore vue, crut devoir le punir en le privant de la promenade; et comme il ne cessait de l'importuner par ses larmes et

ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et bientôt dans sa sagesse profonde il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque le soleil perçant les nuages qui dès le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh! il y a un Dieu! » puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

Cette anecdote dévoile l'âme entière de l'auteur des *Études*. Ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible; elles éveillèrent ses premières émotions, elles eurent ses dernières pensées. Sa mère lui avait dit un jour que si chaque homme prenait sa gerbe de blé sur la terre, il n'y en aurait pas assez pour tout le monde, et tous deux en avaient conclu sagement que

Dieu multipliait le blé dans les greniers. Plus tard, lorsqu'il eut étudié cette multitude de phénomènes que la science décrit sans les comprendre, la réflexion de sa mère l'étonnait moins que le pouvoir donné à un grain de blé de produire plusieurs épis, et de renfermer la vie qui doit animer pendant des siècles toutes les moissons à venir. Cette pensée était encore une suite des études de son enfance. Dès l'âge de huit ans on lui faisait cultiver un petit jardin où, chaque jour, il allait épier le développement de ses plantations, cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux, pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. Mais les animaux surtout attiraient son affection, étonnaient son intelligence. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté; le jeune Henri levait aussi les yeux vers la cime des tours; mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : « Eh bien, Henri, que penses-tu de cela? » L'enfant toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : « Bon Dieu! qu'elles volent haut! » Tout le monde se mit à rire, son père le traita d'imbécile; mais toute sa vie il fut cet imbécile, car il admirait plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre.

Un jour il trouva un malheureux chat près d'expirer dans l'égoût d'un ruisseau; il était percé d'un coup de broche et poussait des cris effrayans. Ému de pitié, il le cache sous son habit, le porte furtivement

au grenier, lui fait faire un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter, et lui tenant fidèle compagnie. Au bout de quelques semaines le pauvre animal avait recouvré la santé; il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami, sans jamais cependant se laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur, et fuyant au moindre mouvement, au bruit le plus léger. A la fois méfiant et reconnaissant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement. « Dans une de nos promenades, disait-il, je la racontai à J.-J Rousseau; il en fut touché jusqu'aux larmes, et je crus un instant qu'il allait m'embrasser. »

Qu'on ne nous accuse pas de rapporter ici des traits insignifians ou puérils : ce n'est point une chose indifférente, selon nous, que de faire sentir l'influence des premières pensées sur le reste de la vie. Ce qui ne fut dans l'enfance de Bernardin de Saint-Pierre qu'un sentiment de commisération pour quelques êtres souffrans, devint plus tard un sentiment d'amour qui s'étendit à tout le genre humain. Dans la société, on le vit toujours rechercher l'amitié de ceux qui paraissaient les plus timides et les plus malheureux. Voilà pourquoi, avec des avantages qui auraient dû hâter sa fortune, il échoua dans toutes ses entreprises. Sa sensibilité même lui nuisait d'autant plus qu'elle était plus versatile, car il prenait en pitié la souris sous les griffes du chat, le chat dans la gueule du chien, le chien

sous le bâton de l'homme, et l'homme, quel qu'il fût, sous la domination d'un tyran. C'est ainsi qu'en s'attachant toujours au plus faible, il eut toujours à lutter contre le plus fort. Mais, dans cette lutte perpétuelle, son courage avait quelque chose de divin ; car il lui semblait bien qu'il n'était pas seul, et que la Providence aussi combattait pour les malheureux.

Cette confiance en Dieu, première impression de son enfance, consolation de toute sa vie, fut singulièrement exaltée par la lecture de quelques livres pieux et amusans, entre autres par la Vie des Saints. Il y avait dans le cabinet de son père un énorme in-folio renfermant toutes les visions des ermites du désert. Ravi des miracles qu'il y voyait, persuadé que la Providence vient au secours de tous ceux qui l'invoquent, il crut ne plus rien avoir à craindre de ses parens ni de ses maîtres, et résolut de s'abandonner à Dieu à la première occasion où il aurait à se plaindre des hommes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour, à cette époque il avait à peine neuf ans, un maître d'école chez lequel on l'envoyait étudier les élémens de la langue latine l'ayant menacé de le fouetter le lendemain s'il ne récitait pas couramment sa leçon, il prit à l'instant même le parti de dire adieu au monde et d'aller vivre en ermite au fond d'un bois. Le matin du jour fatal il se leva tranquillement, mit en réserve une portion de son déjeuner, et, au lieu de se rendre à l'école, il se glissa par des rues détournées et sortit de la ville. Heureux de sa liberté, sans inquiétude de l'avenir, ses regards se promenaient avec délices sur une multitude d'objets nouveaux qui lui semblaient autant de prodiges. La campagne était fraîche et

riante; les bois, les prairies, les collines se déroulaient devant lui, et il se voyait avec admiration seul et libre au milieu de ce brillant horizon. Il marcha environ un quart de lieue dans un joli sentier jusqu'à l'entrée d'un bouquet de bois d'où s'échappait un petit ruisseau. Ce lieu lui parut un désert, il le crut inaccessible aux hommes et propre à remplir ses projets. Résolu de s'y faire ermite, il y passa toute la journée dans la plus douce oisiveté, s'amusant à ramasser des fleurs et à entender chanter les oiseaux. Cependant l'appétit se fit sentir vers le milieu du jour. Son déjeuner étant achevé, il cueillit des mûres de haies, et arracha avec ses petites mains des racines dont il fit un repas délicieux. Ensuite il se mit en prière, attendant quelque miracle de la Providence, et se rappelant tous les saints ermites qui dans la même position avaient reçu les secours du ciel; il lui semblait toujours qu'un ange allait lui apparaître et le conduire dans une grotte sauvage ou dans un jardin de délices. Cette agréable attente l'occupa le reste du jour. Cependant le soleil était déjà sur son déclin, l'air se rafraîchissait insensiblement, et les oiseaux avaient cessé leur ramage. Le petit solitaire se préparait à passer la nuit sur l'herbe au pied d'un arbre, lorsqu'à l'entrée de la plaine il aperçut la bonne Marie Talbot qui l'appelait à grands cris. Son premier mouvement fut de fuir dans la forêt, mais la vue de cette pauvre fille qui tant de fois avait essuyé ses larmes, et qui en versait en le retrouvant, l'arrêta tout court; il s'élança vers elle, et se mit aussi à pleurer.

Dès qu'il lui eut confié le sujet de ses peines, elle commença par le rassurer, puis elle lui raconta que

son père et sa mère avaient ressenti les plus vives inquiétudes de ne pas le voir revenir à l'heure du dîner; qu'elle était allée le chercher d'abord chez son maître qui avait paru surpris de son absence; qu'ensuite elle s'était enquis dans le voisinage à des gens de la ville, puis à des gens de la campagne, qui de l'un à l'autre et de proche en proche lui avaient indiqué le chemin qu'il avait pris. En parlant ainsi elle le couvrait de tant de caresses que sa vocation commença à s'affaiblir, et qu'il se décida enfin, quoique avec un peu de peine, à renoncer à son ermitage. De retour dans sa famille, son père et sa mère lui firent raconter comment il avait vécu; ensuite ils lui demandèrent ce qu'il aurait fait dans le cas où il n'eût rien trouvé dans les champs. Il ne manqua pas de leur répondre qu'il était sûr que Dieu l'y aurait nourri en lui envoyant un corbeau chargé de son dîner, comme cela était arrivé à saint Paul-l'Ermite. « On rit beaucoup de la simplicité de cette réponse, disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, et cependant la Providence a fait depuis de plus grands miracles en ma faveur, lorsqu'elle me protégea au milieu des nations étrangères où je m'étais jeté seul, sans argent et sans recommandation, et, ce qui est encore plus merveilleux, lorsqu'elle me protégea dans ma propre patrie contre l'intrigue et la calomnie. »

Cette petite aventure, qui décelait une âme passionnée, donna quelques inquiétudes à sa famille. On crut nécessaire de l'éloigner de la maison paternelle, et, peu de jours après, il fut conduit à Caen chez un curé qui habitait un joli presbytère aux portes de la ville, et qui avait un grand nombre d'élèves. Les jeux de

cet âge, l'exemple de ses camarades donnèrent bientôt une autre direction à ses idées. N'avant pu devenir le plus saint des ermites, il devint le plus espiègle des écoliers, et peu de jours s'écoulaient sans que ses ruses ne missent en défaut la surveillance de toute la maison. Parmi les tours dont il gardait le souvenir, il en est un qui avait si bien exercé la finesse de son esprit, qu'il prenait toujours plaisir à le raconter. Il y avait dans un des angles d'une cour interdite aux élèves, près de la porte de sortie, un superbe figuier dont tous les matins le jeune observateur admirait de sa fenêtre les branches couvertes des fruits les plus appétissans. De l'admiration, il passa à la convoitise. Trois figues surtout pendantes, violettes, entr'ouvertes, et qui laissaient couler le miel, le tentaient si vivement qu'il ne songea plus qu'au moyen de se les approprier. La chose n'était pas facile. Deux chiens et une grosse fille, nommée Janneton, véritable servante maîtresse, vive, alerte, terrible, semblaient avoir été commis à la garde du fruit défendu. Cependant, à force d'y songer, il crut avoir trouvé le moyen d'échapper à leur vigilance : c'était un samedi soir, il fallait attendre le dimanche. L'inquiétude et l'espérance le tinrent éveillé toute la nuit; vingt fois il fut sur le point de renoncer à une entreprise si périlleuse; mais lorsque le matin il put entrevoir du coin de la fenêtre l'arbre couvert de ses fruits dorés des premiers rayons du jour, la crainte s'envola, la conquête fut résolue.

La matinée du dimanche n'offrit aucune occasion favorable. Après le dîner on se rassemble pour aller à vêpres; le moment est attendu et prévu. Les rangs se

forment, on traverse la cour à la hâte pour gagner la porte de sortie ; aussitôt le petit maraudeur s'esquive et disparaît derrière le figuier. Déjà la troupe se met en marche ; il entend le bruit de la serrure et des verroux. Le voilà pris comme le cerf de la fable. Comment fera-t-il rouvrir cette porte? C'est ce qui l'inquiète peu, sa prévoyance a pourvu à tout. Déjà l'arbre est escaladé, déjà il en courbe les branches, il en touche les fruits, lorsque les aboiemens du chien attirent dans la cour la terrible Janneton. Son regard inquiet et vigilant se promène autour d'elle. Le coupable reste un moment glacé d'effroi ; cependant il se remet, et, pour se débarrasser de cet Argus, il tire un cordon, qu'il avait eu soin d'attacher à la sonnette du réfectoire. Janneton rentre dans la maison, n'y voit personne et croit s'être trompée. Un second cordon, également attaché à la sonnette de la rue, fait aussitôt son office ; Janneton accourt tout effarée, ouvre la porte, et s'étonne de n'y voir personne. De nouveau rappelée par la sonnette du réfectoire, elle perd la tête, va d'un côté, revient de l'autre, laisse tout ouvert, et toujours frappée d'une nouvelle stupeur, elle s'imagine que le diable au moins s'est emparé du presbytère. Pendant qu'elle remplit la maison de ses cris, notre maraudeur ne fait qu'un saut de l'arbre vers la rue ; il emporte ses figues, et se glisse dans une allée, où il attend joyeusement le retour de ses camarades, en savourant le prix de sa victoire.

Le souvenir de ce tour d'écolier égayait singulièrement Bernardin de Saint-Pierre. Il ne pouvait s'empêcher de rire en se rappelant la figure comique, l'air effaré, les signes de croix de cette grosse fille, lors-

qu'elle courait de la cour à la rue, de la rue au réfectoire, au bruit de toutes les cloches du presbytère. « Saint Augustin, disait-il agréablement, s'accusait du larcin de quelques poires; et moi qui ai volé des figues, je n'ai jamais pu m'en repentir. »

Ces traits de son enfance semblent prouver qu'il vivait dans une espèce d'isolement au milieu de ses camarades. En effet, tous ses goûts étaient solitaires, et son cœur profondément sensible se tournait sans cesse vers ses premières affections. Il regrettait sa mère et sa sœur; il regrettait de n'avoir presque jamais vu ses frères, qu'il aurait voulu aimer. Ses désirs le ramenaient toujours au sein de sa famille. Tout lui paraissait aimable sous le toit paternel. Quand il songeait au chien et au perroquet de la maison, il se faisait une si agréable image de leur bonheur, que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. La pauvre Marie Talbot avait aussi une bonne part à ses regrets. Pouvait-il oublier le temps où, lorsqu'il perdait ses livres de classe, elle prenait secrètement sur ses gages pour lui en acheter d'autres, afin de lui éviter la punition de sa négligence? Et ses toilettes du dimanche, avec quelles délices elles revenaient à sa mémoire! Il lui semblait toujours voir cette bonne fille environnant sa tête d'une multitude de papillotes à l'amidon pour le conduire ensuite d'un air triomphant à la messe de la paroisse. Et ces jolis goûters sur l'herbe, ces gâteaux exquis, ces promenades sur le bord de la mer, ces lectures dans le grand volume in-folio, croyait-on avoir remplacé tout cela par les froides leçons d'un régent et l'étude fastidieuse du grec et du latin? A ces tendres souvenirs venait encore se mêler

celui de sa marraine, belle et noble dame qui s'offrait à son imagination avec toute la majesté d'une reine, et cependant avec la grâce et l'indulgence d'une mère. Cette excellente femme, instruite des regrets de son filleul, et devinant tout ce qu'il n'eût osé dire, obtint facilement son retour dans sa famille. Il y rentra après dix mois d'absence, avec des démonstrations de joie qu'il serait difficile d'exprimer. Sa tendresse pour sa marraine s'en accrut sensiblement; dès ce jour elle exerça sur tous ses goûts une influence qui ne lui fut pas inutile, car c'était l'influence d'un esprit supérieur, qui ne se fait sentir que par l'admiration et l'amour.

Bernardine de Bayard comptait parmi ses aïeux le héros dont elle portait le nom. En perdant son mari, elle avait été réduite, suivant la coutume de Normandie, à un modique douaire qui ne pouvait suffire à ses besoins. Née dans l'opulence, habituée à la prodigalité, elle supportait avec peine la mauvaise fortune; ce qu'elle regrettait de la bonne, c'était surtout le pouvoir de donner. La générosité, cette vertu brillante qui fait pardonner aux grands la plupart de leurs vices, est un vice pour ceux que la fortune abandonne. Triste exemple de cette vérité, la comtesse de Bayard se vit enfin réduite à flatter ceux que jadis elle obligeait d'un regard. Une politesse extrême, le ton de la cour, un grand nom, un reste de beauté, ne purent toujours éloigner d'elle la honte qui suit la misère quand la misère arrive sans la résignation. Elle y échappait cependant presque toujours par la supériorité de son esprit, et l'ascendant de sa naissance. Au lieu de fuir ceux qui lui avaient ouvert leur bourse, elle les rassemblait autour d'elle, elle en fai-

sait sa société la plus intime, et les charmait si bien par ses grâces et son aménité, qu'elle leur ôtait la force de lui jamais rien demander. Touchait-elle son mince revenu? elle se hâtait aussitôt de les réunir, non pour s'acquitter, mais pour leur donner une petite fête dont elle était le principal ornement. Élevée dans la société des vieux courtisans de Louis XIV, elle les avait presque tous vus disparaître avec la splendeur du siècle. Son imagination, vivement frappée de tant de grandeurs évanouies, en avait retenu une teinte de mélancolie qui contrastait avec sa conversation légère, galante, spirituelle, et semée d'une multitude d'anecdotes qui ne tendaient pas toujours à faire regretter le temps passé. Paraissait-elle dans un cercle? on l'entourait, on se pressait pour l'entendre : avec quel charme elle racontait alors les exploits du grand Condé, les amours de Louis, ou les romanesques aventures de mademoiselle de Montpensier? Cette princesse, vers la fin de sa vie, s'était retirée en Normandie, dans son château d'Eu. Elle y avait accueilli et distingué madame de Bayard qui habitait une terre voisine, et qui était alors jeune, riche et charmante. Souvent dans leurs promenades solitaires, mademoiselle de Montpensier s'arrêtait avec de simples villageoises, et se plaisait à leur faire conter leurs amours, leur mariage, et leurs peines si faciles à soulager. Elle écoutait ces récits naïfs avec des yeux pleins de larmes, et plus d'une fois, en reprenant le chemin du château, elle s'étonnait de voir tant de bonheur où il y avait tant de besoins et si peu de désirs. « Que ne suis-je née dans une cabane! disait-elle avec amertume; j'aurais vécu heureuse, j'aurais vécu

aimée, j'aurais pressé sur mon sein des enfans chéris, et l'ingratitude des hommes me serait restée inconnue! » En rapportant ces paroles, madame de Bayard était toujours vivement émue, et ses auditeurs, touchés des larmes qu'ils lui voyaient répandre sur les maux qu'entraîne la haute fortune, et tournant sur elle des regards attendris, étaient tentés de pleurer à leur tour sur ceux qui suivent la pauvreté. Ses récits vifs et animés, le singulier contraste de son élégance et de sa misère, de ses brillans souvenirs et de sa situation présente, pénétraient de respect le jeune de Saint-Pierre, et remplissaient son esprit des souhaits les plus bizarres. Il voulait devenir grand seigneur pour être heureux comme un paysan; aimable et savant pour plaire à sa marraine; riche pour lui tout donner. Et lorsque dans un âge avancé il se rappelait ces premières impressions de l'enfance, il disait que l'aspect de madame de Bayard, son air de noblesse, son affabilité, son ton, ses récits, l'avaient fait toucher au grand siècle de Louis XIV.

Le caractère de son parrain, M. de Savalète, ne ressemblait guère à celui de madame de Bayard. Riche, dur, avare, dédaigneux, il grondait toujours, n'encourageait jamais, et répondait régulièrement au compliment que son filleul venait lui faire chaque année au premier janvier, par une leçon d'économie et une tape sur la joue. Avec cela l'enfant était aussitôt congédié. En pareille circonstance, la pauvre marraine ne manquait pas d'accompagner les louanges, qu'elle prodiguait, d'une tendre caresse et d'un petit cadeau. Un jour, après avoir vainement promené ses regards dans toutes les parties de sa chambre, voyant qu'elle

n'avait plus rien à donner, elle se mit à pleurer, et pressant les mains de son filleul, elle ne pouvait se résoudre à le quitter. L'enfant, ému de sa peine, et se rappelant qu'il avait reçu le matin une pièce d'argent pour ses étrennes, imagina de la laisser glisser sous le coussin de cette excellente femme, croyant au moins rétablir sa fortune! Hommage d'une âme innocente et pieuse, qui ne pouvait offenser celle qui en était l'objet! hommage religieux, que l'amour déposait avec respect aux pieds du malheur, comme on dépose une offrande sur les autels de la Divinité!

A son retour dans la maison paternelle, il reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin et relisait sans cesse la Vie des Saints. Mais ces plaisirs furent encore interrompus par une circonstance qui éveilla en lui un nouveau goût, celui des voyages. Depuis long-temps sa famille était liée avec un capucin du voisinage, homme agréable qui s'était fait l'ami de la maison en caressant les enfans et en leur donnant des dragées. Chaque jour il rendait visite au *petit solitaire :* c'est ainsi que s'appelait notre écolier depuis sa fuite dans le désert. Sa bonté captiva le cœur d'un enfant qui ne demandait qu'à aimer. Le frère Paul était un des plus amusans capucins du monde, ayant toujours quelque histoire plaisante à raconter, et sachant à la fois éveiller et satisfaire la curiosité. Sur le point de faire une tournée en Normandie, il pria M. de Saint-Pierre de lui confier son fils auquel il promettait instruction et plaisir. Sa proposition fut accueillie avec empressement, et voilà notre petit ermite devenu apprenti capucin, voyageant à pied, le

bâton à la main, suivant ou précédant son guide et se croyant déjà un grand personnage. Le soir, son compagnon le conduisait soit dans un couvent, soit dans un château, soit même chez quelque riche villageois, et partout il se voyait accueilli, fêté, caressé, soupant bien, dormant bien, et prenant goût au métier. Les dames surtout, charmées de son air éveillé, ne manquaient jamais de remplir ses poches de toute sorte de friandises pour lui faire oublier les fatigues du voyage. Malgré cette précaution, il demandait souvent à se reposer. Son guide se gardait bien alors de le contredire; mais, ayant recours à la ruse, il lui montrait dans le lointain une belle forêt, ou une prairie émaillée, lui promettait de s'y arrêter, puis commençait une historiette dont l'intérêt ne manquait pas de redoubler à l'approche du but qui, bientôt dépassé, reparaissait toujours à l'horizon sous les plus rians aspects. Ainsi, de plaisir en plaisir, d'histoire en histoire, on arrivait au gîte sans s'être aperçu de la longueur du chemin. La tournée dura quinze jours, et le petit voyageur fut si satisfait de cette vie indépendante, qu'à son retour il annonça sérieusement le dessein de se faire capucin. Et comme il racontait ses aventures à sa famille réunie pour l'entendre, il se prit à dire que vraiment les capucins étaient fort heureux; qu'ils faisaient bonne chère, et que, dans un couvent où il s'était arrêté, il avait vu qu'on leur servait à chacun une tête de veau. Son père rit beaucoup de cette exagération, et lui demanda où il prétendait qu'on eût pris toutes ces têtes. Cette objection lui troubla l'esprit, et lui donna à penser qu'il n'avait peut-être pas bien observé la vie des capucins.

C'est à peu près à cette époque que sa marraine, pour encourager ses études, lui fit présent de quelques livres, parmi lesquels se trouvait Robinson. Peut-être avait-elle compté sur l'effet de ce roman pour changer le cours de ses idées; mais elle ne put prévoir la révolution singulière que sa lecture allait opérer. Frappé d'une situation si neuve et si touchante, il ne put jamais s'en détacher. L'île déserte, les lamas, le perroquet, Vendredi, devinrent l'unique objet de ses pensées, et l'impression fut si vive, qu'elle influa peut-être sur le reste de sa vie, et qu'on en retrouve des traces dans tous ses projets et dans tous ses ouvrages.

La première lecture fut une espèce d'enchantement. Chaque soir il s'endormait avec Robinson dans quelque agréable solitude, défrichant la terre, plantant des arbres, lisant la Bible, élevant des palissades, et se défendant seul contre une armée de Sauvages. Les nuits et les jours s'écoulaient ainsi dans des rêveries délicieuses. Cependant il venait d'atteindre l'âge de douze ans; son cœur déjà troublé par des désirs vagues, mais pleins de charmes, commençait à sentir que Robinson n'est qu'un modèle imparfait de l'homme. La tête de ce solitaire renferme bien le germe des arts et des sciences; la nécessité les fait éclore; mais on n'y sent point le feu des passions qui les font fleurir, et qui sont elles-mêmes les premiers mobiles de la vie humaine : l'amour et l'ambition.

Robinson n'est que la tête d'un homme, il lui manque un cœur. On le voit, à la vérité, touché d'un sentiment religieux, diriger ses méditations vers le ciel : et cette lueur divine qui se reflète sur toutes les

situations de sa vie mélancolique, en fait sans doute le plus grand charme : mais on ne le voit jamais, ni réchauffé de la chaleur de l'amour, ni agité de ces ressouvenirs qui acquièrent tant d'énergie dans la solitude, et ajoutent des regrets particuliers à chacune de nos privations. Au sein de l'abondance, même dans sa misère, il ne désire jamais une compagnie, sans laquelle aucune vie ne peut être appelée humaine, suivant cette parole aussi ancienne que le monde : Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

C'est une chose singulière que de voir ces idées vagues et confuses se développer peu à peu dans le cœur d'un enfant qui cherchait à les débrouiller et à les comprendre. Chose plus singulière encore ! par un instinct unique et prodigieux à cet âge, il se mit à refaire ce livre, sans le vouloir, devinant comme par inspiration tout ce que l'auteur avait oublié d'y mettre. C'est ainsi qu'en se mettant à la place de Robinson, il sentit que cet ouvrage si ingénieux ne peut cependant s'appliquer à aucun homme en particulier ; car l'enfance de l'homme doit être long-temps protégée par le secours d'autrui, et l'intelligence est plutôt le résultat des préjugés de la société que des lumières indirectes de la nature.

Pour construire sa cabane, pour cultiver son jardin, il avait souvent besoin d'un compagnon. De cette faiblesse qui le forçait de recourir à ses semblables, il tira cette conséquence, que l'être le plus isolé est nécessairement lié avec le genre humain ; ce qui en fait dans tous les cas un être moral, obligé de rendre à ses semblables les secours qu'il en a reçus. De cette conséquence il tira cette autre conclusion, qu'aucun

homme ne peut être heureux si la société dans laquelle il vit n'est heureuse elle-même; ce qui le conduisit naturellement à s'occuper de la recherche du bonheur.

Le bonheur! mot ravissant, qui n'échappe à notre adolescence qu'avec les vœux de l'amour. Pourquoi ces rêveries solitaires? ces prières ardentes? Jeune homme, que demandes-tu à l'avenir? un cœur qui réponde aux battemens du tien. Doubler ton être ou mourir; aimer éternellement, uniquement, infiniment, voilà ta seule espérance. Tu ne connais encore l'amour que par le désir, et déjà sa seule image te rend heureux! Attends quelques jours seulement, et tu trouveras le bonheur jusque dans tes larmes.

Cédant à ces douces inspirations, il imagina de peupler son île, et d'y supposer des amis, des femmes, des enfans. L'établissement de ces enfans le liait bientôt à des peuples voisins; de là naissaient des amitiés et des haines, des fêtes et des querelles. Ces désordres nécessitaient des lois; le maintien de ces lois, un plan d'éducation publique; l'éducation faisait naître l'harmonie constante de la société qui, réunie par le devoir, le besoin et l'habitude, devenait bientôt semblable à une ruche dont toutes les abeilles concourent invariablement au même but.

Le développement de ces premiers rêves de la jeunesse de Bernardin de Saint-Pierre est ici tel que lui-même se plaisait à le rappeler. Les esprits méditatifs s'étonneront sans doute de la marche, de la gradation et du lien de ses pensées, qu'il reproduisit plus tard avec tant de charme dans ses divers ouvrages, et principalement dans l'Arcadie, l'Amazone, et Paul et

Virginie, tableaux délicieux de cette société qui devait ramener l'innocence des premiers jours du monde. Il est intéressant de voir un enfant de douze ans s'élever par la lecture de Robinson jusqu'aux théories d'une profonde politique, trouver les bases du bonheur social dans les plus doux penchans de la nature, et travailler, comme Platon, à un code de lois pour un peuple imaginaire. Cette dernière pensée fut celle de toute sa vie : à vingt-cinq ans il voulut aller fonder une colonie au fond de la Russie, sur les bords du lac Aral; à trente, il vendit son patrimoine pour se rendre à Madagascar, avec un projet de république; à trente-huit, il esquissait le premier livre de l'Arcadie; à cinquante-deux, il publiait les Vœux d'un Solitaire, et à soixante-dix, il recommençait l'Amazone.

Il était dans ces dispositions romanesques lorsqu'un de ses oncles nommé Godebout, capitaine de vaisseau, vint annoncer son prochain départ pour la Martinique. A cette nouvelle l'imagination du jeune homme s'enflamme; il veut réaliser tous ses plans d'institutions humaines; il ne voit qu'îles désertes, forteresses, Sauvages, gouvernemens. Son oncle, qui croit reconnaître dans ses désirs un penchant invincible pour la marine, se charge d'obtenir le consentement de son père; il l'obtient, et le jeune législateur monte sur le vaisseau, bien résolu de se faire roi de la première île déserte qu'il va rencontrer. Le mal de mer, les dures occupations auxquelles il était condamné, les brusqueries de son oncle, mirent bientôt les regrets à la place de l'espérance, et ne tardèrent pas à dissiper ses illusions. La mer était toujours calme, on n'avait pas même l'espoir d'une tempête, et les îles

désertes ne paraissaient pas très-communes dans ces parages. Encore s'il avait eu le frère Paul pour charmer ses ennuis! mais aucune consolation ne lui était laissée. Bref, il vit les rives de l'Amérique, et le voyage ne lui laissa d'autres souvenirs que la tristesse de ses deux traversées.

Son père, dégoûté de tant d'essais infructueux, ne songeait plus à lui faire continuer ses études; mais madame de Bayard, qui jugeait mieux des dispositions de son filleul, réussit à le faire rentrer en grâce. Cette fois il fut envoyé chez les Jésuites à Caen, où il ne tarda pas à obtenir de brillans succès. Peu de temps après il perdit sa marraine, et il lui sembla qu'il venait de perdre une mère. Dans son désespoir, il fit pour elle une oraison funèbre où il exprimait avec enthousiasme ses regrets et sa reconnaissance; et c'est ainsi que son premier écrit fut inspiré par sa première douleur.

Le chagrin qu'il ressentit de cette perte ne fit qu'accroître son penchant pour la solitude, et le prépara aux nouvelles impressions qu'il allait bientôt recevoir. On sait avec quelle adresse les jésuites captivaient leurs élèves, et les attiraient à eux par des lectures faites pour toucher vivement les âmes. Les veilles des fêtes de saints de leur ordre, ils avaient établi des espèces de demi-congés où chaque professeur lisait à son auditoire les voyages de quelque missionnaire jésuite. On peut juger de l'attention des élèves par l'intérêt singulier de ces relations. Tantôt ils se sentaient attendris au récit des persécutions et des tortures que le martyr éprouvait chez les peuples barbares; tantôt l'assemblée entière était ravie d'admiration en le voyant

sortir sain et sauf des profondeurs d'un cachot, ou des flammes d'un bûcher, recevoir les hommages de ses néophytes, et faire en se promenant avec eux quantité de miracles. Ces lectures rappelaient au jeune de Saint-Pierre d'autres lectures encore présentes à son imagination. Il ne concevait rien de plus agréable que de voguer d'île en île, de côtoyer les rivages du Gange ou de l'Amazone, de traverser les vastes forêts du Nouveau-Monde, et, chemin faisant, d'apaiser les tempêtes, de convertir les peuples, et de voir les tigres lui lécher les pieds, ou les dauphins rapporter son crucifix du sein des flots. Age précieux d'innocence et de simplicité, où l'on croit plus à ce qu'on lit qu'à ce qu'on voit, où l'imagination nous environne de ses prestiges, comme pour nous dédommager des tristes réalités du reste de la vie! Bientôt les lectures publiques ne suffirent plus à sa curiosité. L'heure de rentrer en classe sonnait, le récit était interrompu; et comment travailler lorsqu'on laissait un martyr entre les mains des Sauvages, lorsque le bûcher était allumé, et que des anges venaient d'apparaître dans le ciel? Le grec, le latin, les jeux mêmes étaient oubliés pour rêver au dénouement de cette aventure. Enfin le goût de ces relations pieuses devint une espèce de fureur; non-seulement notre écolier achetait tous les volumes qu'il pouvait se procurer, mais encore il dérobait ceux de ses camarades, et jusqu'à ceux de son régent. Aucun Voyage n'était en sûreté; un livre oublié était un livre pris. Il lisait en classe, dans les jardins, dans les promenades, se passionnant pour ses héros au point d'oublier tout ce qui l'environnait. Son professeur, l'ayant puni plusieurs fois inutilement, le fit

venir dans son cabinet pour chercher à découvrir la cause d'une négligence si coupable. Pressé de parler, il avoua, en baissant les yeux, qu'il était tourmenté du désir de voyager et d'être martyr. Cette double vocation fit sourire le jésuite qui, loin de le rebuter, se mit à faire l'éloge des missionnaires, et lui proposa de l'associer aux travaux des Pères qui allaient prêcher la foi aux Indes, à la Chine et au Japon. « Nous aurons grand soin de vous, lui dit-il, et peut-être serez-vous un jour, selon vos souhaits, un illustre martyr ou un fameux voyageur. » Cette promesse enchanta le néophyte, qui écrivit aussitôt à son père pour lui demander la permission de se faire jésuite, attendu qu'il était absolument décidé à convertir les peuples sauvages. M. de Saint-Pierre, surpris de cette nouvelle vocation, s'empressa de rappeler son fils auprès de lui, en promettant toutefois de ne pas contrarier ses projets. Pénétré de joie, la tête pleine de prodiges, et pensant aux grandes fatigues de ses prochains voyages, le jeune homme monta en diligence, et arriva au Havre où il était attendu. La première personne qu'il aperçut en approchant de la ville, fut la bonne Marie Talbot, qui le reçut d'un air triste, les larmes aux yeux, et qui lui dit en soupirant : « Quoi! M. Henri, vous voulez donc vous faire jésuite? » Il lui répondit en l'embrassant. Arrivé à la maison paternelle, il trouva sa mère dans une égale affliction, ce qui le toucha vivement, mais sans ébranler sa vocation. Le frère Paul vint encore lui conter des histoires. On lui fit lire les plus célèbres voyageurs, et peu à peu l'impression des missionnaires s'étant affaiblie, il fut plus facile d'obtenir de lui qu'il

achèverait ses études, et qu'il se déciderait après. C'est alors qu'il fut envoyé au collége de Rouen, où il fit sa philosophie et obtint le premier prix de mathématiques en 1757, sous le professeur Le Cat. Il était âgé de vingt ans.

De ces lectures si délicieuses, des dispositions qu'elles éveillèrent, il lui resta cet esprit religieux qui lui montrait partout la main de la Providence, et cet amour de la liberté qui ne lui permit jamais de garder aucune place. Mais les souvenirs du collége étaient loin d'avoir le charme des souvenirs de la maison paternelle. La perte d'un ami tendrement aimé, la nouvelle de la mort de sa mère, tout, jusqu'au prix qu'il remporta, avait laissé dans son âme des impressions douloureuses. Et quant à ce dernier fait, nous avons sous les yeux quelques notes où il s'accuse d'avoir été tourmenté dans sa jeunesse de deux passions terribles, l'ambition et l'amour, l'ambition surtout, qu'il attribuait à ces concours, à ces rivalités dont il s'était si souvent loué d'être le premier. Tous les vices de la société, disait-il, sortent des colléges. D'abord notre séparation d'avec nos parens fait naître l'indifférence absolue pour la famille; et sans l'amour de la famille, il ne peut exister d'amour de la patrie. Vient ensuite l'émulation, qui n'est qu'une ambition déguisée, qui se tourne en haine dans le monde. Ajoutez à tant d'inconséquences les prix donnés aux beaux discours et jamais aux bonnes actions; les éloges exclusifs des héros de la Grèce et de Rome, comme si nos pères n'avaient rien fait pour la gloire, comme si on voulait nous apprendre à être Grec, Romain, jamais Français. A cette première instruction succède celle du

monde, des affaires, des femmes, qui n'a aucun rapport avec les souvenirs d'Athènes et de Rome. Ainsi, d'un côté l'éducation du monde affaiblit les forces de l'âme, flatte les vices heureux, honore les ambitions puissantes; de l'autre, l'éducation de collége nous exagère nos propres forces ou les use sur des objets imaginaires. Tel se croît capable d'imiter Mutius Scévola qui se plaint d'une égratignure. Au lieu de soutenir notre faiblesse par des exemples tirés des conditions les plus simples de la société, on irrite notre orgueil, on éveille notre ambition, en nous faisant admirer les conquêtes d'Alexandre, le suicide de Caton, la fureur de Brutus, comme si nous devions un jour dévaster la terre, arracher nos entrailles, ou faire égorger nos enfans. Faible mortel! voilà donc les signes de ta raison, les modèles de ton héroïsme, les preuves de ta sagesse; voilà ce qu'on t'apprend à admirer : le pillage de l'univers, un suicide et un assassinat! Ah! la voix des prophètes nous crie encore à travers les siècles, que celui qui sème du vent, doit s'attendre à recueillir des tempêtes.

Il est un autre péril plus grand encore que celui de fausser la pensée; c'est celui de dépraver le cœur, de briser les affections de famille et de les remplacer par des affections étrangères. M. de Saint-Pierre se souvenait avec attendrissement que, dans sa première enfance, il ne quittait jamais la maison de son père sans éprouver les plus vives angoisses. Séparé de ceux qu'il aimait, il ne pouvait songer qu'à les revoir. Loin de se livrer à des amitiés nouvelles, il s'éloignait de ses camarades et de leurs jeux bruyans, comme il s'éloigna plus tard des hommes et de leurs jeux cruels.

Mais un long séjour au collége affaiblit peu à peu la ferveur de ce sentiment. Un de ses camarades plus âgé que lui, et qui, ainsi que lui, était tendre, studieux, mélancolique, lui inspira une amitié si passionnée, qu'elle absorba bientôt toutes ses facultés. M. de Chabrillant avait ces goûts simples et vertueux qui marquent toujours une âme supérieure lorsqu'ils sont le fruit de la réflexion : c'était un de ces jeunes gens précoces à qui une sensibilité exquise tient lieu de sagesse. Son caractère formait un parfait contraste avec celui du jeune de Saint-Pierre. Il avait un nom, de la fortune, des talens, et il méprisait la gloire, l'argent et les hommes. Sa plus douce fantaisie était de se dérober au monde, de labourer un champ, d'habiter une chaumière. Son ami au contraire, quoique sans fortune, sans titre, sans protecteur, livrait son âme à tous les genres d'ambition. Il voulait courir les mers, fonder des républiques, combattre, écrire, réformer les peuples corrompus, et civiliser les nations barbares. Celui qui possédait tout, n'aspirait qu'à l'obscurité; celui qui ne possédait rien, voulait gouverner le monde, et n'aspirait qu'à la renommée. Souvent ils se livraient à des discussions véhémentes sur ces graves questions qui ont occupé la vie des sages. M. de Chabrillant faisait de beaux discours de morale dans le genre de Plutarque; son ami lui répondait par des fictions séduisantes dans le genre de Platon; et sans jamais parvenir à s'accorder, ils s'aimaient chaque jour davantage.

L'époque des vacances étant venue, le jeune de Saint-Pierre fut rappelé dans sa famille, et cette nouvelle, attendue autrefois avec tant d'impatience, reçue

avec tant de joie, ne lui apporta qu'un sentiment de tristesse. Il vit avec surprise que la maison paternelle n'était plus sa première pensée; mais sans approfondir pour lors ce nouveau sentiment, il ne songea qu'à obtenir de son père d'aller passer les vacances chez M. de Chabrillant. Ainsi s'étaient brisés peu à peu les liens de la famille. Qu'il y avait loin de ce qu'il venait d'éprouver à l'horreur avec laquelle il eût repoussé, deux années auparavant, la seule pensée de quitter la maison paternelle! Mais aussi que de moyens on avait employés, que de peines on s'était données pour détourner ses tendres affections, et pour lui faire oublier ce qui avait ravi son enfance!

Les deux amis partirent ensemble, bien résolus de ne se jamais quitter : projets inutiles que les mortels ne devraient jamais faire! La santé délicate de Chabrillant ne put résister à la crise qui sépare l'enfance de l'adolescence; chaque jour on le voyait dépérir. Près d'expirer, il ne songeait qu'aux douleurs de son ami; il lui rappelait le souvenir d'Étienne de la Boétie, et faisant allusion à ses paroles qu'ils avaient tant admirées : « Il le priait aussi d'avoir courage, et de » montrer par effet que les discours qu'ils avaient » tenus ensemble pendant la santé, ils ne les por» taient pas seulement en la bouche, mais engravés » bien avant au cœur pour les mettre en exécution [1]. » Ainsi ce bon jeune homme ne voyait dans la mort qu'un moyen d'essayer sa vertu, et lorsqu'à sa dernière heure il tournait vers son ami son dernier

[1] Voyez la Mesnagerie de Xénophon, etc., traduite du grec par Étienne de la Boétie, et publiée par Montaigne, qui inséra à la suite une relation bien touchante de la mort de son ami.

Google

regard, il lui dit d'une voix mourante : « Henri, ne pleure pas, ce n'est pas pour toujours! » Cette perte laissa dans l'âme du jeune de Saint-Pierre un regret que rien ne put effacer. Il lui donnait encore des larmes lorsque lui-même, parvenu aux termes de la vie, il n'aimait à se rappeler du passé que le temps où l'amitié lui était apparue sous la forme la plus touchante, pour disposer son âme à la vertu.

Mais les plus beaux jours de Bernardin de Saint-Pierre se sont évanouis ! L'enfance n'est plus, et déjà commencent les fautes de la jeunesse, les projets de fortune, les songes rapides de l'amour, et cette ambition qui tourmenta sa vie, et dont lui-même il avouait l'erreur :

> *Optima quæque dies miseris mortalibus ævi*
> *Prima fugit...* [1]

Le prix de mathématiques semblait indiquer sa vocation : il entra donc à l'école des ponts et chaussées, et il y étudiait depuis un an lorsqu'il apprit que son père venait de se remarier. Ce nouvel hymen devait faire tarir la source des bienfaits paternels. Pour comble de malheur, une mesure d'économie fit réformer à la même époque les fonds destinés à l'école, en sorte que la plupart des ingénieurs et tous les élèves furent remerciés. Frappé de ces deux coups inattendus, il prit aussitôt la résolution de solliciter du service dans le génie militaire. Ses premières démarches ayant été inutiles, un de ses compagnons d'infortune lui proposa d'aller à Versailles, où le ministre de la guerre formait un corps de jeunes ingénieurs. Avant de partir, ils se présentèrent chez leur ancien directeur

[1] Virgil., Georg., lib. III.

pour en obtenir des lettres de recommandation. Celui-ci les différa dans l'intention de se donner le temps de placer quelques élèves auxquels il prenait plus d'intérêt. Fatigués d'attendre ces lettres, les deux solliciteurs prennent le parti de s'en passer, et se rendent à Versailles. Par un hasard singulier, le chef du nouveau corps attendait en ce moment les deux jeunes gens recommandés par le directeur. Accueillis comme des hommes protégés, ils reçoivent aussitôt leur brevet, et ne peuvent revenir de la facilité avec laquelle leurs vœux sont remplis. Bref, lorsque la méprise fut découverte, il n'était plus temps de la réparer, et ils eurent la double satisfaction d'être placés, et de l'être sans recommandation.

Ses appointemens étaient de cent louis : il reçut une gratification de six cents livres; c'était une fortune inespérée, et il partit aussitôt pour Dusseldorf, où se rassemblait une armée de trente mille hommes commandée par M. le comte de Saint-Germain [1]. Il put juger alors des effets de cette gloire dont il avait été ébloui dès sa plus tendre enfance. Les scènes horribles que les historiens laissent dans l'ombre lorsqu'ils louent les héros, s'éclairèrent tout à coup, et il fut épouvanté des fureurs et de la démence humaine. Toujours envoyé en avant pour faire des reconnaissances, ses regards ne rencontraient que des villages déserts, des champs dévastés, des femmes, des enfans, des vieillards qui fuyaient, en pleurant, leur chaumière. Partout des hommes armés pour détruire triomphaient des douleurs des hommes; partout la destruction était le comble de la gloire. Mais, au milieu de

[1] Campagne dans le pays de Hesse, 1760.

tant d'actes de cruauté, un trait sublime vint consoler notre jeune philosophe, et lui montrer un homme où il n'avait encore vu que des victimes et des bourreaux. « Un capitaine de cavalerie, commandé pour » aller au fourrage, se rendit à la tête de sa troupe » dans le quartier qui lui était assigné. C'était un » vallon solitaire où l'on ne voyait guère que des bois. » Il y aperçoit une pauvre cabane, il y frappe; il en » sort un vieil hernouten [1] à barbe blanche.—Mon » père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où » je puisse faire fourrager mes cavaliers.—Tout à » l'heure, reprit l'hernouten. Ce bon homme se met » à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après » un quart-d'heure de marche, ils trouvent un beau » champ d'orge. — Voilà ce qu'il nous faut, dit le » capitaine.—Attendez un moment, répond le con- » ducteur, vous serez contens. Ils continuent à mar- » cher, et ils arrivent à un autre champ d'orge. La » troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, » le met en trousse et remonte à cheval. L'officier de » cavalerie dit alors à son guide : Mon père, vous » nous avez fait aller trop loin sans nécessité; le pre- » mier champ valait mieux que celui-ci.—Cela est » vrai, Monsieur, reprit le bon vieillard, mais il » n'était pas à moi. »

Cependant une bataille générale se préparait. Un matin l'armée fut rangée sur deux lignes. Depuis trois heures elle était immobile et dans un morne silence, lorsque plusieurs aides-de-camp passèrent au grand

[1] Les hernoutens sont des espèces de quakers répandus dans quelques cantons de l'Allemagne. Ce trait est rapporté par l'auteur lui-même dans les notes du tome IV des *Études de la Nature*.

galop, en criant : « Marche la cavalerie! » Au même instant trente mille sabres parurent en l'air. M. de Saint-Pierre chargé de porter des ordres à l'autre extrémité du champ de bataille, fut renversé dans la mêlée; il se releva froissé et blessé, poursuivit sa course, et rejoignit M. de Saint-Germain, mais après avoir rempli sa mission. Il le trouva exposé au feu le plus terrible et donnant tranquillement ses ordres. Plusieurs officiers témoignant leur impatience, et désirant sans doute se mettre hors de la portée du mousquet, ce général leur dit froidement : « Messieurs, » modérez un peu l'ardeur de vos chevaux. »

Le champ de bataille resta aux Français. Mais peu de jours après, M. de Saint-Germain ayant osé combattre les avis du maréchal de Broglie, fut disgracié, et l'on envoya pour le remplacer le chevalier du Muy. Dès lors tout alla mal dans l'armée. L'obéissance aveugle de ce dernier aux ordres du maréchal causa les plus grands malheurs. Chaque jour on éprouvait quelques nouvelles pertes. Un matin M. de Saint-Pierre reçut l'ordre d'aller reconnaître les positions occupées par le prince Ferdinand. Il traversa la plaine de Warburg au milieu d'un brouillard épais, et trouva le général Fischer qui faisait bonne contenance. On distinguait à peine quelques hussards ennemis qui caracolaient autour de cette partie de l'avant-garde, en faisant le coup de pistolet. Tout à coup un aide-de-camp du maréchal de Castries, le chevalier de La Motte, vint à passer à bride abattue, en criant : « Dans trois minutes vous allez avoir cinq mille hussards sur les bras. » Aussitôt la plaine se couvre de fuyards. Entraîné par la multitude, M. de Saint-Pierre courut

long-temps sans pouvoir se dégager; enfin ayant peu à peu tiré sur la droite, il se trouva seul et vit ce nuage fondre sur la gauche. Arrivé à Warburg, tout était en confusion : les équipages encombraient le pont, les troupes se dispersaient, et les généraux ne savaient quel parti prendre. Ils délibéraient encore lorsque le brouillard, se levant peu à peu, laissa voir l'ennemi à portée du canon. Il s'avançait sur trois colonnes, et débordait l'armée française qui se trouvait au milieu du feu. Dans cette situation dangereuse, les officiers, ne prenant conseil que de leur courage, tentèrent de s'ouvrir un chemin dans les rangs ennemis. Un si généreux dévouement fut inutile, et le sacrifice de leur vie ne put sauver l'armée. Les fantassins, les cavaliers, les uniformes bleus, rouges, blancs, se précipitaient pêle-mêle du haut de la montagne. On avait à peine combattu, et déjà la déroute était complète. M. de Saint-Pierre s'élança avec son cheval sur des rochers si escarpés que, dans un autre moment, il n'eût osé les regarder de sang-froid. Parvenu au bord de la Dymel, dont les eaux ne roulaient que des cadavres, il la traversa à la nage au milieu du feu le plus vif, et il atteignit l'autre rive, d'où il put contempler cet horrible désastre. Les flancs de la montagne qu'il venait de quitter, étaient couverts de malheureux Français morts ou blessés; ils apparaissaient à travers la fumée du canon, comme des ombres sanglantes; et atteints de tous côtés par le feu ennemi, ils mouraient sans pouvoir se défendre. Cet affreux spectacle se prolongeait sur toute la rive.

Peu de temps après cette bataille, M. de Saint-Pierre, desservi par des chefs qui ne lui pardonnaient

ni ses talens, ni sa franchise, ni d'occuper une place dans le génie militaire sans appartenir à ce corps, fut suspendu de ses fonctions, et reçut l'ordre de se rendre à Paris. Le voilà donc sans ressources, sans protections, et réduit à se justifier auprès de quelques grands bien décidés à le trouver coupable. Il ne perdit cependant pas courage, et se rendit à Francfort, où il fit la rencontre d'un officier de hussards qui menait à sa suite une marchande de café de l'armée. Ils s'arrangèrent pour faire ensemble la route de Mayence, où ils arrivèrent un soir peu de temps avant la nuit. A l'aspect de cette grande ville, la maîtresse du hussard ne peut supporter la pensée d'y paraître en négligé. Elle fait arrêter la voiture, se relève le teint avec un peu de rouge, met des plumes sur sa tête, et s'affuble d'un mantelet de soie blanc. Pendant qu'elle prépare sa toilette, ses deux chevaliers prennent à pied le chemin de la ville, et retiennent plusieurs chambres dans la meilleure auberge. Bientôt la voiture arrive avec fracas, et la voyageuse paraît dans tout l'éclat de sa parure. L'hôtesse, empressée, s'avance pour la recevoir; mais saisie d'un scrupule soudain à la vue de son rouge et de son mantelet de soie, elle refuse obstinément de lui ouvrir sa maison. Ni les prières ni les menaces ne peuvent la toucher. Obligés de chercher un autre logement, nos galans chevaliers parcourent la ville entière, et partout à l'aspect de leur compagne ils essuient le même refus. Enfin, après deux heures de supplications inutiles, ils furent trop heureux de se loger dans un méchant cabaret, où on leur servit un méchant souper. Il serait difficile de peindre la figure déconcertée de la pauvre voyageuse.

Quant à M. de Saint-Pierre, il ne put jamais oublier cette bonne ville où un étranger pouvait coucher à la belle étoile, parce qu'une femme avait eu la fantaisie de mettre un peu de rouge.

Le lendemain il abandonna ces deux ridicules personnages, et traversa la France en faisant les plus cruelles réflexions sur le mauvais état de ses affaires. Dégoûté de la guerre, n'ayant aucun dessein arrêté, il crut trouver quelques secours auprès de sa famille, et se rendit chez un de ses oncles à Dieppe. Dans le premier moment, sa tante parut charmée de le recevoir et le combla de caresses. Elle s'imaginait qu'il avait laissé ses chevaux et ses gens à l'auberge; mais quand elle apprit qu'il était venu seul, et sur un cheval de louage, elle se refroidit insensiblement et finit par lui chercher querelle. Obligé de quitter la maison de son oncle pour se rendre au Havre, il y passa trois mois auprès de son père, qui était remarié depuis un an. Mais s'étant aperçu que son séjour commençait à fatiguer sa belle-mère, il résolut de tenter encore une fois la fortune. Il lui restait six louis; un billet de la loterie de Saint-Sulpice doubla cette somme, et c'est avec ce petit renfort qu'il prit la route de Paris, vers le commencement de mars de l'année 1761.

Une aventure extraordinaire qui fut sur le point d'armer toute l'Europe, lui présenta une occasion de se tirer d'affaire. Un vaisseau de guerre turc, *la Couronne ottomane*, était allé, suivant l'usage, lever le *carache*, ou tribut payé au grand-seigneur par les Grecs des îles de l'Archipel. Il jeta l'ancre près des rives de la Morée, et une partie de son équipage étant

descendu à terre avec tous les officiers, soixante esclaves français formèrent le hardi projet de s'emparer du vaisseau. Ce projet réussit, et sur quatre cents hommes restés à bord, un bien petit nombre se sauva à la nage. Aussitôt les câbles furent coupés; on laissa tomber les grandes voiles, et le vent de terre venant à souffler, les vainqueurs furent emportés en pleine mer. La nuit vint, et ils échappèrent à toutes les poursuites. Le capitan-pacha, qui était descendu à terre, paya cette imprudence de sa tête.

Cependant les fugitifs se dirigèrent vers la rade de Malte, où ils entrèrent un dimanche matin. Le grand-seigneur somma l'île de rendre le vaisseau; on craignit un siége, et plusieurs ingénieurs furent envoyés au secours de l'Ordre. M. de Saint-Pierre fut du nombre; on promit de lui adresser à Toulon la commission de lieutenant et le brevet d'ingénieur-géographe. Sur la foi de ces promesses, il se rendit à Lyon au commencement de mai. La beauté de la saison et les espérances de fortune dissipèrent peu à peu ses inquiétudes. Il se livra au plaisir de voir des objets nouveaux. Cependant il n'y a guère de villes intéressantes entre Paris et Lyon. Il semble que ces deux grandes cités épuisent toutes celles qui les environnent, comme de grands arbres étouffent les végétaux qui croissent sous leur ombre. Après quelques jours de repos à Lyon, il se rendit à Marseille, où il ne fit qu'un court séjour. Tous les soirs il se promenait sur le port, en observant les divers costumes des navigateurs que le commerce y attirait de toutes les parties du globe. Il y voyait des Tartares, des Arméniens, des Grecs, des Indiens, des Chinois, des Persans, des

Moresques, etc. : c'était comme un abrégé du monde. Le port de Toulon, où il ne tarda pas à se rendre, et où il fut présenté au capitaine du vaisseau *le Saint-Jean* par l'ingénieur en chef, lui offrit un spectacle moins varié; mais il en emporta le souvenir d'une aventure touchante. « Au moment de m'embarquer, » dit-il, un homme à barbe longue, en turban et en » robe, qui était assis sur ses talons à la porte du café » de la maraine, m'embrassa les genoux comme » j'en sortais, et me dit en langue inconnue quelque » chose que je n'entendais pas. Un officier de la ma- » rine qui l'avait compris, me dit que cet homme » était un Turc esclave, qui sachant que j'allais à » Malte, et ne doutant pas que son sultan ne prît » cette île et ne réduisît tous ceux qui s'y trouveraient » à l'esclavage, me plaignait de tomber si jeune dans » une destinée semblable à la sienne [1]. » M. de Saint-Pierre fut d'autant plus touché de cette scène, qu'il éprouva la douleur de ne pouvoir secourir cet infortuné. L'élan généreux d'un vieillard qui oubliait ses propres maux pour gémir sur ceux d'un étranger qu'il devait regarder comme un ennemi, lui montrait le cœur humain dans toute sa sublimité. Il s'étonnait cependant d'avoir excité la pitié d'un homme plus malheureux que lui, car l'expérience ne lui avait point encore révélé la profondeur de ce vers de Virgile, qu'il mit dans la suite à la tête de tous ses ouvrages :

« *Non ignara mali miseris succurrere disco.* »

Peu de jours après cette aventure, il se rendit à bord du vaisseau, et l'on mit à la voile. Mais il commit une

[1] Vœux d'un Solitaire.

imprudence qui devait le jeter dans de grands embarras : ce fut de partir sans la commission qui lui avait été promise. Les officiers du génie ne lui voyant ni titre, ni fonction, ne voulurent bientôt plus le reconnaître, et dès lors il fut en butte à l'intolérance d'un corps auquel il n'appartenait pas.

Un événement déplorable troubla cette courte aventure. Un jour on entendit crier que deux jeunes gens qui se jouaient sur les lisses, venaient de tomber dans la mer. Aussitôt le vaisseau arrive, le canot est mis à flot, et l'on coupe le *salva nos*, espèce de grands cônes de liége suspendus à la poupe. Toutes ces précautions furent inutiles. Le vaisseau avait été poussé si rapidement loin de ces infortunés, qu'ils ne purent jamais l'atteindre. On les voyait nager dans le lointain, mais déjà l'on ne pouvait plus entendre leurs cris. Bientôt ils levèrent les bras vers le ciel; ce fut le dernier signe de leur détresse : ils s'enfoncèrent dans les flots, et disparurent pour toujours. Ces deux jeunes gens périrent sans qu'aucun de leurs camarades, qui se jetaient tous les jours à la mer pour quelques pièces de monnaie, témoignât le moindre désir d'aller à leur secours.

Le onzième jour après le départ, on découvrit les côtes de Malte, qui sont blanches et peu élevées. On y débarqua à midi. Il y avait dans le vaisseau quatre ingénieurs, ils se réunirent pour rendre visite au grand-maître, et laissèrent M. de Saint-Pierre seul sur le rivage, sous prétexte qu'il n'appartenait pas au corps du génie militaire. Surpris d'une pareille conduite, il l'attribua à l'oubli du ministère qui ne lui avait point envoyé la commission promise. Mais que

devint-il en apprenant que l'ingénieur en chef le faisait passer pour son dessinateur? Indigné d'un pareil mensonge, il réclama successivement devant le ministre de France, le grand-maître, et M. Burlamaqui, commandant en chef. Ces réclamations n'ayant eu aucun succès, il prit le parti de se retirer et d'attendre qu'on voulût en user plus convenablement avec lui. Il loua une petite maison à un étage, six francs par mois, et y vécut solitaire avec un vieux domestique qui lui coûtait le même prix. Ce domestique était Portugais, et d'une fierté qui ne lui permettait d'obéir qu'à sa propre volonté. Il refusait même de porter des fruits achetés au marché; ce qui réduisait la plupart du temps M. de Saint-Pierre à se servir lui-même. Un jour cependant, il voulut bien prendre sous son bras une harpe que son maître venait de louer; et comme ce dernier lui témoignait sa surprise d'un changement si subit, il répondit avec dignité « que » tout ce qui pouvait faire honneur à l'homme, » comme les livres, les tableaux, la musique, il était » toujours disposé à s'en charger; mais que jamais il » ne s'abaisserait à porter des vivres. » M. de Saint-Pierre rencontrait souvent ce bon homme qui, après avoir achevé son service, se promenait gravement sur la place publique, coiffé d'une perruque à trois marteaux et une canne à pomme d'or à la main.

Cependant les ennemis de notre jeune solitaire cherchaient tous les moyens de le perdre. De ridicules calomnies furent répandues sur sa personne et sur sa famille, et comme il en témoignait un jour son ressentiment dans les termes les plus vifs, on fit aussitôt courir le bruit que la chaleur du climat avait agi sur

son cerveau, et qu'il était atteint de folie. Dans cette situation, quelques amis s'empressèrent de le consoler. Tels furent un simple chevalier nommé Pestel, le marquis du Roullet, et le Bailli de Saint-Simon. Mais quelle distraction pouvait-il espérer de la société, dans un pays où l'on ne se réunit que pour jouer, et où il n'y a ni jardins, ni promenades, ni spectacles? Le malheur ne lui avait point encore appris à obéir sans murmurer aux ordres de la Providence, et à se consoler de l'injustice des hommes par l'étude de la nature.

Le siége n'eut pas lieu, et chacun ne songea qu'à retourner en France. M. de Saint-Pierre reçut 600 livres pour les frais de son voyage, et il s'embarqua sur un vaisseau danois, qui faisait voile pour Marseille. Malheureusement le capitaine n'avait aucune connaissance de cette mer où les orages s'élèvent avec une effroyable rapidité. Après avoir louvoyé long-temps, ils se trouvèrent à la vue de la Sardaigne entre le banc de la Case et les rochers à pic qui hérissent la côte. Dans cette partie, lorsque la mer, qui n'a que vingt-cinq pieds de profondeur, est agitée par les vents, elle soulève les terres mouvantes des bas-fonds, et alors les vaisseaux courent risque d'être engloutis sous des montagnes de sable. Pour accroître l'effroi, le nom de ce lieu rappelle aux matelots le naufrage de M. de la Case, sa fin déplorable, et celle de tout son équipage.

Du côté de la terre, le péril n'est pas moins grand. Ces rives sont habitées par des paysans à moitié sauvages. On les voit accourir au milieu des tempêtes, s'élancer de rocher en rocher, et achever impitoya-

blement les malheureux que les flots leur apportent. Sur le soir, le vaisseau se trouva arrêté par le calme entre ces deux dangers. La chaleur avait été excessive, et le ciel se couvrait insensiblement de nuages noirs et cuivrés. La nuit vint encore augmenter l'horreur de ce spectacle. On craignait le coup de vent de l'équinoxe; toutes les manœuvres furent suspendues, et l'on soupa de bonne heure pour se préparer aux fatigues de la nuit. Les passagers assis autour de la table, attendaient dans un morne silence, lorsqu'un officier qui venait de monter sur le pont redescendit à la hâte pour annoncer qu'on allait essuyer un grain épouvantable. En effet, le vaisseau se perdit tout à coup dans une nuée prodigieuse dont les noirs contours étaient frappés par intervalles de l'éclat subit des éclairs. Le ciel et la mer semblaient se toucher. L'équipage se hâta de serrer toutes les voiles, et d'amener les vergues sur la barre de hune. On amarra ensuite la barre du gouvernail. Pendant que tout le monde était en mouvement, un bruit sourd et lointain, semblable à celui du vent qui souffle dans une charpente, se fit entendre, et s'accroissant à chaque seconde, il semblait fondre du haut du ciel. En une minute, il gronda autour du vaisseau, qui fut couché sur le côté, tandis que le vent, la pluie, la mer et la foudre le frappaient en même temps, et assourdissaient par leur horrible fracas. Les éclairs se succédaient si rapidement que le vaisseau était comme enveloppé d'une lumière éblouissante. Cette situation durait depuis plus d'une demi-heure, lorsque le capitaine entra, une petite lanterne sourde à la main, dans la chambre où les passagers s'étaient rassemblés.

Il avait les yeux égarés, le visage pâle, et s'adressant en anglais à un de ses officiers, il lui montra la route pointée sur une carte, et se retira les larmes aux yeux. L'officier secoua la tête, et comme tous les regards l'interrogeaient, il annonça que si la tempête durait encore une heure, le vaisseau était perdu corps et biens.

Quelques minutes après, la nuée crève sur le vaisseau et le couvre d'un déluge d'eau; alors le plus grand calme succède à l'orage. Le lendemain, les voiles furent tendues, et bientôt l'on découvrit les côtes de Provence. A cette vue, tous les passagers tombèrent dans une espèce d'extase, et ils voulurent aussitôt se faire conduire à terre. M. de Saint-Pierre y descendit avec eux, et soit que le bonheur d'échapper à un si grand péril l'eût préparé aux plus tendres émotions, soit que la patrie, après la crainte du naufrage, eût plus de charmes à ses yeux, avec quel frémissement de joie il toucha cette terre qu'il avait cru ne plus revoir! comme ses regards se reposèrent doucement sur ces rives fleuries, sur ces flots, hier soulevés par l'orage, aujourd'hui si calmes et si purs! Ce gazon couvert de rosée, ces bois de myrtes et d'orangers, le souffle du zéphir, le chant des oiseaux, il croyait tout entendre, tout voir pour la première fois. Dans ce ravissement, il prit la route de Paris; mais à mesure qu'il approchait de cette ville, le charme faisait place aux plus vives inquiétudes. La tempête, le naufrage, l'attendaient encore là. Il n'avait plus d'amis, plus d'argent, plus de mère; il était seul au monde, et battu de tous les vents de l'adversité.

Il se logea dans un hôtel rue des Maçons, et courut aussitôt rendre visite à ceux qui, avant son départ, lui avaient témoigné quelque intérêt. Le Bailly de Froulay lui parla de ses propres chagrins, et déplora le sort des grands seigneurs, qui n'avaient plus de crédit dans les bureaux. M. de Mirabeau, l'ami des hommes, composait un gros livre sur le bonheur du genre humain, ce qui ne lui permettait pas de s'occuper des intérêts d'un individu isolé dans la foule. M. du Bois, premier commis, le reçut avec des airs de ministre : il lui dit qu'il fallait attendre, qu'on y songerait, qu'il ne voyait que des gens qui lui demandaient, et en parlant ainsi, il le reconduisait poliment à la porte. Le pauvre solliciteur se consola de tant d'indignités à la vue de cent personnes qui attendaient dans l'antichambre le bonheur de voir sourire un premier commis.

Toutes ses visites eurent le même résultat. Pendant ce temps, le peu d'argent qui lui restait fut dépensé, et la crainte de l'avenir le décida à demander quelques secours à ses parens. Mais cette démarche ne fut pas heureuse : les uns lui répondirent qu'il avait mérité sa situation; les autres, qu'il était un mauvais sujet, et que sa famille ne prétendait pas s'épuiser pour satisfaire ses caprices. Les plus honnêtes ne lui répondirent pas. Dans cette extrémité, un de ses protecteurs lui offrit une place chez un maître de pension pour apprendre à lire aux petits enfans. Un autre l'engagea à donner des leçons de mathématiques à quelques jeunes gens qui se destinaient au génie militaire. Il accepta cette dernière proposition; mais bientôt les élèves manquèrent, et il fallut encore re-

noncer à cette ressource. Alors il adressa au ministre de la marine un mémoire, dans lequel il proposait d'aller seul sur une barque lever le plan de toutes les côtes d'Angleterre. Ce mémoire singulier n'excita pas même la curiosité, et resta sans réponse. Enfin on ne lui épargna aucune humiliation. Jamais il n'avait tant senti l'amertume d'avoir besoin des hommes : déjà la misère commençait à l'accabler ; il avait épuisé le crédit chez un boulanger ; son hôtesse menaçait de le renvoyer, et réduit à l'isolement le plus complet, il ne voyait personne dont il pût espérer le plus léger secours.

Mais son courage croissait avec son malheur. Plus il se voyait dans l'abandon, plus il prétendait aux faveurs de la fortune. En un mot, ses projets de législation se réveillèrent avec tant de force lorsqu'il se vit sans ressources, qu'il ne songea qu'à réaliser au fond de la Russie les brillantes chimères de sa jeunesse. Il ne s'agissait de rien moins que de fonder une république et de lui donner des lois. Ce projet, qui dans un temps plus heureux lui eût peut-être paru extravagant, dans son état de délaissement et de misère lui semblait aussi simple que naturel. Il se doutait bien que pour accomplir de si grandes choses un peu d'argent lui serait nécessaire ; mais il n'eût pas été digne de sa haute fortune s'il se fût arrêté à de semblables bagatelles. La difficulté fut donc aussitôt levée qu'apercue. Un nommé Girault, son ancien camarade d'études, lui prêta vingt francs, le marquis du Roullet deux louis, un M. Sauti trente francs, un père de famille, nommé Diq, trois louis. Il vendit ensuite secrètement et pièce à pièce tous ses habits ; puis

ayant porté chez Girault ses livres de mathématiques et un peu de linge, il se félicita d'avoir si bien préparé cette sage entreprise, et ne songea plus qu'à partir pour la Hollande. Comme il avait peu de confiance aux lettres de recommandation, qui ne sont le plus souvent qu'un moyen honnête de se défaire d'un importun, il ne voulut en emporter que deux : une pour l'ambassadeur de Hanovre à La Haye, l'autre pour le chevalier de Chazot, commandant de Lubeck et son compatriote.

C'est ainsi qu'au lieu de chercher le bonheur dans le repos d'une condition simple et médiocre, il ne le voyait que dans les agitations de la gloire, dans les hautes vertus, dans les dévouemens magnanimes. Il voulait faire de grandes choses pour être un jour l'objet d'une grande reconnaissance, et la vie ne s'offrait à lui que comme une suite d'actions héroïques qui mènent au commandement : erreur brillante, mais fatale, résultat inévitable de cette éducation mensongère, qui nous force d'appliquer à une vie presque toujours destinée à l'obscurité les principes et les pensées qui dirigent la vie des princes et des héros. Ces dangereux souvenirs le tourmentaient sans doute lorsque, tombé dans le dénuement le plus profond, il entrevoyait la fortune la plus éclatante, imaginant que, semblable à cet infortuné voyageur des Mille et une Nuits, qu'on avait descendu dans un abîme, il ne devait en sortir que pour être roi.

Dès que son père eut appris ses projets de voyage, il s'empressa de lui envoyer quelques papiers de famille, parmi lesquels se trouvaient ses titres de noblesse. M. de Saint-Pierre fut charmé de posséder ces

papiers; car dans les cours du Nord il faut un nom pour réussir. Une seule chose l'embarrassait, c'est que son titre principal était un certificat signé du marquis de l'Aigle, qui attestait, il est vrai, la noblesse de la famille de Nicolas de Saint-Pierre, mais avec cette clause qu'un de ses ancêtres avait géré les affaires de la maison de l'Aigle. Ainsi une ambition trouve toujours sa punition dans une autre ambition. Une fois entré dans cette route, il était difficile de s'arrêter. Il n'avait point d'armoiries, et n'osait en prendre de trop connues; il fit donc graver un cachet de fantaisie, qu'il enrichit de tout ce qu'il savait dans l'art du blason. Enfin il adopta le titre de chevalier que ses amis lui donnaient depuis long-temps. Mais toutes ces précautions, qui devaient servir à le rassurer, produisirent un effet absolument contraire. Parlait-on de sa famille? il en vantait la noblesse. Prolongeait-on la conversation sur ce sujet? il coupait court, rougissait, s'embarrassait, craignant toujours de s'entendre demander la preuve qu'il avait eu des aïeux. En un mot, les questions les plus indifférentes le faisaient frissonner, et lui apprenaient assez qu'il n'était pas né pour tromper. Dans sa vieillesse, il s'accusait d'une manière charmante de ces petits traits de vanité, et peut-être y avait-il encore quelque vanité dans cet aveu; car alors il s'était créé d'autres titres au respect des hommes, et tout semblait lui dire qu'il venait de commencer l'illustration de sa famille par le génie et la vertu.

Son entreprise ainsi préparée, il ne songea plus qu'à son départ. Ses dettes s'élevaient à une centaine d'écus. Il fit des obligations qu'il envoya par la poste à chacun de ses créanciers, afin que son père les ac-

by Google

quittât si la fortune ne lui était pas favorable; puis un beau soir il sortit furtivement de son hôtel et se rendit chez son ami Girault qui, quoique très-malheureux lui-même, n'avait pas le courage de le suivre. Ils soupèrent ensemble. D'abord le repas fut triste : Girault s'inquiétait du présent; M. de Saint-Pierre ne songeait qu'à deviner l'avenir. Mais une bouteille de Champagne étant venue ranimer leurs espérances, le grenier où ils se trouvaient retentit bientôt des éclats de leur joie. Enfin sur le minuit il fallut se décider à revenir aux réalités, et, son petit paquet sous le bras, il s'achemina seul vers la diligence de Bruxelles, après avoir promis à son ami Girault de ne pas l'oublier au jour de la prospérité.

Arrivé à La Haye, il se hâta de présenter une lettre de recommandation qu'un homme du grand monde lui avait remise pour son ami intime, le baron de Sparken, ambassadeur de Hanovre. Mais quelle fut sa confusion, lorsque l'ambassadeur lui dit qu'il ne connaissait en aucune manière la personne qui avait écrit cette lettre! Ce seigneur était déjà sur l'âge et croyait à l'alchimie. Par un effet singulier de cette crédulité, il s'imagina qu'un jeune homme qui savait les mathématiques devait avoir quelques lumières sur la pierre philosophale, et il voulut bien lui promettre une petite place, n'exigeant de lui, pour toute reconnaissance, que son secret de faire de l'or. En solliciteur novice, M. de Saint-Pierre eut la bonne foi de répondre qu'il était loin de posséder un si beau secret et surtout d'y croire. Ce n'était pas le moyen de faire sa cour; aussi l'ambassadeur lui fit-il entendre clairement qu'un homme qui ne croyait pas à l'alchimie

ne pouvait espérer de service en Hollande. Il ajouta que la religion catholique eût été d'ailleurs un obstacle insurmontable à son avancement; que le bon temps était passé où les Hollandais prenaient à leur service des officiers de toutes les religions, enfin que c'était bien dommage qu'il ne se fût pas présenté quatre jours plus tôt, époque à laquelle son neveu, le comte de la Lippe, s'était embarqué pour aller commander les troupes de Portugal et combattre les Espagnols. Le voyageur déçu se retira avec ces belles paroles, persuadé de deux choses dont il éprouva la vérité le reste de sa vie : c'est que les lettres de recommandation ne mènent à rien, et qu'un homme sans crédit arrive toujours le lendemain des bonnes occasions.

Quoique soupçonné par le baron de Sparken d'avoir la pierre philosophale, il se vit bientôt sur le point de manquer de tout. Comme il se creusait inutilement la tête pour trouver les moyens de continuer son voyage, le hasard fit prononcer devant lui le nom de M. Mustel, journaliste français retiré à Amsterdam, et qui y jouissait d'une grande considération. M. de Saint-Pierre avait eu pour régent un ecclésiastique qui portait le même nom. Ce souvenir l'encourage, il prend la plume, il écrit, et M. Mustel lui répond aussitôt que ce régent est son propre frère, et qu'il se croira heureux d'être utile à un de ses disciples. Sur cette lettre, M. de Saint-Pierre se décide à prendre la route d'Amsterdam, où il trouva dans M. Mustel un homme disposé à devenir son ami. M. Mustel était un sage à la manière des anciens, c'est-à-dire qu'il pratiquait la sagesse. Il passait une partie de l'été dans un petit jardin aux environs d'Amsterdam avec

la meilleure des femmes et quelques bons amis. Là, tout en fumant sa pipe, il composait son journal sous un berceau de verdure, et du sein du repos et de la solitude il traçait jour par jour le tableau des agitations de l'Europe. Doué d'un beau talent poétique, il avait eu la force de préférer le bonheur à la gloire. Dieu, la nature, sa femme et sa plume occupaient toutes ses pensées; et, quoiqu'il eût souvent à déplorer les revers des peuples et des rois, il les voyait sur des rives si lointaines, que jamais ses passions n'en furent excitées. Tous les vains bruits du monde venaient expirer à la porte de sa retraite, et l'histoire présente était devant ses yeux comme l'histoire des temps passés [1]. Son bonheur me rendait gai, disait souvent M. de Saint-Pierre. Un jour il me dit: « J'ai essayé » inutilement de faire venir la laitue romaine dans » mon jardin; c'est que la terre est trop froide : qu'en » pensez-vous? — Oh! lui répondis-je, ne voyez-vous » pas que la laitue romaine ne peut croître dans un » terrain protestant? » Cette idée le fit rire. Pour moi, ajoutait M. de Saint-Pierre, j'avais dans le cœur une plante qui vient partout : c'était l'ambition. M. Mustel eut bientôt apprécié le mérite de son nouvel ami; et, plein de sollicitude pour un jeune homme dont il admirait les nobles sentimens, il lui offrit la main de sa belle-sœur, avec la place de rédacteur de la Gazette qui valait mille écus. M. de Saint-Pierre n'apprécia point alors la générosité de cette offre. C'était une belle occasion d'être heureux, s'il n'avait

[1] M. de Saint-Pierre fut tellement frappé de l'indépendance et du bonheur de Mustel, que, dans sa vieillesse, il ne put résister au plaisir d'en parler avec détail. Voyez le roman de l'Amazone.

Digitized by Google

cherché que le bonheur; mais comment renoncer à la gloire de former un peuple, de fonder une république, et cela pour une misérable place de journaliste, pour une vie obscure! Il refusa tout, parce que son ambition n'était satisfaite de rien. Nous le verrons souvent repousser la fortune qui se présentait à lui sous une forme simple et riante. C'était un des traits de son caractère : il voulait parvenir en suivant sa fantaisie, et non pas en se livrant à la fantaisie des autres.

Il partit donc d'Amsterdam après avoir emprunté de M. Mustel l'argent nécessaire pour se rendre à Lubeck. Là il puisa encore dans la bourse du chevalier de Chazot, commandant de la ville, qui lui prêta deux cents francs pour se rendre à Pétersbourg. L'élévation de Catherine au trône impérial vint ajouter à ses espérances. L'Europe entière était dans une grande attente; Frédéric et Voltaire proclamaient déjà les merveilles d'un règne commencé par un horrible attentat. Ces éloges passaient de bouche en bouche et produisaient une admiration générale. Le jeune philosophe lui-même ne pouvait se lasser de les écouter; il craignait d'arriver trop tard; il lui semblait que tout allait se faire sans lui, qu'on devinerait ses plans, qu'on lui ravirait sa gloire. Plein de cette inquiétude, il se donna à peine le temps de visiter l'arsenal de Lubeck, où il vit cependant le sabre dont on trancha la tête à un bourgmestre qui livra aux Suédois l'île de Bornholm, à cette seule condition qu'il aurait l'honneur de danser avec la reine de Suède.

Au moment du départ, le chevalier de Chazot recommanda vivement M. de Saint-Pierre à son beau-

père, M. Torelli, premier peintre de l'empire, et qui se rendait à la cour pour faire le tableau du couronnement. Il y avait sur le vaisseau, des comédiens, des chanteurs, des danseurs, des coiffeurs français, anglais, allemands, qui tous avaient les plus hautes prétentions. Ces braves gens se croyaient déjà de grands personnages : à les entendre, ils allaient éclairer la Russie et y répandre le goût brillant des arts. L'exagération de leurs espérances et la folie de leurs projets n'étaient pas une des moins piquantes distractions de M. de Saint-Pierre. La traversée fut d'un mois; arrivés à Cronstadt, les passagers prirent une chaloupe pour remonter la Néwa, qu'ils trouvèrent semée d'îles désertes, et dont les rives étaient bordées de noires forêts de sapins. Le bruit des rames troublait seul le profond silence de ces lieux; et les passagers, les regards fixés sur ces terres sauvages, se croyaient aux extrémités du monde, lorsque tout à coup, au détour du fleuve, ils découvrirent la cité de Pierre-le-Grand avec ses vastes quais, son pont de bateaux, la tour dorée de l'Amirauté, ses dômes peints en vert, ses palais couronnés de trophées, de guirlandes et de groupes d'amours, s'élevant seule au milieu des déserts. A ce magnifique aspect, notre voyageur se sent pénétré d'une émotion indéfinissable: c'est là qu'il vient chercher la gloire et lutter avec la fortune! c'est là que ses projets vont trouver de zélés protecteurs! Cette foule empressée, qu'il aperçoit sur la rive, ne lui présente que des amis que déjà il voudrait presser sur son sein. Ainsi tous ses projets vont s'accomplir. Pendant qu'il se berce de ces riantes chimères, la chaloupe aborde au galernoff habité par les négocians anglais. Aussitôt, l'un d'eux, M. Tornton,

s'empresse d'un air jovial au-devant des passagers, et les invite à prendre le thé chez lui, pour donner à chacun le temps de faire avertir ses amis. Nouvelle illusion pour M. de Saint-Pierre. Il vient donc de toucher une terre où les étrangers sont accueillis à la porte des villes comme au temps des patriarches! et si l'on reçoit ainsi un homme inconnu, à quels honneurs ne doit pas s'attendre celui dont tous les vœux tendent au bonheur des hommes!

Pendant que le vaste champ de l'espérance s'ouvre devant notre voyageur, il voit une députation de l'Académie qui s'avance pour complimenter le peintre Torelli; celui-ci reçoit les compliments, monte en carrosse, et de la portière fait une légère inclination à son protégé, qui reste stupéfait sur le rivage. On entre dans le salon de M. Tornton, et bientôt une autre voiture vient enlever un autre passager; ils disparaissent ainsi peu à peu, et à mesure que leur nombre diminue, les illusions du pauvre philosophe s'évanouissent. Enfin il reste seul, et long-temps encore il s'étonne de cette scène qui vient de lui révéler son abandon. Ne voulant pas paraître embarrassé, il se décide à prendre congé du maître de la maison, et, son épée sous le bras, il se dirige le long d'un quai de granit que doraient encore les derniers rayons du soleil. Chemin faisant il admirait ce peuple à longue barbe qui marchait d'un air grave et préoccupé; et, faisant un retour sur lui-même, il se mit à songer avec douleur à son isolement. Dans cette multitude qui se renouvelait sans cesse, il ne se trouvait pas un seul être qui n'eût une maison, des amis, des parens, qui ne fût aimé, qui ne fût attendu. Lui seul était sans asile, lui seul n'était ni attendu ni

aimé : solitaire au milieu de la foule, il aurait pu mourir sans y laisser un regret, sans y faire couler une larme. Ah! pour savoir combien la patrie est douce, il faut avoir erré sur une terre étrangère! Depuis longtemps il marchait enseveli dans ces pensées mélancoliques, lorsqu'il s'entendit appeler par une personne dont la voix ne lui était pas inconnue. C'était un des passagers qu'il venait de quitter, bon Allemand, établi à Pétersbourg, qui, devinant son embarras, voulut bien le guider vers la seule auberge de cette ville, tenue par des Français. Ils trouvèrent la maîtresse du logis, mademoiselle Lemaignan, qui jouait aux cartes à la faible lueur d'une lampe. Elle se leva pour les recevoir, et leur apprit que son frère était à Moscou, où l'impératrice venait de se rendre pour son couronnement. Elle fit ensuite servir à souper au jeune Français qui, frappé d'une nouvelle si contraire à ses projets, s'abandonnait aux plus tristes réflexions.

Après avoir retiré ses effets et payé les frais de son voyage, il lui resta six francs qui ne tardèrent pas à être dépensés. Obligé de vivre de peu, il passait les jours entiers dans sa chambre, cherchant à s'absorber par l'étude des mathématiques. Le temps s'écoulait, la cour ne revenait pas, et tout annonçait à M. de Saint-Pierre que son hôtesse se lassait de lui faire crédit. Il croyait ne jamais sortir de ce labyrinthe, lorsqu'un dimanche, en sortant de la messe, un seigneur, vêtu d'une riche pelisse, l'aborda poliment à la porte de l'église. Après une conversation assez longue, dans laquelle il lui témoigna beaucoup d'intérêt, il lui offrit de le présenter au maréchal de Munich, gouverneur de Pétersbourg, dont il était secrétaire. Charmé de cette

offre bienveillante, M. de Saint-Pierre accepta un rendez-vous pour le lendemain, trois heures du matin, seule heure à laquelle le maréchal donnât ses audiences.

Il trouva un vieillard de quatre-vingts ans, sec, vif, pétulant, qui l'accueillit de bonne amitié, et qui, en moins d'un quart-d'heure, lui eut montré son cabinet, ses dessins, ses plans, et une centaine de volumes sur le génie militaire, qui formaient toute sa bibliothéque. Ces livres avaient servi à sa gloire. Jeté dans les déserts de la Sibérie, il avait, comme les anciens philosophes, ouvert une école sur la terre de l'exil. Rassemblant autour de lui les soldats commis à sa garde, il s'était plu à leur dévoiler les secrets de la science d'Euclide et de Pascal. Sa patrie avait puni ses vertus, il ne se vengea qu'en lui en montrant de nouvelles; et l'on vit tout à coup une troupe d'ingénieurs habiles sortir de ces régions barbares, se répandre dans l'armée et fonder le corps du génie militaire russe. Un homme de cette trempe devait apprécier le mérite de M. de Saint-Pierre. Il était déjà charmé de sa conversation; mais il voulut le juger sur ses œuvres, et, lui ayant remis des couleurs, du papier, des pinceaux, il l'invita à revenir bientôt avec un échantillon de son talent. Cette invitation eut l'heureux effet de prolonger le crédit de notre voyageur. Peu de jours après, il revint avec un plan, dont le maréchal fut si satisfait, qu'il promit aussitôt d'en recommander l'auteur à M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie, et, s'adressant en allemand à son premier aide-de-camp, il se fit apporter un sac de roubles, qu'il présenta à M. de Saint-Pierre, en lui disant que cette somme servirait à payer ses frais de voyage jusqu'à Moscou. Celui-ci répondit en rougissant que les

ingénieurs du roi de France ne pouvaient recevoir de l'argent que d'un souverain. Et, comme il se retirait en prononçant ces mots, le maréchal se leva et lui dit, d'un air touché, qu'en Russie, l'usage permettait à un colonel, et même à un général, de recevoir des bienfaits de sa main, que cependant il ne s'offensait pas d'un refus inspiré par un excès de délicatesse; puis il ajouta, après un moment de réflexion : « Vous ne refuserez pas sans doute de faire le voyage avec un de mes amis, le général Sivers, qui se rend à la cour? » Cette dernière proposition satisfaisait à tout; M. de Saint-Pierre l'accepta avec reconnaissance : c'était un premier pas vers la fortune, et il commençait à concevoir que la fortune ne lui serait point inutile pour accomplir ses grands projets.

Dans le temps même où il venait de trouver un protecteur, la Providence lui donnait un ami. Un Genevois, nommé Duval, joaillier de la couronne, qu'il avait eu occasion de rencontrer plusieurs fois chez son hôtesse, n'avait pu voir son malheur sans en être ému, ni son courage sans l'admirer. C'était un de ces hommes dont la physionomie laisse lire toutes les pensées, et dont les pensées sont bienveillantes et vertueuses. Une douce mélancolie, répandue sur ses traits, exprimait la beauté de son âme; elle semblait plaindre tous les malheureux et leur annoncer un consolateur. Il voulut être la Providence d'un jeune homme qu'il voyait sans crainte et sans trouble dans sa lutte avec la misère, et une grande intimité ne tarda pas à s'établir entre eux. Duval était loin d'approuver les projets de son jeune ami; mais il ne les blâmait pas ouvertement, car il sentait que les dégoûts de l'ambition ne peuvent

naître que des mécomptes de l'ambition. Toujours prêt à donner un bon conseil, il laissait faire ensuite, et se trouvait là pour consoler ou pour secourir. C'était l'idéal de l'amitié, et celle qu'il inspira fut bien profonde, puisque non-seulement M. de Saint-Pierre lui adressa les lettres qui composent son Voyage à l'Ile-de-France; mais que long-temps après, par une touchante fiction, il attribuait son système de la fonte des glaces polaires à un sage, nommé Duval, cherchant à répandre sur l'ami qui avait inspiré son premier ouvrage les derniers rayons de sa gloire [1].

M. Duval, instruit du départ prochain de M. de Saint-Pierre, fit tous ses efforts pour changer sa résolution; mais, ne pouvant y réussir, il lui ouvrit généreusement sa bourse; et le même jeune homme qui venait de refuser les dons d'un maréchal d'empire, parce qu'il ne pouvait voir en lui qu'un protecteur étranger, consentit à emprunter dix roubles (50 fr.) d'un simple particulier dans lequel son cœur voyait un ami.

Cependant le maréchal de Munich le présenta au général, sous les auspices duquel il devait paraître à la cour, et peu de temps après ils se mirent en route pour Moscou. On était alors au mois de janvier. Le général Sivers avait deux voitures bien chaudes, bien closes, l'une pour lui, l'autre pour ses adjudans. Un traîneau découvert était destiné à son domestique, et il donna ordre d'y faire placer le jeune Français. Dès la première nuit, le traîneau versa deux fois. Notre mal-

[1] Ce morceau devait trouver place dans l'Amazone, l'auteur n'eut pas le temps de l'achever. Nous en avons publié un fragment sous le titre de *Théorie de l'univers.*

heureux voyageur, exposé à toutes les injures de l'air, éprouvait un froid d'autant plus horrible, qu'il n'avait pris aucune des précautions d'usage, et qu'avec son chapeau de feutre et son habit court, il lui semblait qu'il n'était pas vêtu. Le second jour, il eut une joue gelée, et sans un bonnet fourré que lui prêta son compagnon, il y eût sans doute laissé ses deux oreilles. Chaque fois qu'on arrivait dans une maison de poste, le général déballait lui-même les provisions, il distribuait à chacun un petit morceau de pain dur comme le marbre, puis la valeur d'un demi-verre de vin qu'on coupait avec une hache. Après cette généreuse distribution, le général se mettait seul à table, pendant que ses aides-de-camp et son secrétaire se tenaient debout derrière lui. M. de Saint-Pierre ne crut pas devoir les imiter; à la grande confusion des autres officiers, il osa s'asseoir en présence du général qui ne lui pardonna point ce qu'il appelait un excès de familiarité. L'espèce de mépris qu'on lui avait témoigné en le reléguant parmi les valets, doublait sa fierté et le remplissait de tristesse. Mais l'aspect de la nature aurait suffi pour le plonger dans la mélancolie. Il est impossible d'exprimer l'âpreté de l'air et du froid. Tout était couvert de neige : les bois, les champs, les plaines, les montagnes, les lacs et la mer même. Chaque matin, le soleil, semblable à un globe de fer rouge, se levait au bord de l'horizon; sa lumière était pâle et sans chaleur, seulement elle agitait dans l'air une infinité de particules glacées, qui étincelaient comme une poussière de diamans. La nuit ne présentait pas un spectacle moins étrange : les sapins, à travers lesquels murmurait un vent glacé, étaient comme autant de pyramides

d'albâtre dont les avenues se prolongeaient à l'infini; tantôt la lune les éclairait de ses lueurs bleuâtres, tantôt les feux de l'aurore boréale semblaient les couvrir d'un vaste incendie. On eût dit alors les colonnades, les portiques d'une ville en ruine, au milieu desquels l'imagination frappée voyait se mouvoir des sphinx, des centaures, des harpies, le dieu Thor avec sa massue et tous les fantômes de la mythologie du Nord.

Emporté rapidement dans un traîneau découvert, il voyait ces êtres fantastiques s'agiter autour de lui, et il avait peine à ne pas croire à leur réalité. Les trois voitures couraient ainsi, sans autre espoir que celui d'arriver dans quelques pauvres villages dont rien n'annonçait les approches, car les coqs et les chiens même étaient tapis par le froid. Cependant on voyait des troupeaux de loups qui, pressés par la faim, suivaient les voyageurs comme une proie. Ces terribles animaux se partageaient en deux meutes sur les deux côtés du chemin; ils étaient guidés par un chef qui s'élançait en avant, précédait les voitures, et s'arrêtait de temps à autre en poussant des cris plaintifs auxquels les deux meutes répondaient par intervalles égaux. Après cet appel, on n'entendait plus que le bruit léger de leur course sur la neige, bruit qui avait quelque chose de plus sinistre encore que leurs gémissemens. Ah! lorsqu'au milieu de ces déserts notre triste voyageur venait à se rappeler les champs fertiles de la France, ces riantes vallées, ces vertes collines où les animaux utiles à l'homme paraissent de toutes parts, où la terre est couverte de moissons, de vignobles et d'agréables vergers, où le chant du coq, les aboiemens du chien, le carillon argentin du clocher rustique annoncent

chaque jour le retour de l'aurore; ah! comme alors il sentait son cœur douloureusement oppressé! comme il se trouvait misérable d'errer si loin de sa patrie! C'est ainsi qu'exposé à la rigueur du froid le plus vif, n'ayant pas même un manteau pour se couvrir, il était réduit à envier le sort des malheureux paysans qu'il trouvait rassemblés dans de pauvres cabanes, mais qui au moins se consolaient entre eux de leur misère; il enviait enfin jusqu'au sort des chevaux attelés à sa voiture; car la Providence, prévoyante pour eux, les avait couverts de poils longs et chauds, semblables à d'épaisses toisons; comme pour témoigner, pensait-il alors avec amertume, que l'homme seul est abandonné sur cette terre; comme pour témoigner, pensait-il vingt ans plus tard avec admiration, qu'il n'est pas un seul être au monde qui soit livré à l'abandon : Dieu leur donnant à tous, suivant le besoin, ce que leur intelligence ne leur apprend pas à se donner.

Enfin ils arrivèrent à Moscou. Rien n'est plus magnifique que l'aspect de cette ville où tout annonce le voisinage de l'Asie. Au milieu des maisons bâties à la chinoise s'élèvent une multitude de dômes étincelans à travers lesquels on voit briller les flèches dorées de plus de douze cents clochers, terminées par des croissans surmontés d'une croix. Notre fondateur d'empire arriva dans cette ville avec un écu dans sa poche : il est vrai qu'uniquement touché de sa grandeur future, il ne songeait guère à sa misère présente. Sa peine n'était pas de savoir comment il souperait, mais bien comment il approcherait de la grande Catherine : car la voir et la persuader était une même chose pour lui.

Parmi ses compagnons de voyage, un seul, frappé de la dignité de sa conduite dans une situation si difficile, s'attacha vivement à son malheur. C'était un officier nommé Barasdine, jeune, bouillant, superbe, poussant la franchise jusqu'à la rudesse; il s'était fait une loi de penser tout haut, regardant comme une lâcheté de se taire devant le vice heureux, et l'attaquant en face avec toute l'âpreté de son caractère. Souvent il avait reproché au général son indifférence pour le jeune Français; mais ces reproches n'avaient fait que blesser plus profondément l'orgueil d'un homme pour qui rien n'était évident que son propre mérite. Arrivé à Moscou, le général fait arrêter ses voitures devant une grande auberge, et charmé de trouver une occasion de contrarier, peut-être même d'embarrasser M. de Saint-Pierre, il annonce froidement qu'il est temps de chercher un gîte. Il était nuit, et cette nouvelle répandit le trouble parmi les voyageurs. Aussitôt chacun songe à retrouver ses bagages, et les domestiques font approcher les yswoschtschiki, espèce de traînaux qui rendent à Moscou les mêmes services que les fiacres rendent à Paris.

M. de Saint-Pierre n'avait qu'un petit porte-manteau, et depuis un moment il faisait de vaines recherches pour le retrouver, lorsqu'il apprit que le général l'avait envoyé aux messageries sous prétexte que ses voitures étaient déjà surchargées. Pendant qu'il témoignait sa surprise d'un pareil procédé, Barasdine s'emportait contre ce qu'il appelait hautement une action indigne; mais le général, sans daigner lui répondre, ordonna au cocher de partir, et laissa les deux jeunes gens exhaler leur colère. Cette circonstance les unit

davantage, et ils ne se séparèrent qu'après s'être promis de se revoir bientôt. Barasdine alla descendre chez son oncle, M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie, et M. de Saint-Pierre, ayant loué un traîneau, se fit conduire chez le frère de son hôtesse de Pétersbourg, qui, sur la recommandation de Duval, devait lui donner un logement. Mais les contrariétés s'enchaînent souvent comme les malheurs. Arrivé chez M. Lemaignan, le domestique lui apprend que son maître n'est point à Moscou, et qu'il ignore l'époque de son retour. Qu'on se figure l'embarras de notre voyageur : isolé au milieu de la nuit, dans une ville immense, ignorant la langue du pays, ne pouvant ni s'orienter ni se faire entendre, il était devant son guide comme un homme muet. Enfin, ne sachant que devenir, il monte machinalement dans le yswoschtschiki. Son conducteur ne le voit pas plus tôt disposé à partir, qu'il met ses chevaux au galop, et le ramène comme par inspiration à l'auberge où il l'avait pris. Le paiement de la voiture acheva d'épuiser sa bourse, et il entra dans la maison sans savoir comment il en sortirait le lendemain.

A peine avait-il fait quelques pas dans la cour, qu'il vit accourir l'hôte, bon Allemand à ventre rebondi, à face rubiconde, qui, dans un jargon presque inintelligible, protestait de son innocence, de sa probité, de son honneur, et qui termina cette apologie inattendue en plaçant sur les épaules de notre voyageur une assez belle selle en velours qu'il tenait dans ses mains. Ce dernier argument dut lui paraître sans réplique, car il se tut soudain; on vit sa physionomie s'épanouir, et les yeux fixés sur M. de Saint-Pierre,

il resta dans une espèce d'admiration de lui-même. Surpris de cette étrange réception, M. de Saint-Pierre prend froidement la selle, la remet entre les mains de l'hôte, et entre en explication. Enfin, après quelques discours, dont il parvint à saisir une ou deux phrases, il crut deviner que cette selle avait été oubliée par le jeune Barasdine, et qu'on le prenait pour un domestique de cet officier. Loin de se fâcher de ce quiproquo, l'idée lui vint d'en profiter pour passer la nuit dans cette auberge, sans être obligé de payer son gîte. Il fit donc entendre à l'hôte qu'il était étranger, que la nuit était avancée, et que son intention était de ne repartir que le lendemain. L'hôte le comprit fort bien, car il ouvrit aussitôt une salle échauffée par un vaste poêle, et l'invita galamment à s'étendre sur une banquette à la manière des Russes. La selle lui servit d'oreiller, et sans plus s'inquiéter des soucis du lendemain, il s'endormit bientôt du plus profond sommeil.

Le jour commençait à peine à paraître, lorsque Barasdine entra dans la chambre où le pauvre voyageur dormait encore. Il ne fut pas peu surpris de le retrouver là mollement couché sur une planche, et la tête posée sur la selle qu'il venait réclamer. Son exclamation éveilla M. de Saint-Pierre, qui, quoique un peu étourdi de cette brusque apparition, se mit à raconter de la façon la plus comique sa mésaventure de la veille. Ce récit les mit en gaieté; ils résolurent de passer la matinée ensemble, et, pour la bien commencer, Barasdine fit apporter un déjeuner auquel ils s'empressèrent de faire honneur en philosophes dont le chagrin ne saurait troubler l'appétit. Au des-

sert, Barasdine voulut voir les lettres de recommandation de son ami. Dans le nombre, il en aperçut une adressée au général du Bosquet ; elle était entièrement de la main du maréchal de Munich. Barasdine s'en saisit avec vivacité, et dit : « Celle-ci ne sera pas inutile ; le général est Français, et il n'a point oublié sa patrie ; les accens de votre voix suffiront seuls pour le bien disposer. Il faut nous rendre de suite à son hôtel, car je pense que vous n'avez pas de temps à perdre, et le général n'en perdra point dès qu'il saura qu'il peut vous obliger. »

Ils trouvèrent le général du Bosquet enveloppé dans une robe de chambre à fleurs, coiffé d'un bonnet de coton, et fumant sa pipe en se promenant à grands pas. Son air brusque, ses traits courts et ramassés, la rudesse de ses mouvemens, produisaient, au premier abord, une impression désagréable ; mais à mesure qu'il parlait, sa figure prenait une teinte plus douce ; elle semblait s'embellir de je ne sais quoi d'aimable et de bienveillant, et l'on voyait peu à peu cette physionomie sombre s'éclairer, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un sourire de bonté qui attirait à lui.

A peine eut-il appris que M. de Saint-Pierre était Français, que, perdant sa gravité, il se livra sans réserve au plaisir de voir un compatriote, et de l'entendre parler de la patrie. Cette conversation, qu'il se plut à prolonger, lui fit aimer de suite notre jeune voyageur, qui ne le quitta pas sans avoir la promesse d'une sous-lieutenance dans le corps du génie. Cinq jours après il reçut son brevet, et le retour inopiné de M. Lemaignan acheva de le tirer d'embarras. Ce brave homme lui offrit non-seulement sa maison, mais sur

5.

la recommandation de Duval, il lui avança tout l'argent qui fut nécessaire pour son équipement. Ainsi tout allait au gré de ses désirs; et sans doute, lorsqu'il jetait ses regards sur le passé, il était bien excusable de se livrer à quelques illusions pour l'avenir. A peine quatre mois s'étaient écoulés depuis son départ. Inconnu, sans argent, sans amis, sans protection, il avait traversé la France, la Hollande, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, et tout à coup il se trouvait établi à Moscou, ayant un état, des amis, du crédit et un protecteur. Il dut sentir alors la vérité de cette pensée qu'il développa si bien dans la suite : *Où le secours humain défaut, Dieu produit le sien.*

Jeune encore, il ne fut pas insensible à l'élégance de son nouveau costume. Un habit écarlate à revers noirs, un gilet ventre de biche, des bas de soie blancs, un beau plumet, une brillante épée, tel était à cette époque l'uniforme des ingénieurs russes. Barasdine fut si charmé de la tournure de son ami, qu'il voulut aussitôt le présenter à son oncle, M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie. M. de Villebois était né Français, et ne démentait pas cette noble origine. Des manières pleines de dignité, une physionomie froide mais imposante, l'air supérieur que donne l'habitude du commandement, n'ôtaient rien à la cordialité de son accueil et semblaient même donner du prix à la manière flatteuse dont il savait encourager le mérite. Il devina celui de M. de Saint-Pierre; et dès sa troisième visite, il l'admit dans sa familiarité, le pria d'accepter sa table, et, suivant la courtoisie des grands seigneurs russes, ne l'appela plus que son *cousin.* Il avait beaucoup vu, il racontait bien, et M. de Saint-

Pierre écoutait à merveille. A cette époque, l'impératrice Catherine était le sujet de toutes les conversations. On ne parlait que de son génie, de ses projets, de son ambition, on se taisait sur ses vertus. L'imagination de notre jeune législateur s'enflammait à tous ces récits; il brûlait de voir cette femme extraordinaire, et cependant il ne voulait ni l'adorer en esclave, ni marcher à ses côtés comme un instrument de ses plaisirs ou de ses volontés. S'il flatte l'ambition d'une femme, c'est pour la faire servir au plus noble projet qu'un mortel puisse concevoir : il vient lui demander, non des faveurs pour lui, mais de la gloire pour elle. Assise sur un des premiers trônes du monde, que ferait-elle des louanges d'une troupe d'esclaves? Les hommages d'un peuple chargé de chaînes ne sont que des marques d'ignorance et d'avilissement; mais les bénédictions d'un peuple libre sont des témoignages d'intelligence et de vertu; l'univers y applaudit, et la postérité les entend.

M. de Villebois, ravi de l'enthousiasme de son protégé, dont il ignorait cependant les brillantes rêveries, résolut de satisfaire ses désirs en le présentant à Catherine. Un motif secret semblait d'ailleurs le guider dans cette circonstance, et tout doit faire présumer qu'il avait conçu le dessein de renverser le pouvoir d'Orlof par celui d'un nouveau favori, et de s'emparer ainsi de la volonté de sa souveraine. Ce fut un soir en sortant de table qu'il annonça à M. de Saint-Pierre le bonheur dont il devait jouir le lendemain. Cette nouvelle pensa tourner la tête de notre philosophe. Pressé de se préparer, il s'échappe à la hâte du salon de M. de Villebois, court s'enfermer dans sa chambre,

recommence vingt fois son Mémoire, le lit, le relit, le déclame, ouvre son Plutarque, y cherche des souvenirs et des inspirations, et prépare un beau discours sur le bonheur des rois qui font des républiques. La nuit s'écoule ainsi dans les agitations et le délire de la fièvre. Vers le matin, il commence sa toilette qu'il interrompt à chaque minute pour corriger une ligne, modifier une expression, ajouter une idée qui doit assurer le succès de son entreprise. Mais quelle était donc cette entreprise qui le faisait courir aux extrémités du monde? quelles étaient ces spéculations séduisantes qui, au milieu des glaces du Nord, avaient eu le pouvoir de lui faire oublier jusqu'à sa patrie? Près des rives orientales de la mer Caspienne, entre les Indes et l'empire de Russie, il existe sous le plus beau ciel de l'univers, une heureuse contrée où la nature prodigue tous les biens. Les Tartares l'ont habitée; ils en ont fait un désert. C'est là que, sous le titre modeste de compagnie, notre jeune législateur prétend fonder une république[1]. L'impératrice de Russie, éclairée sur ses propres intérêts, protègera un établissement qui doit mettre dans ses mains les richesses de l'Inde et le commerce du monde. Cette république sera ouverte aux malheureux de toutes les nations; il suffira d'être pauvre ou persécuté pour y trouver un asile. Les Tartares eux-mêmes s'adouciront pour entrer dans cette grande confédération de l'infortune. La bonne foi, la liberté, la justice seront, avec la loi, les seules puissances régnantes. Enfin le code de cette nouvelle Atlantide s'exprimera en termes clairs et

[1] Nous publions ce Mémoire sous le titre de *Projet d'une Compagnie pour la découverte d'un passage aux Indes par la Russie.*

précis. Comme celui de Guillaume Penn, il dira à tous ceux qui gémissent sur la terre : Venez dans notre fertile contrée ; celui qui y plantera un arbre en recueillera le fruit. M. de Saint-Pierre se proposait surtout d'imiter ce législateur dans sa confiance en Dieu, la plus grande, à notre avis, qu'aucun fondateur de république ait jamais eue, puisqu'il osa établir une société d'hommes riches et sans armes, et que, par un miracle de la Providence, cette société n'a pas cessé de fleurir au milieu des Sauvages et des Européens. Tels étaient les nobles projets dont le jeune voyageur venait, avec la foi la plus vive, faire hommage à la grande Catherine; et c'est riche de ces brillantes illusions, qu'il était arrivé aux portes de Moscou ayant dépensé son dernier écu.

Enfin l'heure de l'audience approche ; le Mémoire est achevé, il le relit encore, court chez M. de Villebois, monte en voiture avec lui, et se voit bientôt dans une galerie magnifique, au milieu des plus grands seigneurs de la cour. Tous affectaient les manières et la politesse française. A l'air de franchise et de contentement qui brillait sur leur visage, on eût dit une réunion d'heureux. Chacun s'empressait de paraître ce qu'il n'était pas, de dire ce qu'il ne pensait pas, d'écouter ce qu'il ne croyait pas. Ne pas tromper, c'eût été manquer à l'usage. Il y avait là un échange de félonie dont personne n'était dupe, et dont cependant tout le monde paraissait satisfait. Les rubans, l'or, l'argent, les pierreries éblouissaient les yeux. A l'aspect de cette foule bigarrée, M. de Saint-Pierre perd tout à coup son assurance. Il s'étonne d'avoir pu concevoir la pensée d'apporter un projet de liberté

au milieu de tant d'esclaves. Entendront-ils le langage de la vérité, ceux qui ne se plaisent que dans le mensonge? Voudront-ils protéger des hommes libres, ceux qui ne doivent leurs titres, leurs richesses, qu'au joug qu'ils font peser sur de misérables serfs? Affligé, presque effrayé de ces réflexions, saisi d'une timidité qu'il ne pouvait plus combattre, l'idée lui vint de s'enfuir, et peut-être allait-il céder au sentiment qui l'oppressait, lorsque les portes de la galerie s'ouvrirent avec fracas; alors tout fut immobile et silencieux, il ne vit plus que l'impératrice. Elle s'avançait seule; son port était noble, son air doux et sérieux, sa démarche facile; tout en elle éloignait la crainte, inspirait le respect. Elle s'arrête pour écouter le grand-maître. Tandis qu'il parle, les yeux de Catherine se fixent sur notre jeune législateur, qui s'avance à un signe de M. de Villebois, et qui, selon l'usage, met un genou en terre pour baiser la main que lui présentait l'impératrice. Après cette cérémonie, elle lui adressa plusieurs questions sur la France; il fut heureux dans ses réponses, et un sourire charmant lui annonça qu'il pouvait se rassurer. Enfin elle lui dit avec un grand air de bonté qu'elle le voyait avec plaisir à son service, et qu'elle le priait d'apprendre le russe; puis, saluant M. de Villebois, elle jeta sur son protégé le regard le plus gracieux, et continua de marcher avec les seigneurs qui l'environnaient. La rapidité de cette scène avait déconcerté les projets de M. de Saint-Pierre; son discours était resté sur le bord de ses lèvres et son mémoire dans sa poche. Lui qui était venu pour dire la vérité n'avait pu trouver que des flatteries. Par quel prestige avait-il cédé si vite à l'influence de la cour? Pourquoi

n'avait-il pu vaincre une faiblesse dont il rougissait? Hélas! il voyait trop que sa république venait de s'évanouir, et qu'en tenant le langage d'un courtisan il s'était replongé dans la foule.

Dès que l'impératrice se fut retirée, les courtisans environnèrent M. de Villebois, en le félicitant des succès de son jeune cousin, qui devint aussitôt l'objet de l'attention générale. On lui prodiguait les offres de services, on l'accablait de complimens, de protestations, de flatteries : le comte Orlof lui-même s'avança pour l'engager à déjeuner, et le baron de Breteuil, alors ambassadeur de France, le gronda familièrement d'avoir négligé ses compatriotes. Étourdi, et comme un homme enivré, notre pauvre sous-lieutenant ne pouvait deviner ce qui l'avait rendu si vite un personnage si important. Il s'approcha de Barasdine qui, témoin de cette scène, le félicitait de loin et semblait assister à son triomphe. Dès qu'ils furent seuls, Barasdine lui expliqua l'empressement d'une cour toujours prête à se prosterner devant les idoles passagères de la fortune. « On croit, lui dit-il, que le grand-maître a jeté les yeux sur vous pour ébranler le pouvoir d'Orlof et ressaisir la faveur dont il a connu l'espérance; on ajoute que l'Impératrice en s'éloignant a loué votre figure, votre assurance et la vivacité de vos réponses : mon oncle et plusieurs courtisans ont fait votre éloge; Orlof en a pâli. Croyez-moi, osez tenter d'être le rival de cet indigne favori : toutes les bourses vous seront ouvertes. Prenez un équipage, un hôtel, un titre, des valets; soyez à toute heure sur le passage de l'impératrice : elle est jeune, belle, faible; vous êtes Français, vous êtes aimable, tout vous est possible. »

Cette étrange proposition ouvrit les yeux de notre jeune aventurier : il doutait qu'elle fût faite sérieusement; mais, dès qu'il put y croire, il fut décidé. Si l'ambition avait exalté son âme, elle ne l'avait point corrompue; il savait que, pour prétendre à une gloire immortelle, il faut surtout éviter une honteuse renommée : en un mot, il voulait commander et non se vendre. Avec cette tournure d'esprit, il pouvait admirer de loin la terrible Catherine, mais il ne pouvait aimer que l'innocence et la vertu. Il repoussa donc avec une sorte d'effroi les insinuations de Barasdine; mais elles servirent au moins à le mettre en garde contre ses amis, contre ses protecteurs et contre lui-même.

Décidé à ne pas s'écarter un moment des principes de l'honneur, il se présenta le lendemain chez Orlof, son Mémoire à la main; il le trouva seul dans un cabinet, occupé à lire quelques papiers. Son abord fut plein de politesse, mais un peu froid; il y avait dans ses manières un mélange singulier de familiarité, de franchise et d'orgueil : sa beauté mâle et farouche aurait eu quelque chose de dur, si on n'avait senti dans la mollesse de son ton, dans la douceur étudiée de ses regards, qu'il avait supporté un joug, et que pour régner il avait fallu se soumettre à plaire. On servit le thé, et tout en déjeunant ils commencèrent à s'entretenir de politique, de littérature et de fortifications. Orlof s'exprimait avec clarté, il savait écouter pour s'instruire, chose assez rare dans le monde où l'on n'écoute que pour tuer le temps, oublier et parler. Vers la fin du déjeuner, il tira de sa bibliothèque les deux premiers volumes de l'Encyclopédie, dont les marges étaient couvertes de notes sur les sciences abstraites, écrites en

français de la main de l'impératrice. En ouvrant ces deux volumes, il se mit à genoux, les couvrit de baisers, et s'animant jusqu'à l'enthousiasme, il vantait, dans les termes les plus passionnés, le génie de sa souveraine, ses grâces, sa beauté et la haute fortune de ceux qu'elle aimait. Il tira ensuite de son secrétaire un autre livre richement relié, et dit à M. de Saint-Pierre: « Celui-ci ne renferme pas beaucoup de science, mais vous verrez qu'il n'est pas inutile au bonheur. » Il ouvrit le volume qui ne contenait que des billets de banque : « Il faut, dit-il en riant, que vous en preniez quelques feuillets, c'est le seul moyen d'en porter un jugement digne de vous; » puis il ajouta du ton le plus aimable : « Je sais par expérience que l'équipement d'un sous-lieutenant est très-cher, et que ses appointemens sont peu de chose : vous ne refuserez donc pas un officier qui se fait honneur d'avoir commencé comme vous. » Cette offre toucha vivement M. de Saint-Pierre, il y vit une action noble et généreuse; peut-être avec plus de connaissance des hommes, y aurait-il vu le dessein d'humilier un rival déjà flatté par quelques courtisans. Quoi qu'il en soit, l'offre d'Orlof n'eut pas plus de succès que celle du maréchal de Munich : pour être le bienfaiteur de M. de Saint-Pierre, il fallait dès-lors être son ami ou son roi. Mais, en repoussant d'une main les dons du favori, il lui présenta de l'autre le fameux projet qui lui tenait tant au cœur. Orlof le parcourut avec indifférence, puis il le jeta négligemment sur la table, en disant que de pareilles idées étaient contraires aux lois de l'empire et à l'intérêt des grands. Cette objection ne put décourager notre législateur qui, s'échauffant par l'opposition même, tenta

de persuader Orlof en lui développant la beauté et l'utilité de son projet. Mais celui-ci ne l'écoutait plus qu'avec distraction, et déjà il s'était levé comme un homme que la vérité ne flatte pas, lorsqu'on vint l'avertir que l'impératrice le demandait. Aussitôt il passa chez elle en pantoufles et en robe de chambre, et laissa M. de Saint-Pierre profondément affligé et tout disposé à faire une satire contre les favoris. Après une demi-heure d'attente, voyant que le comte ne rentrait pas, il prit le parti de se retirer, maudissant à la fois et sa propre ambition et l'incroyable aveuglement des grands qui ne savent jamais vouloir ce qui est bien. Les réflexions les plus tristes le poursuivirent jusque dans son misérable réduit. Il venait de voir dissiper en un moment ce prestige de grandeur, dont il avait été comme ébloui, et maintenant il se trouvait auprès de son poêle avec ses livres de mathématiques, dont l'étude lui paraissait aussi vaine que fastidieuse, et n'ayant d'autre compagnie qu'un d'enneckik ou domestique militaire, que lui donnait son grade. La vue même de cet homme contribuait à accroître son accablement. Ce malheureux venait tout récemment d'être enlevé à sa famille; il se tenait des jours entiers immobile auprès de son maître, exécutant, comme un automate, ce qu'on lui ordonnait par signes; et dans sa douleur stupide, il paraissait résigné à tout sans se soucier de rien. Quelquefois cependant l'expression de sa tristesse s'échappait tout à coup dans une espèce de chant ou plutôt de murmure monotone qu'accompagnaient ses larmes. Du reste il avait si peu d'idée des choses les plus communes, que pour nettoyer des souliers il les plongeait dans l'eau, et ne les en retirait qu'au moment de s'en

servir. M. de Saint-Pierre lui ayant enseigné à brosser un habit, l'invention de la brosse lui parut quelque chose de si surprenant, qu'il fut sur le point de se jeter aux pieds de son maître et de l'adorer comme une intelligence supérieure. La présence continuelle de ce demi-sauvage était d'autant plus affligeante pour notre solitaire, qu'elle ne lui laissait pas oublier un instant que là, où il était venu chercher fortune et gloire, il n'avait trouvé qu'esclavage et misère.

Cependant M. de Villebois n'avait pas tardé à reconnaître que son protégé ne se plierait pas à ses vues politiques, et, loin de s'en offenser, cette certitude semblait avoir redoublé son estime. Il se consolait de la perte de ce qu'il avait souhaité par le bonheur de trouver un homme; mais les moyens de le servir utilement ne se présentaient pas. A cette époque la faveur d'Orlof croissait toujours sans qu'on pût prévoir où elle s'arrêterait : on dépouillait les plus grands seigneurs pour le revêtir de leurs charges, et M. de Villebois aurait commencé à craindre pour la sienne, si les bruits les plus singuliers ne lui eussent fait redouter comme maître celui qu'il haïssait comme rival.

Un jour le comte Bestuchef remit à l'impératrice, en plein conseil, une requête signée des principaux seigneurs de la cour. Dans cette requête, on la suppliait de pourvoir au repos de l'empire par une alliance nouvelle, et l'on désignait le comte Orlof comme celui que le vœu public appelait au trône. Catherine envoya cette pièce au sénat pour en délibérer; mais les sénateurs protestèrent qu'ils ne reconnaîtraient jamais Orlof pour leur empereur. Cette proposition fut faite à Moscou au mois de mars 1763; elle excita une telle

fermentation, qu'on s'attendait à chaque instant à voir éclater une révolution. Le soir on doubla les gardes au palais; Orlof reçut l'ordre de se retirer dans son gouvernement, et l'impératrice se rendit au sénat. « Je vous ai consultés, dit-elle, comme une mère consulte ses enfans, pour le bien de la famille. Je ne veux rien de contraire aux lois de l'empire; Bestuchef m'a trompée. » Mais, en se retirant, elle laissa une lettre ainsi conçue : « Je vous défends de parler de moi sous des » peines plus grandes que l'exil : qu'aucun soldat ne » paraisse dans les rues de vingt-quatre heures. » Les sénateurs lui envoyèrent demander si cette lettre serait communiquée. « Non-seulement au sénat, répondit-elle, mais j'entends qu'on l'affiche [1]. » Cette scène violente fut la dernière. Dans les gouvernemens despotiques le seul péril est de ne pas tout oser. Catherine se soutenait d'ailleurs par la supériorité d'une volonté ferme; et qu'eût-elle pu craindre? il n'y avait parmi le peuple que des spectateurs indifférens, parmi les grands, que des acteurs intéressés : le silence termina tout.

Un pareil spectacle jeta l'effroi dans l'âme de M. de Saint-Pierre qui ne pouvait se consoler d'être venu si loin pour ne voir que des infortunés. Il rendait cependant cette justice à Catherine que, du sein de son despotisme, elle cherchait à faire ressortir quelques traits d'une véritable grandeur. Ceux qui résistaient à son pouvoir n'avaient plus à redouter les déserts de la Sibérie; elle les forçait de s'exiler dans les plus célèbres contrées de l'Europe, afin qu'ils en rapportassent un

[1] Voyez les Observations sur la Russie, tome II des Œuvres.

jour le goût des lettres et des arts. Elle appelait également à son secours le commerce et l'agriculture, élevait des fabriques, ouvrait des écoles, promettait des récompenses ; mais le peuple abruti n'acceptait que l'esclavage, et s'opposait à tout par son indifférence.

M. de Saint-Pierre fut témoin d'un exemple frappant de cette inertie morale. Un soir qu'il soupait chez le grand-maître, on entendit tout à coup le roulement des tambours et la marche précipitée des soldats qui parcouraient les rues en poussant des cris d'alarme. On craignait un mouvement de l'armée : M. de Villebois fit avancer des traîneaux, et suivi de Barasdine et de M. de Saint-Pierre, il se dirigea vers le palais de l'impératrice. Mais une immense clarté qui se réfléchissait dans le ciel lui eut bientôt appris la cause de l'effroi général. Une rue entière était la proie des flammes. Du milieu des cours pleines de neige s'élevaient des tourbillons de fumée qui enveloppaient la foule. L'explosion était si violente que les poutres embrasées semblaient tomber du ciel. De toutes parts, les murs en s'écroulant laissaient à découvert de vastes appartemens, d'où les femmes, les vieillards, les enfans tendaient en vain leurs mains suppliantes. On voyait çà et là quelques hommes debout devant leur maison, présentant au feu une image d'argent, dont ils imploraient le secours sans songer à se secourir eux-mêmes. Dans un si grand malheur le peuple était morne, immobile, silencieux, et cependant le danger était partout. Les chemins, construits avec d'épais madriers, à la manière russe, recélaient un feu qui circulait sourdement, et qui éclatait soudain sous les pieds des hommes et des chevaux ; la rue entière était comme un

immense bûcher. Pendant que M. de Villebois dirigeait les travaux des soldats que ses ordres avaient rassemblés, et tentait de ranimer le courage de tant de malheureux, M. de Saint-Pierre aperçut plusieurs groupes d'esclaves qui considéraient cette scène avec une parfaite indifférence. Quelques-uns même s'étaient rassemblés dans un cabaret voisin, et, profitant de la consternation générale comme ils auraient profité d'un jour de fête, ils buvaient, chantaient, dansaient à la lueur de cet horrible incendie. Transporté d'indignation, Barasdine s'avança pour les châtier; mais l'un d'eux lui dit froidement : « La ruine de notre maître nous importe peu; nous n'y perdons que du travail et du souci. Il employait nos mains à fabriquer des étoffes de soie inconnues à la vieille Russie; voilà sa fabrique détruite, et nous nous réjouissons de ce moment de calme et de liberté. » En disant ces mots, il courut se mêler à ses camarades, frappa dans ses mains, et, transporté d'une joie féroce, il se mit à danser et à boire.

Plus loin ils rencontrèrent le comte Lomorow au milieu de sa nombreuse famille, qui ne pouvait le consoler. Les reflets de l'incendie le laissaient à peine entrevoir dans l'ombre. « Que je suis à plaindre! disait-il; j'ai vendu la moitié de mes paysans à cinquante francs pièce, pour établir cette belle manufacture; j'aurais pu doubler mon capital en deux ans, et voilà que le feu a tout détruit. Que sert, hélas! de faire fleurir l'industrie, de se sacrifier pour son pays? On se rit de ma ruine, et personne ne songe à me secourir. » Comme il parlait ainsi, de grosses larmes roulaient sur son visage, et l'on entendait au loin les cris de ses

esclaves qui, placés au bord de l'incendie, apparaissaient comme des ombres mouvantes sur un horizon de lumière.

M. de Villebois s'éloigna de cet homme qu'il ne pouvait plaindre, mais dont la rencontre avait augmenté sa tristesse. « Quel étrange aveuglement! disait-il; Lomorow ose parler de l'ingratitude de son pays, et il ignore que le bonheur de ceux qui nous environnent est le premier bien à faire à la patrie et à soi-même! La patrie ne doit rien à qui ne songe qu'à s'enrichir. » Effrayé de ces scènes d'esclavage et de douleur, M. de Saint-Pierre rentra chez lui au point du jour et ne put y trouver le repos. Chaque moment ajoutait à son dégoût pour une terre qui avait tant d'habitans et ne comptait pas un citoyen.

Dans ces rudes contrées, on ne connaît ni le printemps ni l'automne, ces gradations ravissantes de la nature, qui font naître tant d'espérances et qui apportent tant de biens. La chaleur y succède immédiatement au froid; une nuit suffit pour enlever aux campagnes le tapis blanc et uniforme de l'hiver, et pour les revêtir d'une parure enchantée. Aussitôt les noirs sapins laissent tomber la poussière d'or de leurs fleurs et paraissent tout chargés de longues houppes de soie chatoyantes des plus belles couleurs; le bouleau exhale les parfums de la rose, et son feuillage incliné s'agite avec de doux murmures. On entend le chant des petits oiseaux que le zéphir ramène pour quelques momens; et sur la lisière des forêts les chemins se déroulent comme de grands tapis plus verts que l'émeraude. L'impératrice, qui ne pouvait supporter l'absence d'Orlof, n'attendait que ce signal pour le

joindre à Pétersbourg; elle se mit en marche, et le peuple vit passer ses nombreux équipages sans témoigner ni admiration, ni surprise, sans se détourner, sans s'arrêter : c'était pour lui comme un objet étranger qui ne pouvait réveiller son amour. Ainsi le despotisme isole les souverains et détruit tous les sentimens, même celui de la curiosité.

M. de Villebois suivit immédiatement l'impératrice, et confia le soin de ses voitures aux deux amis qui devaient le rejoindre dès que l'écoulement des eaux aurait facilité le passage des rivières. Il ne pouvait rien faire de plus agréable pour M. de Saint-Pierre qui ne songeait qu'au bonheur de parcourir, d'une manière commode et par un temps magnifique, cette route dont il n'avait pas oublié les souffrances; mais il était destiné à éprouver, aux mêmes lieux, les extrêmes de la chaleur et du froid. Placés au fond d'une voiture, sans autre vêtement qu'un pantalon de toile, les deux voyageurs étaient obligés de tenir constamment à leur côté un bloc de glace qu'on renouvelait sans cesse, et dont l'eau, mêlée avec du sucre et du citron, ne pouvait apaiser leur soif toujours renaissante. La nuit, ils étaient poursuivis par des nuées de cousins qui disparaissaient au lever du soleil. Alors des essaims de petites mouches venaient infester les airs et s'attachaient à leur visage comme des grains de sable brûlans; de plus grandes mouches leur succédaient ensuite jusqu'à midi, où des armées de mouches nouvelles, de la longueur du petit doigt, fondaient de tous côtés sur eux, et les couvraient de piqûres douloureuses. On eût dit que, semblable à l'antique Égypte, cette contrée entière avait été livrée

à de vils moucherons. Accablés de sommeil, tourmentés par la chaleur et par ces insectes dont, chaque jour, chaque espèce reparaissait à son heure réglée, nos voyageurs parcouraient presque en aveugles cette même route où naguère, engourdis par le froid, ils ne voyaient que des plaines de neige et n'entendaient que les hurlemens des loups. A cette heure, les chemins étaient couverts de troupeaux de bœufs, que des Cosaques amenaient de l'Ukraine et conduisaient à Dantzick. Les deux amis ne pouvaient se lasser d'admirer la gaieté de ces bonnes gens qui, sans se soucier des ardeurs du soleil, de l'aiguillon des mouches, et de l'énorme distance qui leur restait à franchir, marchaient en chantant à l'ombre des sapins [1].

Un jour, au lever de l'aurore, les deux voyageurs côtoyaient à pied les rives d'un lac, en admirant la multitude de perspectives qui s'ouvraient devant eux. Après une nuit étouffante, ils jouissaient avec délices de la double fraîcheur des eaux et du matin, lorsque les accens de plusieurs voix mélodieuses attirèrent leur attention. Ils marchèrent un instant sans rien découvrir; mais soudain la vaste étendue du lac se déroulant à leurs yeux, à travers quelques sapins isolés, ils aperçurent plus de trois cents femmes entièrement nues, dont les eaux transparentes semblaient multiplier les charmes. Les unes nageaient en silence, les

[1] Avant de sortir de leur chaumière, ils trempent leur chemise dans le suif; et cette seule précaution leur suffit pour échapper à toutes les incommodités de la route. Pendant leur sommeil, ils s'environnent d'épaisses fumées. M. de Saint-Pierre passa plusieurs nuits auprès de leur feu. On prétend que cette prodigieuse quantité de mouches a fait donner à ces contrées le nom de Moscovie.

autres chantaient mollement couchées sur le gazon. La plupart se poursuivaient en folâtrant, tandis que d'autres, laissant tomber leur dernier voile, étaient immobiles sur le rivage. Les anges eux-mêmes n'auraient pu voir sans émotion toutes ces beautés réunies. Leurs groupes pleins de grâce se dessinaient sur un horizon d'azur et semblaient l'œuvre d'un enchantement. On eût dit une troupe de ces nymphes que le Tasse met à l'entrée du palais d'Armide. Nos voyageurs contemplaient cette scène avec ravissement; mais ayant voulu s'approcher davantage, leur habit rouge les trahit, l'alarme se répandit parmi les baigneuses, et en un moment le tableau disparut. Les plus jeunes se plongèrent dans le lac, et les plus âgées se couvrant le visage d'une main, de l'autre firent signe aux voyageurs de s'éloigner. Quoique jeunes et officiers, ils respectèrent cet ordre, et bientôt ils purent s'en féliciter, lorsqu'ils apprirent de leur conducteur qu'il y aurait eu du danger à ne s'y pas soumettre.

Peu de temps après ils arrivèrent à Pétersbourg. La présence de l'impératrice y avait dissipé tous les murmures que sa haute fortune, bien plus que ses crimes, avait fait naître. On ne parlait à la cour que de fêtes, de jeux, de bals et de spectacles. La paix semblait assurée, le peuple content, et l'ambition des grands satisfaite. M. de Saint-Pierre se hâta de se rendre chez Duval et chez le vieux Munich, qui tous deux le comblèrent de caresses. M. de Villebois, en le revoyant, lui promit la place de son premier aide-de-camp, et ne le distingua plus de son propre neveu. Tout lui riait alors, et cependant il était triste, inquiet et rongé de soucis : le luxe de la cour offensait ses regards, en

lui faisant mieux sentir la misère du peuple et la sienne; enfin il ne répondait plus aux consolations de ses amis que par des plaintes, aux encouragemens de ses chefs que par des reproches, et aux bienfaits de tous que par des refus. Deux causes avaient contribué à cette révolution subite : le chagrin de se voir obligé de renoncer à ses beaux projets de république, et la crainte de ne pouvoir acquitter les dettes qu'il avait contractées pendant son séjour à Moscou. Ennuyé du travail, fatigué du repos, mécontent des autres et de lui-même, ne sachant à quoi se résoudre, il se ressouvint du baron de Breteuil, et résolut de le consulter et de se ménager par son moyen le retour vers sa patrie. Il lui adressa donc une lettre dans laquelle il faisait le tableau de ses fautes, de ses regrets et de sa situation. L'ambassadeur ne lui répondit pas, mais, deux jours après, le grand-maître lui dit en riant : « M. de Saint-Pierre, l'impératrice vient de vous accorder une gratification de 1500 francs et le brevet de capitaine; » puis il ajouta d'un ton plus sérieux : « Je vous préviens qu'ici on n'aime pas les plaintes. » M. de Saint-Pierre vit bien que sa lettre avait été interceptée; mais il s'en consola en payant ses dettes, et cette faveur imprévue, la douce société de son ami Duval, l'entraînement de celle de Barasdine, parvinrent à ranimer un instant son courage ou plutôt ses illusions. Duval s'empressait d'ailleurs de flatter ses espérances, en lui montrant tous les chemins de la fortune ouverts à celui qui savait vouloir et attendre. Barasdine lui promettait une guerre prochaine, de l'avancement et de la gloire; mais le plus souvent il venait l'enlever à ses études pour l'introduire au milieu des jeux et des fêtes de la cour, et lui faire connaître

tout ce qu'il y avait alors en Russie de femmes célèbres, d'heureux parvenus et d'illustres disgraciés. Il lui montrait Biren, ancien domestique de la duchesse de Courlande, qui fut neuf ans maître de l'empire, à côté du brave Munich, qui, le rencontrant un jour dans tout l'appareil de sa puissance, le fit charger de fers presque sur le trône, en présence de ses propres gardes que cette action glaça d'épouvante. Ces deux rivaux qui avaient gouverné l'empire et connu l'exil, nourrissaient encore de grandes ambitions et de grands ressentimens. Auprès d'eux étaient la princesse d'Aschekof et le comte Lestock; l'une isolée aux pieds de Catherine, dont elle se vantait imprudemment d'avoir inspiré les desseins et préparé la fortune; l'autre retombé dans la foule, après avoir renversé la régente Anne, couronné Élisabeth et conseillé son règne. Spectateur inutile de la nouvelle conspiration, sa haine s'échappait en paroles amères contre les conspirateurs, dont il enviait tout, même le crime. On voyait encore, au milieu des courtisans, une troupe de beaux hommes qui passaient leur vie à considérer le superbe Orlof avec un jaloux déplaisir, et à se contempler eux-mêmes avec une secrète espérance. Mais ce que la cour de Catherine offrait de plus remarquable, c'était une multitude d'hommes sortis si rapidement de l'obscurité, qu'on n'avait pu même entrevoir leur origine : l'or, les rubans, les ordres les avaient soudain transformés en grands seigneurs : c'est en étalant les profits du crime qu'on prétendait déguiser les criminels. On peut juger de l'impression que devait produire la vue d'une pareille cour sur l'esprit de deux jeunes gens qui aimaient la vertu avec enthousiasme, et surtout sur celui de

M. de Saint-Pierre qui, dans ses rêves sublimes de législation, avait attaché au pouvoir quelque chose de divin.

Heureusement le général du Bosquet vint troubler le cours de ces réflexions pénibles, en lui proposant de l'accompagner en Finlande pour en examiner les positions militaires et y établir un système de défense. La joie de parcourir des déserts suspendit toutes ses autres pensées, mais elle ne fut pas de longue durée[1]. Il se lassa bientôt d'un compagnon de voyage qui dormait tout le jour, n'observait rien et ne songeait à rien. La voiture roulait sans jamais s'arrêter, tantôt à travers une suite de collines isolées, noirâtres, dont les sommets arrondis étaient dépouillés de verdure; tantôt au milieu de forêts de sapins, dont rien ne peut exprimer la prodigieuse élévation et le silence profond et terrible. Des lacs, des cataractes, des rochers, une terre semblable au fer, un ciel couvert de vapeurs, le soleil toujours à l'horizon et qui répandait à minuit des lueurs pâles et mourantes; quelques aurores boréales illuminant tout à coup l'atmosphère, et jetant sur la contrée les reflets rougeâtres d'un incendie : tels sont les spectacles qui, dans une tournée de plus de cinq cents lieues, ne cessèrent d'attrister les regards de nos deux voyageurs. Cette terre marâtre est cependant la patrie d'un peuple hospitalier; tous les jours, du fond de leur voiture, ils voyaient les principaux habitans de chaque ville se presser sur leur passage en se disputant

[1] M. de Saint-Pierre fit, à différentes époques, deux tournées dans la Finlande, l'une dans la Finlande russe, l'autre dans la Finlande suédoise; nous avons réuni ces deux excursions, parce que nous ignorons l'époque de la première.

le bonheur de les accueillir. Celui sur lequel tombait le choix du général, invitait aussitôt ses compatriotes au festin de réception. La maîtresse de la maison s'avançait ensuite gracieusement pour présenter la *chale*, marque d'hospitalité en usage dans tout l'empire, et qui consiste à offrir au voyageur un verre d'eau-de-vie, un morceau de pain et quelques grains de sel. Après cette politesse russe, on servait le dîner, composé ordinairement de deux services. Le dessert était préparé dans une autre pièce jonchée de mousses odorantes et de branches de sapin. Plus tard on servait le café, puis le thé, puis le goûter, puis le punch, puis le souper, et cela durait aussi long-temps qu'il plaisait aux voyageurs de séjourner dans une ville, un bourg ou même un village. Après une journée si bien employée, le général allait se coucher, et son aide-de-camp cherchait un coin de la maison où il pût échapper à ces repas interminables, dessiner ses plans et rédiger son voyage. Nous avons sous les yeux les notes qu'il écrivait alors; elles offrent un si parfait contraste avec ce qu'il écrivit dans la suite, qu'il est impossible de les lire sans étonnement. Obligé de remplir une mission, et d'observer en ingénieur ces contrées sauvages, il rassemble toutes les forces de son esprit pour y créer des moyens d'attaque et de défense. Frédérikshamn, Wilmanstrand, Wilbourg, le vieux château de Nyslot, le lac Ladoga, le lac Saïma, les sombres forêts qui commencent à Yervenkile, et qui se prolongent dans un espace de plus de quatre-vingts milles, ne lui offrent qu'un vaste théâtre de guerre où il promène les armées russes et suédoises. En entrant dans ces forêts où règne un silence formidable, où les rayons du so-

leil n'ont jamais pénétré, il semble étouffer son émotion, et s'occupe froidement à calculer l'effet du canon, sur ces arbres prodigieux, que leur élasticité et leur forme cylindrique ne permet de toucher que par la tangente. Il compare ensuite la force du bois vert et celle du bois sec pour les opposer au boulet; et, plein du système qu'il imagine, il rappelle le trait des Hanovriens retranchés à Corbach sur les bords d'un bois. Quinze pièces de seize livres de balle les battirent dix-huit heures consécutives; plusieurs arbres reçurent jusqu'à dix coups de canon, sans qu'il y en eût un seul d'abattu. Qui aurait pu prévoir alors que celui dont toutes les pensées, à l'aspect de ces forêts majestueuses, tendaient à inventer des machines de guerre, à perfectionner les moyens de détruire, devait un jour peindre la nature dans ses plus ravissantes émotions?

Ces mémoires, dont la Russie négligea les observations importantes, offrent cependant une trace fugitive de ce talent que Bernardin de Saint-Pierre ignorait lui-même, et laisse comme entrevoir ce cœur noble et tendre qu'il sentait battre dans son sein, mais qui ne lui avait pas encore révélé son génie. C'est ainsi qu'il ne put voir sans transport les cataractes d'Yervenkile qui s'échappent à travers d'énormes voûtes de glace, et celles de la Vosca dont rien ne peut exprimer l'épouvantable fracas. Arrivé sur les bords de ce dernier fleuve, qui se forme de l'écoulement du grand lac Saïma, il le suit jusqu'au lieu où, resserré tout à coup par un roc immense que la nature semble avoir creusé exprès pour lui former un canal, il se précipite en grondant sur une pente de plus de trois cents toises. Cette scène

Digitized by Google

imposante arrache au voyageur un cri d'effroi et d'admiration; mais revenant aussitôt à l'objet de sa mission, il cherche les moyens de faire servir ce phénomène, soit à la défense du pays, soit à sa prospérité, en y élevant des machines d'autant plus puissantes que le fleuve est plus terrible et que son mouvement est éternel.

Les cataractes d'Imatra dans le lac Kiemen lui offrirent un spectacle non moins imposant. Un gentilhomme du pays qui lui servait de guide, lui raconta comment, ayant voulu traverser, avec sa servante, le courant du lac supérieur, son bateau fut entraîné jusqu'au bord de l'abîme, où il se brisa sur un rocher à fleur d'eau qui divise la cataracte en deux grandes nappes. Ils restèrent couchés pendant trois jours au sommet de cet effroyable précipice, tandis que plus de quinze mille hommes faisaient de vains efforts pour les en retirer. Un paysan russe en vint cependant à bout avec une machine assez simple. Il y avait six mois que cet événement était arrivé; la servante en mourut après quelques jours, et son maître, le conducteur de M. de Saint-Pierre, n'avait encore pu rétablir sa santé.

Quelquefois aussi, du sein de ces déserts, il pousse un soupir vers la France. Là tout lui rappelle encore les champs qu'il a quittés. Ces longues volées de canards et d'oies sauvages qui peuplent les lacs de la Finlande, il les a vues traverser le ciel de la patrie et maintenant il les retrouve avec les mêmes habitudes rassemblées autour de leurs nids, ou voguant à travers les joncs de ces rivages. Il reconnaît leur avant-garde, il surprend leurs vedettes et leurs sentinelles, il les voit déjà se préparer à de nouveaux voyages; car plus heureux que

lui ils iront bientôt se reposer sur les grèves de sa chère Normandie!

Plusieurs passages de ces notes offrent également le tableau de l'agriculture et de l'état moral du pays. Au milieu des projets de guerre et de destruction, on retrouve avec plaisir quelques images de la nature, quelques vues politiques sur le bonheur des hommes. Étonné de l'abandon de la Finlande, dont il apprend que la population diminue chaque jour, il en conclut que le gouvernement ne protège point assez, puisque le Finlandais ne se sert de la liberté qui lui reste que pour abandonner le sol de la patrie. « Il n'y a que des mains libres, s'écrie le jeune voyageur, qui puissent faire fleurir la terre! La Grèce et l'Italie ont donné des lois au monde : maintenant ces beaux pays sont incultes et déserts, parce qu'ils sont asservis. La Hollande n'offrait, sous le gouvernement des Espagnols, que des sables et des marais; l'indépendance en a fait l'État le plus riche et le mieux cultivé de l'Europe. Protégez donc, si vous voulez régner, car c'est le bonheur du peuple qui fait la force des rois. »

Hommage d'une âme sans crainte, d'une conscience incorruptible! c'est ainsi qu'il est beau de parler aux maîtres de la terre; car, pour apprécier toute l'énergie de ces lignes, il faut savoir qu'elles étaient tracées pour la cour de Russie : c'est sous les yeux de la terrible Catherine que notre jeune voyageur allait bientôt les déposer.

A son retour à Pétersbourg tout était changé. On parlait d'une guerre prochaine, de la disgrâce des premiers seigneurs de la cour et du pouvoir illimité d'Orlof. Les anciens serviteurs de la couronne étaient

tombés dans un entier abandon; le sage Munich lui-même ne siégeait plus au conseil, et l'on annonçait publiquement que la charge de grand-maître de l'artillerie était promise au favori. Ainsi, après une absence de quatre mois, M. de Saint-Pierre trouva la fortune de ses protecteurs évanouie, son ami Duval accablé de tristesse, et Barasdine livré à des transports incroyables de haine et de fureur. Trompé dans ses espérances, aigri par l'injustice qui menaçait son oncle, il ne parlait plus qu'avec horreur du pouvoir d'Orlof, et qu'avec mépris des faiblesses de l'impératrice. Les idées d'indépendance de M. de Saint-Pierre avaient fermenté dans sa tête; son ambition déçue lui faisait aimer la république, parce qu'elle lui présentait, comme à tous les mécontens, une espérance de souveraineté; mais un événement qui attirait l'attention de l'Europe acheva d'exalter son âme. Auguste III, roi de Pologne, venait de mourir, et son trône électif restait en proie aux intrigues de tous les ambitieux. La Russie et la Prusse n'osaient encore se partager un royaume qu'elles convoitaient; mais elles saisirent cette occasion de lui imposer un roi plus ami de leur pouvoir que du sien, et qu'elles pussent appuyer pour le dominer. Catherine, par un caprice de femme, voulut accorder cette royauté à Poniatowski, son ancien amant; et Frédéric approuva ce caprice, satisfait de voir monter sur ce trône un homme qui n'avait pour tout renom que l'éclat d'un grand scandale. Cependant la France voyait avec inquiétude ces arrangemens politiques, qui présageaient l'agrandissement de la Prusse et de la Russie. Son intérêt était de protéger l'indépendance de la Pologne; mais, affaiblie par de longues guerres, et n'osant se dé-

clarer ouvertement, elle appuyait en secret le jeune Radziwil, chef des mécontens. Ce prince, qui avait des amis puissans et d'immenses richesses, aurait pu prétendre au trône, s'il n'eût dédaigné de le recevoir des mains d'une femme : il savait bien qu'acheter ainsi une couronne c'était cesser de la mériter ; en un mot il voulait combattre les ennemis de sa patrie et non les flatter pour régner, et non régner pour leur obéir. Une éducation presque sauvage en avait fait un héros des temps fabuleux. Vêtu d'une peau d'élan, la tête couverte de la dépouille d'un ours qu'il avait étouffé dans ses bras, on le vit sortir des forêts de la Lithuanie et s'élancer tout à coup au milieu de ses concitoyens en les appelant à la liberté. Sa force surprenante, sa taille gigantesque, son caractère dur et farouche produisirent une vive impression. A sa voix, les forêts semblèrent s'ouvrir et il en sortit une foule d'hommes qui demandaient à mourir pour la patrie. Environné de cette cour barbare, il proclama l'indépendance de la Pologne, et Catherine elle-même, au milieu de ses esclaves, en trembla.

Entraîné par la nouveauté de ce spectacle, M. de Saint-Pierre tourna soudain toutes ses espérances vers un peuple qui promettait d'honorer les temps modernes par des vertus dignes des temps antiques. Dans son enthousiasme il ne songea plus qu'au moyen d'aller partager les périls de cette nation généreuse ; Barasdine avait les mêmes désirs, s'abandonnait aux mêmes illusions, et tous deux juraient de se faire regretter de la Russie en combattant contre elle. Une autorité supérieure les poussait encore dans cette route dangereuse ; ils ne devaient point paraître en Pologne comme de

simples aventuriers : c'était au nom de la France et de la liberté qu'ils allaient combattre ; ils partaient de l'aveu de l'ambassadeur avec un grade élevé, avec toutes les promesses de la fortune et toutes les espérances de la gloire. C'est ainsi qu'ils se flattaient d'obéir à des idées vertueuses, lorsqu'ils n'obéissaient qu'à leur ambition.

Cependant M. de Villebois, qui attendait chaque jour sa disgrâce avec calme et dignité, cherchait à refroidir une effervescence dont cette disgrâce était la première cause. Il recommandait sans cesse la prudence à son neveu; mais celui-ci ne pouvait se résoudre à garder le silence, et provoquait lui-même les malheurs qui devaient bientôt l'accabler. Un soir que les deux amis assistaient au spectacle de la cour, comme ils s'entretenaient de leur expédition en Pologne, ils virent paraître Orlof avec l'uniforme de grand-maître et environné des principaux officiers du génie. A cette vue, Barasdine s'abandonne à toute sa fureur. Son oncle n'est plus grand-maître, un autre est couvert de ses dépouilles. Alors il s'écrie, en désignant Orlof avec un geste méprisant, qu'autrefois les grades supérieurs étaient le prix des longs services et de la victoire ; mais qu'aujourd'hui il suffit, pour les mériter, d'avoir étranglé son maître, trahi sa patrie et couronné une étrangère. M. de Saint-Pierre, épouvanté d'un tel acte de démence, se précipite vers son ami et l'entraîne hors de l'enceinte; mais à peine ont-ils fait quelques pas dans la rue, que des soldats les arrêtent et les séparent. M. de Saint-Pierre est aussitôt reconduit dans son logement, à la porte duquel on pose une sentinelle. Dès qu'il fut seul il tomba dans les plus vives anxiétés; toutes les violences dont il avait entendu accuser le

gouvernement russe, revinrent à sa mémoire : à chaque instant il croyait voir arriver le fatal chariot qui devait le transporter en Sibérie, et le seul bruit des pas de la sentinelle qui veillait à sa porte suffisait pour le glacer de terreur. Oh! comme alors il sentait la folie de ses projets et de son voyage! Combien la France, qu'il avait abandonnée pour des idées chimériques de fortune et de gloire, lui semblait belle, libre, heureuse! Jamais il ne l'avait tant aimée; il en regrettait tout, jusqu'aux arbres, jusqu'aux rochers, jusqu'à l'abandon où il s'y était vu; n'avait-il donc quitté tant de biens que pour se perdre dans des contrées barbares, que pour mourir dans des déserts? Et son ami, l'infortuné Barasdine, où était-il? que faisait-il? peut-être à cette heure il avait cessé de vivre! Ces tristes pensées l'agitèrent toute la nuit. Vers le matin, comme il succombait à un sommeil douloureux, il entendit le bruit de plusieurs hommes qui se parlaient à voix basse; puis il n'entendit plus rien : la sentinelle s'était retirée. Il commença à respirer, et un billet glissé sous sa porte par une main inconnue acheva de dissiper ses inquiétudes. Le billet ne renfermait que ces mots :

« Si vous ne voulez perdre votre ami, gardez-vous » de prononcer son nom.

» M. de Villebois se retire dans ses terres; il est parti » cette nuit. Le comte Orlof, qui lui succède, dé» sire que vous vous attachiez à sa personne. Souve» nez-vous qu'avec du courage et de la patience on » surmonte tous les obstactes.

» *P. S.* L'exil de votre ami est prononcé; il a été » enlevé cette nuit; on le conduit à Astracan. »

A mesure que M. de Saint-Pierre lisait ces lignes

il se sentait un peu soulagé, et sa reconnaissance bénissait la main généreuse qui les avait tracées. Croyant y reconnaître le style du maréchal de Munich, il se rendit aussitôt chez lui, mais il ne put le voir. Il tenta alors de pénétrer chez le grand-maître, qui était parti comme le billet l'avait annoncé. Enfin il passa devant la maison de Barasdine; elle était déserte, et il s'éloigna en faisant de vains efforts pour retenir ses larmes. Après plusieurs autres courses inutiles, il rentra chez lui, dévoré d'inquiétude, et dans l'accablement du désespoir. La première personne qu'il aperçut fut le général du Bosquet; il venait lui parler de Barasdine, et le rassurer sur un exil qu'il regardait comme une faveur. M. de Saint-Pierre était hors d'état de l'entendre; mille projets funestes roulaient dans son esprit; il voulait suivre son ami, partager son malheur, solliciter sa grâce, écrire son apologie. Heureusement, Duval, qui survint, réussit à le convaincre du danger de ces démarches, non pour lui, mais pour celui qu'il voulait défendre. Cette considération eut seule le pouvoir de le calmer. Mais en cédant au vœu de Duval, il annonça la résolution formelle de renoncer au service de la Russie et aux bienfaits d'une femme qui croyait que régner c'était punir. Vainement le général du Bosquet voulut mettre des obstacles à ce qu'il appelait une nouvelle étourderie. M. de Saint-Pierre ne lui répondit qu'en écrivant aussitôt sa démission. Alors, soit que cet excellent homme fût touché de tant de grandeur d'âme, soit qu'il eût conçu pour son jeune compagnon de voyage une tendresse vraiment paternelle, il s'approcha de lui, et, saisissant sa main avec cette familiarité un peu rude qui donnait à tous ses

Digitized by Google

mouvemens un air de bienveillance et d'amitié, il lui dit, les larmes aux yeux : « Reste avec nous; je n'ai point d'enfans, tu seras mon fils, tu épouseras ma nièce, mademoiselle de La Tour; elle est, comme toi, jeune, aimable, Française et malheureuse! malheureuse, car elle a perdu ses parens lorsqu'elle n'était encore qu'au berceau; mais toi et moi, nous lui en tiendrons lieu. N'est-il pas vrai, tu es décidé? allons, voilà qui est bien, tu composeras toute ma famille! Je suis riche et je vous donnerai tout. » Ces offres généreuses étaient faites pour pénétrer une âme comme celle de M. de Saint-Pierre, mais il ne crut pas devoir les accepter. L'exil de Barasdine, la disgrâce de M. de Villebois, empêchaient alors tout autre sentiment d'arriver jusqu'à son cœur. Qu'aurait-il fait de tant de félicité, lorsque ceux qu'il aimait étaient malheureux? et d'ailleurs, pour obtenir la main de mademoiselle de La Tour, ne fallait-il pas renoncer à sa patrie, à ses projets, aux agitations de la fortune si nécessaires pour supporter ses douleurs, enfin à cette gloire immense qu'il allait recueillir en combattant pour la liberté de la Pologne?

Cependant, malgré la fermeté de sa résolution, il sentit bientôt, en faisant ses préparatifs, que le voyageur le plus indifférent laisse toujours quelques regrets au lieu qu'il abandonne. Il soupirait involontairement en pensant à mademoiselle de La Tour qu'il n'avait pu aimer, et à son ami Barasdine qu'il ne devait plus revoir : un secret pressentiment l'avertissait qu'une partie de ses beaux jours venait de s'évanouir, et qu'il ne retrouverait jamais rien d'égal au conseil du sage Munich, à la protection de M. de Villebois,

à la générosité du général du Bosquet, et à la franche affection de son ami Duval. Ce dernier, témoin habituel de la vie simple, de la conduite vertueuse de M. de Saint Pierre, plaignait son ambition; mais il admirait qu'avec d'aussi vastes désirs, il sût se contenter de si peu. En effet, le désintéressement du jeune voyageur ressemblait presque à de l'imprévoyance. Ses dettes payées, il lui restait à peine l'argent nécessaire pour gagner la Pologne, et cependant il n'avait pas l'air d'y songer. Heureusement Duval y songeait pour lui. Dans l'intention de ménager une délicatesse peut-être trop facile à effaroucher, il n'offrit pas sa bourse; mais, la veille du départ, après un dîner qui fut triste et silencieux, il fit apporter des tables et proposa de jouer. M. de Saint-Pierre consentit à une première partie, puis à une seconde, puis à une troisième, et les chances lui furent si favorables qu'il était presque honteux de son bonheur. Duval jouait contre lui, et semblait ne pas se lasser de perdre, en sorte que M. de Saint-Pierre se trouva, au moment de son départ, plus riche de deux cents louis; coup de fortune qu'il aima toujours mieux attribuer à l'amitié qu'au hasard.

Telle fut la conclusion des projets brillans qui l'avaient conduit en Russie. Après un séjour de quatre ans dans ces tristes contrées, renonçant au prix de tous ses travaux, il en sortit comme il y était entré, avec des espérances et des illusions, et ne sachant point encore que celui qui ne cherche que la fortune, ne rencontre jamais le bonheur.

Quoique muni de son congé, on le retint huit jours sur la frontière avant de lui donner l'autorisation de

quitter la Russie. Mais lorsqu'il eut franchi les rives de la Dwina, lorsqu'il eut touché cette terre de liberté, presque aussi sacrée à ses yeux que celle de la patrie, il se sentit pénétré d'une joie indéfinissable. Il lui semblait qu'on venait de le délivrer d'un poids accablant; que l'air était plus léger, la verdure plus riante; qu'il sortait de l'exil; qu'il allait enfin revoir des hommes. Tout, jusqu'à la saison, contribuait à son ravissement. Au milieu de la pompe des forêts du Nord, le printemps apparaissait avec la fraîcheur de nos climats. Pour la première fois depuis quatre ans, notre voyageur voyait le chêne croître auprès du sapin; il reconnaissait les parfums de la violette, et ses yeux se reposaient avec un sentiment délicieux sur les touffes éclatantes d'immortelles jaunes et d'absinthes qui lui rappelaient sa jeunesse et la France. Ému de ces tableaux de la campagne, touché de l'amour du genre humain, l'imagination pleine des beaux temps de la Grèce et de Rome, il crut, en approchant de Varsovie, qu'il allait contempler une de ces antiques cités, et il sentit dans son cœur, qui battait avec force, les vertus d'un héros républicain. Des campagnes négligées, un peuple misérable, frappaient en vain ses regards; dans son aveuglement, il attribuait tout à la tyrannie des Russes, qui depuis trois ans ravageaient ces contrées, et il ne voulait pas voir que des siècles entiers d'esclavage et d'ignorance pesaient sur ce peuple, qui ne devait pas même se réveiller au nom de sa liberté.

C'est ainsi qu'au lieu de ces fiers républicains qu'il était venu chercher, il ne trouva que des factions conduites par des femmes, un mélange confus de

noblesse pauvre et d'ilotes abrutis, dominés, plutôt que gouvernés, par une vingtaine de grands seigneurs, qui, possédant toutes les terres du royaume, affectaient un faste insultant au milieu des misères communes. Tous ces hommes prétendaient au trône, et ne se montraient qu'environnés d'un nombreux cortége d'esclaves vêtus en janissaires, spahis, tolpacs, hullans, troupe de parade, plus propre à vendre qu'à sauver les libertés publiques.

A peine arrivé à Varsovie, M. de Saint-Pierre court chez le résident de France, chez l'ambassadeur d'Autriche, et chez les principaux chefs du parti. Il annonce partout qu'il a quitté son état, ses protecteurs, sa fortune, pour servir les intérêts de la république. On loue son courage, on approuve son zèle, tout le monde s'empresse de l'accueillir, de le flatter. Une parente du prince de Radziwil, la princesse Marie M..., lui ouvre sa maison. Cette princesse, jeune, spirituelle, jolie, joignait l'élévation d'une Romaine à la légèreté d'une Française; elle possédait tous les talens, parlait toutes les langues; son amour pour la vertu, son enthousiasme pour les actions grandes et généreuses, exerçaient un empire irrésistible : comme la Cléopâtre de Plutarque, elle était petite, vive, entraînante; on sentait qu'heureuse de vivre pour le plaisir, elle saurait aussi mourir pour la gloire. Sa voix pénétrait le cœur, son sourire avait quelque chose de ravissant, et on ne pouvait ni la voir, ni l'entendre sans y penser toujours. Dès le premier jour, M. de Saint-Pierre éprouva le double ascendant de son génie et de sa beauté; elle devint aussitôt l'unique pensée de sa vie : il lui semble, en l'écoutant, n'aimer que la vertu

qu'elle loue, que la liberté qu'elle appelle, et il ne s'aperçoit pas que dans tous les projets qu'il médite il ne songe déjà plus qu'à lui plaire. S'il avait toujours supporté son obscurité avec impatience, elle lui paraissait alors le plus horrible des malheurs. Les mots de liberté, de valeur, d'héroïsme, suffisaient pour l'agiter d'une fièvre brûlante : jusque-là il avait aimé la gloire; la vue de la princesse la lui fit adorer. Il voulait partir, il voulait s'illustrer par des actions d'éclat, prendre des villes, des châteaux, des royaumes, et mériter l'amour de sa dame à la manière des anciens chevaliers.

Une occasion périlleuse ne tarda pas à se présenter. Le prince de Radziwil se disposait à défendre contre les Russes l'entrée de son pays; il avait établi ses positions entre Nierwitz et Sluczk, et l'on assurait que *Grim Gheraï*, kan des Tartares de Crimée, marchait à son secours à la tête de quatre-vingt mille hommes. A cette nouvelle, M. de Saint-Pierre prend la résolution de partir seul, de traverser à tout risque les armées russes qui couvrent le pays, de rejoindre le prince de Radziwil, et d'assister à la première bataille : projet d'autant plus téméraire, qu'il pouvait payer de sa tête le seul dessein de porter les armes contre une puissance dont il venait de quitter le service. Mais loin d'être inquiet du péril, il y trouvait des charmes. Tout lui paraissait possible en songeant à la princesse. Dans les transports de son enthousiasme, il eût voulu mourir pour lui arracher un regret.

La princesse approuva son dessein, en femme supérieure, sans crainte, sans étonnement. Elle semblait croire en lui, et voir dans la supériorité de son âme

l'augure des plus belles destinées. Cependant elle voulut lui donner un compagnon d'armes, et son choix tomba sur un nommé Michœlis, major des hullans, homme de résolution et propre à exécuter un coup de main. Elle traça ensuite elle-même ce qu'elle appelait leur plan de campagne, et leur désigna les personnes dévouées au parti chez lesquelles ils devaient s'arrêter. En réglant ces dispositions, elle descendait dans les plus petits détails, prévoyait les plus petits dangers, et analysait froidement les chances de succès, comme aurait pu le faire le plus habile général. Toujours calme pendant les préparatifs, ce ne fut qu'à l'instant même du départ que la pâleur de son visage, le tremblement de sa voix, semblèrent révéler l'agitation secrète de son cœur.

Ils partirent. Les commencemens du voyage furent heureux. Le soir, une chaise de poste les devança rapidement; dans cette voiture, qui allait si bon train, était la femme d'un commissaire du prince de Radziwil, qui les salua d'un air de connaissance, et leur cria en passant qu'elle allait tout préparer pour les recevoir. Effectivement, vers minuit, ils arrivèrent chez elle : toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes, on voyait des lumières aller et venir d'une chambre à l'autre, et le bruit de plusieurs voix se faisait entendre par intervalles. Ce fracas, au milieu d'une forêt isolée, inspira d'abord quelque méfiance au major et à M. de Saint-Pierre, mais ils n'eurent pas le temps de tenir conseil; le commissaire du prince vint les recevoir, et leur dit que l'armée russe n'était pas éloignée, qu'elle marchait sur Briola, et que les hullans du prince Katorinsky rôdaient depuis le matin dans la contrée. Cette

nouvelle augmenta leurs alarmes. Ils demandèrent des chevaux, on ne put leur en promettre que pour le lendemain : il fallut donc se décider à les attendre et à entrer dans la maison. Il y avait à peine une heure qu'ils délibéraient sans s'arrêter à aucun parti, lorsque six hommes armés se précipitèrent dans leur chambre. M. de Saint-Pierre saute sur ses pistolets, les met en joue, ce qui donne à Michœlis le temps de se saisir de ses armes. La taille et les moustaches du major, l'air résolu de M. de Saint-Pierre, en imposèrent tellement à cette troupe d'abord si échauffée, qu'elle se retira aussitôt dans le plus grand désordre. C'est alors qu'ayant voulu se barricader ils s'aperçurent que les portes et les fenêtres de leur chambre avaient été enlevées; et ils ne purent plus douter de la perfidie du commissaire. Michœlis se hâta de brûler quelques papiers, et M. de Saint-Pierre, prévoyant une nouvelle attaque, parcourut le pistolet au poing une galerie qui servait de communication aux appartemens voisins. Une faible lueur l'ayant guidé jusqu'à l'extrémité de cette galerie, il aperçut les hullans, au nombre de huit, assis autour d'une table où ils se préparaient à passer la nuit. Pendant qu'il prêtait l'oreille en cherchant à saisir quelques-unes de leurs paroles, une personne inconnue passa rapidement et lui dit en latin qu'on le trahissait et qu'il eût à songer à sa sûreté. Il rentra et fit part à Michœlis de ce qu'il avait vu et entendu. Il lui proposa en même temps de surprendre les hullans, de s'emparer de leurs armes, de leurs chevaux, et de s'enfuir. Michœlis lui répondit que ce moyen les perdrait infailliblement, puisque le pays leur était inconnu, qu'ils n'avaient point de guide, et que les gens du prince

même les trahissaient. Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent le bruit d'une troupe à cheval qui se plaçait sous leurs fenêtres; le commissaire et sa femme accoururent alors en criant qu'on voulait mettre le feu à la maison, et que la forêt était pleine de hullans. Dans cette extrémité, M. de Saint-Pierre venant à songer à l'ambassadeur, à la princesse, à sa gloire perdue, tomba dans le désespoir le plus violent. Il savait que dans de pareilles entreprises on n'aime que les gens heureux, et il résolut de mourir les armes à la main plutôt que de subir la honte de tomber au pouvoir des Russes.

Il allait exécuter ce dessein, dans lequel son compagnon, charmé de brûler quelques amorces, était loin de le troubler, lorsqu'au premier rayon du jour, un officier supérieur qui commandait un détachement considérable, leur fit dire qu'ils étaient libres de retourner à Varsovie. L'espoir de trouver un guide, et d'accomplir leur projet dans la nuit suivante, les consola de toutes les vicissitudes passées. Ils montèrent à cheval et partirent au galop : un corps de hussards russes les escorta de loin. Arrivés sur les bords de la Vistule, ils aperçurent le château du prince Katorinsky, chef des hullans ennemis. A cette vue, Michœlis prévit de nouveaux malheurs; il recommanda la prudence à son compagnon, et pour n'exciter aucune méfiance, ils se firent aussitôt traverser sur l'autre rive. Ils abordent : plusieurs domestiques viennent à leur rencontre, et le capitaine des gardes les invite poliment à dîner de la part du prince, qui vient d'être instruit de leur arrivée. Conduits dans de magnifiques appartemens, on les débarrasse de leurs épées. De tous côtés des troupes de soldats sont sous les armes pour leur faire honneur;

les domestiques du prince les environnent, les suivent, les précèdent, en leur montrant les curiosités du château. Étourdis par l'empressement général, ils arrivent enfin près de la salle du trésor. M. de Saint-Pierre y entre le premier; c'était une énorme voûte dont la profondeur se perdait dans les ténèbres. Ses fenêtres grillées, sa porte de fer, ne lui donnaient pas l'air d'un appartement habitable. Ce devait être cependant celui de l'imprudent transfuge. Tout-à-coup les portes roulent sur leurs gonds, et il ne voit plus auprès de lui qu'une sentinelle immobile, la baïonnette au bout du fusil et le sabre au côté. Deux autres sentinelles sont placées à l'instant près d'une espèce de guichet, et tout rentre dans le silence.

Le voilà donc, comme les paladins de l'Arioste, tombé dans un piége, et se consolant comme eux parce qu'il n'avait pas été vaincu. Le soir, on lui fit subir un interrogatoire; mais la crainte de compromettre son compagnon le décida à ne rien déclarer. Malheureusement Michœlis n'eut pas autant de fermeté, et ses aveux étant d'accord avec les dépositions du commissaire qui les avait trahis, on déclara à M. de Saint-Pierre qu'il allait être livré aux Russes s'il persistait dans ses dénégations. La Sibérie s'offrit alors à son imagination avec toutes ses horreurs, et cependant elle l'effrayait moins que la douleur de voir ses projets les plus chers renversés. La honte au lieu de la gloire, voilà ce qui l'attendait. Que dirait la princesse Marie? Comment s'offrirait-il à ses regards? Quel jugement porterait de son malheur, celle qui avait mis en lui de si grandes espérances? Ainsi, il n'avait renoncé à la France, il n'avait tout quitté en Russie que pour venir se perdre

au fond de la Pologne, et se perdre presque sous les yeux d'une femme dont son âme ne pouvait plus se détacher. Neuf jours s'écoulèrent dans ces dures anxiétés. Le soir du neuvième jour les portes de la prison s'ouvrirent, et un officier du prince vint lui annoncer que plusieurs personnes considérables s'étaient vivement intéressées à son sort. Il lui nomma l'ambassadeur de Vienne et le résident de France, la princesse Strasnick, la grande chambellane de Lithuanie, et la princesse Marie M... Il attendait ce dernier nom sans oser l'espérer; mais aussi combien sa joie fut vive et pure lorsqu'il l'entendit prononcer! La nouvelle même de sa liberté ne put rien ajouter à son bonheur. Cependant cette liberté ne lui était pas accordée sans condition. Il devait prendre l'engagement solennel de ne pas porter les armes pendant l'interrègne, et toute son adresse pour éviter ce coup fut inutile. Il fallut promettre, mais il ne promit qu'en demandant la grâce de Michœlis, et tous deux sortirent de prison le 15 juillet 1769.

Ici commence une nouvelle période dans la vie de M. de Saint-Pierre. Nous avons vu les beaux jours de sa jeunesse préservés de l'amour par l'ambition; mais enfin il connaît l'amour, et cette funeste passion lui fait oublier tout le reste. Les détails dans lesquels nous allons entrer ne sont pas sans intérêt, et cependant nous avons hésité à les donner au public. La vie de M. de Saint-Pierre n'étant ni une confession ni un roman, nous pouvions nous croire libre de garder le silence sur ses faiblesses; mais alors combien de passages de ses Études seraient restés inexplicables, ceux surtout où l'auteur avoue que sa jeunesse fut agitée par

deux passions terribles, l'ambition et l'amour! D'ailleurs, lors même que les conseils de plusieurs personnes éclairées n'auraient pas contribué à lever nos scrupules, un autre motif nous eût décidé, c'est qu'il était impossible de ne pas reconnaître, dans les notes où M. de Saint-Pierre avait esquissé les événemens de cette époque de sa vie, quelques-unes des inspirations de son plus touchant ouvrage; et comment nous serions-nous refusé à rappeler les souvenirs d'une passion sans laquelle il n'eût peut-être jamais peint les amours de Paul et Virginie!

Dès qu'il fut libre, il vola chez la princesse Marie. Elle parut heureuse de le revoir, loua son courage, plaignit ses dangers et voulut en entendre le récit de sa bouche. En écoutant M. de Saint-Pierre ses yeux se remplirent de larmes, et lorsqu'il eut achevé, elle lui dit : « La fortune a trahi votre espoir, mais il ne faut pas s'en plaindre; je l'ai toujours vue traiter ainsi ceux qu'elle voulait combler de faveurs. » Ces paroles se gravèrent profondément dans la mémoire de M. de Saint-Pierre, et, sans chercher à les expliquer, elles le remplissaient d'espérance. Cependant son aventure faisait alors le sujet de toutes les conversations; chacun voulait voir ce Français qui s'était si généreusement dévoué à la cause de la liberté, et qui, dans le malheur, avait montré tant de noblesse et de courage. Jeté tout-à-coup dans un tourbillon de jeunes princesses, au milieu des fêtes les plus brillantes, il semblait n'avoir renoncé aux illusions de la gloire que pour s'abandonner à celles du plaisir. Mais dans ce cercle d'enchantement il ne cherchait, il ne voyait que la princesse. Celle-ci paraissait accueillir ses vœux, son

admiration; elle les appelait même avec une coquetterie qui ne pouvait échapper qu'à lui seul. Souvent, lorsque sa beauté excitait un doux murmure, elle se retirait à l'écart, et laissait voir à celui qui l'observait sans cesse plus de penchant à l'entretenir qu'à jouir des hommages de ses rivaux. Vive, légère, piquante avec tout le monde, elle se montrait avec lui sensible et réfléchie, et semblait partager ses goûts, deviner ses pensées et s'abandonner aux agitations involontaires d'un sentiment secret. Mais, soit caprice, soit pour essayer son pouvoir, elle savait alternativement flatter ses espérances ou le remplir d'incertitude. Ces inégalités le faisaient passer vingt fois dans un jour de l'excès de la joie à l'excès de la tristesse. Tantôt il lui semblait qu'environnée de tous les plaisirs, elle ne voyait, elle n'entendait que lui; tantôt il ne surprenait que des regards distraits, indifférens, et s'il devenait l'objet d'une attention passagère, c'était comme un souvenir qu'il arrachait à la politesse. Alors dans son dépit il s'indignait de son sort, maudissait la Pologne, jurait de partir, et cependant il ne partait pas.

Souvent, lorsqu'il venait à songer que ses plus belles années s'écoulaient inutilement pour la gloire et pour la fortune, il s'armait d'un nouveau courage et volait chez la princesse pour prendre congé d'elle; mais un geste, un regard, avaient le pouvoir de le retenir. Un jour elle l'invita, avec un petit nombre d'amis, à venir dîner dans un château qu'elle possédait à peu de distance de Varsovie. Cette invitation inattendue le jeta dans un trouble inexprimable, et fit encore évanouir toutes ses résolutions.

Les voitures préparées, chacun, suivant l'usage de

la Pologne, fit apporter son lit, et l'on se mit gaiement en route, malgré la chaleur qui était étouffante et quelques nuées pluvieuses qui commençaient à se rassembler. Le château de la princesse était situé au milieu d'une forêt de chênes et de sapins aussi anciens que le monde. Ces lieux agrestes et sauvages ne devaient rien à l'art; cependant au pied de ces vieux arbres s'élevaient des chèvre-feuilles dont les tiges, courant sur les bords de la forêt, retombaient de l'extrémité des branches en rideaux chargés de fleurs. Des sentiers émaillés de fraises et de violettes se perdaient dans ces retraites profondes, où plusieurs ruisseaux entretenaient la fraîcheur; on n'y entendait d'autre bruit que le vol inquiet des rossignols et les gémissemens de la colombe. La terre y exhalait alors cette odeur vivifiante qui annonce et qui suit les pluies légères du printemps. La volupté pénétrait, agitait tous les êtres, et, dans le calme des airs, dans le murmure des eaux, dans la mollesse de ces bruits suivis d'un long silence, on sentait l'accablement général de la nature, lorsqu'elle languit dans l'attente d'un orage.

A peine descendu de voiture, M. de Saint-Pierre s'était enfoncé dans la forêt. Là s'abandonnant aux rêveries ineffables d'un premier amour, cédant à l'impression des eaux, des bois et de la solitude, il entrevoyait une félicité dont il semble qu'aucun mortel ne puisse donner une idée. Ce n'était pas cette joie violente qu'on reçoit sur la terre, et qui ne s'exprime que par des transports; c'était comme un abandon céleste de l'âme, comme un ravissement continuel, semblable à celui que Fénélon donne à la vertu dans les champs Élyséens : seulement il y avait dans toutes ses émotions

une teinte de tristesse d'une douceur inexprimable. La mort elle-même se présentait à lui sous l'image du bonheur : il y a peu de temps encore qu'il ne l'eût pas redoutée, mais glorieuse, mais applaudie; maintenant il y trouve des charmes, il y songe avec délices, il la désire, mais ignorée, mais pleurée! et ces larmes, il ne les demande pas au monde; il ne veut émouvoir qu'un seul cœur : elle et lui, voilà l'univers.

Depuis deux heures il était enseveli dans ces idées mélancoliques, lorsqu'au détour d'un petit sentier il aperçut la princesse qui suivait lentement les bords d'un ruisseau; elle était seule et comme ravie à l'aspect de ces beaux lieux. Le premier mouvement de M. de Saint-Pierre fut de s'éloigner; mais bientôt, faisant un effort pour vaincre sa timidité, il revient sur ses pas, il croit avoir mille choses à dire, et il reste interdit et muet. La princesse semblait partager son embarras; mais, remarquant les nuages qui s'amoncelaient, elle témoigna quelque crainte de l'orage, s'appuya sur le bras de M. de Saint-Pierre, et ils reprirent ensemble la route du château. Ils marchaient en silence, lorsque l'orage éclata avec une telle furie qu'ils eurent à peine le temps de se réfugier dans un pavillon que protégeait un massif de verdure. Bientôt la pluie tomba par torrens, les roulemens éloignés du tonnerre se rapprochaient d'une manière effrayante. La princesse, craintive, éperdue, se pressait contre son amant; il distinguait les battemens de son cœur, il soutenait sa tête charmante. Un frémissement délicieux courait dans toutes ses veines; il lui semblait que la vie allait l'abandonner : mais que devint-il, lorsqu'il crut sentir une main qui pressait la sienne, des soupirs qui se mêlaient

aux siens, une voix pleine d'émotion qui répondait à ses vœux! Dans son transport il se jette aux pieds de celle qu'il aime, il la supplie, il l'adore! Presque évanouie entre ses bras, elle était sans défense, sans force, sans volonté, elle s'abandonnait comme Julie, et il fut dans le délire comme Saint-Preux.

L'orage avait cessé, et les deux amans suivaient un sentier de gazon tracé sur la lisière de la forêt. Le ciel était pur, l'air frais et parfumé; quelques nuages chassés avec violence vers l'horizon annonçaient le retour du calme, et les petits oiseaux, cachés sous la feuillée, recommençaient leurs ramages. Il n'est point dans la nature de tableau plus aimable que celui de la campagne après une pluie de printemps: c'est comme une seconde naissance de la verdure et des fleurs; les impressions les plus douces s'échappent de tous les objets pour arriver à notre âme. Mais combien ces scènes sont plus ravissantes encore pour deux amans qui viennent de laisser échapper le premier aveu de leur tendresse! Que de trouble dans leurs discours! que d'émotions inénarrables dans ces cœurs tout pénétrés de cette vie du ciel qui sur la terre reçut le nom d'amour.

Plus d'un an s'écoula dans l'oubli du monde entier. Ils se voyaient à chaque heure du jour, et chaque jour ils trouvaient quelques nouveaux sujets de s'aimer. Un matin M. de Saint-Pierre vit une pauvre esclave qui, maltraitée par son maître, venait se réfugier auprès de la princesse. Dans ce cas, en Pologne, il est d'usage entre les grands de se renvoyer l'esclave, renvoi qui trop souvent est suivi de sévères punitions. Mais la princesse, touchée des larmes d'une infortunée qui s'était confiée à sa miséricorde, ordonna qu'on

en eût le plus grand soin, disant qu'il valait mieux se brouiller avec un homme puissant que de manquer à un malheureux. Elle voulut faire mieux encore, car, après avoir sollicité la grâce de cette esclave, elle la reconduisit elle-même dans la maison du maître qui venait de pardonner. Un autre jour M. de Saint-Pierre la découvrit au fond de son palais, prodiguant les plus tendres soins à une vieille femme infirme qui la bénissait. Comme il admirait tant de bonté, la princesse lui dit avec émotion : « Il ne faut pas me louer de remplir un devoir; cette bonne femme m'a élevée; elle m'a consacré tous les momens de sa vie, il est bien naturel que je lui donne quelques momens de la mienne. » Ces actions, ces paroles le pénétraient d'une nouvelle ivresse : le charme attaché à la vertu est une des plus dangereuses séductions de l'amour.

Ainsi, M. de Saint-Pierre était comme un homme plongé dans les erreurs d'un songe; la princesse elle-même négligeait jusqu'au soin de sa réputation : ils ne pouvaient ni se voir, ni s'entendre, ni se quitter sans se sentir troublés jusqu'au fond du cœur; et tous deux irritaient par leurs imprudences une famille orgueilleuse et puissante. Cependant l'inégalité des rangs, celle de la fortune, ne promettaient rien de durable à ce fol amour, dont la violence même brisait les liens.

Les bruits sourds de la médisance avaient déjà plusieurs fois troublé leur bonheur, lorsqu'un soir M. de Saint-Pierre trouva la princesse baignée dans ses larmes. « C'en est fait, lui dit-elle, il faut nous séparer; ma mère me rappelle auprès d'elle, ma famille entière se soulève contre moi; hélas! nos beaux jours sont passés! » Puis, voyant l'agitation de M. de Saint-Pierre,

elle ajouta avec l'accent de la tendresse : « Mon ami, vous aiderez mon courage, vous soutiendrez ma faiblesse : ah! je n'aurai point en vain compté sur votre vertu; si vous m'abandonniez, où trouverais-je des forces pour ne pas mourir ? » Ces paroles touchantes adoucirent un moment les reproches de M. de Saint-Pierre; mais bientôt cédant à sa douleur : « Vous parlez de vertu, s'écria-t-il; est-ce donc un acte de vertu que d'abandonner ce qu'on aime? Où sont ces champs où nous devions vivre? cette chaumière que vous vouliez partager avec moi? Tant de projets de bonheur seraient-ils effacés? le jour d'hier est-il donc oublié? quoi! une séparation éternelle suivrait de tels momens! Non, chère Marie, fuyons ces lieux, allons chercher une autre terre pour cacher une félicité qu'on nous envie! » En prononçant ces mots il fondait en larmes; il la pressait dans ses bras comme si on eût tenté de la lui ravir; il jurait de la défendre, et le cœur plein d'amertume, il aurait voulu s'anéantir avec elle. Mais lorsque, devenu plus calme, il put entendre quelques paroles de raison; lorsqu'il eut jeté les yeux sur ces lignes sévères et touchantes où une mère, sur les bords du tombeau, suppliait sa fille d'épargner ses vieux jours, de ne point hâter la mort de celle qui l'avait portée dans ses flancs, mort, hélas! trop prochaine, et dont rien ne pourrait adoucir les douleurs; alors il crut entendre cette voix des mourans à laquelle aucun être humain ne résista jamais, et il tomba dans l'accablement. Un morne silence fit place à ses plaintes. Absorbé dans cette seule pensée, que toute la douleur doit retomber sur lui, il se sacrifie à celle qu'il aime, et le départ de la princesse est résolu.

Il avait rassemblé toutes ses forces, et se croyait maître de lui; mais lorsqu'il ne la vit plus, ses résolutions l'abandonnèrent. Il lui semblait que son cœur allait se briser; sa tête était douloureuse et comme si elle eût été pressée par une main de fer. Il marchait des journées et des nuits entières, et la fatigue de ces courses pouvait seule engourdir un moment ses souffrances. Il cherchait les lieux qu'elle avait aimés, ceux où il s'était vu près d'elle, et il ne pouvait en supporter l'aspect; enfin, partout il portait avec lui un désir de mourir dont la violence toujours croissante lui inspirait un juste effroi. Ainsi s'écoulait sa vie lorsqu'il reçut une lettre de la princesse qui le suppliait de s'éloigner quelque temps de Varsovie. Résolu d'obéir, il suivit les conseils du comte de M... qui l'engageait à prendre du service en Allemagne, et qui lui remit des lettres pour le ministre, et pour une de ses parentes, première dame d'honneur de l'impératrice.

Il partit; mais à peine sur la route, il songeait au moyen de hâter son retour. Vingt fois il fut sur le point de revenir sur ses pas, et, sans la crainte de déplaire à la princesse, il eût cédé à ce désir. Arrivé à Vienne, son premier soin fut de se présenter chez la parente du comte de M.... On lui dit de demander une audience; il la demanda, et cinq jours après, lorsqu'il commençait à n'y plus penser, elle lui fut accordée. L'imagination pleine des jeunes princesses polonaises, et de leur cour galante et voluptueuse, il courut à l'heure indiquée chez sa nouvelle protectrice. Six valets de pied, d'une physionomie grave, et en habits chamarrés, le reçurent à la porte du vestibule. Intro-

duit dans une salle gothique, six autres valets, vêtus de noir, marchèrent aussitôt devant lui. Au milieu de ce cortége silencieux, il traversa plusieurs appartemens ornés d'écussons, et une galerie où l'on avait disposé une longue suite de portraits de famille en grands costumes. A mesure qu'il approchait, il croyait voir ces antiques personnages sortir de la toile et s'avancer vers lui, comme des témoins de la gloire passée et de l'orgueil présent. Notre voyageur se trouva enfin dans une espèce d'amphithéâtre où tous les domestiques attendaient, rangés sur deux lignes. Il fallut encore passer au milieu de ces visages d'apparat. Arrivé à la porte du sanctuaire, une voix de Stentor annonça M. de Saint-Pierre, les deux battans s'ouvrirent, et au milieu d'une riche draperie de velours cramoisi, relevée de crépines d'or, il découvrit sur une espèce de trône, une dame immobile placée comme dans une niche, et si chargée de dorures et de pierreries, qu'il s'imagina d'abord que c'était une madone. Le recueillement général, la majesté du lieu, entretinrent un moment cette erreur. Il se creusait en vain la cervelle pour comprendre le but de tant de bizarres cérémonies, lorsqu'un homme en habit noir, qui paraissait un ecclésiastique, vint le prendre par la main et le conduisit au pied du trône, où il s'inclina respectueusement. Cette nouvelle circonstance aurait augmenté les illusions de M. de Saint-Pierre, si en s'approchant il n'avait vu peu à peu la prétendue madone se transformer en une petite vieille, guindée, ridée, fardée, et toute couverte d'une riche étoffe à fleurs. Elle fit un léger mouvement de tête, et M. de Saint-Pierre s'avançait déjà pour lui présenter la lettre du

8.

comte de M...., lorsque l'homme noir l'arrêta froidement, prit la lettre et l'offrit lui-même à l'auguste baronne, qui la lut avec une extrême attention. Après cette lecture, elle jeta sur notre voyageur un regard dédaigneux, et lui dit en mauvais français et d'une voix traînante, qu'il était bien difficile d'obtenir du service, que cependant elle verrait à faire quelque chose pour lui à la recommandation de son noble cousin. Puis elle ajouta, en essayant de sourire, qu'elle ne doutait pas que le protégé du comte de M.... ne fût bon gentilhomme; qu'elle se souvenait d'avoir vu à Versailles une marquise de Saint-Pierre, et que cette marquise était sans doute sa tante ou sa mère. Notre voyageur, quoique un peu étourdi d'une question qui blessait toujours sa vanité, répondit avec une noble franchise, que s'il avait eu l'honneur d'appartenir à la famille de la marquise de Saint-Pierre, il ne serait pas probablement venu demander du service en Autriche; qu'au reste, il n'abuserait point des gracieuses intentions de madame la baronne; que le crédit d'une personne aussi auguste devait être uniquement réservé à ceux qui, pour réussir, ont toujours besoin d'une haute protection et du mérite de leurs aïeux. L'ironie est une figure dont les Allemands entendent peu la finesse. La fière baronne écouta cette harangue avec un sang-froid imperturbable; elle n'y répondit que par un signe de tête qui semblait approuver l'humilité de l'orateur; puis reprenant son air grave, elle rentra dans sa première immobilité. M. de Saint-Pierre vit bien que ce silence était un congé, et déjà il s'empressait de se retirer, lorsque l'homme noir qui l'avait introduit vint l'avertir que l'étiquette ne permettait

de s'éloigner de madame la baronne qu'en marchant à reculons. On peut juger de la surprise que dut causer cette morgue autrichienne à un jeune Français qui avait vécu familièrement avec les plus grands seigneurs des cours de Russie et de Pologne. Cette seule visite le dégoûta de l'Allemagne; et il se promit bien de ne pas prendre du service dans un pays où l'on ne jugeait des talens d'un homme que par ses titres de noblesse.

Après cette aventure il aurait quitté Vienne sur-le-champ, s'il n'y avait attendu des nouvelles de la princesse. Il se consumait dans cette espérance, lorsqu'enfin il reçut une de ses lettres, ou plutôt un journal de sa vie, heure par heure, depuis leur séparation. Elle peignait ses douleurs avec tant de vérité, qu'à chaque page il croyait reconnaître ses propres pensées. La nuit entière se passa à relire cette lettre : après y avoir vu l'expression de ses souffrances, il y vit l'expression de ses désirs; enfin il la relut si souvent, qu'il finit par se persuader qu'elle n'était écrite que pour le rappeler à Varsovie. Plein de cette illusion, il se hâte de rassembler ses effets, et ne craint plus que de perdre un moment. Par un singulier hasard, trois voitures magnifiques, destinées au couronnement du roi Stanislas-Auguste, devaient partir le jour même. Il s'adresse au conducteur, se fait recommander par le général Pogniatoski et part comme en triomphe, ramené vers sa maîtresse dans les voitures du roi. Le voyage fut long et pénible, car la saison avait gâté les chemins, et, pour éviter la Saxe alors en guerre avec la Pologne, on fut obligé de traverser les montagnes de la Hongrie. A peine sur cette route isolée rencontraient-ils quelques villages

dispersés çà et là sur les bords des précipices. Cependant chaque fois qu'ils s'arrêtaient dans une chaumière, ils en trouvaient les habitans livrés à la joie. Les hommes dansaient en frappant en cadence leurs talons de fer; les femmes réunies à l'extrémité de la chambre les animaient par leurs chansons, tandis qu'assis au coin du feu le plus âgé de la famille, et c'était souvent un vieillard à barbe blanche, éclairait cette scène avec des éclats de sapin, dont les flammes produisaient, au milieu des ombres, des effets de lumière dignes du pinceau de Rembrandt. Notre voyageur enviait le sort de ces pauvres paysans qui voyaient dans leur chaumière tous les objets de leurs affections, et dont les désirs ne s'étendaient pas au-delà.

A mesure qu'il approchait de Varsovie, il sentait diminuer sa confiance. Il relut avec plus de sang-froid les lettres de la princesse, et craignit de s'être trompé. Quand la passion forme des projets, elle s'aveugle sur leurs suites. Plus il avait eu d'espérance, plus il se sentait découragé. Enfin, lorsque la voiture s'arrêta devant son ancien logement, il était dans un état d'incertitude si pénible, qu'il fut plusieurs minutes avant de pouvoir descendre. Honteux de sa faiblesse, il s'excitait à reprendre courage, mais ce fut pour retomber dans l'accablement au premier mot qu'il entendit prononcer à son hôte. On ne parlait alors dans la ville que du retour de la princesse Marie M....., et d'une fête magnifique qu'elle donnait le jour même aux ambassadeurs. Cette nouvelle semblait justifier tous les tristes pressentimens de notre voyageur : « Elle donne des fêtes, disait-il avec amertume; loin de moi, elle peut

supporter l'idée d'un plaisir : c'en est fait, je ne suis plus aimé! »

Cependant, il se décide à lui écrire. Le domestique part; il le suit de la pensée, compte ses pas, calcule la distance. A présent elle lit son billet; elle connaît son retour; elle répond; on revient; son sort est décidé. Il se tourmente, s'agite, regarde sa montre : cinq minutes sont à peine écoulées, et le domestique ne peut être à moitié chemin. Une heure se passe; enfin, cédant à son impatience, il s'habille à la hâte et court vers le palais de la princesse. Déjà la fête est commencée; le bruit joyeux des instrumens parvient jusqu'à lui; la lumière de mille bougies a remplacé la clarté du jour; il aperçoit les trophées d'amour, les guirlandes de fleurs, les lustres et les cristaux, ornemens du salon; long-temps il erre autour du palais. Jadis c'était pour lui seul que ces fêtes étaient données : maintenant elles ne servent qu'à le faire oublier! Il se représente celle qu'il aime au milieu d'un cercle d'adorateurs; il croit même reconnaître son ombre qui se dessine sur une draperie légère : cette vue le jette dans une espèce de délire; sa tête se perd; il s'élance, traverse la cour et se trouve tout à coup au milieu de cette brillante assemblée. Cependant l'aspect de la princesse, tranquille, indifférente, le rappelle à la raison; il s'approche avec un battement de cœur inexprimable, et la parole expire sur ses lèvres. La princesse l'accueille en riant, badine sur un retour si précipité, lui jette un regard plein de colère, et, sans attendre sa réponse, le laisse accablé sous le poids de son malheur. Aussitôt la foule l'environne; chacun veut connaître la cause de son absence; il est obligé de cacher son trouble, de

répondre avec calme au moment où il éprouve tous les tourmens de l'amour et de la haine. Cependant son âme s'attache encore à une dernière espérance. Il songe à ce que la princesse doit à son rang, à sa famille, à sa réputation. Mais quoi! ne songe-t-elle pas aussi à ce qu'elle doit à l'amour? A-t-elle tout oublié, excepté la prudence? Hélas! après avoir connu le bonheur de sentir hors de lui une pensée qui n'était que pour lui, faudra-t-il qu'il se retrouve seul au milieu du monde?

Que cette fête lui parut longue! quelle tristesse dans ses plaisirs! il ne pouvait ni supporter la joie ni la concevoir. Enfin la foule commence à se retirer; il saisit un moment favorable, fait à la princesse un signe qu'elle doit reconnaître, se glisse par une porte secrète et se retrouve dans les lieux mille fois témoins de son bonheur. Il touche chaque meuble, il leur parle, il se plaint à eux comme s'ils pouvaient l'entendre, et déjà sa douleur s'est adoucie: les souvenirs du passé lui répondent du présent. « Elle était là, dit-il, et ces lieux, qui me parlent d'elle, ont dû aussi lui parler de moi. » Mais il entend le bruit léger des pas de celle qu'il aime! un mouvement involontaire le précipite à ses genoux; il lui dit ses craintes, ses espérances; il en appelle à son cœur: hélas! il fallait la revoir ou mourir, et maintenant il mourra s'il faut la quitter encore! En prononçant ces mots, il levait sur elle des yeux mouillés de larmes: mais, la voyant froide et sévère, il lui dit: « Je n'ai pu vivre loin de vous; quelle joie remplissait donc votre âme loin de moi? Ah! que je voie un seul de ces regards qu'hier j'espérais encore! celui que vous aimiez ne veut plus vivre; il a cessé d'être heureux; mais qu'il sache au moins ce qui vous a fait changer! »

La princesse ne put résister plus long-temps à son émotion; soit par pitié, soit par un reste de tendresse, elle fit quelques efforts pour calmer son amant. Elle lui dit d'une voix tremblante: « Non, je n'ai pas cessé de vous aimer! je souffrais de votre absence, mais votre retour me perd; vos violences sont un outrage; il fallait attendre; je songeais à notre avenir, je l'aurais assuré! Cette fête qui vous a surpris, je la donnais pour détourner les soupçons, pour faire taire les envieux! mais votre présence a détruit mon ouvrage; elle arrête tous mes projets; et maintenant je ne sais plus que devenir. » Ces douces paroles arrivèrent au cœur de M. de Saint-Pierre, et le firent passer du plus profond désespoir aux transports d'une joie immodérée; alors il s'accuse de tout: combien son retour était coupable! que d'imprudence dans son apparition soudaine! d'ingratitude dans ses reproches! de cruauté dans ses emportemens! Ainsi il s'exagérait ses torts pour ne pas croire à ceux de sa maîtresse; puis, cédant tout à coup à d'autres idées, il allait, venait, la pressait dans ses bras et la repoussait aussitôt; car, malgré tous ses efforts pour se tromper, il sentait toujours qu'il n'était plus aimé.

Cependant la douceur de la princesse lui rendit un peu de calme. Vers les trois heures du matin il sortit, se croyant heureux; mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'il retomba dans ses premières incertitudes. Les scènes qui venaient de se passer se retraçaient à sa mémoire avec une vérité désespérante. Ah! si elle avait aimé, sa tendresse se serait au moins laissé entrevoir! mais tout, jusqu'à ses caresses, avait été arraché à l'effroi, peut-être à la pitié. Ingénieux à augmenter ses peines, il se disait qu'un nouvel amour le faisait

oublier; puis il se reprochait ses soupçons et s'accusait lui-même. La nuit entière se passa dans ces agitations: vers le matin il rentra chez lui, et, succombant à la fatigue, il goûta quelques heures de repos. A peine était-il éveillé, qu'un domestique vint lui remettre un billet : il reconnut la main de la princesse et il lut les lignes suivantes :

« Vos passions sont des fureurs que je ne puis plus » supporter : revenez à la raison et songez à votre état » et à vos devoirs.

» Je pars, je vais rejoindre ma mère dans le palati» nat de X.... Je ne reviendrai ici que lorsque vous n'y » serez plus, et vous n'aurez de mes lettres que lors» que je pourrai vous les adresser en France.

MARIE M.... »

Il serait impossible d'exprimer les transports dont il fut saisi à la lecture de ce billet. Comme un homme atteint de frénésie, il se précipite dans l'escalier, arrive au palais de la princesse. Mais partout ses regards sont frappés du désordre général : la cour est encombrée de caisses et de meubles, les appartemens sont déserts, la salle de fête est à moitié dégarnie; quelques domestiques enlèvent les lustres et les draperies. Il s'avance, il veut les interroger sur le départ de la princesse; hélas! tant d'efforts l'avaient épuisé : quelques mots étouffés s'échappent à peine de sa bouche; son sang se glace, et il tombe sans connaissance sur le parquet. Les secours les plus prompts lui furent prodigués; on le transporta chez lui, où le délire d'une fièvre ardente lui ôta pour quelques jours le sentiment de ses peines.

Cependant, à mesure qu'il reprenait ses forces, il semblait reprendre toute sa fureur. Les résolutions les plus terribles ne l'effrayaient plus. Il voulait atteindre la perfide, l'arracher des bras de sa mère, se poignarder à ses yeux. Pour la revoir un seul instant tout lui paraissait légitime; car l'âme, agitée par l'amour, se jette tantôt dans le crime, tantôt dans la vertu. Ainsi sa douleur enfantait chaque jour de nouveaux projets. Un soir qu'il traversait une rue déserte, le tintement funèbre d'une cloche attira son attention. Aux rayons de la lune, qui glissaient le long des flèches d'une église, il reconnut les murs d'un couvent. Aussitôt il pense que le ciel veut qu'il s'arrête là. Cette résolution le flatte et le console; son amante en gémira peut-être! « Aussi-bien, disait-il, la route de la vie est si courte! où irai-je, et que puis-je espérer de l'avenir ? Je n'ai rien dans le monde; je suis étranger dans ma patrie; ici, du moins, je la verrai! elle viendra prier dans cette enceinte; elle reconnaîtra celui qu'elle a aimé; elle le reconnaîtra sous les habits de la pénitence, mort pour elle, mort pour le monde, toutes ses passions consumées par une seule! Heureux de lui parler du haut de cette tribune, d'où l'on annonce de si terribles vérités, je ferai couler ses larmes; elle reviendra à moi; je la consolerai, et nos âmes seront encore unies par la vertu!» Ces pensées le soulageaient en l'attendrissant sur lui-même. Ainsi l'amour se joue de nos souffrances, et dans les plus grands sacrifices nous fait entrevoir des consolations!

Enfin un dernier projet l'emporta sur tous les autres. La guerre était déclarée entre la Pologne et la Saxe; il ne vit, dans cette division de deux puissances, qu'un

moyen de rentrer les armes à la main sur les terres de la Pologne. La pensée de se présenter devant une infidèle comme un maître et comme un vainqueur lui parut si heureuse, qu'il serait parti à l'instant même si l'argent ne lui eût manqué. Dans cette extrémité, il s'adressa à M. Hennin qui venait d'être appelé à Vienne, et qui voulut bien lui prêter douze cents francs et le recommander au comte de Bellegarde, alors gouverneur de Dresde. C'est avec cette somme qu'il partit de Varsovie, le 29 mars 1765, après deux ans de séjour en Pologne, où il était venu chercher la fortune et où il n'avait trouvé que des plaisirs et des regrets. Les plus belles années de sa vie venaient de s'écouler inutilement pour la gloire, pour sa patrie et pour lui-même. Il se reprochait le passé, mais il n'osait rien espérer de l'avenir. Encore tout ému de ses dernières douleurs, il aimait son trouble et son agitation; un état tranquille lui eût semblé le plus grand des maux, et son âme se livrait aux illusions d'un bonheur qui ne pouvait plus renaître, et que cependant il espérait encore.

Pour se rendre à Dresde, il traversa la Silésie et passa par Breslau. Tout sur sa route attestait les malheurs de la guerre, et le révoltait contre sa propre folie, qui le poussait à chercher un peu de vaine gloire au prix de tant d'injustices. Pas une ville qui ne fût criblée de boulets, pas un champ qui n'eût servi de camp aux Russes ou aux Prussiens, pas un château qui ne fût dévasté et ruiné. Les Cosaques surtout avaient laissé des traces hideuses de leur passage. On avait vu ces barbares arracher les morts de leurs tombeaux, les placer à table dans d'horribles postures, et goûter, au milieu

de ces cadavres, des joies semblables aux supplices des damnés.

Ces tableaux de destruction affligèrent ses regards aussi long-temps qu'il fut sur les terres de Pologne; mais en entrant sur les terres de la Saxe, la scène changea. Le pays, coupé de collines et de rivières, offrait de toutes parts des perspectives ravissantes. C'étaient les beautés pittoresques de la Suisse, la culture de l'Angleterre et l'industrie française. Des fabriques de toiles, de draps, de porcelaines, s'élevaient au milieu des plus rians paysages, dans des positions si agréables qu'elles semblaient y être placées pour le seul plaisir des yeux. Un peuple gai, vif, hospitalier, achevait de donner la vie à ces tableaux, et si rien n'avait semblé plus triste à notre voyageur qu'une misère générale, rien ne lui parut plus touchant que l'aspect d'un peuple heureux.

Il arriva à Dresde le 15 avril 1765. Cette ville, très-jolie et très-commerçante, est en partie formée de petits palais bien alignés, dont les façades sont ornées en dehors de peintures et de colonnades. Le roi de Prusse l'avait bombardée quelques années auparavant, et elle était encore couverte de ruines lorsque M. de Saint-Pierre y arriva. « Seulement, dit-il, on avait relevé le » long de quelques rues, les pierres qui les encom- » braient; ce qui formait de chaque côté de longs para- » pets de pierres noircies. Il y avait des moitiés de » palais encore debout, fendus depuis le toit jusqu'aux » caves. On y distinguait des bouts d'escaliers, des pla- » fonds peints, de petits cabinets tapissés de papiers » de la Chine, des fragmens de glaces, de miroirs, des » cheminées de marbre, des dorures enfumées. Il n'é-

» tait resté à d'autres que les massifs des cheminées,
» qui s'élevaient au milieu des décombres comme de
» longues pyramides noires et blanches. Plus du tiers
» de la ville était réduit dans ce déplorable état. On
» y voyait aller et venir tristement les habitans, qui
» étaient auparavant si gais, qu'on les appelait les Fran-
» çais de l'Allemagne. Ces ruines, qui présentaient une
» multitude d'accidens très-singuliers par leurs for-
» mes, leurs couleurs et leurs groupes, jetaient dans
» une noire mélancolie; car on ne voyait là que des
» traces de la colère d'un roi, qui n'était pas tombée
» sur les gros remparts d'une ville de guerre, mais
» sur les demeures agréables d'un peuple industrieux.
» J'ai vu même, continue M. de Saint-Pierre, plus d'un
» Prussien en être touché. Je ne sentis point du tout,
» quoique étranger, ce retour de sécurité qui s'élève
» en nous à la vue d'un danger dont on est à couvert;
» mais, au contraire, une voix affligeante se fit enten-
» dre dans mon cœur, qui me disait : Si c'était là ta
» patrie [1] ! »

M. le comte de Bellegarde accueillit notre voyageur avec empressement; il lui promit du service, et finit par s'attacher à lui par les liens de la plus tendre amitié. Non-seulement il cherchait à le distraire de sa profonde mélancolie, en l'introduisant dans les sociétés les plus brillantes, mais encore il voulut un jour le consoler par le récit de ses propres infortunes. Cadet d'une illustre famille piémontaise, il avait erré dans le monde, et cherché les grandes aventures. Un accident qui devait causer sa perte, fut la première cause de sa fortune. Il était alors écuyer de la reine de Pologne,

[1] *Études de la Nature*, tome III, Étude XII.

épouse d'Auguste III. Un jour qu'il accompagnait cette princesse à la promenade, elle s'aperçut, en montant en carrosse, qu'elle venait de perdre une aigrette de diamans d'un grand prix. On fit aussitôt des recherches. Le jeune écuyer s'empressa beaucoup; toute la cour fut sur pied, mais on ne trouva rien. Un an après, à la même époque, M. de Bellegarde appelé pour remplir le même devoir, demande à son valet de chambre un habit de saison; mais quelle est sa surprise, lorsqu'en mettant la main dans la poche de cet habit, il y trouve l'aigrette, objet de tant de recherches inutiles! Il était probable qu'elle y avait glissé au moment où il donnait la main à la princesse. La singularité de cette aventure le mit en crédit à la cour : la reine eut tant de joie de retrouver ses diamans, qu'elle combla le comte de faveurs. Mais il disait avec un sentiment d'effroi, que la réflexion renouvelait toujours : « Que serais-je devenu, si le hasard eût fait découvrir ces pierreries dans ma poche, ou si, en tirant mon mouchoir, elles fussent tombées au milieu de la foule des courtisans? J'étais pauvre, étranger, nouvellement arrivé en Pologne; par une espèce de fatalité, j'avais perdu la veille une assez forte somme au jeu : en fallait-il davantage pour faire naître des soupçons et pour me déshonorer à jamais? Ne désespérons pas de la fortune, continua-t-il en pressant la main de M. de Saint-Pierre; ce que nous regardons comme un mal est souvent un bien qu'elle nous envoie. »

Ces consolations, loin d'adoucir les blessures de notre héros, ne faisaient que les irriter. A mesure qu'il avançait dans la vie, il lui semblait que sa perspective devenait plus sombre; et toujours plein d'un

nouveau trouble, il ne trouvait de soulagement que dans la tristesse de ses pensées. Chaque soir il se rendait sur les rives de l'Elbe, dans les jardins du comte de Brühl. Là, tout parlait à sa douleur, parce que tout portait l'empreinte de la destruction. Ces jardins magnifiques, où le favori d'Auguste III avait rassemblé, avec une profusion royale, les plus rares végétaux des deux mondes et les plus riches monumens des arts, n'étaient plus qu'un amas de ruines. De tous côtés, on voyait la trace des boulets et des bombes, des statues mutilées, des colonnes renversées, des pavillons à moitié dévorés des flammes. Par un contraste frappant, au milieu de ces débris, qui attestaient la rage des hommes, s'élevaient de toutes parts des berceaux de fleurs, des arbres couverts de feuillages, qui attestaient la bonté de la nature. Heureuse prévoyance du ciel, qui a placé hors de notre atteinte les biens nécessaires à notre vie! Vous coupez l'arbre; il renaîtra. Vous arrachez les moissons; chaque printemps en apportera de nouvelles. Le genre humain ne peut finir par sa volonté; il faut qu'il vive, malgré son ardeur à détruire, malgré le fer, le feu, le poison, la haine et les folles amours!

Les rayons du soleil couchant donnaient un nouvel éclat aux paysages. Souvent on voyait cet astre descendre avec majesté dans un ciel d'azur. L'horizon s'enflammait à son approche, et il paraissait comme suspendu sur les vagues agitées d'un océan de feu. Cependant le ciel passait par toutes les gradations, depuis les couleurs les plus vives de pourpre, d'or, d'argent, jusqu'au gris le plus sombre; et ce brillant spectacle de la lumière s'effaçait peu à peu comme les illusions de la vie.

Ces tableaux divers avaient un charme secret pour M. de Saint-Pierre; peut-être Marie, les yeux tournés vers le ciel, le contemplait avec lui : dans un si grand éloignement, leurs regards pouvaient encore se reposer sur le même objet, en recevoir les mêmes impressions; ils n'étaient donc pas entièrement séparés : sans doute elle songeait à lui comme il songeait à elle. Ainsi la solitude nourrissait ses espérances, et tout dans la nature le rappelait au bonheur d'être aimé.

Ses promenades solitaires avaient été remarquées. Chaque soir, il rencontrait une jeune beauté qui paraissait, comme lui, rêver et fuir les humains. Seulement il y avait toujours quelque chose de mystérieux dans son apparition, de pittoresque dans sa parure, qui aurait pu faire croire que, semblable à la Galatée de Virgile, elle se cachait pour être vue. Tantôt voilant sa taille légère d'un long tissu blanc, elle se glissait parmi les ruines comme une ombre fugitive; tantôt vêtue d'une robe de deuil, aux douces clartés de la lune on la voyait, immobile et rêveuse, appuyée sur les débris d'une colonne; d'autres fois étalant une parure éblouissante, couverte de pourpre et d'or, elle apparaissait la tête couronnée de diamans : on eût dit une de ces intelligences supérieures qui, aux temps de la féerie, daignaient consoler les pauvres mortels. M. de Saint-Pierre crut bientôt s'apercevoir qu'il était l'objet de son attention; il la suivait involontairement des yeux, mais il ne cherchait point à lui parler, et restait dans l'indifférence. Un soir, comme il se reposait sur un banc de gazon, un petit page galamment vêtu vint s'asseoir à ses côtés, et, le regardant d'un air malin : « Il faut, lui dit-il, que vous ne

Digitized by Google

soyez pas Français, car ma maîtresse est la plus jolie femme de Dresde; vous la voyez chaque jour, et vous ne le lui avez point encore dit. Voici cependant un billet qu'elle m'a chargé de vous remettre. » En parlant ainsi, il lui présenta un papier sur lequel une main légère avait tracé ces mots :

« Laissez les graves méditations; le matin de la vie » est fait pour aimer. Je veux vous couronner de ro- » ses, et vous rappeler au plaisir. Belle et volage » comme Ninon, je connais des secrets pour toutes les » peines. Hâtez-vous! le temps fuit, et l'amour passe » comme un oiseau ! »

Étourdi d'une si singulière aventure, M. de Saint-Pierre reste muet; le fripon de page rit de son embarras, lui tend la main et l'entraîne. Ils arrivent à la porte du jardin; un équipage les reçoit, traverse la ville au galop, et ne s'arrête qu'à la porte d'un palais orné d'une double colonnade. Pendant cette course rapide, le petit page ne cessait de badiner M. de Saint-Pierre sur sa tristesse et son amour pour la solitude. Il lui vantait le bonheur d'être enlevé par une jolie femme; et, faisant allusion au grand Amadis sur la Roche-Pauvre, il lui donnait le nom de Beau-Ténébreux. Quant à M. de Saint-Pierre, il cherchait à déguiser son embarras sous une feinte hardiesse; mais il s'étonnait de s'être laissé entraîner si loin, et sans un peu de honte, et de curiosité peut-être, il eût pris la fuite à l'instant.

Arrivé aux portes du palais il descendit sous un péristyle de marbre blanc. Le page le tenait par la main, et le guidait d'un air mystérieux à travers une suite d'appartemens magnifiques; mais tout à coup il dis-

paraît, une porte s'ouvre, et dans le fond d'un boudoir où l'art avait prodigué ses merveilles, à travers un nuage de parfums qui brûlaient dans des cassolettes d'or, il voit la belle inconnue penchée sur des corbeilles de fleurs, dont elle semblait assortir les nuances. Ses longs cheveux blonds flottaient à l'aventure; ses yeux étaient de la couleur du ciel, et son sourire était plein de volupté. Dès qu'elle aperçut M. de Saint-Pierre, elle vola au-devant de lui, et posant sur sa tête, d'un air enchanteur, la couronne qu'elle venait d'achever : « Je tiens ma promesse, lui dit-elle, je couronne ce front de roses, pour en écarter le souci. » Puis elle ajouta, en baissant les yeux avec un léger embarras qui ressemblait à la pudeur, qu'elle n'avait pu le voir sans être touchée de sa tristesse, et sans désirer d'en connaître la cause. Alors commença entre eux un entretien charmant, que M. de Saint-Pierre ne put jamais oublier. L'étrangère joignait à la vivacité française cet abandon qui ressemble au sentiment. Sa philosophie était celle de l'amour volage. Elle voulait passer dans la vie comme l'oiseau qui chante, comme la fleur qui s'épanouit. « Les maux sont notre ouvrage, disait-elle, mais les plaisirs viennent des dieux ; il faut se hâter de les recevoir à mesure qu'ils s'échappent de leurs mains. La grande maxime pour être heureux, c'est de n'appuyer sur rien, de glisser au milieu des objets, sans jamais s'y arrêter. Ceux qui mettent de l'importance aux événemens de la vie, sont toujours malheureux. L'expérience nous dit : Effleure et n'approfondis pas, car tu es créé pour jouir, et non pour comprendre. » Puis elle ajoutait avec un aimable sourire : « On assure que ma beauté

Digitized by Google

passera, je veux le croire; mais je suis belle aujourd'hui, je le serai demain, et je connais trop la rapidité de la vie pour m'inquiéter d'un plus long avenir. » En prononçant ces mots, elle enlaçait M. de Saint-Pierre de ses bras amoureux, excitait ses transports et ravissait son âme. La couronne qu'elle avait posée sur son front, semblable à celle qu'Ogier le Danois reçut de la fée Morgane, semblait avoir le don de faire oublier « tout deuil, mélancolie et tristesse; » et tant qu'elle fut sur sa tête, « n'eut pensement quel-
» conque de sa dame, ni de pays, ni de parents, car
» tout fut mis lors en oubli pour mener joyeuse
» vie[1]. »

Au milieu de ces doux entretiens, le page vint annoncer que le souper était servi; alors les deux amans passèrent dans une pièce tendue de satin bleu drapé de gaze d'argent. Une troupe de jeunes filles légèrement vêtues couvraient la table des mets les plus exquis; les arbrisseaux et les fleurs les plus rares s'élevaient en amphitéâtre dans le fond de la salle, où ils formaient un coup-d'œil ravissant. Un globe de lumière, à moitié caché derrière le feuillage, répandait sur cette scène des reflets semblables à ceux de la lune, lorsqu'elle brille au sommet d'un bois solitaire. Les sons de plusieurs harpes se faisaient entendre dans le lointain, mais avec une mélodie si douce, que le silence en était à peine interrompu : c'était comme le murmure confus des ombres heureuses sur les bords des Champs-Élysées. Enfin il y avait dans ce spectacle un air de féerie et d'enchantement auquel nul mortel

[1] Roman d'Ogier le Danois, imprimé en lettres gothiques, sans date.

n'eût résisté. M. de Saint-Pierre n'y résista pas. Les vins exquis, les parfums, la musique, l'aspect de ces jeunes beautés à la taille svelte, ces richesses qui éblouissaient les yeux; et plus que cela, les regards languissans, les paroles séductrices de la belle inconnue pénétraient ses sens d'une volupté charmante. Devenu le héros d'une aventure extraordinaire, n'ayant ni le temps ni la volonté de réfléchir, il cédait à l'entraînement d'une situation si nouvelle. Les propos galans, les saillies piquantes se succédaient avec rapidité; sa surprise, sa curiosité, les mystères dont on s'environnait ajoutaient encore à ses plaisirs; et cependant au milieu de tant de délices, il cherchait vainement à ressaisir quelques éclairs d'un bonheur qui n'était plus. Au lieu de cette ivresse dont il avait goûté le charme, il n'éprouvait que des transports mêlés d'amertume et des regrets. Hélas! on ne lui présentait que la coupe de Circé, et ses lèvres avaient touché à celle du véritable amour!

Huit jours s'écoulèrent dans un étourdissement continuel; environné d'une troupe de nymphes qui ne cherchaient qu'à lui plaire, il avait tout tenté pour connaître le nom de leur maîtresse; mais sa curiosité, toujours excitée, n'avait jamais été satisfaite. Le soir du neuvième jour, l'inconnue, quittant ses parures éblouissantes, se revêtit d'une simple tunique blanche. Jamais elle n'avait paru si vive, si languissante, si adorable; elle accablait son amant des plus tendres caresses, et lui rappelant d'un air malin les dernières lignes de son billet, elle répétait à chaque instant : « Hâtez-vous! le temps fuit, et l'amour passe comme un oiseau! » Après le souper, qui fut délicieux, elle se couvrit d'un

long voile, et, se livrant à des jeux que, long-temps après, les beautés du Nord firent connaître à la France, elle se montra dans les attitudes les plus gracieuses et sous les formes les plus opposées : c'était Vénus sortant du bain et se cachant sous une gaze légère ; Hélène fuyant le palais de Ménélas avec le beau Pâris ; Calypso errante dans son île, terrible, échevelée et suivie de ses nymphes qui poussaient des cris de fureur. Mais tout à coup la scène change : l'inconnue reprend sa sérénité, agite une baguette magique, et s'avançant dans une attitude majestueuse : « Chevalier, lui dit-elle, un pouvoir plus fort que le mien m'oblige à vous rendre la liberté ; je romps le charme qui vous retenait ; plus de soucis ; courez à de nouveaux plaisirs ; hâtez-vous, le temps fuit, et l'amour passe comme un oiseau ! » Alors elle continua sa marche, et, suivie de tout son cortége, elle sortit du salon dont les portes se refermèrent aussitôt. M. de Saint-Pierre croyait à chaque instant la voir reparaître ; mais, après quelques minutes d'attente inutile, il se levait pour sortir, lorsqu'il aperçut le petit page qui venait à lui d'un air plein de tristesse. Il voulut l'interroger sur ce qui se passait ; mais le page, mettant le doigt sur ses lèvres, lui fit signe de le suivre et de garder le silence. Arrivé sous le péristyle de marbre, on le fait monter dans une voiture ; elle part, rentre dans la ville, s'arrête à la porte de son logement, et disparaît. Tous ces événemens se passèrent avec tant de rapidité, qu'en se retrouvant dans cette chambre, qu'il avait abandonnée neuf jours auparavant, il craignit un moment d'avoir été la dupe des illusions d'un songe.

Le lendemain il courut chez le comte de Bellegarde

et s'empressa de lui confier son aventure. Pendant ce récit, M. de Bellegarde changea plusieurs fois de couleur. Enfin il lui dit : « J'ai long-temps désiré la faveur qui vient de vous être accordée; je connais la beauté dont vous avez fait la conquête; car il n'y a dans toute la Saxe qu'une seule femme qui puisse étaler une aussi grande magnificence. Cette beauté célèbre fut élevée par les soins du comte de Brülh. Il lui inspira ces goûts et cette philosophie charmante qui font envisager la vie comme un jour de fête. Son dessein était de la donner au roi, afin de captiver une faveur qui l'avait déjà élevé si haut; mais il ne put résister à tant de charmes, et son élève devint sa maîtresse. Il lui a laissé en mourant des trésors qu'elle a dissipés. Habile à suivre les leçons de son maître, elle vit comme Ninon, comme Aspasie, sachant bien que pour mériter leur gloire il suffit d'être volage comme elles. En ce moment elle prodigue les richesses d'un Juif qu'elle a préféré aux plus grands seigneurs de la cour, car il est jeune, beau et millionnaire. Il est absent depuis un mois, et son retour inopiné est sans doute le pouvoir supérieur qui obligeait l'enchanteresse à vous rendre la liberté et qui a mis fin à vos plaisirs. »

Cette aventure, loin de dissiper la tristesse de M. de Saint-Pierre, ne fit que le troubler davantage, en altérant la pureté de ses souvenirs. Le plus grand des malheurs sans doute est l'infidélité de ce qu'on aime; mais, être soi-même infidèle, c'est perdre sa dernière illusion, c'est voir évanouir la vertu qui nous consolait. Deux amans coupables sont deux anges tombés du ciel; long-temps froissés de leur chute, tout sillonnés du feu qui les consume, ils tournent en vain leurs

regards vers leur premier séjour; leurs regrets sont d'autant plus amers, qu'ils ne sont mêlés d'aucune espérance.

Tel fut le sort de notre voyageur. Le séjour de Dresde lui était devenu insupportable. Il prit congé de M. de Bellegarde, et se rendit à Berlin avec l'intention de demander du service au grand Frédéric. Dégoûté du génie, qui laissait trop peu de chance à l'avancement, il demanda le grade de major, auquel son brevet de capitaine-ingénieur au service de Russie lui donnait droit. Il se flattait d'obtenir ensuite un commandement dans la Prusse polonaise, ce qui l'aurait rapproché de sa maîtresse. Dès l'abord ses beaux projets furent renversés; Frédéric avait décidé que les grades dans l'infanterie ne seraient confiés qu'à des officiers prussiens, et ses décisions étaient toujours sans exception. Son refus fut suivi de l'offre d'une place dans le génie et d'une pension assez considérable, que M. de Saint-Pierre refusa à son tour, parce que rien dans tout cela ne remplissait le vœu secret de sa passion : d'ailleurs le seul aspect de la cour avait suffi pour le dégoûter du service. « Il ne faut pas penser, écrivait-il alors, » que la cour de Berlin ressemble en rien à celle de » France. Le roi n'en a point. La reine a deux cham- » bellans boiteux, des pages fort mal vêtus, une table » fort mal servie : on va à la cour en bottes......... enfin » c'est une misère qui étonne[1]. » A ces motifs on peut joindre, si l'on veut, l'inconstance naturelle de notre héros, inconstance qui, comme nous l'avons déjà vu, ne lui permettait de suivre que ses propres pensées, et

[1] Voyez les Observations sur la Prusse, tome XI des Œuvres.

lui faisait chercher la fortune partout où elle ne s'offrait pas. Cependant il fit un séjour de plusieurs mois à Berlin, et il eut de nombreuses occasions de voir de près ce roi, enfant gâté des philosophes qui flattaient son despotisme en faveur de son impiété. Prince infortuné qui, pour éviter tout préjugé, avait renoncé à tout principe; sobre par goût, courageux par ostentation, affectant des vices qu'il n'avait pas, étouffant des vertus qui l'auraient fait aimer, il avait cessé d'être bon pour paraître grand. Mais, au milieu de cette foule de princes faibles qui alors se partageaient les trônes, sa domination avait montré un homme, et l'Europe tremblante s'était humiliée devant lui. M. de Saint-Pierre ne pouvait s'empêcher d'admirer la puissance de cette volonté unique qui remuait le monde et tenait les peuples et les rois dans l'attente. Mais à côté de ce tableau de gloire et de force il entrevoyait celui d'une grande misère; et quelques lignes échappées à sa plume prouvent jusqu'à quel point il fut frappé de la tristesse de ce prince qui remplissait l'univers de sa renommée. « La paix, disait-il, a relâché les ressorts de cette âme, » que l'adversité avait tendus; il est tombé peu à peu » dans une mélancolie profonde : le passé ne lui » rappelle que destruction, l'avenir ne lui présente » qu'incertitude. Il accable son peuple d'impôts et ses » soldats d'exercices. Il admet toutes les religions » dans ses États et ne croit à aucune; il ne croit pas » même à l'immortalité de l'âme. Il vit dans les » infirmités, entouré d'ennemis, haï de ses sujets, » insupportable à ses troupes, sans amis, sans maî- » tresse, sans consolation dans ce monde, sans espé- » rance pour l'autre....... A quoi servent donc, pour

» le bonheur, l'esprit, les talens, le génie, un trône » et des victoires [1] ? »

La vie était fort chère à Berlin, le dîner le plus simple y coûtait un ducat, et M. de Saint-Pierre n'aurait pu y prolonger son séjour, si un ami ne lui eût ouvert sa maison. Cet excellent homme se nommait Taubenheim; il était conseiller du roi et régisseur de la ferme des tabacs, ce qui lui donnait de l'aisance, mais ne l'enrichissait pas. M. de Saint-Pierre le rencontra chez le prince Dolgorouki, ambassadeur de Russie, et dès leur première entrevue ils se trouvèrent si pris, si connus, si obligés entre eux que, pour continuer à parler le langage de Montaigne, rien dès-lors ne leur fut si proche que l'un à l'autre. Taubenheim pouvait avoir une cinquantaine d'années; il conçut pour notre voyageur cette tendresse d'un père qui, voyant son fils en âge de raison, se rapproche de sa jeunesse et veut en faire un ami. Sa maison était vaste, gothique, environnée de jardins, et située à quelque distance de la ville. Il y conduisit M. de Saint-Pierre, et lui fit donner un appartement en lui disant : « Vous voilà chez vous. » C'était une *âme à la vieille marque;* ses mœurs, ses habitudes avaient quelque chose de patriarcal, et sa vie était comme une continuation de la vie de ses aïeux. Tous les momens qu'il pouvait dérober à ses affaires il les passait dans la solitude, occupé de la culture de son jardin et de l'éducation de ses enfans. Cette éducation était simple : il donnait l'exemple, on le suivait. Chaque soir il lisait en famille un chapitre de la Bible, et notre voyageur ému de ces lectures, ému de l'attention respectueuse du jeune auditoire et de l'air solennel de

[1] Observations sur la Prusse, tome XI des OEuvres.

Taubenheim, croyait retrouver dans cette scène un tableau vivant des premiers jours du monde. Ce qui ajoutait à son illusion, c'est que depuis les temps les plus reculés rien n'était changé dans ce séjour. C'étaient les mêmes meubles, les mêmes tentures, la même table de noyer autour de laquelle avaient passé plusieurs générations; c'étaient aussi les mêmes cœurs et la même jovialité. On ne voyait point là des vertus apprises, mais on y voyait des vertus héréditaires, et la simplicité de ces bonnes gens offrait un spectacle digne des regards du ciel.

Cette vie patriarcale adoucissait les souvenirs de M. de Saint-Pierre. Souvent il disait à son ami : « Que votre sort est digne d'envie! vous ignorez les soucis de la fortune et de l'ambition, vous vivez d'une vie naturelle, et vous ne désirez rien au-delà. Que je voudrais pouvoir jouir d'une pareille félicité! — Eh bien! disait le bon Taubenheim, il faut rester avec nous et cultiver notre jardin : nous avons du blé, des légumes, des œufs, du laitage, et mes filles savent filer le lin qui croît dans nos champs. Virginie, l'aînée de la famille, est une aimable enfant; je vous la donnerai afin que vous soyez mon fils, et vous verrez combien il est facile d'être heureux. » A ces offres vingt fois répétées, M. de Saint-Pierre ne répondait que par des soupirs : le bonheur qu'il admirait ne lui suffisait plus. La douleur lui faisait désirer le repos, et le repos lui devenait insupportable dès qu'il pouvait en jouir. « Hélas! disait-il long-temps après, comment aurais-je accepté une compagne et un père, lorsque, loin de ma patrie, je ne pouvais plus disposer de mon cœur [1]. »

[1] Voyez les Vœux d'un Solitaire.

Virginie était simple et charmante; elle n'avait point encore cette timidité, première parure de l'adolescence, et qui naît en même temps que le désir de plaire. Sa figure ingénue formait un contraste aimable avec la vivacité qui animait tous ses mouvemens. On l'entendait toujours chanter, on la voyait toujours courir; sa voix était fraîche, sa démarche légère: tout l'égayait, la touchait, la charmait. Vive et folâtre, elle conservait à quinze ans les grâces et la naïveté de l'enfance; elle en aimait encore les jeux; il ne fallait qu'une fleur pour l'occuper, qu'un papillon pour la distraire, et, dans sa candeur virginale, elle ne croyait pas qu'il y eût de plus grande joie au monde que celle d'être aimée de son père.

M. de Saint-Pierre admirait ses grâces, sa naïveté, sa pureté, et soudain ses yeux se remplissaient de larmes en songeant à la princesse. Alors il disait à son ami : « Mon cœur n'est plus susceptible d'amour; une passion insensée a usé ses forces. Il faut que je sois bien malheureux, puisque l'innocence n'a plus d'attrait pour moi. » En parlant ainsi, il tombait dans les accès d'une profonde tristesse, que l'amitié la plus tendre ne pouvait pas toujours dissiper. C'est alors que ses regards se tournèrent vers sa patrie; il sentit le besoin de la revoir, et de se rapprocher de son père, dont une maladie lente lui faisait craindre la perte. Les efforts de Taubenheim pour le retenir, furent inutiles; il partit; mais les jours pleins de calme qu'il avait passés près de ce véritable sage ne sortirent jamais de sa pensée, et rien n'est plus touchant que les lettres que ces deux hommes, nés pour s'aimer, s'écrivirent jusqu'à la fin de leur vie.

C'est ainsi qu'égaré par ses passions, errant de contrée en contrée, M. de Saint-Pierre trouva partout des amis qui accueillirent son infortune. Les temps d'abandon et de misère lui firent connaître les âmes les plus belles et les plus généreuses. Il arrivait inconnu, pauvre, sans appui, et cependant bientôt il était aimé : c'était comme un dédommagement que la Providence donnait à ses douleurs, car plus tard les hommes semblèrent s'éloigner de lui à mesure que la gloire l'environnait de son éclat. Aussi le souvenir des amitiés faites loin de la patrie avait pour lui une douceur inexprimable : c'est sur ce souvenir qu'il jugeait les hommes, et lorsque, devenu l'objet de la calomnie, il sentit le poids de leur injustice, il n'oublia jamais qu'il les avait vus bons au temps pénible de ses malheurs. Mais dans le nombre des amis protecteurs de son inexpérience, deux surtout avaient captivé sa tendresse : c'étaient Duval et Taubenheim. Heureux d'avoir rencontré de pareils hommes, il voulait consacrer, dans son Amazone, le souvenir de leurs vertus et de sa reconnaissance. Mais si tant de gloire leur a été refusée, ne suffit-il pas, pour les faire honorer, de rappeler l'amitié qu'ils surent inspirer à Bernardin de Saint-Pierre?

Suivant l'usage du pays, notre voyageur partit de Berlin dans un chariot de poste découvert. Un soir, assoupi par la fatigue, il lui sembla que son postillon ralentissait le pas des chevaux, et qu'il s'entretenait à voix basse avec plusieurs hommes. Ces hommes parlaient allemand. M. de Saint-Pierre comprenait un peu cette langue ; il entendait confusément former un complot ; on parlait de voyageur, de vol, d'assassinat ;

Digitized by Google

enfin le postillon disait à voix basse que, forcé de rester à la première poste, il enverrait Fresque *le bon compagnon*. Oppressé par un poids terrible, M. de Saint-Pierre s'éveille avec effort, il saisit machinalement ses pistolets, et regarde autour de lui, mais les chevaux galopaient, le postillon chantait, et la route était déserte. Persuadé que tout ce qu'il venait d'entendre était l'effet d'un songe, il y attacha peu d'importance; mais que devint-il lorsqu'arrivé à la première poste, il entendit donner le nom de Fresque au postillon qui devait le conduire? La figure sinistre de cet homme n'était pas faite pour le rassurer; cependant il s'obstinait à partir, et déjà il était remonté dans le chariot, lorsque, par un coup de la Providence, trois étudians de Leipsick, qui se rendaient à Cassel, demandèrent à se placer auprès de lui. Ces jeunes gens parlaient latin avec beaucoup de facilité, la conversation s'engagea dans cette langue, et M. de Saint-Pierre, préoccupé de son prétendu songe, leur en conta toutes les circonstances. Pendant ce récit, le postillon s'égarait dans les routes obscures d'une forêt, où il s'arrêta tout à coup sous prétexte qu'il n'avait pas le nombre de chevaux prescrit par l'ordonnance. Cet accident fit naître un débat qui ne se serait pas terminé si tôt, si la lune, en se levant à la cime de la forêt, n'eût éclairé fort distinctement trois hommes immobiles, et la carabine à la main. Aussitôt les étudians firent briller leurs armes, et M. de Saint-Pierre, se précipitant sur le postillon, lui donna l'ordre de partir en appuyant le bout d'un pistolet contre sa tête. Cet argument eut sans doute la force de le persuader, car, sans mot dire, il remit ses chevaux au galop; et les

brigands qui ne s'attendaient pas à trouver si nombreuse compagnie, se contentèrent de tirer deux coups de carabine, dont les balles sifflèrent aux oreilles des voyageurs.

Arrivé à Cassel, M. de Saint-Pierre se sépara de ses compagnons pour se rendre à Francfort. Chemin faisant il s'amusait à rédiger les notes de son voyage, mais il étudiait peu la nature; son ambition, égarant son génie, ne lui permettait d'observer que les mœurs des nations et les formes de leurs gouvernemens. Sous ce rapport, l'Europe entière lui présentait les tableaux les plus affligeans. Il n'avait vu en Russie que des grands et des esclaves : la Prusse ne lui offrait qu'une multitude de petites ambitions courbées devant une ambition supérieure ; la Hollande n'était qu'un vaste entrepôt de marchandises, divisé en boutiques, en comptoirs, en magasins, et où l'on trouvait des commis, des juifs, des marchands et peu de citoyens. Chaque législation semblait fondée sur un vice, ou sur une passion. En Russie, on n'estimait que les grades; en Hollande l'industrie; à Malte le courage; en Pologne le plaisir; en Autriche le nombre des quartiers, l'or partout.

Enfin il revit la France. Toucher la terre de la patrie après un si long exil, c'était revivre. L'aspect des arbres qui lui étaient connus, les collines couvertes de riches vignobles, les cris des vendangeurs, la joie d'entendre des accens français, tout remplissait son âme d'une inexprimable émotion. Chaque compatriote, à qui il lui suffisait d'adresser la parole pour en être compris, lui paraissait un frère qui venait l'accueillir. Cette terre qu'il avait dédaignée, était

maintenant le seul lieu où l'on pût vivre, et il ne voyait dans le reste du monde qu'une suite de contrées barbares. Mais combien d'idées tristes venaient se mêler à ses élans de joie! Dans cette patrie qu'il aime il ne doit retrouver ni ami ni parent! Ah! si ce clocher qui s'élève de ce bouquet de sapins était celui qui sonna sa naissance! si cette maison couverte de lierre était celle où il reçut la vie! si parmi ces bonnes gens qui s'acheminent vers l'église il reconnaissait son père et sa mère! avec quels transports il tomberait à leurs pieds! comme il presserait dans ses bras leurs genoux tremblans! Il leur dirait: Voilà le fils dont vous alliez demander le retour au ciel, ouvrez-lui votre sein, accueillez-le dans votre maison, pardonnez-lui d'avoir cherché le bonheur loin de vous; mais sa mère, mais sa marraine ne sont plus! Il ne pourra jamais donner ni recevoir tant de joie! Ses larmes coulent, et elles ne seront point essuyées par des mains maternelles! En vain ses regards cherchent autour de lui; personne ne le reconnaît, aucune voix chérie ne l'appelle! Où est sa sœur? où sont ses frères? où sont les amis de son enfance pour recevoir ses premiers embrassemens? Tout lui manque à la fois, il semble que des générations se soient écoulées depuis son départ: il arrive dans sa patrie, et il est seul!

Il espérait trouver à Paris des lettres de Pologne; il en trouva une de Normandie, qui lui annonçait la mort de son père. Alors, cédant au désir de revoir les lieux où il avait été enfant, il partit pour le Havre, où il arriva à onze heures du matin, le 20 novembre 1766. Au premier aspect il ne reconnut rien. La ville lui semblait plus petite, les maisons moins hautes, les rues

moins larges; il cherchait les lieux témoins de ses premiers plaisirs et ne pouvait les reconnaître. On rapporte tout à soi : c'était lui qui n'était plus le même, et il s'affligeait de voir tout changé. Il arrive dans la vie ce qui arrive sur un fleuve pendant qu'il vous entraîne : vous croyez que tout ce qui est autour de vous chemine, et que seul vous restez immobile. A peine eut-il quitté la voiture publique, que ses pas se dirigèrent vers la rue qu'avait habitée son père. Il la parcourait avec une tendre inquiétude, cherchant en vain à ressaisir les traits des gens du voisinage : il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement, dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits effacés par l'âge lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de cette ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole; mais à peine a-t-elle entendu le son de sa voix, qu'elle le regarde et s'écrie avec un accent de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre : « Ah! mon maître! est-ce bien vous que je revois? » Et avec une vivacité inouie à son âge elle jette sa quenouille, renverse son rouet et se précipite dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse, la presse contre son cœur, et croit un moment avoir retrouvé avec cette bonne vieille toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide! La pauvre Marie, devenue plus tranquille, lui disait tristement : « Ah! monsieur Henri! les temps sont bien changés! votre père est mort! vos frères sont allés aux Indes! je suis

seule, seule ici! — Et ma sœur, dit M. de Saint-Pierre avec anxiété, vous a-t-elle aussi abandonnée? — Votre sœur a quitté la ville pour se retirer à Honfleur, dans un couvent sur les bords de la mer. Cela est triste, car elle est si jolie et si bonne! Mais est-il bien vrai, Monsieur, que je vous revois! Vous avez été si loin! comment avez-vous pu revenir? On disait que vous étiez au service de l'impératrice, que le roi de Prusse vous menait à la guerre, que vous aviez fait fortune, et cela je l'ai toujours prédit, car vous aimiez tant les gros livres! Cependant chaque jour je priais Dieu pour vous, et je lui demandais de vous revoir avant de mourir. — Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune, mais j'ai toujours eu le désir de vous faire du bien. — Oh! je n'ai besoin de rien, Dieu merci! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner. » Puis de ses mains laborieuses et tremblantes elle prit le bras de son jeune maître, et dit en le guidant vers la maison : « Ici il n'y a plus que moi pour vous recevoir! pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère? c'était à elle de vivre et à moi de mourir; elle eût été si heureuse de revoir son fils! mais Dieu l'a rappelée, il faut que sa volonté soit faite. » En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises composaient tout son ameublement; il y régnait cependant un air de propreté qui écartait l'idée de la misère. M. de Saint-Pierre y entra avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point encore éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir, et, nouvelle Baucis, elle s'empressa de ranimer le feu

et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé.

« Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles! »

On eût dit à son zèle, à son activité, qu'elle avait recouvré sa jeunesse, et M. de Saint-Pierre croyait encore la voir aller et venir dans la maison de son père. Cette petite scène lui rappela les jours de son enfance. Cependant la pauvreté de cette bonne vieille l'affligeait, et il se mit à la questionner pour savoir comment elle se trouvait dans un pareil délaissement. « Oh! ce n'est pas la faute de monsieur votre père, dit-elle; il voulait que je restasse à la maison; mais je ne pouvais m'y résoudre à cause de sa nouvelle femme, ça me faisait trop de mal de la voir à toutes les places où j'avais vu ma pauvre maîtresse. Un jour je demandai mon compte et je vins ici; voilà que dans les commencemens j'étais si triste que je ne pouvais me tenir au travail; je passais et repassais tout le jour devant la maison, comme si les pierres avaient pu me parler. Le reste du temps je ne faisais que pleurer, j'en avais presque perdu les yeux; mais maintenant, grâces à Dieu, je ne pleure plus; » et en prononçant ces mots elle essuyait avec le coin d'un tablier de serpillière, de grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir. Pendant qu'elle parlait ainsi, M. de Saint-Pierre avait bien de la peine à lui cacher les siennes; il admirait comment la seule confiance en Dieu empêchait cette bonne vieille de sentir son malheur, et il l'entendait avec surprise, du sein de la plus profonde misère, remercier la Providence de ses bienfaits. Un spectacle aussi touchant ne fut pas perdu pour notre voyageur. « C'est une pauvre fille, disait-il sou-

vent, qui m'a éclairé sur les voies de la Providence; elle avait mis en Dieu la même confiance que j'avais mise dans les hommes, et jamais je n'ai vu une âme si tranquille dans une situation si malheureuse. Son exemple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages; et ses paroles si simples m'en ont plus appris que tous les livres des philosophes. » En effet les livres des philosophes nous apprennent à braver nos maux, mais non à vivre avec eux; comme si le destin des êtres les plus malheureux sur la terre n'était pas toujours de vivre avec la douleur!

Après quelques minutes d'entretien, Marie Talbot posa sur la table un morceau de gros pain, une cruche de cidre, une omelette et un peu de fromage. Ensuite elle ouvrit son coffre et en tira un verre ébréché qu'elle posa doucement auprès de son hôte, en lui disant: « C'est celui de votre mère. » Il le reconnut en effet, et cette vue le remplit d'une telle émotion, qu'il ne pouvait manger, et que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. Alors, voyant que sa bonne se tenait debout pour le servir, il lui dit de se mettre à table à côté de lui; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'y décider. Enfin elle prit une chaise et ils commencèrent à manger en parlant des temps passés. Peu à peu leurs idées s'égayèrent; mille traits charmans revenaient à la mémoire de Marie Talbot: la vie de son petit Henri était comme une partie de la sienne: elle lui rappelait son admiration pour les hirondelles, sa fuite dans le désert pour se faire ermite; comment il aimait les livres, comment il les perdait. « Oui, ma bonne Marie, lui dit M. de Saint-Pierre, je les perdais et vous m'en achetiez de votre argent, je ne l'ai point

oublié. — Dame, monsieur Henri, vous étiez si joli, si caressant, et vous aviez un si bon cœur! Lorsque je vous menais à l'école, vous n'étiez encore qu'en jaquette; si nous rencontrions un malheureux, vous me disiez: Marie, donne-lui mon déjeuner, et quand je ne le voulais pas vous vous fâchiez contre moi. Un jour vous vous avançâtes d'un air menaçant, et en fermant le poing, contre un charretier qui maltraitait son cheval : c'est que vous alliez l'attaquer tout de bon! Un autre jour vous vouliez vous battre avec une troupe d'enfans qui avaient cassé la jambe d'un pauvre chat, et j'eus bien de la peine à les tirer de vos mains. » Ainsi cette bonne fille ramenait insensiblement la pensée de M. de Saint-Pierre vers une époque que le souci de vivre avait presque effacée de sa mémoire, et, tous ses souvenirs venant à se réveiller à la fois, il l'accablait de questions sur ses anciens camarades, sur les amis de son père et sur tous ceux qui l'avaient aimé. Les uns avaient quitté le pays, les autres étaient morts, un petit nombre avait fait fortune; mais la bonne Marie prétendait que ceux-là étaient devenus si fiers, qu'ils ne parlaient volontiers à personne. Enfin elle lui apprit la mort du frère Paul, cet aimable capucin qui faisait de si jolis contes, et M. de Saint-Pierre donna quelques larmes à sa mémoire. Après tous ces récits, Marie Talbot témoigna le désir d'apprendre à son tour ce que son maître avait fait dans ses voyages. Elle lui demandait si les gens de par-là étaient bons, s'il y faisait froid, si on y buvait du cidre, si le pain y était cher; et, comme si cette dernière question eût fait retomber sa pitié sur elle-même, elle se reprit à pleurer amèrement. Ces pleurs émurent M. de Saint-Pierre

jusqu'au fond de l'âme, et lui firent sentir d'une manière bien cruelle la folie de tant de courses inutiles, qui l'avaient ramené plus pauvre que jamais sous le toit de la pauvre Marie. Assis à ses côtés, il ne regrettait ni les grandeurs de la Russie, ni les délices de la Pologne; ce qu'il eût voulut ressaisir de lui-même, c'étaient les premières émotions de son enfance et les mouvemens si purs d'une âme encore innocente. Au milieu de l'agitation de ses pensées, cédant tout à coup au sentiment qui le pénètre, il embrasse cette pauvre fille avec une grande effusion de cœur, et prend entre le ciel et lui l'engagement de ne jamais l'abandonner, quelle que fût d'ailleurs sa position et sa fortune : engagement qu'il remplit avec une exactitude religieuse, dans le temps même où il n'avait d'autre revenu qu'une pension de mille francs; et, pour commencer, il tire sa bourse, la verse sur la table et partage sur l'heure avec sa bonne tout ce qu'il possédait. D'abord elle repoussa l'argent : « Je n'ai besoin de rien, disait-elle, je gagne six sous par jour et je puis encore faire de petites économies. » M. de Saint-Pierre insista, elle fut obligée de céder; mais elle reçut l'argent avec indifférence; et on voyait que c'était uniquement pour complaire à son maître. Il faut avoir entendu raconter cette scène à M. de Saint-Pierre lui-même, pour se faire une idée de tout ce qu'elle lui fit éprouver. Il en avait retenu jusqu'aux plus petites circonstances, et les expressions si simples de la pauvre Marie ne sortirent jamais de sa mémoire.

Pressé d'embrasser sa sœur, il s'embarqua pour Quillebeuf le même soir, dans un bateau qui devait ensuite se rendre à Honfleur. Marie l'accompagna jusqu'au rivage, et il la vit long-temps les yeux attachés sur la

chaloupe, et cherchant par des signes à prolonger leurs adieux. La nuit étant venue, il s'enveloppa de son manteau, et dans une situation d'âme difficile à comprendre, il ne voyait ni le ciel ni la mer, ni les voyageurs qui allaient et venaient autour de lui. Cependant un bruit formidable vint rompre tout à coup le charme de sa rêverie; il crut un moment que l'abîme s'ouvrait pour engloutir sa frêle embarcation; mais les matelots paraissaient tranquilles, et se contentaient de se ranger à la côte. On était alors près de l'embouchure de la Seine : ayant jeté les yeux sur la vaste étendue de ce fleuve, il vit avec effroi ses eaux couvertes d'écume se soulever comme une montagne, et remonter vers leur source avec une vitesse que l'œil ne pouvait suivre. Une seconde montagne, plus élevée, plus rapide, suivait en mugissant la première; et ces deux masses effroyables, repoussant le fleuve devant elles, semblaient le rejeter tout entier du sein de la mer. M. de Saint-Pierre a décrit ce phénomène dans le premier livre de l'Arcadie, où il est le sujet d'une fable charmante, que les Grecs, comme il le dit lui-même, n'auraient pas désavouée.

Il arriva à Honfleur le lendemain, et s'achemina aussitôt vers le couvent de sa sœur, dont on lui montra de loin le clocher gothique, qui s'élevait à mi-côte à l'entrée d'un bois. Déjà le jour commençait à tomber. Le mois de novembre est, surtout en Normandie, l'époque la plus triste de l'année. L'air y est humide et froid, l'horizon chargé de brouillards; les ruisseaux ne roulent qu'une eau trouble et jaunâtre, les arbres achèvent de se dépouiller, et l'on entend sans cesse siffler les vents et bruire la mer qui ronge ses rivages. Ces

effets de l'automne faisaient une impression d'autant plus profonde sur l'âme de M. de Saint-Pierre, qu'elle était déjà plus vivement ébranlée. Arrivé aux portes du couvent, il s'arrêta avec un saisissement pénible en songeant que cet asile était celui de sa sœur, et qu'après tant d'années d'absence, loin de lui rapporter des consolations, il allait peut-être troubler son repos. Il se disait avec amertume : « Pourquoi n'ai-je pas appris à conduire une charrue, à cultiver un champ? je pourrais dire à ma sœur et à ma vieille bonne : Venez vivre avec moi, vous partagerez mon sort, vous jouirez de mes travaux; mais je n'ai rien à leur offrir, et je dois les quitter encore. » En se livrant à ces réflexions, il arrive à la porte du couvent; mais il était trop tard pour entrer, et tout ce qu'il put obtenir, ce fut de passer la nuit dans la chambre des hôtes. Heureux d'être sous le même toit que sa sœur, il dormit peu, et vingt fois il ouvrit sa fenêtre pour épier les premiers rayons du jour. Enfin, après la prière du matin, il put faire annoncer son arrivée, et bientôt sa sœur fut dans ses bras. La première pensée de cette pauvre demoiselle fut de supplier son frère de ne plus quitter la France, et de lui permettre de vivre auprès de lui. M. de Saint-Pierre, touché de cette marque de tendresse, lui raconta une partie de ses aventures, et promit de tout tenter pour obtenir un emploi dans sa patrie, qui les mît à même de se réunir. En attendant, il céda à sa sœur plusieurs petites rentes sur son patrimoine, et après une semaine, dont tous les momens lui furent consacrés, il revint tristement chercher fortune à Paris.

L'hiver s'écoula en démarches inutiles. On lui promettait toujours du service; mais comme il était sans

protecteurs, les promesses n'avaient aucun résultat. Tantôt on lui demandait six mois, tantôt on lui demandait un an, tantôt on lui conseillait de se retirer dans son patrimoine.

« Voilà où j'en suis, écrivait-il à M. Hennin; ai-je » donc des ennemis, moi qui n'ai offensé volontaire- » ment personne, dont la vie, tout-à-fait retirée, ne » se répand point au-dehors, dont les talens sont sans » éclat et sans réputation, et dont la fortune est bien » peu digne d'envie.

» Malgré tant de traverses, je n'ai point perdu cou- » rage. Je trace, comme le bœuf, ce pénible sillon » qu'on appelle la vie, sans regarder devant ni der- » rière moi, et quand je serai au bord du fossé, il fau- » dra faire la culbute [1]. »

Vers le commencement du printemps, il loua une chambre chez le curé de Ville-d'Avray, et se retira dans ce petit village pour mettre en ordre ses Observations sur le Nord. Sa sœur lui avait donné un chien épagneul qu'il aimait beaucoup; c'était son seul compagnon; et souvent, pour se délasser de ses travaux, il s'égarait avec lui dans les landes isolées de Saint-Cloud. Mais la solitude ne lui était pas bonne, elle nourrissait sa passion en lui offrant partout l'image de celle qu'il ne pouvait oublier. Un jour, quelques affaires le conduisirent à Versailles; on y célébrait des réjouissances publiques : comme il était dans les jardins au milieu de la foule qui se pressait en attendant le feu d'artifice, ayant levé les yeux vers les fenêtres du château, il crut reconnaître la princesse Marie. Plus il la contemple, plus il se persuade de la réalité de cette vision : ce sont

[1] Lettre à M. Hennin.

ses beaux cheveux blonds, ses yeux bleus et spirituels; voilà bien sa douce physionomie, la simplicité élégante de ses vêtemens. Bientôt sa vue se trouble, son cœur bat avec violence; ses regards ont rencontré les regards de la princesse; elle sourit, elle le reconnaît. Ah! sans doute, c'est pour lui seul qu'elle a quitté la Pologne. Alors, dans une espèce de délire, il tente de percer la foule, mais ses efforts sont inutiles : des milliers de chaises barrent tous les passages. Le feu d'artifice commence; l'attention générale se dirige vers ce brillant spectacle, et au moment où le bouquet éclate dans les airs, la princesse quitte la fenêtre et disparaît. Soutenu par l'espérance de la retrouver à la porte du château, il se précipite à travers les flots de spectateurs; ses regards avides la cherchent de tous côtés, et ne la rencontrent nulle part; enfin il s'aperçoit que la file nombreuse des équipages a disparu, que la foule s'est écoulée, qu'il est seul sur la place. Toutes les horloges frappent successivement minuit, et l'on ne voit plus que quelques sentinelles qui se promènent silencieusement aux portes du château.

Cependant le chagrin de n'avoir pu rejoindre la princesse cède à l'espérance de la retrouver. Il vole à Paris; là il s'enferme dans sa chambre, et n'ose plus en sortir. Chaque voiture qu'il entend le fait tressaillir; au plus léger bruit, il s'élance vers sa porte, se précipite sur l'escalier, et reste accablé en ne la voyant pas. Après huit jours d'attente, il se décide à aller trouver une personne qui avait conservé des relations avec la cour de Stanislas, et il est tout surpris d'apprendre que la princesse n'a pas quitté la Pologne, et que, de retour à Varsovie, elle vit dans une assez grande solitude. Il

avait donc été la dupe d'une illusion! Cette certitude ne fit qu'accroître sa douleur; il lui semblait perdre son amante une seconde fois, et la secousse fut si violente qu'il ne put y résister. La fièvre alluma son sang, il tomba dans le délire, et pendant plusieurs jours on craignit pour sa vie. Dès qu'il eut repris connaissance, son premier soin fut d'éloigner sa garde et son médecin; la vue des hommes lui était insupportable, et il ne voulait plus mettre sa confiance qu'en Dieu seul : cette confiance lui rendit le courage. Son corps guérit, mais son âme resta toujours malade : plus de vingt ans après, il ne pouvait voir une femme de la taille et de la tournure de la princesse sans s'abandonner aussitôt à de nouvelles espérances, sans éprouver un nouveau chagrin en reconnaissant son erreur. « Combien de fois, disait-il, étonné de sa propre faiblesse, combien de fois je l'ai vue jeune, belle, adorable, lorsque déjà le temps avait effacé tous ses charmes! » Enfin la mort de la princesse dans un âge avancé, eut seule le pouvoir de le délivrer de ces douloureuses illusions.

Ses Mémoires, si souvent repris, si souvent abandonnés, se trouvaient enfin achevés. Résolu de les présenter au ministre, il se rendit chez M. Durand, premier commis des affaires étrangères, homme en faveur, qu'il avait vu en Pologne, et qui devait mieux qu'un autre apprécier son travail. M. Durand l'accueillit gracieusement, s'étonna de le voir sans place, fit l'éloge de ses talens, et y ajouta tant de promesses flatteuses, que M. de Saint-Pierre se crut décidément sur le chemin de la fortune. Cependant au bout d'un mois, n'entendant parler de rien, il se présenta chez son protecteur : il était sorti; le lendemain, nouvelle visite, aussi

inutile que la première. Il courait à Versailles, il courait à Paris, allait, venait, se chagrinait, s'étonnant de bonne foi du guignon qui le faisait toujours arriver cinq minutes trop tard. Un jour, enfin, il vit M. Durand qui descendait de voiture, et sans doute il fut aperçu. On ne pouvait refuser sa visite, on se prépara donc à le recevoir. Après quelques minutes d'antichambre, M. de Saint-Pierre est introduit; il trouve le premier commis étendu sur un canapé, tenant à la main les Mémoires de son protégé, et paraissant absorbé dans leur méditation. « Vous le voyez, dit-il en venant à lui, je m'occupe sans cesse de vous : en vérité, je ne puis me détacher de votre ouvrage, il est plein d'intérêt; j'en ai parlé au ministre, il doit le lire. Quel excellent tableau de la Prusse! vous avez de fort bonnes vues; le portrait du roi de Pologne est admirable; vous osez prédire la division de ce royaume, cela est hardi[1]; vous connaissez les hommes, on le voit bien. Il y a dans ces Mémoires des idées administratives, politiques, morales; je réponds de votre fortune. —Cependant, Monsieur..... — Vous pouvez compter sur ma promesse. — Il y a plus d'un mois que j'attends....—Ah! je vous demande encore une quinzaine.» Bref, M. de Saint-Pierre, *qui connaissait si bien les hommes*, admiré, flatté, caressé, sortit de chez son protecteur, encore plus ravi que la première fois. La quinzaine fut longue, elle dura plusieurs mois, à la fin desquels les Mémoires se trouvèrent égarés; le protecteur s'en était servi pour se protéger lui-même, et il ne resta à M. de Saint-Pierre d'autre consolation que

[1] Cette division, prédite par M. de Saint-Pierre, ne tarda pas à avoir lieu. Voyez les Observations sur la Pologne.

celle d'admirer l'habileté administrative d'un homme qui recevait les solliciteurs à peu près comme le don Juan de Molière reçoit ses créanciers.

Cependant il ne perdit pas courage. Le comte de Mercy, dont il avait servi les projets en Pologne, venait d'arriver à Paris; il se présenta à son hôtel, mais il fut reçu avec tant de froideur, que Rulhière, qui était présent, et qu'il avait beaucoup vu en Russie, crut prudent de ne pas le reconnaître.

Peu de jours après, il se rendit chez M. le baron de Breteuil. Ce seigneur l'avait très-bien accueilli à Pétersbourg, et l'accueillit très-bien à Paris. Fatigué de tant de sollicitations inutiles, M. de Saint-Pierre lui témoigna le désir de passer aux colonies. Le baron approuva ce projet et promit d'en parler au ministre de la marine. Comme il s'entretenait de cette expédition future, M. de Rulhière entra : il était toujours secrétaire intime de M. de Breteuil. L'aspect de M. de Saint-Pierre parut d'abord l'embarrasser; mais voyant que son patron le traitait bien, il ne se souvint plus de ce qui s'était passé chez le comte de Mercy, et avec cette politesse excessive que les âmes confiantes prennent trop souvent pour de l'intérêt, il s'avança vers M. de Saint-Pierre, le reconnut et l'accabla de complimens et de protestations. Celui-ci fit semblant de le croire, lui pardonna et le méprisa.

Peu de temps après, M. de Breteuil annonça à notre solliciteur qu'il venait de le placer à l'Ile-de-France en qualité d'ingénieur; puis le tirant à part, et baissant la voix comme pour lui faire une confidence : « Mon cher chevalier, lui dit-il, si vos idées ne sont pas changées depuis le temps où vous vouliez fonder une colo-

nie sur les bords du lac Aral, ce qui me reste à vous apprendre vous sera fort agréable; seulement je vous recommande le secret. Sachez donc que votre brevet est pour l'Ile-de-France, mais que votre destination véritable est à Madagascar. Vous serez chargé de relever les murs du fort Dauphin, et de civiliser la colonie. Cette île, la deuxième du monde pour la grandeur, est divisée en une multitude de petites nations qui se font souvent la guerre, et que les Européens n'ont jamais pu soumettre. C'est vous qui devez les réunir, non par la puissance des armes, mais par celle de la sagesse : c'est en leur offrant le spectacle du bonheur que vous les attirerez à vous et que vous les donnerez à la France. »

Cette proposition inattendue remplit M. de Saint-Pierre de joie et de surprise. Les idées de législation, d'ambition, de république, qui depuis long-temps sommeillaient dans son cœur, se réveillèrent avec tant de vivacité, qu'il fit passer une partie de son enthousiasme dans l'âme de M. de Breteuil. Dès-lors tous ses maux furent oubliés, l'avenir ne lui présenta qu'une longue suite de bonheur, et il ne songea plus qu'à son départ. Rulhière le présenta au chef de l'entreprise : c'était un colon de l'Ile-de-France, chevalier de Saint-Louis, esprit vif et léger, qui débitait de belles maximes de politique et d'humanité, et qui parlait de civiliser Madagascar comme il aurait parlé d'un changement de décoration à l'Opéra. Il pénétra bien vite le genre d'esprit de M. de Saint-Pierre, et s'y plia adroitement en flattant ses projets. Ce dernier s'était mis à lire Flaccourt, afin de prendre une idée juste du pays. Il était charmé des richesses naturelles que ce voya-

geur a décrites, et se proposait de les accroître en y portant les richesses des autres climats. L'histoire malheureuse de nos établissemens successifs dans ces contrées ne le rebutait pas. Il l'attribuait à l'esprit ambitieux des Français, et il se promettait bien de n'emmener que des gens sans ambition. Il est vrai que dans la liste de ceux qui devaient être attachés à l'expédition, il n'avait vu ni soldat, ni laboureur, ni artisan, mais des secrétaires, des valets, des acteurs, des danseuses et des cuisiniers. Ce premier choix l'embarrassait un peu; mais il se rassurait en songeant que le chef de l'entreprise était un vrai philosophe, et qu'à tout prendre, un philosophe pouvait aimer la comédie. D'ailleurs, s'il emmenait des danseuses pour amuser les colons de son petit royaume, il emportait une Encyclopédie pour les éclairer. Les choses étaient donc assez bien compensées. Qui ne sait que, pour rendre les peuples heureux, il ne faut le plus souvent que de semblables bagatelles?

Cependant notre législateur ne laissait pas de faire des préparatifs plus sérieux. Il se procura un plan de l'ancien fort Dauphin, et projeta des moyens de défense qui devaient en faire une forteresse imprenable. Comme ingénieur il traçait l'enceinte d'une ville nouvelle; et ses vues étaient vastes, car il faisait servir à sa défense les forêts, les rivières et les montagnes. Comme législateur il en bannissait l'argent et ramenait l'âge d'or sur la terre. Les saisons de l'année, les travaux champêtres étaient marqués par des fêtes. On y prêchait l'Évangile, et cette religion si conforme aux lois de la nature devenait la religion universelle. Au pied même de la forteresse il avait eu soin de mé-

nager, dans un massif de palmiers, un temple immense, soutenu par leurs troncs et couronné par leurs feuillages. Là devaient se réunir tous les peuples de l'île et bientôt tous ceux de l'univers : encore qu'ils différassent de langage et de mœurs, notre législateur était sûr d'en être entendu, car le bonheur est une langue universelle. L'homme se laisse aisément conduire par l'exemple; cette facilité d'imiter ce qu'il voit faire le dirige tous les jours vers les genres de vie les plus opposés à sa nature. Dans la société les pères se conforment à l'exemple du magistrat et les enfans à celui des pères. C'est de l'exemple que naît la force de l'habitude, la plus puissante de toutes les forces. Il suffira donc de montrer au monde une colonie heureuse, pour engager tous les peuples à l'imiter. Un si doux spectacle, s'étendant de proche en proche, fera rapidement le tour de l'île qui a plus de huit cents lieues; de-là, passant le canal de Mozambique, il éveillera les peuples du continent. On les verra tous accourir : les laboureurs de la belle France viendront fertiliser cette terre de liberté, et les chansons des bergers de l'Arcadie retentiront dans les bocages de l'Afrique. Les douces influences de cette législation de l'exemple ne tarderont pas à embrasser la totalité du globe. En un mot, Madagascar commandera à tous les peuples, comme le peuple romain, en se rendant, suivant la belle expression de Plutarque, *sujet de la vertu.* Il serait impossible de dire combien d'images charmantes se succédèrent dans la tête de notre pauvre législateur pendant le temps que dura cette nouvelle illusion. Il lisait Platon, il lisait Plutarque, et leur sagesse entretenait sa folie. Agité de cette sorte de dé-

lire, il vendit le reste de son héritage, et employa tout son argent à acquérir les livres et les instrumens nécessaires à cette grande entreprise : tout ce qu'il trouva sur les mathématiques, la marine, l'histoire naturelle et la politique fut acheté. Mais, pendant qu'il épuisait sa bourse pour les besoins de la colonie, et qu'il se préparait à faire vivre tant de nations dans l'abondance, il s'aperçut qu'il manquait de chemises. Il en fallait cependant, et même une certaine provision, pour cinq ou six mois de trajet. M. de Breteuil, instruit de cette circonstance, le recommanda à une grosse lingère, qui voulut bien faire crédit au législateur de tant de peuples. Enfin, les préparatifs étant terminés, le vaisseau mit à la voile, et dès-lors il vit la triste réalité. Le chef de l'expédition, maître du sort de M. de Saint-Pierre, osa lui dévoiler ses horribles projets. Ce philosophe, qui s'était préparé à civiliser Madagascar avec des danseuses et l'Encyclopédie, n'avait jamais eu d'autre dessein que de faire le commerce des noirs, en vendant ses futurs sujets. Le philanthrope se transforma tout à coup en marchand d'hommes, et l'on peut juger de l'effroi de M. de Saint-Pierre, lorsqu'il vit tomber le masque qui cachait un scélérat. Ainsi s'évanouirent encore une fois tous ses beaux rêves de félicité publique, de gloire et de commandement.

La traversée jusqu'à l'Ile-de-France ne fut point heureuse. Le passage du canal de Mozambique pensa lui être fatal, et après Dieu son salut vint de la solidité du vaisseau [1]. Un coup de foudre brisa le grand mât,

[1] Voyez la description de cette tempête dans le Voyage à l'Ile-de-France, et dans le tome II des Harmonies.

le scorbut se propagea avec une effrayante rapidité, et plus de la moitié de l'équipage fut bientôt sur les cadres. « Je ne saurais vous dépeindre le triste état » dans lequel nous sommes arrivés, disait M. de » Saint-Pierre dans une lettre à Duval. Figurez-vous » ce grand mât foudroyé, ce vaisseau avec son pavil- » lon en berne, tirant du canon toutes les minutes, » quelques matelots semblables à des spectres assis sur » le pont, nos écoutilles ouvertes, d'où s'exhalait » une vapeur infecte, les entreponts pleins de mou- » rans, les gaillards couverts de malades qu'on expo- » sait au soleil, et qui mouraient en nous parlant. » Je n'oublierai jamais un jeune homme de dix-huit » ans à qui j'avais promis la veille un peu de limo- » nade. Je le cherchais sur le pont parmi les autres : » on me le montra sur la planche ; il était mort pen- » dant la nuit. »

Les esprits n'étaient pas moins malades que les corps. Le chef de l'entreprise avait trouvé des flatteurs et des contradicteurs ; on se divisait, et l'animosité était si grande qu'il y avait plusieurs duels de projetés. Telle était la situation de l'équipage, lorsqu'on découvrit l'Ile-de-France. M. de Saint-Pierre courut sur le pont pour la contempler, et les images riantes qu'il s'en était faites s'évanouirent comme ses projets de république. Il n'aperçut que des côtes raboteuses et des rochers couverts d'une herbe jaune et flétrie ; au loin s'élevait une forêt d'un aspect sauvage, et dans le port on ne voyait que les débris de plusieurs vaisseaux naufragés.

Descendu à terre, le premier soin de notre voyageur fut de se rendre chez M. de Breuil, ingénieur en

Digitized by Google

chef, et de lui annoncer le dessein où il était de rester à l'Ile-de-France. Sa commission était en règle, on ne pouvait refuser de l'accueillir, et dès le lendemain il fut installé en qualité d'ingénieur. C'est ainsi qu'il se sépara d'une expédition dont il s'était promis tant de gloire, et qu'au lieu d'un palais à Madagascar il ne trouva qu'une misérable cabane à l'Ile-de-France [1].

Cependant il ne tarda point à s'apercevoir que cette contrée n'était pas plus en paix que le reste du monde. L'intendant et le gouverneur avaient chacun leur parti; on ne pouvait s'attacher à l'un sans se brouiller avec l'autre. Il suffit de rappeler que M. Poivre était alors intendant de l'île, pour annoncer le choix de M. de Saint-Pierre. Il fut attiré par la célébrité du philosophe et captivé par la douceur de sa philosophie. M. Poivre avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et beaucoup retenu. Sa conversation était attrayante, elle faisait aimer tout ce qu'il aimait et vouloir tout ce qu'il voulait; mais, en cédant aux charmes de son éloquence, on cédait toujours à ceux de la vérité. Son esprit, porté vers l'agriculture, y ramenait toutes les sciences; et cet art si simple, qui fait le bonheur du sage, était devenu pour lui une étude de législateur. Chacun de ses voyages était marqué par un bienfait. On l'avait vu apporter de la Cochinchine cette espèce de riz sec qui croît, sans être arrosé, sur les terrains les plus arides, et qui, peut-être, fertilisera un jour nos landes et nos rochers; enfin, tout le monde racontait ses périls, sa générosité, sa constance dans cette expédition mémorable, où il enleva des

[1] On peut voir ce que devint cette expédition, tome II des Harmonies.

plants de muscade et de girofle aux Hollandais des Moluques pour les donner au reste du monde.

Personne ne démontrait d'une manière plus victorieuse l'influence que la culture d'un végétal peut exercer sur le genre humain : il voyait l'humeur de tous les peuples s'égayer, le nombre de leurs plaisirs s'accroître, leurs relations devenir plus sûres et plus agréables par la découverte d'une seule plante, le tabac. En agriculture, disait-il, rien n'est à négliger, la plus petite invention peut produire un grand bien. Le premier qui s'avisa de confire le bouton du câprier ne pensait pas qu'il rendrait féconds les rochers de la Provence, et que des villes entières lui devraient leur prospérité.

Les leçons de M. Poivre éveillèrent le génie de notre voyageur. Il commença à sentir qu'il avait demandé à ses passions un bonheur qu'elles ne pouvaient lui donner, et doucement conduit à l'étude de la nature, il ne s'étonna plus que de ne l'avoir pas toujours aimée.

Les divisions qui régnaient dans l'île étaient bien faites d'ailleurs pour le dégoûter de ses projets ambitieux. Peut-être pouvait-on reprocher à M. Poivre une réserve excessive qui, dans un autre, eût passé pour de la dissimulation; mais c'était un administrateur habile, et l'Ile-de-France, qui lui devait ses richesses, lui aurait dû son bonheur, si la haine et l'envie n'avaient détruit l'effet de ses soins. L'exemple d'un homme si supérieur, placé à la tête d'une colonie où il ne pouvait maintenir le bon ordre, servit d'expérience à M. de Saint-Pierre : il vit combien il y avait de folie et de vanité dans les prétentions qui le tour-

mentaient. Son utopie ne lui sembla plus qu'un rêve : il avait pensé à tout, excepté aux passions, aux ambitions, aux superstitions de ceux qu'il espérait gouverner; car il s'avouait enfin qu'il n'avait voulu fonder une république que pour en être le chef. C'était un grand pas dans l'étude de lui-même; mais il alla plus loin, et ce fut encore la sagesse de M. Poivre qui opéra cette révolution. Cet homme estimable écoutait avec calme ses beaux projets de république et de colonisation. « Ce que vous proposez est impossible, lui disait-il souvent; pour établir un gouvernement parfait, il faut supposer une réunion d'hommes parfaits, d'hommes pénétrés de la même ardeur pour le bien, et surtout de la volonté d'être heureux par les mêmes moyens. C'est ce premier élément que la société ne peut donner.

» Il faut donc prendre la société telle qu'elle est aujourd'hui, avec sa corruption, ses préjugés et son esprit d'indépendance. Ce sont des tigres dont il s'agit de faire des hommes; quel charme allez-vous employer? Si vous parlez religion, vous serez repoussé comme un être faible et superstitieux. Si vous mettez votre appui dans les lois, tout le monde voudra les faire, personne ne voudra les suivre. On vous permettra de vanter la morale : c'est un mot. Dieu aussi sera un mot : vous les prononcerez, voilà tout. Caton lui-même, dans des temps pareils, dissuadait son fils de se mêler du gouvernement de Rome, parce que, disait-il, « la licence des temps ne te permettra rien » de digne du nom de Caton, et le nom de Caton ne » te permet pas de rien faire comme le siècle. »

» Il y a dans les esprits une grande confusion

d'idées et de principes : on parle de la révolte comme d'un devoir; de la liberté comme d'une forme de gouvernement; de l'égalité comme d'un acte de justice. L'Europe entière est menacée d'un bouleversement; bientôt il n'y aura plus de peuple, ou, pour mieux dire, le peuple se fera souverain; et où les passions de la multitude commandent, le crime est partout, la sagesse n'est nulle part.

» Dans l'état des mœurs, le véritable sage doit suivre le conseil de Caton et l'exemple du chancelier de l'Hospital qui renvoya les sceaux à Médicis, disant *que les affaires du monde étaient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler.* Que ces paroles et ces exemples soient nos guides, car si pour faire le bien le sage est obligé de tromper, de dissimuler ou de tyranniser, il se fait semblable aux méchans; au contraire, s'il montre de l'indulgence, il devient leur victime. Heureux, en donnant sa vie, s'il sauvait son pays! mais l'histoire est là pour anéantir cette dernière espérance : on ne voit pas que la mort d'aucun sage ait rendu les peuples meilleurs : les Athéniens empirèrent après celle de Socrate, et Aristote fut obligé de s'enfuir pour leur épargner un nouveau crime.

» Cette vérité est dure ; mais pourquoi la dissimuler ? Si vous êtes sage, retirez vous : lorsque les méchans ont assez de crédit pour s'emparer du pouvoir, c'est que le peuple lui-même est méchant, et, dans ce cas, n'espérez rien de votre sagesse. Qu'aurait pu faire Caton entre Sylla et Marius? S'il y a peu d'hommes en état de dire la vérité, croyez-vous qu'il y en ait beaucoup qui soient disposés à l'entendre? Et

quant à ce beau mot dont se couvre l'ambition, que l'honnête homme se doit au public, je ne vous demande que de contempler un moment ceux qui le prononcent : c'est aux actions à nous répondre des paroles. » Tels étaient les conseils de M. Poivre, et l'on doit dire qu'il ne tarda pas à joindre l'exemple aux préceptes. Ayant obtenu son congé, il revint en France, et passa le reste de sa vie dans une agréable solitude sans plus vouloir se mêler des affaires des hommes. Quant à M. de Saint-Pierre, il sentit enfin qu'il avait été dupe de son ambition ; et convaincu que tous ses beaux projets seraient inutiles au bonheur du monde, il se promit bien de n'être jamais le législateur que d'un peuple imaginaire [1]. Cette promesse ne fut pas vaine. De retour dans sa patrie, il s'éloigna des hommes, et traça dans la solitude le plan de son utopie. Et lorsque, pendant la révolution, il voyait tous les esprits tourmentés de la folie qui avait égaré sa jeunesse, il ne parut jamais, ni comme député, ni comme sénateur, ni comme ministre. Pour être tout cela, il lui eût suffi de le vouloir, mais une plus noble ambition avait passé dans son âme : il voulait rester lui-même au milieu des déguisemens de son siècle.

Pendant que la réflexion préparait son âme à recevoir les semences de la sagesse, il s'aperçut d'un léger refroidissement dans l'amitié de M. Poivre. Sans doute il était la victime de quelque calomnie ; il voulut s'en éclaircir, et fit plusieurs tentatives pour provoquer une explication, mais elles furent inutiles. M. Poivre n'opposa à ses plaintes qu'une politesse plus froide, et

[1] Voyez le Préambule de l'Arcadie.

Digitized by Google

M. de Saint-Pierre prit à regret le parti de se retirer d'une société qui avait pour lui tant de charmes : ceci explique pourquoi, dans la relation de son voyage, il ne parla pas de M. Poivre dont il croyait avoir à se plaindre. A son arrivée il s'était logé au Port-Louis, dans une petite maison, au bout de la ville. C'était une seule pièce au rez-de-chaussée. Une fenêtre sans vitres, fermée avec des rotins, suivant l'usage du pays, éclairait cette pauvre habitation, où l'on voyait pour tous meubles une commode, un hamac, quelques chaises et des malles. Notre voyageur obtint un nègre du roi; il en acheta un second, et rien ne manqua plus à son petit ménage. C'est là qu'il passait sa vie depuis le refroidissement de M. Poivre. Ces lieux mélancoliques semblaient faits pour la méditation : de quelque côté qu'il portât la vue, il découvrait une solitude profonde, des plaines stériles, des forêts impénétrables, une mer immobile ou furieuse. Souvent, assis près de sa fenêtre, il pensait à la vie qui s'écoule comme un songe; et lorsqu'il venait à contempler cette vaste mer qui le séparait de tout ce qu'il avait aimé, il s'attristait d'être ainsi relégué aux extrémités du monde.

Cependant il trouvait dans l'étude de l'histoire naturelle les distractions les plus agréables. Le gouvernement lui avait concédé un petit terrain environné de rochers, situé dans un coin du Champ-de-Mars; il voulut le cultiver lui-même, et se trouva bien de ce travail. Il ne faut souvent qu'un peu fatiguer le corps pour distraire l'âme des plus grands maux. Mais pendant que, simple cultivateur, il enrichissait son jardin des plantes les plus rares et les plus utiles, on vint lui

en contester la propriété. Le gouverneur, dans le seul but d'attaquer une décision de M. Poivre, osa concéder de nouveau ce coin de terre au lieutenant de police; et tous les soins de M. de Saint-Pierre furent perdus. Il est vrai qu'à son départ de l'Ile-de-France, un riche habitant voulut acheter son titre; mais il refusa de le vendre, de peur de laisser après lui un sujet de discorde: trait touchant de vertu, que sa modestie lui fit oublier lorsqu'il écrivit son voyage.

Dans ses malheurs un ami lui était resté: Favori, le chien de sa sœur, charmait encore sa solitude; c'était le compagnon de toutes ses promenades; mais il le perdit quelques mois avant son retour, et cette perte lui fut si sensible, que long-temps après il voulut consacrer son souvenir dans un de ces petits opuscules auxquels sa plume donnait tant de prix. Ce badinage, qu'il a intitulé *Éloge de mon ami*[1], est une satire charmante des éloges académiques. Sans doute elle ne fut pas goûtée des académiciens; car M. de Saint-Pierre disait à propos de cet opuscule: « C'est une plaisanterie qui a beaucoup plu à quelques dames, mais qui m'a brouillé avec de graves philosophes. »

Ainsi s'écoulèrent deux années, pendant lesquelles il eut occasion de voir plusieurs hommes célèbres: M. de Surville, un des quatre marins fameux qu'on appelait *les quatre évangélistes*; M. de Bougainville, qui venait de faire le tour du monde sur les traces de Cook; le naturaliste Commerson, qui donna l'arbre à pain à l'Ile-de-France; et ce malheureux Cossigny, propriétaire d'une riche plantation, agriculteur habile, auteur de plusieurs ouvrages pleins de vues excel-

[1] Voyez tome XVIII des Œuvres.

grand rôle parmi les gens de lettres. Cet académicien accueillit avec empressement le protégé d'un ambassadeur, et l'introduisit dans la société de mademoiselle de Lespinasse. M. de Saint-Pierre se félicita d'y rencontrer des hommes qui remplissaient alors l'Europe de leur renommée. Séduit par l'admiration générale, il n'approcha d'eux qu'avec respect, et son âme simple et confiante bénissait le ciel de l'avoir conduit à la source de tant de lumières. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit ces sages précepteurs du genre humain divisés en sectes ennemies, n'ayant d'autre but que le mal, d'autre passion que la vanité, cherchant des idées nouvelles, plutôt que des vérités utiles; niant Dieu, comme les Israélites, pour adorer les ouvrages de leurs mains; et, dans cette lutte orgueilleuse, où la vertu ne se montra jamais, se rangeant le long de la carrière, la rougeur sur le front et la haine dans le cœur! Les gens du monde, témoins de ce spectacle et souriant de leurs folles disputes, se moquaient des vaincus, couronnaient les vainqueurs, les confondaient tous dans le même mépris; et demandant sans cesse de nouvelles victimes, ils criaient comme le peuple aux combats des gladiateurs : Encore un autre!

Jeté dans le tourbillon des partis, M. de Saint-Pierre n'osait en croire ses yeux : tant de contradictions lui semblaient impossibles. Il consultait les philosophes dont il lisait les ouvrages, et tous s'empressaient de lui en expliquer le plan, les divisions, les subdivisions d'une manière qui plaisait à son esprit, mais qui ne disait rien à son cœur. Au milieu de ces combinaisons savantes, il cherchait vainement des idées applicables à la vie habituelle. C'était à

quoi les auteurs avaient le moins songé : on eût dit des architectes habiles, élevant un château d'un aspect majestueux, mais inaccessible et point logeable. Les actions de ces prétendus sages n'étaient pas moins singulières que leurs principes : ils dénigraient les rois et leur faisaient la cour; ils vantaient le bonheur du pauvre et vivaient dans les palais des grands; ils se plaçaient au-dessous des bêtes par leurs systèmes et se croyaient au-dessus de Dieu par leur intelligence! La plupart se livraient à de belles réflexions contre les ambitieux, comme gens bien à leur aise; contre les séductions de l'amour, comme s'ils n'avaient pas eu des maîtresses; et contre la corruption et les vices du siècle, comme si eux-mêmes n'avaient pas tout bravé, tout attaqué, tout insulté, la morale, les lois, la religion, Dieu même... Mais de vivre au sein de la pauvreté et de la douleur, ce qui est pourtant le lot de presque tous les hommes, et d'y vivre satisfait, c'est ce qui n'était enseigné par aucun d'eux.

M. de Saint-Pierre sentit que tant d'inconséquence et si peu de vertu annonçaient la dissolution de la société. Il osa le dire, il osa combattre ceux qu'il avait admirés; et, dans cette discussion où il essayait ses forces, il était aisé de voir qu'il échapperait aux erreurs qui devaient bouleverser le monde; en un mot les philosophes trouvèrent en lui un adversaire. Il leur disait : « Les délices de la fortune effacent en vous le sentiment d'une Providence; mais essayez d'interroger ceux qui sont dans la misère, et croyez-en leur réponse : ce n'est point parmi les malheureux que se rencontrent les ingrats. Dieu est partout où l'on souffre; c'est là qu'il se rend visible, non pour consoler,

comme les mortels, par des promesses d'un moment, par des espérances de quelques jours, mais pour relever nos âmes par ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime. Philosophe, je te laisse le néant, et je me réfugie vers celui qui console en donnant les trésors du ciel et les joies de l'immortalité!

» Vous me direz peut-être : Ce n'est pas la religion, c'est la superstition que nous voulons renverser. J'adopte un moment ce langage. N'est-il pas à craindre que les esprits peu éclairés, et ce sont les plus nombreux, ne puissent devenir subitement des raisonneurs assez habiles pour vous comprendre, et que faute de saisir ces distinctions ils ne renoncent à toute religion, à toute divinité? Si ce résultat est certain, que pouvez-vous répondre? Vous voulez, dites-vous, détruire les maux de la superstition! ceux de l'athéisme sont-ils moins grands? Que des raisonnemens métaphysiques fassent votre vertu, je veux le croire; mais c'est la crainte, c'est l'espérance qui font la vertu de tous. Si vous anéantissez ces deux mobiles des actions humaines, il ne restera que le crime. Ainsi la fin de vos doctrines en démontre la fausseté. Lorsqu'on ne peut arriver qu'au mal, on n'est point dans la voie de la vérité, qui ne peut mener qu'au bien.

» Mais pourquoi recourir à des subterfuges? vos desseins sont plus vastes et le mal s'agrandit avec eux; en un mot ce n'est point la superstition, c'est la religion qu'il s'agit de renverser. Vous accusez l'Évangile, vous accusez ses ministres; vous voulez tout détruire, sous prétexte qu'il y a des abus : attendez-vous donc à détruire les nations; car c'est une loi immuable de la

justice divine, que toutes les attaques dirigées contre Dieu retombent sur les hommes. »

Ainsi s'exprimait M. de Saint-Pierre, et ce qu'il disait alors servit dans la suite de base à tous ses ouvrages. Mais, si la conduite des philosophes avait été un sujet d'étonnement pour lui, ses opinions ne tardèrent pas à en devenir un de scandale pour eux. « Lorsqu'ils » virent qu'il avait des principes dont il ne se dépar- » tait pas; que ses opinions sur la nature étaient con- » traires à leurs systèmes; qu'il n'était propre à être » ni leur prôneur, ni leur protégé, ils devinrent ses » ennemis [1]. » A cette époque ses ressources commençaient à s'épuiser; car il n'avait reçu aucune récompense de ses services. Dès qu'on le sut malheureux, on le traita comme tel. D'abord il entendit les regrets d'une fausse pitié, qui méprise ceux qu'elle plaint; ensuite, las de le plaindre, on le calomnia. Son air réservé parut ennuyeux, sa modestie n'était que de l'ignorance, ses principes n'étaient que de la présomption; et comme les gens vertueux sont toujours gais, sa mélancolie parut bientôt l'effet de quelques remords. Il fut heureux alors de retrouver dans son cœur les sentimens religieux qu'on avait voulu lui ravir; et de tant d'injustice il tira ce grand bien, de mépriser la réputation du monde et d'essayer de marcher librement dans le chemin de la vertu.

Telles étaient les dispositions de M. de Saint-Pierre au moment où il publia son Voyage à l'Ile-de-France. Il n'avait point encore choisi sa touchante devise; mais, exercé par le malheur, il travaillait dès-lors à la mériter. Il vit les pauvres Noirs assis au dernier

[1] Voyez le Préambule de l'Arcadie, tome VII.

degré de la misère humaine, et l'Europe entière frémit du tableau qu'il traça de leurs souffrances. Mais la calomnie lui réservait le sort de tous ceux qui disent des vérités utiles au genre humain et nuisibles aux particuliers : objet de l'inimitié des colons, dont il contrariait les intérêts, il le fut encore de celle de l'administration dont il révélait les injustices; et ses protecteurs l'abandonnèrent au moment où il se montrait le plus digne de leur confiance.

Ce livre, si fatal à son bonheur, offre comme une esquisse des Études de la Nature; on y trouve même le premier modèle de quelques descriptions de Paul et Virginie : telles sont celle de l'orage [1], celle du retour de Paul et Virginie après l'aventure de la Négresse [2], et celle de la case de madame de La Tour au moment de l'arrivée de M. de La Bourdonnaie [3]. Ces morceaux sont comme ces feuilles légères où les artistes déposent les pensées qu'ils veulent reproduire dans leurs tableaux.

Cette relation renferme d'ailleurs une multitude de pages, où il est facile de reconnaître le talent d'un écrivain qui représente vivement ce qui l'a vivement frappé. Jusqu'à ce jour nous avons vu son auteur occupé des moyens de s'élever, d'acquérir de la gloire, de mériter des récompenses : ici commence une vie plus simple, des projets moins exagérés; c'est un sage qui apprend de ses propres malheurs à plaindre le malheur d'autrui. Son ambition s'est peu à peu évanouie devant l'infortune, il a détourné sa pitié de lui-même

[1] *Voyage à l'Ile-de-France*, t. II, p. 6 et 7.
[2] *Idem*, tome Ier, p. 205.
[3] *Idem*, p. 217.

Digitized by Google

pour la reporter sur ses semblables. Cependant, malgré tout l'intérêt que peut inspirer cet ouvrage, il ne faut y voir que l'essai d'un écrivain qui promet de s'illustrer : on y remarque une multitude d'idées, mais elles manquent de développement. L'auteur ressemble à ces petits oiseaux qui s'élancent de leur nid ; son premier vol est court et rapide ; on dirait qu'il se hâte, pressé par le malheur, comme ces abeilles de Virgile, qui dans les jours orageux ne tentent que de petites courses : *excursusque breves tentant*. Plus tard, lorsqu'il publia d'autres ouvrages, on lui reprocha de trop parler de lui ; on pourrait ici lui faire un reproche contraire. Ce sont les pensées et les actions du voyageur qui nous intéressent dans un voyage ; ce qu'un homme a vu, ce qu'il a entendu, nous frappe plus que les dissertations les plus profondes. Je laisse le savant qui cherche la vérité sans sortir de son fauteuil, et je me plais à cheminer avec le voyageur qui me fait parcourir le monde, entrant le matin dans un palais, me reposant le soir dans une chaumière ; et, soit qu'il s'arrête sur les ruines d'une cité dont le nom même est oublié, soit qu'il entre dans ces vieilles forêts où l'homme n'a jamais pénétré, je le suis, je crois voir ce qu'il voit, et je partage sa surprise et son admiration. Il en est des Voyages comme des livres de philosophie : nous lisons avec plus d'utilité et d'intérêt les Confessions de Jean-Jacques que son Contrat social. Ses vues, dans le premier ouvrage, sont le résultat de son expérience ; celles du second, quoique plus vastes, n'en sont que les aperçus : les unes renferment des vérités pratiques ; les autres ne présentent que des spéculations plus ou moins probables : celles-ci n'ont be-

soin, pour être utiles, que de notre aveu; celles-là exigent le consentement d'un peuple entier. L'Émile même, avec toutes ses beautés morales, ne produirait pas autant d'effet, si l'auteur n'y mettait en action un jeune homme dont il crée et soutient la vertu, et si lui-même ne s'y montrait souvent à côté de son élève. Il faut donner des images à la pensée et des hommes aux événemens pour nous les rendre sensibles. Dans un Voyage surtout j'aime les descriptions longues et les réflexions courtes. La réflexion ne doit être que le coup de lumière du tableau : présentez-moi les faits naïfs, j'en tirerai vos conséquences et bien d'autres encore; mais surtout que je voie le voyageur qui me les présente : c'est à cette seule condition que je puis m'intéresser à ses pensées. On doit présumer que M. de Saint-Pierre ne tarda pas à reconnaître les défauts de sa Relation; car il conçut le projet de lui donner plus de développement; mais ces notes, restées imparfaites, n'ont pu nous fournir qu'un très-petit nombre d'améliorations.

Cependant une cause indépendante de l'inexpérience et de la modestie du voyageur concourut à abréger à la fois les récits et les observations répandues dans son Voyage : ce fut la police. Elle lui avait donné pour censeur un homme de lettres appelé La Grange Chessieux. Cet homme lui retrancha d'abord un passage sur la peste du Bengale, terrible fléau qui venait de faire périr deux ou trois millions d'hommes sur les bords du Gange. La peste avait été produite par la famine, et la famine était la suite des accaparemens de riz faits par le lord Clive et les autres employés de la compagnie des Indes anglaises. L'auteur avait parlé de

cet horrible attentat à l'occasion du vaisseau *la Digue*, sur lequel il s'était embarqué au cap de Bonne-Espérance, et qui revenait du Gange où la peste s'était mise dans son équipage, à cause des cadavres d'une population entière morte de faim dont le fleuve était couvert, et que la religion du pays y précipitait de toutes parts. Le censeur supprima donc ce passage, et M. de Saint-Pierre se vit obligé de garder le silence sur un crime de lèse-humanité qui retentissait par toute la terre, et cela, faut-il le dire, de peur que les Anglais, à Londres, ne trouvassent mauvais ce qu'un voyageur écrivait à Paris. Honteuse servitude du gouvernement! honteuse patience de toutes les nations de l'Europe!

Mais la suppression de ce récit ne fut pas le seul sacrifice exigé par la censure : on retrancha un autre passage où l'écrivain philosophe réfutait une erreur en histoire naturelle que Voltaire avait pris plaisir à accréditer. C'était au sujet du prétendu tablier que la nature, disait-on, avait donné aux femmes hottentotes. Voltaire en avait conclu une nouvelle espèce de femmes. M. de Saint-Pierre lui opposait l'autorité de M. Poivre, intendant de l'Ile-de-France, qui, chargé autrefois, par le duc d'Orléans, de vérifier ce fait en passant au cap de Bonne-Espérance, s'était assuré qu'il n'avait aucun fondement. Le censeur craignit que la maison d'Orléans ne trouvât son nom compromis, et il n'en fallut pas davantage pour supprimer une réfutation qui intéressait à la fois la science, la morale et la religion. « Je n'ai nommé nulle part mon censeur, disait à ce propos Bernardin de Saint-Pierre; je ne veux nommer dans mes ouvrages aucun de ceux dont je ne puis dire que du mal, de crainte de leur

lancer des flèches dont les blessures me survivent. Pourquoi leur rendrais-je le mal qu'ils ont cherché à me faire ? et parce qu'ils ont été méchans, pourquoi le serais-je à leur exemple? » Puis il ajoutait en riant : « La Grange était un bon homme; c'était sa place qui ne valait rien, car elle l'obligeait à trahir la vérité et à flatter la puissance. »

Ce bon homme donna à M. de Saint-Pierre une approbation honorable; mais un ordre de la police la fit retrancher, et le livre ne fut publié que sous permission tacite!

Malgré toutes ces tracasseries, cette Relation obtint du succès; on voulut même en connaître l'auteur, et M. de Saint-Pierre se trouva répandu dans les sociétés les plus brillantes. Parmi les jolies femmes qu'il rencontrait chaque jour, une surtout semblait prendre le plus vif intérêt à son sort. Madame D..... était à peine âgée de vingt ans. Destinée au théâtre par ses parens, elle eut le secret de tourner la tête à un fermier-général, qui, après avoir inutilement tenté de la séduire, demanda sa main, l'épousa, l'enrichit et la négligea. Rien de plus joli, de plus coquet ne pouvait s'offrir aux regards. Grands yeux noirs, longues paupières, taille mignonne, manières enfantines, un pied digne de ce chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse : telle était madame D..... A ces dons charmans de la nature, elle semblait unir tous les dons du cœur, plus dangereux encore que la beauté. Au milieu de la corruption du monde, les principes de M. de Saint-Pierre la frappèrent vivement; elle aima ses talens, sa constance, son malheur, et sut bientôt le captiver par toutes les apparences de la vertu. Heureux d'avoir trouvé une

amie, il se livrait aux charmes d'une liaison innocente, et son bonheur ne lui faisait pas naître une pensée qui pût troubler sa conscience. Mais il essayait ses forces contre un ennemi trop habile, et la coquette qui flattait chaque jour ses projets de sagesse, se promettait bien de les lui faire oublier. Cette femme adroite avait eu l'art de transformer en solliciteur zélé un mari indolent, méfiant et jaloux ; tout ce qu'il avait de crédit était employé à obtenir une place dans les finances pour le protégé de sa femme. Un jour il se rendit à Versailles, afin d'y presser l'effet de ses démarches. M. de Saint-Pierre reçut aussitôt un billet de madame D...; elle était seule, languissante, malade, elle l'attendait. Il vole au rendez-vous. Jamais il ne l'avait vue si piquante et si jolie. Ses paroles étaient pleines de confiance, et cependant tout en elle laissait apercevoir une secrète agitation. Il y avait dans ses regards un charme irrésistible, dans sa voix une douceur inexprimable ; enfin l'ami sage et timide commençait à devenir un amant passionné, lorsque tout à coup l'idée de son ingratitude envers un homme qui à l'heure même s'intéressait à son sort, le fit tressaillir ; une rougeur subite couvre son front, son cœur se glace, et sa voix troublée laisse échapper le nom de celui qu'il allait offenser. Madame D.... le comprit : le dépit et la confusion se peignirent sur son visage, et tous les rêves de l'amitié s'évanouirent avec ceux de l'amour. Corrompue par le monde, elle ne se consolait pas d'avoir reçu la plus grande preuve de respect qu'un homme puisse donner à la femme qu'il aime; mais elle le connaissait si bien ce monde perfide, qu'il lui suffit, pour être vengée, de faire courir l'histoire de son propre

déshonneur. Couvert de ridicule pour une action vertueuse, M. de Saint-Pierre s'étonnait de la dépravation de la société, où l'on n'applaudit que les méchans. Les philosophes mêmes se moquaient de lui; sa conduite condamnait leur conduite, et pour mériter leurs éloges il fallait leur ressembler. Tant d'intrigues et de calomnies le troublèrent moins, cependant, que la perte de ses illusions. « Les discours de mes ennemis ne m'affligent point, disait-il; si j'ai quelquefois murmuré, ce n'est pas contre ceux qui me haïssent, mais contre ceux que j'ai aimés. »

Cependant il se dégoûtait du monde, où il n'avait fait qu'apparaître, et déjà il songeait à se retirer dans la solitude, lorsqu'une autre aventure, non moins douloureuse, vint hâter les effets de cette résolution. Le manuscrit du Voyage à l'Ile-de-France avait été vendu mille francs par d'Alembert; l'édition était presque épuisée, lorsque l'auteur se rendit chez le libraire pour recevoir cette petite somme. Mais celui-ci, dont les affaires se dérangeaient, refusa de payer le billet, et se sauva dans son arrière-boutique, en proférant les injures les plus grossières. Le premier mouvement de M. de Saint-Pierre fut de maltraiter le misérable; mais le sentiment de sa supériorité, et la fuite de son ennemi, le désarmèrent, et il se retira en menaçant de le traîner devant les tribunaux. Le soir, encore tout ému de cette aventure, il la raconta chez mademoiselle de Lespinasse. L'abbé Arnaud approuva franchement sa conduite; d'Alembert se récria sur la faiblesse de ne pas tuer un pareil coquin; un évêque janséniste dit en souriant que M. de Saint-Pierre avait l'âme très-chrétienne; Condorcet applau-

dit à ce bon mot, et mademoiselle de Lespinasse ajouta d'un air, moitié sérieux, moitié railleur : « Voilà une vertu de Romain;.... » puis, ouvrant une des boîtes de bonbons qui étaient toujours sur sa cheminée : « Tenez, lui dit-elle d'un air ironique, *vous êtes doux et bon.* » Cependant l'aventure passa de bouche en bouche, et M. de Saint-Pierre vit avec chagrin que sa vertu faisait beaucoup de bruit, et que les perfides éloges s'étaient changés en amères critiques. Chaque fois qu'il y avait un cercle nombreux, mademoiselle de Lespinasse le priait de faire le récit de son aventure, et quand il arrivait au dénouement, elle l'interrompait en disant : « Croyez-moi, ne parlons pas de cela. » Dès-lors il s'aperçut qu'il ne recevait plus le même accueil dans la société : les femmes, qui se rappelaient son aventure avec madame D...., souriaient en parlant de sa timidité; les jeunes gens ricanaient en parlant de son courage; les philosophes étaient scandalisés d'une philosophie qui peut empêcher de tromper un mari et d'assommer un débiteur; enfin l'abbé Raynal, qui à cette époque était âgé de plus de soixante ans, voulut bien lui apprendre qu'on n'était plus au temps de Thémistocle.

Ce mot le jeta dans une espèce de délire : indigné de voir sa modération transformée en lâcheté, comme sa sagesse l'avait été en impuissance, il croit que s'il ne se venge il est déshonoré, et ne pouvant s'adresser au misérable qui l'avait insulté et qui fuyait toujours à son aspect, il prend aussitôt la funeste résolution d'avoir ce qu'on appelle une affaire d'honneur avec le premier qui le regardera en face. Le monde est plein de faux braves toujours disposés à se faire une

réputation aux dépens de ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre : les occasions ne lui manquèrent donc pas. Il eut deux affaires et blessa grièvement ses deux antagonistes; mais ce fut le dernier sacrifice qu'il fit aux préjugés de la société. A peine eut-il éprouvé ce mouvement de haine si étranger à son cœur, que ses yeux se dessillèrent. Épouvanté d'avoir plus craint le ridicule que le crime, il fit cette réflexion pénible, que c'est dans la société des gens honnêtes que se forment les méchans. Combien de vices naissent de la médisance, cette malveillance des âmes faibles qui amuse la société et la divise! Combien de vengeances commandées par la voix publique! de duels conseillés par des misérables qu'on méprise et qu'on écoute! Il faut violer les lois divines et humaines pour suivre les lois de l'honneur; il faut tuer un homme pour mériter l'estime de la bonne société; et celui de tous les êtres qui a le plus besoin d'indulgence ne veut rien pardonner! Éclairé par ces réflexions, M. de Saint-Pierre sentit que pour être sage il faut respecter les hommes et ne craindre que sa conscience. Mais il se disait souvent, avec un sentiment profond d'amertume : « Si j'avais été adultère, j'aurais trouvé des protections; si j'avais été flatteur, des emplois; si j'avais été impie, des richesses et des honneurs : on m'a tout refusé, parce que j'ai voulu être bon. » A ces inquiétudes présentes se joignait encore l'effroi de l'avenir. La difficulté d'arriver à rien par le chemin où il était entré lui paraissait invincible. Au milieu de la corruption générale, quel ministre accueillera l'homme dont la conscience veut rester pure? quelle famille oserait s'allier à celui qui, se bornant à des

profits légitimes, promet, comme Aristide, l'indigence à sa postérité? D'ailleurs, que peut-on espérer, je ne dis pas des grands qui parlent peu de vertu, mais des philosophes qui en parlent tant? En est-il un seul qui voulût donner sa fille au pauvre Socrate, et qui ne lui préférât, sans hésiter, quelque riche descendant de Phalaris?

Tant de chagrins successifs ébranlèrent à la fois la santé et la raison de M. de Saint-Pierre [1]. Tour à tour victime de son ambition, de sa vanité et de sa vertu, il ne trouva de soulagement que dans la solitude. Résolu de se délivrer des regrets du passé, de la prévoyance de l'avenir et des erreurs de sa propre sagesse, il promit de ne plus se fier ni à lui, ni à personne, et d'imiter la nature qui ne se fie qu'à Dieu. Dès-lors il éprouva la vérité de cette maxime des sages de l'Inde: « Quand vous serez dans le malheur, rentrez en vous-même et vous y trouverez les dieux: c'est aux infortunés qu'ils se communiquent. » Il est rare que de grandes pensées ne viennent pas les dédommager de leurs peines. Les découvertes, les arts, les inspirations sublimes, tout ce qui fait le génie a été accordé à des infortunés vertueux, ou à ceux qui, par une disposition tendre de l'âme, sont sensibles aux maux du genre humain.

Bernardin de Saint-Pierre est un exemple frappant de cette double influence. Dès qu'il fut seul, ses maux s'évanouirent et son génie s'éveilla. Loin des hommes, il connut la vanité de leurs sciences, et cessa

[1] L'auteur a décrit l'état où ces deux aventures le réduisirent, dans un morceau touchant qui sert de Préambule à l'Arcadie. Voyez tome VII des Œuvres, etc.

de craindre leur opinion. Les plantes, les bois, les prairies étaient ses livres, et les pensées les plus douces venaient à lui au milieu des plus douces contemplations. Il lui semblait entendre sortir de tous les objets de la nature une voix ravissante qui lui disait : Pourquoi vous tourmenter de l'avenir ? Voyez ce qu'est devenu le jour d'hier, dont vous vous inquiétiez, et ne songez pas au jour de demain qui doit passer comme celui d'hier. Aviez-vous des soucis dans le sein de votre mère; et, en venant à la vie, ne trouvâtes-vous pas le banquet préparé, et le lait que ma prévoyance faisait couler pour vous ? Lorsque vos passions vous entraînaient aux extrémités du monde, où vous arriviez inconnu et sans appui, qui est-ce qui plaça sur votre route des hôtes pour vous recevoir et des amis pour vous aimer ? Vous m'avez toujours vu à l'heure de l'infortune, et maintenant je suis encore près de vous à l'heure du repos. Mais, dites-vous, je regrette des personnes que j'ai aimées, et l'inconstance d'une d'elles me remplit de tristesse; eh bien, que vos affections se tournent vers le ciel! est-il un amour plus touchant et plus durable que le mien ? Ceux qui se donnent à moi n'ont à craindre ni l'inconstance, ni la perte de l'objet aimé.

Ces méditations le conduisaient insensiblement à l'étude de la nature, qui devint enfin l'unique occupation de sa vie. Il l'étudiait en amant passionné, comme s'il n'avait jamais aimé qu'elle, et bientôt il eut rassemblé les matériaux de ce bel ouvrage, où il consolait son siècle, en lui montrant partout la main de la Providence : pensée touchante qui fut l'origine de ses découvertes, de son éloquence, de son génie, et

qui lui épargna les erreurs de tant de vains systèmes, que les savans substituent à la vérité, sans jamais pouvoir la remplacer!

Cette époque de la vie de M. de Saint-Pierre est surtout remarquable par sa liaison avec Rousseau. Le dégoût du monde les réunit; leur penchant pour la nature fit le charme de leur amitié. Nous avons parlé ailleurs de ces promenades solitaires, dans lesquelles ils traitaient les plus hautes questions de la morale.

« Souvent ils se dirigeaient vers la campagne, dînant
» assis au pied d'un arbre et ne reprenant que le soir le
» chemin de la ville. La nature, la religion, l'immor-
» talité étaient les objets habituels de leurs médita-
» tions. A ces idées d'une philosophie profonde ils
» mêlaient quelquefois les peintures vives et animées
» de leurs sentimens, les anecdotes de leur enfance,
» les souvenirs de leurs beaux jours et des réflexions
» touchantes sur la recherche du bonheur, le mépris
» de la mort et la constance dans l'adversité : questions
» qui ont si souvent occupé les anciens et qui donnent
» tant d'intérêt à leurs ouvrages. On aime à voir les
» deux amis s'adresser ces questions avec l'innocence
» de cœur d'un enfant, et y répondre avec la puis-
» sance de raisonnement du génie.... Il n'y avait entre
» eux ni prétention de bien parler, ni prétention de
» bien écrire, ni désir d'être applaudi; le désir de s'é-
» clairer, l'amour de la vérité restaient seuls. Leurs
» doutes, leurs espérances, leurs découvertes, ils ne
» dissimulaient rien; et qui pourrait exprimer leur
» ravissement, lorsqu'ils arrivaient à la démonstration
» d'une des vérités si consolantes de la religion? car
» ils ne voulaient que la vérité; mais ils la voulaient

» sublime, parce que celle-là seule les pénétrait d'une » joie ineffable, et que c'était ainsi qu'ils sentaient que » c'était la vérité [1]. »

Ces entretiens n'ont besoin, pour devenir célèbres, que de recevoir la sanction des siècles : alors on en parlera comme de ceux de Platon et de Socrate.

Un malheur inattendu interrompit ces délicieuses promenades, et rejeta dans le monde notre heureux solitaire. Nous avons dit qu'il avait deux frères, Dutailly et Dominique. Ce dernier, après un voyage de long cours, s'était retiré dans un petit village au-delà duquel son ambition ne voyait rien. Quant à Dutailly, il était allé à la cour, où tout semblait lui promettre une fortune brillante. M. de Saint-Pierre n'avait point oublié qu'à diverses époques il avait entendu blâmer Dominique comme un homme inutile, acagnardé au coin de son feu, tandis qu'on ne parlait du second qu'avec considération, et en s'extasiant sur les emplois importans qu'il ne pouvait manquer d'obtenir : les gens instruits citaient même un passage où Molière tourne en ridicule la vie des gens de campagne; et leurs jugemens avaient exercé une assez triste influence sur l'esprit ambitieux de M. de Saint-Pierre. Ne voulant point ressembler à un homme qu'on méprisait, il s'était mis à courir les aventures avec assez peu de succès pour son bonheur. Mais à une autre époque il avait trouvé les choses bien changées. Dominique venait de s'unir à mademoiselle de Grainville, et il jouis-

[1] Voyez la préface de l'Essai sur Jean-Jacques Rousseau, tome X; on trouve aussi quelques détails sur la liaison de Bernardin de Saint-Pierre et de Jean-Jacques, à la fin du tome V des Études, et dans le Préambule de l'Arcadie et les notes de ce préambule.

sait, dans sa retraite, des biens véritables que la fortune ne peut donner. Cependant le frère tant loué, tant admiré, après avoir épuisé son patrimoine, était revenu au Havre où il gémissait de son malheur. Alors on louait beaucoup le premier, il était fêté, considéré, recherché, et l'on ne parlait plus du second que comme d'un homme qui ne s'était jamais appliqué à rien d'utile, et que de ridicules prétentions avaient jeté hors de sa sphère. Les gens instruits cette fois ne citaient plus Molière; mais ils rapportaient ce propos de Louis XI dans Comines sur un seigneur de la cour, qu'il s'était mis sur le corps ses terres, ses moulins et ses futaies. Ainsi la multitude aime ce qui réussit; les gens heureux sont pour elles les honnêtes gens.

C'est alors que Dutailly, ne pouvant supporter sa mauvaise fortune, alla se jeter dans la guerre d'Amérique. L'espoir de conclure un riche mariage à Saint-Domingue, s'il pouvait obtenir un grade élevé dans le génie, lui fit accepter une mission en Géorgie [1] où il se signala contre les Anglais. Devenu ingénieur en chef, il ne put résister à l'amour qui le rappelait à Saint-Domingue, et il partit en laissant dans la caisse militaire une somme de 3,000 francs qui composait toute sa fortune.

L'indifférence du congrès américain, pour les officiers français qui venaient à tomber au pouvoir des ennemis, inspira à celui-ci un stratagème dangereux, pour échapper aux Anglais. Il fit une lettre au gouverneur de la Jamaïque, dans laquelle il se plaignait

[1] L'établissement de la Géorgie américaine date de l'an 1732; cette province fait partie des États-Unis, elle est séparée de la Louisiane par le Missisipi.

des Américains, et proposait à la cour de Londres des plans qui devaient favoriser l'attaque de la Géorgie. Pour donner plus de vraisemblance à ce projet, il le communiqua à un tory, nommé Porteous, qui lui donna une lettre pour ses amis de Saint-Augustin, dans le cas où il y serait conduit par la fortune. Ces deux sauvegardes ne tardèrent pas à lui être utiles. Parti de Charlestown sur un bateau de transport, le 28 avril 1778, il est pris aux attérages de Saint-Domingue par un corsaire de l'île de Tortola. Dans ce danger pressant, il fait usage de sa recommandation. Le corsaire donne dans le piége et le descend à l'île de Porto-Rico, d'où, par les colonies espagnoles, le voyageur se rend au Cap-Français de Saint-Domingue. L'amour, qui l'y ramenait au milieu de tant de périls, ne put toucher la famille de sa maîtresse : on exigea de lui qu'il recueillît encore de nouvelles palmes, et, pour avancer le bonheur qu'on lui promettait, il se décida à retourner de suite sur le théâtre de la guerre. Assuré de son passage sur un brick armé pour Charlestown, il prévient de son départ le gouverneur de Saint-Domingue, M. le comte d'Argout, et cherche à donner au stratagème qui déjà l'avait sauvé un nouveau degré de vraisemblance qui puisse le sauver encore. Il y avait alors au Cap un Anglais, prisonnier de guerre, appelé Stolt; le voyageur lui confie mystérieusement son projet contre la Géorgie, et se fait donner des lettres de recommandation pour la Jamaïque. Mais cet homme, qui avait à craindre le jugement de l'amirauté pour s'être mal battu, ne craignit pas d'ajouter la trahison à sa première lâcheté, et dénonça Dutailly au gouvernement français.

Arrêté au spectacle dans la loge même du gouverneur, on le jette dans un cachot; il y est oublié quatre mois, et n'en sort que pour être conduit en France et renfermé à la Bastille. Dans cette situation déplorable il a recours à M. de Saint-Pierre. Celui-ci rédige aussitôt un Mémoire qu'il adresse au ministre et qu'il fait appuyer par Franklin, alors ministre plénipotentiaire à la cour de France. Il prouve que la ruse est le premier des talens dans un homme de guerre, et que les héros de la Grèce, si bons juges du mérite militaire, lui ont donné, dans Ulysse et dans Thémistocle, deux fois le prix sur la valeur; enfin il rappelle ses propres services, et demande que la liberté de son frère en soit la récompense. Ce Mémoire eut tout le succès qu'il devait en attendre. L'innocence de Dutailly fut reconnue, mais on ne put lui rendre que la liberté. Représenté comme un traître, il s'était vu enlever son état, sa fortune, son honneur et l'espérance d'obtenir la main de celle qu'il aimait. Sa raison ne put résister à tant de pertes, et il ne sortit du cachot que pour tomber dans les accès d'une noire mélancolie. Sa fureur n'enfantait que des projets sinistres : il voulait retourner à Saint-Domingue, se venger et mourir. Plein de cette idée, il résolut de se rendre auprès de Dominique pour en solliciter quelques secours, et il lui écrivit au moment même de son départ. Cette nouvelle jeta l'alarme dans la retraite paisible de ce dernier : il eût volontiers accueilli son frère; mais sa femme, d'un caractère doux et timide, s'effrayait du caractère violent de Dutailly; et elle suppliait Dominique d'éloigner par toutes sortes de sacrifices un hôte qui lui paraissait si redoutable.

« Ton frère, lui disait-elle, aime le faste et la richesse, il méprisera ta femme et ta chaumière; en nous voyant pauvres, il ne pourra nous croire heureux, et il t'entraînera dans des entreprises périlleuses. » Dominique se rendit aux vœux de sa femme avec d'autant plus de facilité, que lui-même redoutait les emportemens de Dutailly. Mais il ne put échapper à son sort, et toute sa prévoyance ne fit que hâter sa perte par la plus horrible des catastrophes. Averti du jour de l'arrivée de son frère, il veut prévenir sa visite, lui ouvrir sa bourse et le décider à rester au Havre. Dès le matin il se met en route. La distance n'est pas longue, il doit revenir le soir même. Que de joie il se promet à son retour! alors toutes les inquiétudes seront dissipées, tous les arrangemens seront pris, rien ne pourra plus troubler la paix de leur solitude. L'infortuné! il se faisait encore les plus riantes images de l'avenir! et déjà il n'avait plus d'avenir! Vers le milieu du jour sa femme croit le reconnaître à l'extrémité d'une petite avenue. Son premier mouvement est de voler au-devant de lui; mais à mesure qu'elle s'approche la ressemblance s'efface; bientôt l'air égaré, la marche rapide, les habits en désordre de cet homme la remplissent d'effroi; elle saisit le bras de sa sœur et veut reprendre le chemin de sa maison; l'inconnu double de vitesse et se jette brusquement à son cou : il la nomme sa sœur, elle reconnaît Dutailly, mais déjà la terreur avait glacé ses sens : elle était grosse, les douleurs la saisissent, une fausse couche se déclare, et, pendant qu'on se hâte d'aller chercher du secours, l'infortunée expire en appelant son mari qu'elle ne doit plus revoir[1].

[1] Nous venons d'apprendre, par les lettres de Bernardin de Saint-

Ce dernier choc acheva d'égarer la raison de Dutailly : il abandonne cette maison qu'il vient de remplir de deuil, et s'enfonce dans un bois voisin. On présume qu'il erra long-temps dans la campagne sans prendre aucune nourriture; car, trois jours après, des paysans le trouvèrent évanoui sur le bord de la mer, à plus de vingt lieues du Havre. On le porta chez un curé du voisinage, et il vécut encore plusieurs années dans un état de démence qui, du moins, servit à lui dérober les maux dont il avait accablé sa famille.

Cependant Dominique se hâte de regagner sa maison, il s'attend à voir accourir, comme de coutume, sa femme et ses enfans; mais il les cherche vainement au milieu de la campagne étincelante des derniers feux du jour. Plein d'inquiétude il précipite ses pas; il arrive; un bruit lugubre frappe son oreille, la porte s'ouvre : Dieu! quelle horrible vision! sa femme couverte d'un linceul, les yeux fermés pour jamais! ses enfans agenouillés au pied du lit et pressant les mains glacées de leur mère! un vénérable ecclésiastique qui prononce la prière des morts! Il voit tout et ne sent rien. Frappé de stupeur, le front livide, les yeux fixes, il reste attaché au seuil de la porte, en attendant que la douleur le réveille.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il pût croire à son malheur; ses espérances s'éteignaient et renaissaient sans cesse. Mais lorsque, de chute en chute, il eut mesuré la profondeur de l'abîme, la mort lui pa-

Pierre à M. Hennin, que cet événement eut lieu à un premier voyage de Dutailly avant son emprisonnement à la Bastille. Il y a donc ici une transposition.

rut le seul remède à ses maux, et la fortune ne servit que trop bien son désespoir. Depuis quelque temps le ministre cherchait un marin assez hardi pour aller recueillir les restes d'une colonie qui périssait de la fièvre jaune sur les côtes de la Floride. Dominique saisit avidement cette occasion de sauver des malheureux ou de terminer sa vie, et il obtint sans peine une mission que tout le monde repoussait. Arrivé au lieu de sa destination, il y trouva onze personnes frappées du même mal qui avait dévoré la colonie. Le seul moyen de les sauver était de les transporter dans un autre climat; Dominique s'empressa de les recueillir et se dirigea vers des terres voisines, où il espérait trouver du secours. Quelques semaines après, un vaisseau, dont les voiles et le gouvernail semblaient abandonnés, fut poussé par les flots vers les côtes de l'Amérique. Des pêcheurs voulurent le reconnaître : ils montèrent sur le tillac; il était désert : l'équipage, les passagers, le capitaine, tout était mort, et cette funeste embarcation ne portait plus que des cadavres. Tel fut le sort de Dominique. Il perdit la vie dans cette honorable expédition, et le ciel ne pouvait mieux récompenser ses vertus. Âme courageuse! ne crains pas que je plaigne une aussi belle destinée! Ce n'est pas être malheureux que de mériter en mourant l'estime et la reconnaissance des hommes.

M. de Saint-Pierre apprit cette dernière catastrophe au moment où il venait de perdre une gratification annuelle de 1,000 francs, son unique ressource; cependant il ne se laissa point abattre et continua jusqu'à la fin de pourvoir au sort de l'infortuné Dutailly. Pour se consoler de tant de maux il recueillait les débris de

l'Arcadie, afin d'en former les Études [1]. La plus grande partie de ce dernier ouvrage fut composée dans un hôtel garni de la rue de la Madelaine, et il y mit la dernière main dans un petit donjon de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, non loin de la maison où le bon Rollin avait composé ses principaux ouvrages. C'est là qu'il disait avoir éprouvé les plus douces jouissances de sa vie, au milieu d'une solitude profonde et d'un horizon enchanteur [2]. L'auteur a retracé lui-même les nombreuses difficultés qu'on lui fit éprouver lors de la publication de son ouvrage : le censeur lui disputa chaque page de son manuscrit et supprima deux articles très-importans, l'un où l'auteur proposait de rendre le clergé citoyen, en le faisant salarier par l'État; l'autre, où il conseillait de faire faire aux jeunes ecclésiastiques, destinés à être ministres de charité, une partie de leur séminaire dans les prisons et les hôpitaux, afin de leur apprendre à remédier aux maladies de l'âme, comme on apprend dans les mêmes lieux aux jeunes médecins à remédier à celles du corps [3]. Le retranchement de ces deux morceaux fut très-sensible à M. de Saint-Pierre, et cependant, lorsque plus tard la presse devint libre, il refusa de les rétablir, ne voulant pas faire la critique d'un gouvernement dont il avait reçu des bienfaits. « Les hommes dont j'avais à me plaindre, disait-il, étaient trop malheureux, et j'aimai mieux oublier quelques objets d'intérêt national, que de satisfaire mes ressentimens

[1] Voyez à ce sujet la Préface des Fragmens des livres II et III de l'Arcadie, tome IX des OEuvres.

[2] Suite des Vœux d'un Solitaire.

[3] *Idem.*

particuliers [1]. » Ce trait d'une touchante modération mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il ne se présente pas deux fois dans le même siècle.

Le manuscrit des Études fut rejeté successivement par plusieurs libraires, et l'auteur se décida à le faire imprimer à ses frais. Ce n'était pas chose facile, car tous ses moyens se réduisaient à 1200 francs que M. Hennin promettait de lui prêter, et les imprimeurs, aussi ignorans que les libraires, refusaient de faire les avances du reste. Heureusement le hasard fit tomber le manuscrit entre les mains du prote de M. Didot jeune. Il se nommait Bailly, et son nom doit être conservé, puisque, seul de tous ceux qui avaient eu l'ouvrage entre les mains, il sut en apprécier le mérite. Il osa même en prédire le succès, et son jugement eut l'heureux effet de décider M. Didot à faire une partie des frais de l'impression. C'est donc à l'intelligence d'un simple prote que l'Europe dut la publication d'un livre qui devait enrichir toutes les sciences, renouveler toutes les idées, et qui cependant semble n'avoir été inspiré que pour consoler les infortunés; livre des moralistes, des poètes, des peintres, des amans et du malheur; livre du genre humain, si les méditations d'un mortel pouvaient mériter ce titre.

Les Études parurent en 1784, et leur succès dédommagea l'auteur de tout ce qu'il avait souffert. C'est une chose digne de remarque, que, dans un siècle où des hommes d'une haute éloquence s'efforçaient de chercher des idées nouvelles sur la morale et les sciences, dans un siècle où l'on croyait avoir tout dit, un soli-

[1] Suite des Vœux d'un Solitaire.

taire inconnu ait publié un livre où tout était nouveau. A cette époque, une fausse philosophie avait tellement usé l'erreur, que, pour être neuf, il ne restait plus à dire que la vérité; et c'est cette vérité, aussi vieille que le monde, qui donna tant de charmes aux méditations de M. de Saint-Pierre. Beaux-arts, politique, histoire, voyages, langues, éducation, botanique, géographie, harmonies du globe, l'auteur traite de tout, et toujours il est original. Il révèle des abus, indique des remèdes, attaque l'injustice, soutient la cause du faible; et, soit qu'il se place sur la route du malheur ou sur celle de la science, il y paraît environné des plus rians tableaux de la nature.

Il est rare que les ouvrages de génie ne renferment pas une idée dominante, qui est l'origine de toutes les autres. L'idée fondamentale de notre auteur est la Providence. Il reconnaît son pouvoir dans la cabane du pauvre comme dans l'ensemble du globe. Elle est partout parce qu'elle est nécessaire : c'est une domination intelligente et bonne. Elle existe, car sans elle il n'y a ni peuple, ni ville, ni famille qui puisse subsister; et si une famille a besoin d'un maître, il faut bien que l'univers en ait un.

Plutarque dit [1] que, lorsque les anciens géographes voulaient représenter la terre, ils laissaient sur leurs cartes de grands espaces vides où ils écrivaient au hasard : *Ici, des mers et des montagnes; là, des abîmes et des déserts.* Ce monde ou ce chaos des anciens géographes était à peu près celui des physiciens et des naturalistes modernes. Leur intelligence n'avait supposé aucune intelligence dans l'arrangement du globe; tout

[1] Vie de Thésée.

y était dispersé sans dessein, sans ordre, et les sublimes harmonies de l'univers échappaient à leur admiration. Éclairé par une profonde étude de la géographie, M. de Saint-Pierre resta confondu devant les merveilles que la raison humaine méconnaissait; sa pensée devina quelques-unes des pensées du Créateur, car la vérité est la pensée de Dieu même.

Osons contempler un moment ces soleils lointains, ces zones lumineuses que la nuit nous découvre, et dont aucune intelligence humaine ne peut concevoir ni l'ensemble ni les limites. Un réseau de feu paraît lier entre elles ces constellations innombrables. Dieu y répand les attractions, les consonnances, les contrastes, la grâce, la beauté, et ces sentimens si doux et si variés des êtres sensibles, connus dans la langue des hommes sous le nom d'amour. Pour nous, jetés sur les rivages d'un de ces mondes, nous ne jouissons que d'une existence fugitive. Mais dès que le soleil, entouré d'une auréole de lumière, vient allumer l'atmosphère de notre planète, quel étonnant spectacle! quel harmonieux ensemble! Les montagnes s'élèvent pour diviser les vents et les eaux; les vents balaient les mers pour les reporter au sommet des montagnes; la rosée, les pluies, la fécondité naissent de ces grandes harmonies, et la terre se couvre de moissons, en roulant sur son axe autour de l'astre qui l'attire. Voyez quelle influence céleste la pénètre! Le grain de sable se minéralise, la plante fleurit, l'animal se meut, l'homme adore. Lui seul s'anime des sentimens de la Divinité; et tandis que les élémens, les végétaux, les animaux sont ordonnés à la terre, et la terre au soleil, il sent qu'un Dieu l'attire par tous les points de l'univers.

Tel est, d'après l'auteur des Études, le système général du monde. Non-seulement les sciences sont pour lui des avenues qui mènent toutes à Dieu, mais son livre nous ouvre une multitude de perspectives ravissantes où l'âme se repose des maux de la vie, en méditant ses espérances. On dit que le Tasse, voyageant avec un ami, gravissait un jour une montagne très-élevée. Parvenu à son sommet, il admire le riche tableau qui se déroule devant lui : « Vois-tu, dit-il, ces rochers escarpés, ces forêts sauvages, ce ruisseau bordé de fleurs qui serpente dans la vallée, ce fleuve majestueux qui court baigner les murs de cent villes? eh bien! ces rochers, ces monts, ces mers, ces cités, les dieux, les hommes, voilà mon poème! » Ce que le génie du Tasse avait su reproduire, Bernardin de Saint-Pierre sut le peindre et l'expliquer, et il eût pu dire aussi en contemplant la nature : Voilà mon livre!

Les anciens qui, dans presque tous les genres, sont restés nos maîtres après avoir été nos modèles, n'ont dû ni inspirer l'auteur des Études, ni lui servir de guides. Aristote, Pline et Sénèque écrivirent de longs traités de physique et d'histoire naturelle; mais en expliquant les phénomènes, ils n'avaient d'autre but que d'étaler les prodiges de la science humaine, tandis que Bernardin de Saint-Pierre ne voulait que faire éclater la prévoyance d'un Dieu. Pline, le plus éloquent de tous, a une sécheresse qui flétrit l'âme; son éloquence ostentatrice accable notre misère. Il ne voit que le désordre apparent du monde, et son génie ne peut s'élever jusqu'à l'ordre éternel qui le gouverne. Le livre de Bernardin de Saint-Pierre est la réponse au sien. Il console celui que Pline désespère; il relève

celui que Pline foule aux pieds. Il adore la Providence que le naturaliste romain a méconnue, mais il l'adore en nous la faisant aimer. Que Pline représente l'homme jeté nu sur la terre nue, créature infirme, pleurant, se lamentant, ne sachant ni marcher, ni parler, ni se nourrir, et qu'il s'écrie d'un ton de triomphe : Voilà le futur dominateur du monde! Bernardin de Saint-Pierre montre ce roi naissant entre les bras de celle qui lui donna le jour; et devant cette touchante image, les déclamations de Pline s'évanouissent. Non, l'homme n'est point abandonné; la prévoyance et l'amour l'accueillent dans la vie. Quel asile plus sûr que le sein maternel! et, si l'enfant verse des pleurs, quelles mains sauront mieux les essuyer que celles d'une mère!

O puissance sublime des idées religieuses! tout ce qui, aux yeux de Pline, accuse l'imprévoyance des dieux, devient sous la plume de son rival une preuve irrévocable de la sagesse éternelle! C'est la vérité qui dissipe le mensonge. L'un veut humilier notre orgueil par le spectacle de nos infirmités, l'autre élever notre âme en lui révélant sa grandeur. L'éloquence de Pline est propre à inspirer la haine du vice, celle de Bernardin de Saint-Pierre à pénétrer d'amour pour la vertu. Ses observations sont si touchantes, les lois qu'il découvre si pleines de sagesse, qu'on se réjouit de ses victoires, et qu'on ne lui oppose qu'en tremblant les objections qui pourraient en arrêter le cours. Notre âme, au contraire, sent le besoin de résister aux raisonnemens de Pline et d'abattre cette raison si fière: il semble que le convaincre d'erreur, c'est restituer à l'homme tous ses droits, à la nature sa grâce et sa

beauté, à Dieu sa justice et son pouvoir. Enfin un dernier trait les distingue et les sépare. Pline a recueilli ce que savait son siècle; rien n'est à lui dans son livre que la parole. Au contraire, l'auteur des Études, sans rien emprunter des sciences qu'il connaît, les enrichit toutes de ses observations; et, tandis que son rival reste attaché à la terre, il vole chercher dans le ciel l'explication des phénomènes qui l'environnent.

On lui a reproché de n'être point assez méthodique; de peindre en amant de la nature et de ne pas décrire en naturaliste : c'était lui reprocher de créer sa manière et de rendre les voies de la science agréables et faciles.

Il est douteux cependant qu'il eût obtenu ce succès en suivant la marche tracée, c'est-à-dire en composant des genres nouveaux, et en se retranchant dans les systèmes de classifications; toutes choses faciles à la mémoire, qu'il ne faut pas ignorer pour écrire, mais qu'il faut oublier quand on écrit. Ses vues étaient plus vastes; aussi furent-elles plus utiles. Le premier, il observa le globe dans son ensemble et les hommes dans leur généralité. Ce n'est point un peuple, ce n'est point un site qu'il représente, ce sont les nations et le monde. S'il peint les détails, c'est pour les rapporter au tout; s'il rapproche des faits isolés et stériles, c'est pour en faire ressortir des vérités générales et inattendues.

Le caractère de l'esprit est de faire descendre d'une loi universelle à une multitude d'applications particulières; celui du génie, de remonter d'un fait particulier à la découverte des lois universelles. Jamais ces deux moyens ne furent employés plus heureusement;

tout est lié dans ce bel ouvrage, et les phénomènes les plus éloignés s'y trouvent unis à l'homme par une chaîne de bienfaits. L'auteur excelle à nous en montrer les harmonies, et, pour en citer un exemple, quelle lumière brillante une seule de ses observations n'a-t-elle pas jetée sur la botanique! Avant lui cette science n'était pas sortie des bornes étroites d'un dictionnaire. Suivons-le un instant, et vous allez la voir devenir une science universelle. D'abord il considère la position des pétales des fleurs dans leur rapport avec le soleil, et cette étude lui dévoile une multitude de relations inconnues entre une petite plante et un astre de feu un million de fois plus grand que la terre. Étendant ensuite ses spéculations à l'ensemble du règne végétal, il montre toutes les plantes dispersées sur le globe, non au hasard, mais avec prévoyance et dans un ordre admirable. Ce sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, des peuples de végétaux qui ont leur habitation, leurs mœurs, leurs habitudes [1]. Les uns vivent solitaires, ils s'élèvent au sommet des montagnes et refusent d'en descendre, comme si leur vie était dans les tempêtes; les autres se plaisent dans les vallons et sur le bord des ruisseaux : c'est leur patrie; ils ne pourraient la quitter sans mourir. Ceux-ci ont reçu des ailes et voyagent dans les airs; ceux-là, portés sur des coquilles comme sur de légères pirogues, traversent l'Océan et vont fonder au loin de petites colonies. Il y en a qui s'isolent, sans jamais vouloir

[1] Voyez les Études, tome I, p. 163; tome III, p. 267 et suivantes. Ces observations ont été développées par M. de Humboldt dans sa *Géographie des Plantes*, et dans son *Tableau de la végétation des montagnes*.

souffrir de voisins; ils répandent des odeurs fétides et portent des poisons : on les croirait destinés à tenir parmi les plantes le rang que les tigres ou les reptiles tiennent parmi les animaux. Un plus grand nombre croissent par touffes et se réunissent en société; leurs fleurs sont parfumées, leurs fruits sont délicieux, leurs familles répandent l'abondance : ce sont les abeilles du règne végétal. Voilà sans doute des idées charmantes, des observations pleines de grâce et de nouveauté; mais lorsque l'auteur, les ramenant tout à coup aux besoins du genre humain, observe que, parmi cette multitude de plantes, les plus nécessaires, comme le blé et les graminées, ne sont attachées à aucun site, à aucun climat, qu'elles suivent l'homme dans sa marche autour du monde, pénètrent partout où il pénètre, vivent partout où il vit; on reste frappé de ce grand dessein de la Providence, et l'on aime l'heureux génie qui lui servit d'interprète. Ainsi donc notre domination est assurée, parce qu'elle était prévue, et les propriétés de quelques plantes nous livrent le globe tout entier.

Pour rendre des observations aussi neuves, il fallait une méthode nouvelle. L'auteur créa la sienne, et sa manière fut si vive, si frappante, qu'elle changea les formes de la science, et donna pour ainsi dire d'autres yeux aux voyageurs, une autre âme aux naturalistes. S'il décrit un insecte, un quadrupède, un poisson, il sait, par un rapprochement ingénieux avec nos mœurs ou nos usages, en offrir une image agréable à notre mémoire. Par exemple, les plus longues descriptions des entomologistes caractérisent moins bien le monocéros (*oryctes nasicornis*) que cette seule ligne : « Cet

» insecte se plaît dans le fumier de cheval, et il porte » sur sa tête un soc dont il remue la terre comme un » laboureur. » Souvent aussi ses images tirent leur charme d'un sentiment qu'elles font naître : c'est la manière de Virgile portée dans l'histoire naturelle. Ainsi, pendant que les botanistes disputent sur la question de savoir si, dans les fleurs où les organes sexuels ont une enveloppe unique, cette partie doit porter le nom de calice ou de corolle, M. de Saint-Pierre, se livrant aux plus aimables observations, remarque d'abord que plus les plantes sont rameuses, plus le calice de leurs fleurs est épais; qu'il est même quelquefois garni de coussinets et de barbes pour préserver la fleur du choc que les vents lui font éprouver, et, charmé de cette prévoyance de la nature, il ajoute : « C'est ainsi qu'une mère met des bourrelets à la » tête de ses enfans, lorsqu'ils sont petits, pour les » garantir des accidens et des chûtes. » Qui ne préfèrera cette définition du calice, qui en apprend les usages, aux divisions savantes établies par Linnée lui-même, de périanthe, involucre, chaton, spathe, coiffe, volve et gloume? En vérité l'on ne se douterait guère que de pareils mots sont destinés à peindre les objets les plus délicats de la création.

Sans doute au milieu des spéculations de Bernardin de Saint-Pierre il s'est glissé quelques erreurs; mais quel livre en est exempt? Les plus grands génies semblent destinés à donner l'exemple des plus grands écarts; c'est, avec la douleur, la marque de l'humanité. Nous voyons les systèmes des savans changer avec chaque génération; et, toujours refaits, ils se trouvent au bout de quelques siècles toujours à refaire.

Pourquoi donc s'étonner de trouver dans Bernardin de Saint-Pierre ce qui est partout? On lui a reproché de s'égarer dans des idées systématiques; d'inventer des harmonies, des rapprochemens, des contrastes, qui cependant ne sont pour lui que des effets visibles d'une Intelligence invisible. Que n'aurait-on pas dit si on l'avait vu, étudiant les rapports qui existent entre les dents, les mamelles ou les extrémités des animaux, y chercher un caractère général, et placer, comme le grand Linnée, dans le même ordre, sur la même ligne l'homme et la chauve-souris? Déplorable aveuglement du génie! triste résultat d'une science orgueilleuse! la création de cet ordre, qui porte le nom imposant de *Primates*, se trouve dans un livre intitulé: *Systema Naturæ*, comme si la nature elle-même avait établi ce bizarre rapprochement; comme si les lois de Dieu étaient un système! Nous le répétons, il y a des fautes dans l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre, mais il n'y en a point de ce genre. Tout ce qu'on peut demander à un homme qui fait un livre, ce n'est pas d'être exempt d'erreurs, c'est de n'en point commettre de dangereuses. Or, nous osons le demander, est-il beaucoup de savans qui puissent dire comme lui: « Quelque hardies que soient mes spéculations, il n'y » a rien pour les méchans? » S'il ne rapporte pas les œuvres de la nature à une classe, il les rapporte à l'homme et l'homme à Dieu. C'est un tableau des bienfaits et des merveilles, qui vaut bien un tableau des genres et des espèces. Qu'importe d'ailleurs qu'il n'ait pas toujours expliqué avec le même bonheur les vues de la nature, si l'ensemble de ses recherches nous fait bénir la Providence, et surtout s'il nous fait

aimer la vertu? Ce qui nous semble le fruit d'une belle imagination est toujours une vérité que son génie a su rendre plus vive et plus frappante. A chaque page l'observateur nous étonne par la hardiesse de ses spéculations; l'écrivain par la fraîcheur de ses pensées, la grâce de son style; et le moraliste par la profondeur de ses vues et la bonne foi de sa religion. Semblable à un pilote habile, il cesse de côtoyer le rivage pour se diriger vers des mondes inconnus; ses regards abandonnent la terre, mais il les lève vers le ciel, et c'est là qu'il découvre sa route.

Nous parlerons peu du style des Études; les éloges à ce sujet sont épuisés. Mais comment ne remarquerions-nous pas l'adresse singulière avec laquelle l'auteur sait fondre à propos dans son livre des morceaux de Virgile et de Plutarque, de manière à ce qu'ils ne forment qu'une seule pièce avec sa pensée? D'abord il dispose ses tableaux, il en prépare les plans, puis tout à coup il les éclaire par une citation, avec un art semblable à celui des grands peintres qui jettent sur leur composition un rayon de lumière pour en relever les effets. Mais le but de M. de Saint-Pierre n'est pas seulement de s'enrichir de ces beautés antiques; il veut encore nous faire entrevoir dans les auteurs cités un sentiment exquis, une pensée profonde qui nous auraient échappé. Il nous apprend à lire Plutarque et Virgile : ses citations sont de véritables découvertes. Voilà, nous osons le dire, les seules obligations qu'il ait aux anciens; car ce n'est pas dans les livres qu'il étudie la nature, mais dans la nature elle-même : aussi se rapproche-t-il souvent de ces génies créateurs qui n'avaient pas d'autre modèle. Voyez comme les plus

petites circonstances sont pour lui l'origine des plus touchantes observations. Il ne faut ni machine, ni creuset, ni compas pour vérifier ses expériences; il suffit de regarder autour de soi. Les vains systèmes de la science lui apprennent à se méfier des savans; mais il converse avec les gens simples, s'arrête dans les champs, entre dans les cabanes, interroge les vieillards, s'instruit avec un enfant et raconte naïvement ce qu'il vient d'apprendre avec eux. On voit qu'il aime à surprendre le peuple au moment de son travail et de ses jeux, à épier ses vertus et à les peindre; et cette multitude de petites scènes donne un charme inexprimable à son ouvrage. Ses personnages savent tout ce que les savans ignorent : c'est une autre expérience, une autre sagesse. Souvent, au milieu des incertitudes de la science, les observations d'un simple villageois nous éclairent, et des vérités inconnues aux Académies s'echappent de la bouche d'un berger.

C'est ainsi qu'en écrivant sur les sciences naturelles comme Aristote, Plíne et Sénèque, Bernardin de Saint-Pierre est resté original. Essayons de découvrir ce qu'il doit aux modernes. Cet examen nous servira peut-être à montrer le but et le résultat de ses ouvrages. C'est un point de vue qui nous semble avoir échappé à tous ses critiques.

Parmi les écrivains du siècle, Buffon et J.-J. Rousseau se présentent les premiers. Buffon ne peut offrir aucun point de comparaison. Trop souvent il suit les traces de Pline : sa force est en lui-même; il explique l'univers d'après les lois de sa physique, et les lois de la Providence lui restent inconnues. Son style plein de pompe et d'harmonie manque de nuances, de sen-

sibilité et de douceur, tandis que celui de Bernardin de Saint-Pierre, simple comme la nature, semble destiné à la peindre dans sa grâce et dans sa sublimité. D'ailleurs toute la force de l'auteur des Études vient de sa conviction : c'est parce qu'il y a un Dieu qu'il est éloquent. Sa foi est dans tout ce qu'il écrit, et ce seul trait prouve, selon nous, que Buffon ne fut ni son maître, ni son modèle. Reste donc J.-J. Rousseau auquel on l'a souvent comparé, peut-être parce qu'il fut son ami et que leurs destinées furent presque semblables.

Tous deux nés dans une condition moyenne, et tous deux sans fortune, ils errèrent long-temps par le monde, et n'écrivirent que vers l'âge de quarante ans, lorsque l'expérience et le malheur eurent mûri leurs pensées. Mais le point de départ mit entre eux une grande différence. Jean-Jacques, n'ayant ni but ni principe arrêté, promena long-temps son oisive jeunesse entre l'opprobre et la misère. Dénué de toute prévoyance, ne suivant que sa fantaisie, il s'éloigna, par une sorte d'instinct, de tout ce qui aurait pu élever sa condition en lui imposant quelque gêne. Si la lecture de Plutarque lui fit répandre des pleurs sur d'héroïques souvenirs, elle ne le sauva pas toujours du vice, et il commit des fautes que la charité peut seule pardonner au repentir. Il aurait voulu être un Romain, et il n'eut pas même la force d'être toujours un honnête homme. D'abord perdu dans les plus basses classes de la société, puis jeté au milieu d'un monde corrompu, il apprit à mépriser les grands et les petits; mais il ne put apprendre à se passer de leur estime. Il crut en Dieu sans y mettre sa confiance, il aima la

vertu sans y croire, et la vérité en prêtant sa voix au mensonge. Malheureux de ne pouvoir accorder ses opinions et sa conduite, il éprouva jusqu'à sa dernière heure qu'il vaudrait mieux n'être pas né, que de ne rien attendre de Dieu et de ne pas oser se fier aux hommes. Combien le sort de M. de Saint-Pierre fut différent! Une éducation ambitieuse égara, il est vrai, sa jeunesse, mais ce fut en lui proposant un but sublime et d'honorables travaux. On sent que le désir de s'élever donnait des vertus à son âme et de l'énergie à son caractère. Jeté seul dans le monde, il y commit des étourderies, mais point de fautes que l'honneur pût lui reprocher. Un sentiment vif d'indépendance et de dignité rendit sa probité si sûre, qu'un jour il vendit tout ce qu'il possédait, ses meubles, ses habits, son linge, pour acquitter une dette contractée en Pologne. Toujours ferme dans ses principes, il fut éprouvé et non avili par ses passions. On s'étonne encore de la folie qui le conduit aux extrémités de l'Europe pour y fonder une république; mais on l'admire lorsqu'il refuse de se prêter à des projets ambitieux qui pouvaient le placer près du trône, et lorsqu'à la suite de ses refus on le voit rentrer en France, n'emportant de ses courses aventureuses que des regrets et des souvenirs. Sa confiance en Dieu s'accrut par le malheur, et l'abandon des hommes lui apprit à bénir la Providence qui ne l'abandonnait pas. Enfin, quoique dévoré d'ambition, il ignora toute sa vie l'art de composer avec sa conscience pour arriver à la fortune, et celui de s'avilir pour arriver au pouvoir. Telles furent les destinées de ces deux grands écrivains.

Lorsqu'ils se rencontrèrent, Jean-Jacques vivait seul et gémissait d'être devenu célèbre : Bernardin de Saint-Pierre ne l'était point encore, mais il brûlait de le devenir. L'amour de la solitude et de la nature les réunit, et, dans les douces relations qui s'établirent entre eux, ils furent toujours d'accord sur les grands principes de la morale et toujours divisés sur les opinions purement humaines. Bernardin de Saint-Pierre admirait l'éclat et la force entraînante des écrits de Jean-Jacques, mais il condamnait ses paradoxes, et l'on peut dire qu'il ne cessa de les combattre. L'un débuta dans la carrière par attaquer les sciences qui *dépravent* l'homme, et par médire des lettres dont il faisait souvent un si sublime usage. L'autre, applaudissant aux découvertes du génie, montre que tous les maux viennent de notre orgueil, et que la véritable science ne peut être dangereuse, puisqu'elle est l'histoire des bienfaits de la nature. Jean-Jacques Rousseau ne veut pas qu'on parle de Dieu à son élève avant l'âge de quatorze ans; Bernardin de Saint-Pierre dit que rien n'est plus agréable à la Divinité que les prémices d'un cœur que les passions n'ont point encore flétri. L'un ramène fièrement l'homme à l'état sauvage, et, pour lui rendre son innocence, le dépouille de son génie; l'autre cherche les moyens d'assurer notre repos dans l'état de société, et ne veut nous dépouiller que de nos erreurs. Selon Rousseau, tout dégénère entre les mains de l'homme : la nature n'a songé qu'au bonheur des individus, elle n'a rien fait pour les nations. Bernardin de Saint-Pierre nous montre, au contraire, les plantes et les animaux se perfectionnant sous la main des peuples. L'expérience lui apprend que l'homme, réduit

à lui-même, est comme un flambeau sans lumière; son génie s'éteint et tout périt autour de lui. Plus de moissons, plus de fruits savoureux : l'olive reprend son amertume, la pêche devient acide, le grain de blé disparaît dans son épi, il ne nous reste que des glands et des racines; car la nature n'a rien fait pour l'homme seul; elle a attaché notre existence à celle de la société. Enfin Rousseau s'indigne des vices de la civilisation et la rejette, tandis que toutes les pensées de Bernardin de Saint-Pierre tendent à perfectionner les vertus sociales. Tous deux veulent, il est vrai, vivre au sein de la nature; mais le premier dans un désert, et le second dans un village et au milieu de sa famille.

Quant à la raison, à la vérité, à la sagesse, j'en vois bien les noms dans les écrits de Rousseau, mais j'en cherche en vain les effets. Malheur à ceux qui lui donnent leur âme! car c'est notre âme qu'il nous demande, et pour la précipiter dans un abîme d'illusions et de contradictions. Ennemi de tout ce qui est, il faut le mettre d'accord avec lui-même avant de s'accorder avec lui; il le faut écouter, non le croire. Si vous êtes sage, songez donc en le lisant aujourd'hui à ce qu'il vous disait hier. Tant de propositions opposées, de paradoxes bizarres doivent éveiller vos doutes et vous avertir du danger. L'écrivain qui vous enflamme pour le mensonge peut vous faire admirer la supériorité de son éloquence; mais il vous prouve en même temps la faiblesse de ses argumens et la nullité de votre raison.

Il est des inspirations presque divines qui ne nous séparent jamais de la vertu et qui sont entendues de tous les hommes. Si Jean-Jacques Rousseau subjugue la raison et la trompe, Bernardin de Saint-Pierre tou-

che le cœur et cherche à l'éclairer. Chaque émotion lui fait découvrir une vérité, chaque objet de la nature un bienfait. Ce n'est pas la parole d'un maître qui vous reproche vos erreurs; c'est celle d'un ami qui craint lui-même de se tromper, qui vous prévient de son ignorance, qui doute, il est vrai, de la sagesse des philosophes, mais qui doute encore plus de la sienne. Son éloquence est une partie de son âme, elle en a la douceur, elle ne sert qu'à en exprimer les sentimens. Dans la guerre qu'il déclare aux incrédules, son unique but est de les conduire au bonheur : il ne veut pas écraser ses ennemis, il veut les émouvoir et les convaincre. On sent que ce n'est pas pour l'honneur de la victoire qu'il combat, mais qu'il éprouverait une joie infinie s'il ramenait un seul de ses adversaires à la vérité. Il dit : Étudiez la nature! aimez les infortunés! adorez la Providence! soyez heureux!

Jean-Jacques, au contraire, méprise les hommes que Bernardin de Saint-Pierre veut éclairer : ce qu'il soutient le mieux c'est l'erreur, ce qu'il redoute le plus c'est la vérité. La résistance blesse son orgueil : il ne sait rien apprendre d'elle. Il veut étonner, subjuguer, éblouir; l'ironie amère, l'invective éloquente, la véhémence, le mépris, voilà ses armes. Il faut que son adversaire tombe à ses pieds, qu'il reste muet d'admiration, ou qu'il meure de honte. Dans cette lutte il vous repousse, il vous outrage, il vous écrase. Sa parole est un ordre, il faut lui céder ou être haï. Il dit : Aimez-moi, honorez-moi, croyez en moi, je suis la vérité!

Le trait caractéristique de leur génie, c'est que Jean-Jacques s'isole et rapporte toutes ses spéculations à un

seul homme, qui est souvent lui-même, tandis que Bernardin de Saint-Pierre étend les siennes à la nature et au genre humain. S'il écrit de l'éducation, ce n'est pas de celle d'un enfant, c'est de celle des peuples; s'il parle de la science, c'est en généralisant ses bienfaits pour le bonheur de tous. Ses vues politiques embrassent le globe entier, qu'il réunit par le commerce, par l'intérêt et par l'amour. Il lui est démontré que les nations sont solidaires, que la sagesse d'une seule pourrait se répandre sur toutes les autres, et que sa patrie doit avoir un jour cette heureuse influence, parce qu'elle règne sur l'Europe et l'Europe sur le monde. Son livre serait encore utile aux habitans des Indes et de la Chine, à ceux qui errent sur les bords de la Gambie et de l'Amazone. Il n'en est pas de même des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau. Comment généraliserez-vous ses idées? Fonderez-vous des peuplades de sauvages et d'ignorans? Un homme peut renoncer aux sciences et se croire sage; mais une nation ne renoncerait pas à ses lumières sans renoncer à sa prospérité. Osez proposer le Contrat Social à une ville plus grande que Genève, et ces lois si savamment méditées ne produiront que d'effroyables révolutions. Donnez à un peuple le plan de l'éducation de l'Émile, et ce beau traité devient illusoire. Jean-Jacques n'a voulu élever qu'un homme, et ce sont les nations que Bernardin de Saint-Pierre voulait former.

Ce n'est pas qu'il n'y ait dans les ouvrages de Rousseau quelques idées fondamentales qui peuvent servir au bonheur de tous, mais il les trouve en développant des systèmes qui ne peuvent servir qu'au bonheur d'un seul; au contraire, c'est toujours en partant

d'une idée utile au genre humain que Bernardin de Saint-Pierre nous enrichit d'nne multitude d'observations qui peuvent assurer le bonheur de chacun.

Mais un dernier point de comparaison se présente. Tous deux ont beaucoup parlé des femmes, et tous deux par des moyens opposés ont captivé leurs suffrages. Rousseau attaque sans cesse leur frivolité, leur inconstance, leur coquetterie; personne n'en a dit plus de mal et n'en a été plus aimé : il les traite de grands enfans, il se plaît à les montrer faibles; les plus parfaites succombent dans ses écrits. Vainement il emploie des volumes pour former l'épouse d'Émile : à quoi bon tant d'apprêts, tant de soins, tant de sollicitudes? le fruit de ce chef-d'œuvre d'éducation est l'infidélité de Sophie. Cependant toutes ses accusations ne peuvent éteindre l'enthousiasme qu'il inspire; les femmes lisent malgré lui au fond de son âme : ce sont les reproches de l'amour et non de la haine; il les décrie et les adore, il les blâme et les rend aimables, il les accable et les déifie; et, dans ses emportemens les plus terribles, on reconnaît le langage d'un amant qui veut, mais en vain, rompre ses chaînes. Il est comme ce Sauvage qui, voyant du feu pour la première fois, réjoui de sa chaleur et de sa lumière, s'en approcha pour le baiser; mais, en ayant été brûlé, il le maudissait, le priait, l'adorait, ne sachant si c'était un démon ou un dieu.

Bernardin de Saint-Pierre a plus de douceur sans avoir moins de passion. Les femmes apparaissent dans ses écrits telles que nous les voyons dans les rêves de notre adolescence, parées de leur beauté virginale et ne tenant à la terre que par l'amour. C'est sous leur

douce influence qu'il voudrait replacer l'homme pour le ramener à la vertu : il ne voit que leur pureté, il ne peint que leurs grâces, il n'aime que leur innocence. Rousseau consume notre âme par l'exemple de Julie oubliant tout dans les bras de son amant; Bernardin de Saint-Pierre nous pénètre d'un sentiment divin en nous offrant la douce image de Virginie. Aucun souffle ne ternit cette fleur délicate, qui répand les parfums du ciel. Elle aime de l'amour des anges, et sa dernière action est sublime, car, au moment où elle peut espérer d'être heureuse, elle donne sa vie pour ne pas manquer à la pudeur. Ainsi les tableaux de Bernardin de Saint-Pierre ont toujours quelque chose d'idéal, sans cependant jamais sortir de la nature; il est comme ces statuaires des temps antiques qui reproduisaient la figure humaine avec des proportions si parfaites, que sous une forme mortelle on reconnaissait une divinité. Rousseau fut donc l'ami et non le maître de l'auteur des Études; et, s'il eut plus de talent et d'éloquence, il eut aussi moins de naturel et moins de grâces.

Un de ces génies privilégiés que Dieu envoie de temps à autre pour faire entendre sa pensée aux hommes, une de ces intelligences supérieures, destinées à offrir à la terre le spectacle des vertus antiques sous l'image touchante de la piété et de l'humilité chrétienne, Fénélon, tel fut, selon nous, le divin modèle que choisit Bernardin de Saint-Pierre; c'était aussi celui de Jean-Jacques, et l'amour du maître ne fut pas le lien le moins fort de l'affection mutuelle des disciples. Tous deux reconnaissaient la supériorité de Fénélon, et l'on voit assez qu'en parlant de ses écrits

ils sont prêts à dire de lui ce que Stace disait de Virgile : « Ne cherchons point à l'égaler, contentons-» nous de le suivre de loin en baisant ses traces. »

La lecture de Télémaque inspira le premier ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre, et il ne lui manqua que d'achever l'Arcadie pour mériter une gloire peut-être égale à celle de Fénélon. Il avait à peindre la même époque et les mêmes malheurs, ceux qui suivirent la chute de Troie, mais il pénétrait chez des peuples à qui ces grands événemens étaient restés inconnus, les uns à cause de leur barbarie, les autres à cause de leur innocence, ce qui devait donner une grande nouveauté à son poème. Les images champêtres de l'Arcadie, le tableau de la Gaule sauvage et de l'Égypte, corrompue lui offraient aussi le moyen de mettre en action toutes les théories qu'on trouve éparses dans le Télémaque sur l'éducation des enfans et le gouvernement des peuples; théorie qu'il développa plus tard dans les Études, comme on peut le voir en rapprochant l'Étude XIV qui traite de l'éducation nationale, d'un passage du Télémaque sur le même sujet [1]. Forcé par la mauvaise fortune de renoncer à l'Arcadie et de cueillir, suivant son expression, le fruit encore vert, il réunit les débris de son poème pour en composer les Études; mais, en changeant de dessein, il resta disciple fidèle, car ce dernier ouvrage n'est, pour ainsi dire, que le développement du beau traité de Fénélon sur l'existence de Dieu. L'âme religieuse de Fénélon avait dirigé l'étude de la nature vers son premier principe. Le génie éminemment observateur de Bernardin de Saint-Pierre fut frappé

[1] Livre XIV.

de cette pensée, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il y avait plus de véritable savoir dans cet axiome populaire : *Dieu n'a rien fait en vain*, que dans tous les livres des savans. Voyez en effet combien ce principe s'étend et fructifie sous sa main; comment il conduit l'auteur de découverte en découverte; comment il lui fait en même temps saisir la beauté éternelle des choses les plus communes, et l'heureux rapport de toutes ces choses avec Dieu et les hommes. Non-seulement il puise dans cette source de vérité, mais encore il enseigne la route à qui sait y puiser : c'est ainsi que son livre nous ouvre un horizon enchanteur qui n'a d'autres bornes pour le génie que celles de la nature.

Mais ce qui rapproche surtout Bernardin de Saint-Pierre de Fénélon, c'est la douceur de son langage et celle de sa morale. Il avait appris de son maître que la religion vient de la bonté de Dieu, qu'elle est dans le cœur humain, qu'elle naît de la reconnaissance; et le plus bel éloge qu'on puisse faire de ses écrits, celui-là même qu'on donne à ceux de Fénélon, c'est qu'il est impossible de les lire sans éprouver un goût plus vif pour la vertu et un redoublement de confiance en Dieu. Ah! sans doute, en traçant l'apologie du christianisme dans un siècle où l'on n'applaudissait qu'aux blasphèmes de l'athéisme, il sentit toute la dignité de sa mission; aussi fut-il sublime, et c'est ainsi qu'il échappa à la condamnation que le siècle menaçait de porter contre lui. Il faut l'entendre parler de cette religion, qui « seule a connu que nos pas-» sions infinies étaient d'institution divine. Elle n'a » pas, dit-il, borné dans le cœur humain l'amour à » une femme et à des enfans, mais elle l'étend à tous

» les hommes; elle n'y a pas circonscrit l'ambition » à la gloire d'un parti ou d'une nation, mais elle » l'a dirigée vers le ciel et l'immortalité; elle a voulu » que nos passions servissent d'ailes à nos vertus. Bien » loin qu'elle nous lie sur la terre pour nous rendre » malheureux, c'est elle qui rompt les chaînes qui » nous y tiennent captifs. Que de maux elle y a adou- » cis! que de larmes elle y a essuyées! que d'espéran- » ces elle a fait naître, quand il n'y avait plus rien à » espérer! que de repentirs ouverts au crime! que » d'appuis donnés à l'innocence! Ah! lorsque ses au- » tels s'élevèrent au milieu de nos forêts ensanglantées » par les couteaux des druides, que les opprimés » vinrent en foule y chercher des asiles, que des en- » nemis irréconciliables s'y embrassèrent en pleu- » rant, les tyrans émus sentirent, du haut des tours, » les armes tomber de leurs mains; ils n'avaient » connu que l'empire de la terreur, et ils voyaient » naître celui de la charité. Les amans y accoururent » pour y jurer de s'aimer, et de s'aimer encore au- » delà du tombeau : elle ne donnait pas un jour à » la haine, et elle promettait l'éternité aux amours. » Ah! si cette religion ne fut faite que pour le bon- » heur des misérables, elle fut donc faite pour celui » du genre humain [1]! »

Ne semble-t-il pas que l'âme du maître ait passé dans celle du disciple? Et comment se refuserait-on à reconnaître l'influence de Fénélon dans un livre qui renferme une multitude de morceaux semblables? Aussi les philosophes ne pardonnèrent à l'auteur ni sa vertu, ni son éloquence, ni sa gloire. Ne pouvant ré-

[1] *Études de la Nature*, tome II, p. 133.

futer ses principes, ils essayèrent d'en affaiblir l'effet en publiant que le clergé lui faisait une pension, voulant montrer une âme vénale où l'on voyait une âme religieuse. Il y avait bien quelque chose de vrai dans cette accusation. L'auteur aurait pu obtenir cette pension, s'il avait voulu la demander à l'assemblée générale du clergé. On le lui fit même proposer; et, pour lui offrir cette honorable récompense, on ne demandait que son aveu. Mais, loin de le donner cet aveu, il s'opposa aux démarches de l'archevêque d'Aix qui jouissait alors d'une puissante influence. « Je ne veux, disait-il, ni qu'on puisse soupçonner ma plume d'être vénale, ni la mettre à la solde d'aucun corps. » Ainsi chaque calomnie dont on a tenté de flétrir ce grand écrivain, nous fera découvrir une action honorable. Que les méchans n'espèrent rien de ce qui nous reste à dire! Caton, le plus sage des hommes, fut accusé quarante-quatre fois, et ces accusations n'eurent d'autre résultat que de forcer ses ennemis à reconnaître quarante-quatre fois sa vertu.

Si donc il suffisait de toucher et de convaincre pour faire aimer la vérité, il n'y aurait plus d'incrédules: le livre de Bernardin de Saint-Pierre eût anéanti l'erreur. Mais la vérité ne fait plus de prodiges : tout ce qu'on peut en attendre, elle le fit alors. On peut dire que ce livre attira à M. de Saint-Pierre les hommages de l'Europe entière. Les hommes les plus savans de France et d'Angleterre lui écrivirent pour le féliciter de ses découvertes, et l'engagèrent à continuer ses sublimes spéculations. Les grands, dans l'espoir de tourner au profit de leur plaisir son goût pour la campagne, le pressaient de venir habiter leurs châteaux.

Plusieurs mères, touchées de ses idées sur le mariage, lui offrirent la main de leurs filles. Les malheureux, attirés par son épigraphe, venaient à lui avec des passages de son livre, et lui demandaient des secours qu'il était hors d'état de leur donner. D'autres, lui croyant du crédit, le priaient de solliciter pour eux, ou de leur enseigner les moyens d'acquérir sans peine des honneurs et des richesses; mais, voyant qu'il ne voulait leur apprendre qu'à se passer de ces faux biens, ils se retiraient en murmurant et l'accusaient d'égoïsme et d'insensibilité. Enfin on lui écrivait de tous côtés : son temps eût à peine suffi à répondre aux lettres de sollicitations ou de complimens; et, dans l'espace d'un an, il paya pour plus de deux mille francs de ports de lettres. Chacun avait la prétention d'établir avec lui une correspondance réglée, et, lorsqu'il tardait à répondre, on ne manquait pas de lui récrire pour se plaindre de son impolitesse. Obligé de fermer sa porte, et de laisser à la poste la plupart de ces lettres, il ne tarda pas à éprouver les atteintes de la calomnie. Ce consolateur, ce bienfaiteur des hommes ne fut plus qu'un être injuste et bizarre, un hypocrite qui ne se disait l'ami de la nature que pour être plus à son aise l'ennemi de la société. Ses plus zélés partisans se changèrent en cruels détracteurs; les philosophes aidaient à la médisance; et, n'ayant pu en faire un esclave ou un flatteur, ils essayaient d'en faire un Paria.

Ces tristes efforts de l'envie et de la sottise ne purent cependant détruire sa tranquillité. « Il me semble, disait quelquefois M. de Saint-Pierre, qu'il y ait en moi plusieurs étages où mon âme habite successivement.

J'aime naturellement le fond de la vallée, je m'y repose des maux de la vie; mais, lorsqu'on vient m'y troubler, mon âme s'élève par degrés au-dessus de tout ce qui voudrait l'atteindre. Si le malheur augmente, je m'élance au sommet de la montagne, et, loin de la vue des hommes, je m'y réfugie dans un monde où je ne suis plus en leur pouvoir. »

Parmi les lettres qu'on lui adressait de toutes parts, il y en avait de si romanesques, qu'on les croirait l'œuvre de l'imagination. Telle est surtout celle d'une demoiselle de Lausanne qui, se laissant charmer à la lecture des Études, écrivit aussitôt à l'auteur pour lui proposer sa main. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que sa mère autorisait sa démarche et joignait sa prière à la sienne. Cette demoiselle était jeune, belle et riche : elle le disait naïvement; mais elle était protestante et ne voulait point épouser un catholique, ce qu'elle disait avec la même naïveté. *Je veux*, écrivait-elle, *avoir un mari qui n'aime que moi, et qui m'aime toujours. Il faut qu'il croie en Dieu, et qu'il le serve à ma manière..... Je ne voudrais pas être votre femme, si ce n'était pour faire ensemble notre salut.*

Ce dernier sentiment avait quelque chose de délicat, que M. de Saint-Pierre ne manqua pas de remarquer dans sa réponse, mais sans s'expliquer sur l'objet principal. Il terminait sa lettre par ces mots : *Je pense comme vous; et, pour aimer, l'éternité ne me paraît pas trop longue. Mais, avant tout, il faut se connaître et se voir dans ce monde.*

L'article de la religion n'étant pas réglé, la jeune personne recommença ses sollicitations, en chargeant une de ses amies, qui habitait Paris, de faire expliquer

M. de Saint-Pierre. Celle-ci traita la difficulté légèrement, comme si rien ne lui eût paru plus naturel. « Vous avez écrit, lui dit-elle, qu'il y avait douze portes au ciel. — Cela est vrai. — Vous avez dit que les oiseaux chantaient leurs hymnes, chacun dans son langage, et que tous ces hymnes étaient agréables au Créateur : ainsi vous vous ferez protestant et vous épouserez mon amie. — Ah! Madame, reprit Bernardin de Saint-Pierre, vous avez beau vouloir me prendre par mes propres paroles, je n'ai jamais dit qu'un rossignol dût chanter comme un merle; je ne changerai donc ni de religion ni de ramage. » La négociation en demeura là.

Ce ne fut que plus de quatre ans après, en 1788, que M. de Saint-Pierre donna *Paul et Virginie*. Ce petit ouvrage était depuis long-temps dans son portefeuille, et le mauvais succès d'une lecture de société avait même failli le lui faire jeter au feu avec tous ses papiers. Nous nous arrêterons un instant sur cette circonstance qui nous force de revenir sur nos pas.

Au moment de son départ de Prusse, le prince Dolgorouki, ambassadeur de Russie à Berlin, lui remit une lettre pour le banquier Germany, beau-frère de M. Necker. Cette lettre contenait un si bel éloge du porteur, qu'elle le fit accueillir avec empressement. Dans la suite, malgré les voyages qui l'éloignèrent et son amour pour la solitude, il continua toujours de voir, de loin à loin, madame Germany, qui l'attirait par les charmes de sa conversation, et par une extrême ressemblance avec la princesse qu'il avait aimée en Pologne. On disait de madame Germany, qui était étrangement bossue, que la nature lui avait donné,

avec la tête d'un ange, la langue et la queue d'un serpent : triple allusion qui exprimait fort bien la beauté de ses traits, la difformité de sa taille et la malice de son esprit. Il est vrai que ses railleries, toujours piquantes, auraient pu passer pour des méchancetés; mais M. de Saint-Pierre, en écoutant madame Germany, était si préoccupé du souvenir de la princesse, qu'incapable de voir ses défauts il louait quelquefois jusqu'à sa bonté. Madame Germany se moquait de son aveuglement, dont elle ne laissait pas d'être charmée. Elle disait de M. de Saint-Pierre : « Si je le laissais faire, il me persuaderait que ma bosse rend ma beauté plus touchante. Mais il faut lui pardonner : il croit ce qu'il dit, et ne flatte que ceux qu'il aime. » Ce dernier trait peint admirablement M. de Saint-Pierre : il n'y a que les femmes qui sachent saisir ainsi les nuances délicates de notre cœur.

Un jour qu'après une assez longue absence il rendait visite à madame Germany, une dame, dont la tournure était plus roide qu'imposante, entra sans se faire annoncer. Elle avait une robe de soie nacarat, les bras et le sein découverts, costume qui n'était d'usage qu'à la cour. « Ma sœur, lui dit madame Germany dès qu'elle fut assise, voilà un philosophe que je vous présente. Il ne ressemble en rien à ceux que vous connaissez; tâchez seulement de l'apprivoiser. Il est plein de mérite, et je me hâte de vous le dire, car il se donne autant de peine à cacher l'esprit qu'il a, que d'autres s'en donnent à montrer celui qu'ils n'ont pas. » Pendant ce discours, la figure de la dame nacarat n'avait rien perdu de sa dignité. M. de Saint-Pierre, un peu piqué de son air froid et protecteur, fit un profond sa-

lut et se disposait à se retirer, lorsque madame Germany lui rappela qu'il devait dîner avec elle. Bientôt on servit, et sa place fut désignée à côté de l'inconnue, à laquelle il trouvait plus de beauté que de physionomie, plus d'apprêt que de grâce, plus de prétentions que d'esprit. Elle ne conversait pas, elle discourait, et ses discours ressemblaient à une composition dont les effets sont prévus. Point de finesse dans les aperçus, point de netteté dans l'expression; dans tout ce qu'elle disait, il y avait quelque chose de personnel, et sa conversation était l'expression de sa vanité plutôt que celle de son esprit. En l'écoutant, on sentait qu'elle voulait être admirée, et l'on cherchait pourquoi. A l'autre bout de la table, il y avait un homme dont les manières étaient lourdes, les traits durs, le regard fixe et l'air préoccupé. Il parlait peu, n'écoutait pas, mangeait beaucoup, et on le servait avec une attention qui ressemblait à du respect. Vers le milieu du dîner, ce personnage demanda du café, en prit une tasse, et sans autre façon il sortit de table avec la dame nacarat, qui pria sa sœur de lui amener M. de Saint-Pierre. Il apprit alors qu'il venait de dîner avec M. et madame Necker. A ce nom il comprit les manières moitié protectrices, moitié dédaigneuses de ce couple singulier, qui s'enorgueillissait déjà du crédit qu'il n'avait pas encore. On sait que M. de Maurepas, séduit par les vues d'économie du financier de Genève, fut la première cause de son élévation. M. Necker arriva au ministère en écrasant son protecteur, et l'on peut dater de cette époque funeste les malheurs de la France. Cet homme, qui osa prendre sa présomption pour du génie, éveilla toutes les passions, excita tous les vices, accumula tous

by Google

les maux; sans prévoyance pour le jour, sans sagesse pour le lendemain, ses intentions n'eurent rien de perfide, mais il sembla ne chercher dans le pouvoir que des moyens de s'élever jusqu'à la noblesse, ou d'abaisser la noblesse jusqu'à lui. Jamais il ne put comprendre que la vertu est au-dessus des titres. Sa roture fut la plus grande de nos calamités; elle lui apprit à flatter le peuple pour se rendre nécessaire à la cour, et à tromper la cour pour captiver la faveur du peuple. Parvenu au plus haut degré du pouvoir, il n'y sentait que le regret amer de n'y être pas né. Comme ministre il publia des écrits administratifs qui, par leur ton sentimental et leur charlatanisme, révélaient son incapacité; comme financier, ses hautes conceptions se bornèrent à implorer du peuple, des dons patriotiques pour combler le déficit du trésor : c'était montrer la plaie et non la guérir. Incertain dans sa marche, changeant chaque jour de prétention, il voulut être l'idole de la France, le protecteur du prince, l'ami du peuple; mais, trahissant lui-même tous ses projets, et tombant par orgueil jusqu'au dernier degré de l'abjection, il finit, suivant l'expression énergique de Mirabeau, par se faire, quelques instans, le roi de la canaille.

Son élévation fut cependant regardée comme l'aurore du bonheur. M. de Saint-Pierre aussi se laissa éblouir par cette fausse lumière et fut entraîné de nouveau dans le tourbillon du monde. Il retrouva chez M. Necker une partie de la société qu'il avait laissée pesant les réputations et dirigeant les économistes chez mademoiselle de Lespinasse. Marmontel, Saint-Lambert, Laharpe, Delille y parlaient encore de littéra-

ture; mais déjà Suard, Morellet et mille autres qui consacraient leur plume aux disputes du jour, ne s'occupaient que des intérêts d'une prochaine révolution. Madame Necker, en habit de cour, bien que la cour fût pour elle un pays inconnu, régentait avec Thomas ce cercle de beaux-esprits et croyait le diriger. Seulement si M. de Buffon venait à paraître, il éclipsait tout par la puissance de son beau génie et de sa haute réputation. Madame Necker, fière avec juste raison de l'amitié de ce grand homme, qu'elle appelait son père, et qui était encore pour elle un grand seigneur, lui cédait le privilége de son fauteuil, et tant qu'il daignait occuper cette place d'honneur, on la voyait, humble disciple, tout empressée à recueillir ses moindres paroles et à commander le silence et l'admiration. Mais M. de Buffon laissait reposer son éloquence avec sa plume. Sa conversation était simple et pleine de locutions communes, quelquefois même triviales. Il se croyait quitte envers les oisifs du monde, dès qu'il leur avait montré sa belle figure et ses habits magnifiques. M. de Saint-Pierre, qui n'avait point encore publié les *Études*, serait resté ignoré au milieu de tant d'hommes célèbres, si l'abbé Arnaud, qui se ressouvenait de sa noble conduite chez mademoiselle de Lespinasse, ne s'était mis dans la tête de le faire valoir. Cet abbé aimait à se mettre en scène; c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un homme à l'effet : il loua donc tout haut M. de Saint-Pierre, parla de ses talens, de sa fermeté, de ses principes, et comme s'il n'eût pas cru lui-même à ses éloges, il alla, dès le lendemain, lui proposer d'écrire pour *la sainte ligue*, c'est-à-dire de composer des pamphlets en faveur de

l'administration de M. Necker, contre l'administration de M. de Maurepas. Notre philosophe lui répondit simplement que « ses principes n'ayant point varié, il ne pouvait ni vendre, ni prêter sa plume à aucun parti. » L'abbé Arnaud loua ce nouveau trait de sagesse, mais ni lui, ni ses amis ne purent le pardonner. Ce n'étaient point des hommes aussi sages qu'il fallait à madame Necker, qui cessa aussitôt de faire accueil à M. de Saint-Pierre : celui-ci, ne sachant à quoi attribuer un pareil changement, et se croyant encore victime de quelque calomnie, eut la bonne foi de composer un mémoire justificatif, qui dut bien faire rire cette femme ambitieuse, car on y reconnaît partout la sensibilité la plus vraie et la confiance d'une âme tendre qui ne demande qu'à s'épancher.

Cependant, peu de jours après, madame Necker écrivit à l'auteur pour lui demander une lecture de ses ouvrages; elle lui promettait pour auditeurs et pour juges les hommes qu'elle estimait le plus. M. Necker devait, par une faveur insigne, se trouver chez lui ce jour-là. Enfin, Thomas, Buffon, l'abbé Galiani, M. et madame Germany et quelques autres encore furent admis à ce tribunal, où M. de Saint-Pierre comparut le manuscrit de *Paul et Virginie* à la main. D'abord on l'écoute en silence, peu à peu l'attention se fatigue, on se parle à l'oreille, on bâille, on n'écoute plus; M. de Buffon regarde sa montre et demande ses chevaux; le plus près de la porte s'esquive; Thomas s'endort; M. Necker sourit en voyant pleurer les dames; et les dames, honteuses de leurs larmes, n'osent avouer qu'elles ont été intéressées. La lecture achevée, on ne loua rien; madame Necker critiqua seulement la con-

versation de Paul et du vieillard, cette morale lui avait paru ennuyeuse et commune; elle suspendait l'action et refroidissait le lecteur, c'était *un verre d'eau à la glace*. M. de Saint-Pierre se retira dans un état de découragement impossible à dépeindre; il crut son arrêt porté. L'effet de son ouvrage sur un pareil auditoire ne lui laissait aucune espérance pour l'avenir. Il ignorait qu'un écrivain inconnu ne peut attendre son succès que du public. Dans la société, les hommes qui ont de la réputation louent peu, de crainte de se compromettre; les autres ne jugent un livre que sur le nom de son auteur. Il resta donc persuadé que *Paul et Virginie*, que les *Études de la Nature*, que tous ses travaux, fruit de quatorze ans de patience et d'observations, n'étaient pas dignes de voir le jour. Dans le premier moment, et c'est ici un trait admirable de caractère, l'idée lui vint de brûler tous ses papiers, de renoncer aux sciences, à la littérature, et de s'appuyer du crédit de M. Necker pour obtenir une portion inculte des domaines du roi, afin de s'y établir avec quelques familles choisies dans la classe du peuple la plus pauvre. C'étaient ses projets de législation qui se reproduisaient sous une forme plus modeste. Son ambition se bornait alors à rendre une terre féconde et des hommes contens de leur sort. Heureusement, cette demande n'eut aucun succès, et il fut réduit à faire un roman [1] de sa colonie, comme il en fit un de sa république.

Il était encore accablé de ce double échec, lorsqu'un homme de génie, le peintre Vernet, vint ranimer son courage et le rendre à ses études chéries. Cet artiste célèbre montait souvent dans le petit donjon que M. de

[1] Voyez la Pierre d'Abraham.

Saint-Pierre occupait alors, rue Saint-Étienne-du-Mont. Le hasard l'y ayant conduit quelques jours après la funeste lecture de *Paul et Virginie*, il trouva son ami dans un abattement extrême; et le pauvre solitaire, le cœur plein de sa mésaventure, ne se fit pas prier pour la raconter. Elle surprit Vernet, qui avait entendu plusieurs fragmens des *Études*, et qui voulut juger un ouvrage sorti de la même plume. M. de Saint-Pierre ne cède qu'avec peine à ses instances, mais enfin il prend son manuscrit qui, depuis le jour fatal, était resté roulé sur le coin de sa table, et il commence sa lecture. Vernet l'écoute d'abord avec méfiance, mais le charme ne tarde pas à agir sur lui : à chaque page il se récrie. Jamais il n'entendit rien de si neuf, de si pur, de si touchant! La description de ces climats lointains développe à ses yeux une nature nouvelle! Les jardins d'Éden ont moins de fraîcheur; les amours d'Adam et d'Ève ont moins de grâce et d'innocence! C'est le pinceau de Virgile! c'est la morale de Platon! Bientôt il ne loue plus, il pleure. Il partage les transports de Paul au départ de Virginie; il ne trouve plus d'expressions assez fortes pour rendre ce qu'il éprouve. On arrive au dialogue du vieillard; M. de Saint-Pierre propose de passer outre, et raconte l'effet qu'il a produit sur madame Necker. Vernet ne veut rien perdre; il prête toute son attention, et bientôt son silence devient plus éloquent que ses larmes et ses éloges. Enfin, la lecture s'achève; Vernet, transporté, se lève, embrasse son ami, le presse sur son sein : « Heureux génie! charmante créature! s'écriait-il, la beauté de votre âme a passé dans votre ouvrage. Ah! vous avez fait un chef-d'œuvre! Gardez-vous bien de retrancher le dialogue

du vieillard : il jette dans le poème de la distance et du temps; il sépare les détails de l'enfance du récit de la catastrophe, et donne de l'air et de la perspective au tableau : c'est une inspiration de l'avoir placé là! Mais combien ce site étranger a de charmes par sa beauté naturelle! et avec quel art l'action se trouve liée au fond du paysage! Non-seulement on croit avoir vécu avec ces aimables enfans, mais on croit avoir entendu le ramage de leurs oiseaux, cultivé leur jardin, joui de la beauté de leur horizon, parcouru leur univers! Mon ami, vous êtes un grand peintre, et j'ose vous prédire la plus brillante renommée! » Ces éloges, qui faisaient entendre d'avance à M. de Saint-Pierre le jugement de la postérité, le pénétrèrent de joie, et lui rendirent cette confiance qu'un excès de modestie fait perdre quelquefois au talent, et qu'une conscience secrète lui rend presque malgré lui. Il disait du fond de son cœur : « Mon Dieu, pardonnez-moi de ne m'être point fié à vous. » Ce jour fut pour lui un jour de bonheur. Après s'être long-temps promené avec Vernet, il le quitta sur les boulevards, à l'entrée de la rue Saint-Victor. Il revenait seul dans cette rue, lorsqu'il fut surpris par une averse; comme il hâtait sa marche pour chercher un abri, de longs éclats de rire attirèrent son attention. Il ne voyait cependant qu'une petite fille qui accourait à lui, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière. Mais bientôt il s'aperçut que ce jupon servait d'abri à deux têtes charmantes animées par la course et par la joie. On voyait briller sous ce parapluie de leur invention des regards contens et des joues de roses. En rentrant chez lui, il ajouta cette jolie scène à sa pastorale, et ceci est un trait caractéris-

tique de ce génie observateur. Il ne savait décrire que ce qu'il avait vu : mais quelle riante imagination ne fallait-il pas pour voir, dans les jeux de deux enfans du faubourg Saint-Marceau, un tableau digne du pinceau de l'Albane!

Le succès de *Paul et Virginie* surpassa l'attente même de Vernet. Dans l'espace d'un an, on en fit plus de cinquante contrefaçons. Les éditions avouées par l'auteur furent moins nombreuses; mais elles suffirent pour le mettre en état d'acheter une petite maison avec un jardin, situé rue de la Reine-Blanche, à l'extrémité du faubourg Saint-Marceau : véritable chartreuse dont aucun bruit, aucun voisin ne troublait la solitude. C'est du fond de cette retraite que l'auteur assista, pour ainsi dire, aux premiers mouvemens de cette révolution qui devait faire tant de mal à sa patrie et au genre humain. Il l'avait vue de loin sortir de l'antre de l'athéisme, s'élever autour du trône et des autels, et de là se répandre sur les chaumières qu'elle remplit de ses ténèbres. Mais vainement il avait cherché à ramener sur la France quelques rayons de la lumière céleste; leurs clartés brillaient aux yeux innocens et laissaient la multitude dans l'obscurité. Au moment où le royaume se divisait en deux partis, dont l'un voulait faire une république, et l'autre conserver la monarchie, il se hâta de rappeler au peuple les anciennes obligations qu'il avait à son roi. Ces observations furent publiées dans les journaux [1]; mais comment auraient-elles été entendues au milieu de tant de volontés coupables! Dans les jours de désordre, on ne vous demande pas

[1] Il les recueillit ensuite dans le Préambule des *Vœux d'un Solitaire*.

de suivre votre conscience, mais de suivre un parti; il faut penser comme les autres, sous peine d'être déshonoré. « Que me parlez-vous de modération! s'écrie le soldat en marchant au combat; ma vertu, en ce moment, est de tuer mon ennemi. » Telle fut la réponse des factions à l'écrit de Bernardin de Saint-Pierre. Aussi disait-il que ce qui l'avait le plus étonné dans la révolution, c'était qu'on eût fait un crime de la modération. Cependant il persistait dans ses principes. Le duc d'Orléans, qui lui avait accordé une petite pension, voulant mettre sa reconnaissance à l'épreuve, le fit solliciter d'écrire en sa faveur; Bernardin de Saint-Pierre lui renvoya le brevet de sa pension, et publia *les Vœux d'un Solitaire*, qu'il adressait à Louis XVI.

Cet ouvrage n'est point un traité de politique; ce sont des méditations morales dans le genre de Platon; ce sont les vœux d'une âme pieuse qui fait entendre le langage de la vertu, à une époque où l'on ne voulait plus écouter que celui des passions. Il y avait même tant de trouble dans toutes les âmes, que le but du livre ne fut saisi que par un très-petit nombre de lecteurs. Ce but était de concilier les idées nouvelles avec les anciennes, afin d'empêcher la destruction totale de tout ce qui avait été. On peut reprocher à l'auteur une grande inexpérience des choses; mais quelle expérience humaine eût pu faire deviner en 89 ce qui devait arriver en 93? et ne fallait-il pas traverser cette époque pour pouvoir dire des hommes de la révolution : « Ils ne connaissent ni l'amitié, ni l'égalité, quoiqu'ils en parlent sans cesse : quand on » marche à côté d'eux, on devient leur ennemi; der-

» rière eux, leur esclave [1]. » Ajoutons : et partout leur victime. La forme de cet ouvrage est d'autant plus frappante, que les tableaux de la nature s'y trouvent toujours mêlés aux spéculations de la politique. On voit que les discordes civiles ne peuvent arracher l'auteur à ses douces méditations : tout l'y ramène comme malgré lui. C'est au bout de son jardin, sur un petit banc de gazon et de trèfle, à l'ombre d'un pommier en fleur, vis-à-vis d'une ruche dont les abeilles voltigent de tous côtés, que, venant à songer aux maux de la France, il s'écrie : « O heureuses les » sociétés des hommes, si elles avaient autant de sa- » gesse que celles des abeilles! » et il se met à faire des vœux pour sa patrie. Le doux repos de la nature lui inspire des pensées pour le repos du peuple; et les agitations de ce peuple, que tant de maux n'avaient pu encore assagir, le rappellent à la tranquillité de la nature.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur cet ouvrage. Le temps n'est pas venu de lui marquer sa place. Quel que fût notre jugement, il trouverait des contradicteurs; les passions, qui vivent encore, se hâteraient de prononcer à leur tour, et il ne faut pas leur donner cette occasion de juger un livre qui les condamne. Mais, en renonçant à parler des *Vœux d'un Solitaire*, nous ne pouvons nous empêcher d'en détacher une pensée qui devrait, selon nous, être gravée en lettres d'or sur toutes les places publiques : « Si, dans un » temps de trouble, dit l'auteur, chaque citoyen » rétablissait l'ordre seulement dans sa maison, l'or- » dre général résulterait bientôt de chaque ordre do-

[1] *Vœux d'un Solitaire.*

» mestique. » Il nous semble qu'il y a plus de raison et de bon sens dans cette seule pensée que dans les dix millions de brochures que la révolution a fait éclore.

Deux ans après la publication des *Vœux d'un Solitaire*, en 1791, Bernardin de Saint-Pierre donna *la Chaumière indienne*. On a dit que ce petit conte était une satire des académies, du clergé et de la religion. Quant à moi, je ne puis y voir que des pages consolantes. Comment l'auteur aurait-il attaqué la religion, lorsqu'il voulait ouvrir un refuge au malheur? Voyez ce pauvre Paria, vil rebut de la nature, errant parmi les tombeaux, sans patrie, sans famille; il n'est pas seulement rejeté de la société, c'est un être abject dont la présence déshonore, dont le souffle est une souillure. Il n'ose approcher de ses semblables, il n'ose se montrer au jour; on peut le tuer comme une bête féroce : c'est l'homme tel que les hommes le font. Courbé sous le poids du mépris, de l'abandon, de l'infamie, il relève son front, et semble dire aux infortunés : Malgré tant de misères, il est encore possible d'être heureux!

Il y avait une chose qu'il désirait passionnément; c'était de voir quelques villes. Il admirait de loin leurs remparts et leurs tours, le concours prodigieux des barques sur leurs rivières et des caravanes sur leurs chemins. Il se disait : « Une réunion d'hommes » de tant d'états différens, qui mettent en commun » leur industrie, leurs richesses et leur joie, doit faire » d'une ville un séjour de délices. » Une nuit il pénètre furtivement dans les murs de Delhi; en quelques heures le hasard le rend témoin des événemens les plus tragiques, des crimes les plus inouïs. Il voit

le supplice des traîtres, les soucis des grands, les misères du peuple; et, s'échappant avec peine de cet affreux chaos, il s'écrie douloureusement : « J'ai donc » vu une ville! » puis, les yeux pleins de larmes, il tombe à genoux et remercie le ciel qui, « pour lui » apprendre à supporter ses maux, lui en a montré » de plus intolérables que les siens. »

Telle est la grande leçon de ce livre. Il nous invite à vivre avec le malheur comme avec un ami qui doit nous rendre sages. Dans Paul et Virginie l'auteur cherchait à nous rappeler aux lois de la nature, au bonheur de la famille par le tableau de l'innocence et de la vertu. Dans la Chaumière indienne il veut arriver au même but, en nous offrant le spectacle des calamités de toute espèce qui affligent les sociétés. L'un nous enseigne ce que nous devons fuir, et l'autre ce que nous devons rechercher. Paul et Virginie nous fait descendre vers les choses simples et vulgaires, pour y trouver le repos; la Chaumière nous élève vers les choses du ciel, pour nous placer au-dessus de tous les maux de la vie. C'est le livre qui console, comme Paul et Virginie est le livre qui fait aimer. Ah! sans doute il a bien mérité des hommes, celui qui est venu leur dire : « Il ne faut, pour être sage, qu'un cœur » pur; et, pour être heureux, qu'une simple cabane.»

Ceux qui ne voient dans cet ouvrage qu'une satire ingénieuse, où l'on trouve la légèreté et la malice de Voltaire, auront sans doute quelque peine à le considérer sous ce nouveau point de vue. Qu'ils lisent donc l'anecdote suivante, et qu'ils apprennent d'un infortuné si l'auteur a bien rempli son épigraphe : *Miseris succurrere disco.*

En 1795, au moment de la plus affreuse disette, un jeune homme, qui ne trouvait point à vivre dans son pays, vint à Paris pour y chercher un emploi. Il fut quelque temps instituteur dans une école publique; mais bientôt, privé de sa place, il tomba dans la plus profonde misère. Perdu dans cette ville immense où il n'avait pas un ami, sans argent, sans espérance, il avait conçu le projet criminel de terminer ses jours, lorsque le hasard fit tomber la Chaumière entre ses mains. Il lut ce livre, et en le lisant il se sentit consolé. Étonné de pouvoir encore être heureux, il prit la résolution d'abandonner la ville et d'aller, à l'exemple du Paria, demander aux champs un peu de nourriture. Le pain était alors d'une si grande rareté, que depuis long-temps il n'avait pu s'en procurer un morceau. L'infortuné erra quelques jours aux environs de Paris, vivant de racines et se reposant à l'abri des arbres qui n'avaient point alors de fruits. Un jour, exténué de besoin, il entre dans Rambouillet et s'assied sur le seuil d'une porte où il reste évanoui. On le transporte à l'hospice et tous les secours lui sont prodigués; mais les sources de la vie étaient épuisées, et vingt-quatre heures après il n'était plus. Au moment d'expirer il fit appeler le juge-de-paix, et, lui ayant confié ses malheurs, il déposa entre ses mains le petit volume de la Chaumière, en le priant de vouloir bien le renvoyer à son auteur. « Cet » ouvrage m'a épargné un crime, dit-il; il m'a donné » la force de supporter bien des maux. Je désire que » son auteur sache que je lui dois de mourir repen» tant et consolé. » Ainsi ce grand tableau du sage de Rome, s'encourageant à mourir par la lecture de Pla-

ton, s'efface devant le tableau si touchant d'un malheureux en proie à toutes les détresses humaines, et qui se décide à vivre en lisant la Chaumière indienne. Il est plus difficile de vivre comme le Paria, que de mourir comme Caton.

Cette anecdote nous a fait anticiper de quelques années sur le récit des événemens. Il faut donc revenir sur nos pas jusque vers le milieu de l'année 1792. L'auteur commençait à recueillir quelques fragmens des *Harmonies*, lorsque la sagacité de Louis XVI et la faveur publique le tirèrent de sa solitude, pour ainsi dire, malgré lui. Il fut nommé intendant du Jardin des Plantes et du Cabinet d'Histoire naturelle. On sait que l'infortuné monarque lui dit en le voyant : « J'ai lu vos ouvrages; ils sont d'un honnête homme, » et j'ai cru nommer en vous un digne successeur de » Buffon. » Éloge qui ne pouvait être ni plus grand, ni mieux mérité, suivant ces belles paroles de Pope, qu'*un honnête homme est le plus noble ouvrage de Dieu.*

Son premier soin fut de faciliter l'étude des richesses qui lui étaient confiées, en ouvrant tous les jours aux naturalistes le Cabinet d'Histoire naturelle, qui jusqu'alors n'avait été ouvert que deux fois la semaine. Il proposa d'y joindre une bibliothèque pour les étudians et un journal pour les professeurs : ces divers projets furent réalisés plus tard, ainsi que celui de l'établissement d'une ménagerie, dont Bernardin de Saint-Pierre avait le premier conçu l'idée [1], mais sur un plan aussi vaste que pittoresque; car elle devait

[1] Voyez le Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin des Plantes.

renfermer des volières plantées de toutes sortes de végétaux, des viviers d'eaux courantes, des étables bien aérées et jusqu'à de sombres cavernes appropriées aux bêtes féroces. Le malheur des temps ne permit pas à Bernardin de Saint-Pierre de réaliser ces brillans projets. Obligé de songer aux choses de première nécessité, il fit construire dans l'espace d'un an deux serres et deux bassins d'arrosage, sur les économies de son administration; et, lorsqu'il abandonna l'intendance, il était pauvre et avait fait le bien.

Au milieu de ses travaux, il éprouvait chaque jour davantage le besoin d'avoir une compagne de ses peines et de sa joie. Sa fortune jusqu'alors avait été trop mauvaise pour qu'il pût songer à se marier, et son âge commençait à lui faire craindre de trouver difficilement une femme telle que son cœur la souhaitait. Cependant une jeune personne dont, sans le savoir, il avait troublé le repos, devait bientôt fixer son choix. Mademoiselle Didot n'avait pu voir l'auteur de tant d'ouvrages qu'elle admirait, sans être profondément touchée; elle aima cette simplicité unie à un mérite si supérieur, ces vertus domestiques qui naissent tout naturellement des méditations les plus sublimes. L'amour est un feu qui rayonne de toutes parts : celui de mademoiselle Didot fut bientôt aperçu et partagé. Les parens de cette charmante personne virent ses dispositions avec joie et accueillirent la demande de Bernardin de Saint-Pierre avec transport. Mais la crainte de n'être pas assez aimé venait souvent troubler le bonheur de ce dernier. Il désirait une femme qui partageât son goût pour l'étude et pour la campagne; car dès-lors il songeait à quitter l'inten-

dance. Voici le fragment d'une lettre dans laquelle il exprimait ses craintes et ses espérances à celle même qui les faisait naître : c'est dans les choses les plus simples qu'on doit aimer à lire le secret des grandes âmes.

« Plus je vous connais, plus je trouve de raisons » de vous estimer et de vous aimer. Mais dois-je espé- » rer que vous serez heureuse avec un homme qui a » presque deux fois votre âge; qui, dans peu d'années, » entrera dans la carrière des infirmités, et qui re- » garde comme la plus douce perspective de sa vie » de la passer à la campagne, loin des hommes? Ver- » rez-vous sans regrets vos plus beaux jours s'écouler » dans la solitude? J'ai besoin d'un ami; le trouverai- » je en vous? Serez-vous cette moitié de moi-même, » ce cœur que j'ai tant de fois demandé à Dieu et sur » lequel il faut que je puisse reposer mon cœur?

» Consultez-vous vous-même sur tous ces devoirs; » car à votre âge ce ne sont pas des plaisirs. Vous êtes » jeune; vous pouvez trouver aisément un jeune » homme aimable. Pesez toutes ces considérations, et » si vous vous décidez, non d'après l'aveu de vos » parens, trop faciles à se faire illusion sur moi, mais » d'après votre propre cœur, à m'aimer pour moi- » même, à épouser tous mes goûts et à partager toutes » mes peines, vous serez ma consolation, ma joie et » le centre de tout mon bonheur. »

La réponse fut telle que M. de Saint-Pierre pouvait la désirer. Il épousa mademoiselle Didot. . . . . Depuis on osa accuser M. de Saint-Pierre de faire le malheur de la mère de ses en-

fans! L'envie croit tout, et, ce qu'il y a de pire, elle fait tout croire; plus ses inventions sont absurdes, plus elles ont de succès : celles-ci furent accueillies avec une espèce de fureur, et la mort même de celui qui en fut l'objet n'a pu en effacer les traces [1]. Il est encore aujourd'hui des personnes qui vous disent sérieusement que l'auteur de *Paul et Virginie*, le peintre des *Harmonies de la Nature* fit le malheur de sa femme. Si le mépris le plus profond ne devait pas être notre seule réponse, il nous suffirait, pour fermer la bouche aux calomniateurs, de publier les lettres si tendres, si touchantes, que ces deux époux s'adressaient pendant les plus petites absences; mais il faut craindre de faire un grand mal en voulant produire un petit bien, et ce serait un mal que de révéler des secrets intimes de famille qui d'ailleurs ont peu d'intérêt pour le public. Les lettres de ces heureux époux resteront la propriété de leurs enfans; et si, dans la famille de leur mère, il se trouve un seul calomniateur, ce sera à eux de répondre [2].

Qu'on nous permette cependant, à l'occasion de ce procès, de rapporter une anecdote qui nous semble peindre d'une manière piquante le caractère de notre auteur. Son beau-frère, Henri Didot, qui se trouvait, comme nous l'avons dit, dans la même position que lui, vint, quelques jours avant le jugement du procès, l'avertir qu'il était d'usage de faire une visite aux juges. Cette formalité n'était guère du goût de M. de

[1] Voyez le Supplément à la Vie de Bernardin de Saint-Pierre à la tête de la Correspondance.

[2] Ces lettres intéressantes sont publiées dans le troisième volume de la Correspondance.

Saint-Pierre; cependant il consentit, et le voilà cheminant avec Henri, l'un devisant des sciences, l'autre des beaux-arts, et tous deux oubliant leur procès. Arrivés à la porte du juge, M. de Saint-Pierre dit à son beau-frère : « Vous m'avez amené ici, mais c'est vous qui » parlerez. » Henri Didot se récrie; le juge arrive pendant la discussion, et M. de Saint-Pierre tâche de faire bonne contenance et d'expliquer les motifs de leur visite. Dès les premiers mots il s'embrouille; Henri Didot, qui s'en aperçoit, vient à son secours et ne parle pas plus clairement; bref, tous deux sortent de chez leur juge assez peu satisfaits de leur éloquence, mais fort contens d'en être quittes. On voit par ce trait que M. de Saint-Pierre était l'homme du monde le moins propre aux affaires. Il ne les considérait jamais que sous deux points de vue, le juste et l'injuste; toutes les nuances intermédiaires lui échappaient, et le plus souvent ce sont celles-là qui font triompher au barreau. Mais Dieu lui envoya un ami généreux qui défendit ses intérêts, et le délivra du soin de lire et de composer des Mémoires. M. Bellart fut son défenseur. Il nous est bien doux de consacrer ici la reconnaissance de M. de Saint-Pierre, qui voulait en éterniser le souvenir, en plaçant le nom de cet ami auprès de ceux de Taubenheim et de Duval, dans son roman de *l'Amazone*, comme Homère, au rapport de Plutarque, plaça le nom de ses hôtes dans les pages de son *Odyssée*.

Au moment du mariage de M. de Saint-Pierre, la tempête révolutionnaire éclatait de toutes parts, le règne des factieux venait de commencer. Ils s'avançaient en poussant des cris de liberté, ne s'apercevant pas de l'horrible destinée qui les pressait de frayer le chemin

à leurs propres bourreaux. Dès que M. de Saint-Pierre vit leur marche ambitieuse, il rompit avec eux, et ils devinrent ses ennemis. Le plus dangereux de tous fut le marquis de Condorcet : ce philosophe était en même temps géomètre, académicien, journaliste, représentant du peuple et président du comité d'instruction publique, le tout par amour pour l'égalité. Il fit à M. de Saint-Pierre le plus grand mal qu'un homme puisse faire à un autre homme en l'empêchant de faire le bien. A cette époque, on parlait de détruire la ménagerie de Versailles; M. de Saint-Pierre demanda qu'elle fût transportée à Paris; il prouva qu'il n'y avait qu'un semblable établissement à portée des naturalistes, qui pût offrir à la fois des moyens d'étudier les mœurs des animaux et les plantes qui leur conviennent; car on ne peut trouver aucune instruction sur leur instinct et leur sociabilité dans les relations des voyageurs, qui ne les observent qu'en les couchant en joue. Condorcet répondit à ces projets d'utilité publique par la destruction de la ménagerie de Versailles; tous les animaux rares furent tués : cet établissement eut aussi ses septembriseurs. Mais le savant géomètre ne s'en tint pas là, et il est curieux de rappeler de pareils faits pour l'instruction de la postérité. L'Europe l'entendit avec surprise demander à la tribune nationale de faire reconnaître comme incontestables les opinions scientifiques adoptées par l'Académie. Un des motifs de cette singulière proposition était d'obliger M. de Saint-Pierre d'approuver, au nom de la loi, les systèmes combattus dans les *Études*. Le philosophe voulait appuyer l'autorité de Newton par celle de la république, mais il n'eut pas le bonheur de réussir, et la France put

penser sans demander l'avis de l'Académie. Ce n'est pas un des traits les moins piquans de notre histoire, que le même siècle qui se vantait de vouloir affranchir les hommes des préjugés de la société, ait voulu couvrir de chaînes ceux qui étudiaient les lois de la nature. Un décret de plus, et la philosophie n'avait rien à envier à ces jours si souvent rappelés, où le Parlement défendait, sous peine de galères, de s'écarter de la doctrine d'Aristote!

Si l'esprit de philosophie avait perverti les philosophes, il n'avait pas agi avec moins de succès sur la multitude. Les lettres de M. de Saint-Pierre en offrent des exemples que la postérité aura peine à croire. Dans le nombre de ces lettres, il en est une adressée au ministre de l'intérieur, pour implorer sa protection en faveur des plantes et des arbres du Jardin *national.* On y voit que le peuple, jaloux de jouir de ce qu'on appelait sa souveraineté, rompait les arbres, arrachait les fleurs, enlevait les clôtures, en disant qu'il reprenait son bien, le Jardin appartenant à la nation. En vain les gardes disaient que si chaque citoyen enlevait une plante, la nation n'y aurait bientôt plus rien; le peuple, qui avait aussi sa manière d'entendre les droits de l'homme, n'en était que plus ardent au pillage. Enfin, ce bel établissement était menacé de sa ruine, lorsque le ministre invita les citoyens du faubourg Saint-Marceau à faire dans le jardin une *garde fraternelle, la baïonnette au bout du fusil :* ce moyen rétablit un peu l'ordre, et dans cet intervalle l'intendance fut supprimée. Heureux d'abandonner une place qui, dans un meilleur temps, aurait comblé tous ses vœux, M. de Saint-Pierre ne

songea plus qu'à fuir une ville où le devoir seul avait pu le retenir si long-temps; il se hâta donc de se retirer à Essone, dans une île délicieuse, où, de ses économies, il avait fait construire une jolie maison, simple, petite, et cependant assez grande, comme celle de Socrate, pour contenir ses vrais amis.

Il sortit du Jardin des Plantes dans un état si voisin de la pauvreté, qu'il fut obligé de solliciter une légère gratification pour achever de payer les deux arpens de terre qu'il possédait. « Je ne souhaite, disait-il au » ministre, au sortir d'une intendance, que de pou- » voir vivre dans une chaumière. Que les murs de la » mienne ne s'élèvent pas sur un sol que je n'ai point » encore payé! peut-être seront-ils un jour utiles à » mon infortunée patrie; c'est dans leur humble et » paisible enceinte que, préservé des ambitions qui » la déchirent, je recommencerai des études que je » n'aurais jamais dû quitter. »

C'était au mois de septembre 1793 que M. de Saint-Pierre s'exprimait avec tant de simplicité et de noblesse. Qu'on se reporte à cette époque, et l'on jugera s'il y avait quelque courage à parler, devant un ministre, du malheur de la patrie et des ambitieux qui la déchiraient. Mais ce n'était point assez de vouloir fuir les hommes, il fallait encore le pouvoir, et dans ces temps de liberté il n'était pas permis de faire un pas sans l'autorisation du gouvernement. Arrivé à Essone, M. de Saint-Pierre fut accueilli par des hommes armés de piques, qui lui demandèrent un *certificat de civisme*. Il fallut écrire, solliciter, pour obtenir la permission de coucher dans sa propre maison. On vit alors l'auteur des *Études*, suivi de sa femme,

grosse de plusieurs mois, demander l'hospitalité à de pauvres villageois qui n'osaient l'accueillir. Conduit dans le lieu des assemblées populaires, il leur dit avec cette bonhomie du vieux temps : « Je suis sans for- » tune, ma santé est altérée, je ne puis vous servir » comme capitaliste, laboureur, commerçant, fonc- » tionnaire public, mais je tâcherai de vous être utile » comme homme de lettres : lorsque vous aurez quel- » ques pétitions à rédiger pour le bien de votre can- » ton, j'y emploierai l'affection que j'ai vouée à des » hommes avec lesquels j'ai désiré de vivre et de » mourir[1]. »

Il est impossible de n'être pas ému en voyant l'un des premiers écrivains du siècle proposer humblement de rédiger les pétitions de ceux dont il implorait un asile. Les anciens, qui semblaient avoir épuisé tous les genres d'infortune, n'offrent point de scène plus touchante. Aristide, il est vrai, fut exilé de sa patrie; mais on ne le vit pas, au sein même de sa patrie, réduit à demander un abri dans une pauvre chaumière!

Enfin, après plus d'un mois de sollicitations, il obtint la permission de vivre chez lui; et, comme dans ce siècle tout devait être atroce ou ridicule, le chef de bureau, qui fut chargé de lui envoyer son certificat, lui écrivit avec un ton de triomphe, en le tutoyant, suivant l'usage de cette époque : « Tu trouveras ci- » joint ton certificat. Te voilà donc avec un motif de » plus pour reconnaître la Providence et pour la bé- » nir. » Ainsi parlaient les bourreaux : *Tu béniras la Providence, parce que je ne fais pas tomber ta tête!*

[1] Ce passage terminait son discours, que nous avons sous les yeux.

Sans doute il dut la bénir, lorsque du fond de sa solitude il vit disparaître l'un après l'autre ces ennemis du genre humain. Dieu était devenu visible, et les factieux qui bouleversaient les peuples le lui montraient dans sa justice comme les ouvrages de la nature le lui avaient montré dans ses bienfaits.

Jour heureux où il apprit enfin qu'il était libre de se retirer loin du monde ! Qui peindra son ravissement en abordant cette île où il allait reprendre ses douces études ? Après avoir éprouvé toutes les douleurs, échappé à tous les dangers, il s'écriait, comme les Dix-Mille à la vue de la mer éclairée des feux du soleil couchant : *La patrie! la patrie!* car, depuis le règne du crime, il n'avait plus d'autre patrie que la nature. On dit que Newton, retiré à la campagne dans le temps d'une peste qui désolait Londres, trouva les lois harmoniques des mondes en voyant tomber une pomme : ainsi Bernardin de Saint-Pierre, loin des tempêtes révolutionnaires, cherchait dans son cœur les harmonies qui devraient rapprocher les hommes. Il se reposait au sein de la nature, comme un fruit abattu par les vents se repose sur la terre qui l'a nourri. Ce ne sont plus cependant ces douces émotions qu'il reproduisait dans ses *Études :* au contraire, il lui semblait toujours qu'un bruit sourd et lointain troublait sa retraite et ses méditations. Assis sous les peupliers de son île solitaire, il voudrait goûter le repos, jouir de la paix qui l'environne ; mais encore tout ému de tant de malheurs, il croit reconnaître nos passions dans chaque objet qui le frappe. Les végétaux mêmes lui rappellent le monde qu'il vient de quitter. « Il contemple » le sapin qui balance sa haute pyramide, le peuplier

» qui agite en murmurant son feuillage, et le bou-
» leau qui laisse flotter le sien comme une longue
» chevelure. L'un s'incline profondément auprès de
» son voisin comme devant un supérieur, l'autre
» semble vouloir l'embrasser comme un ami; un
» autre s'agite en tout sens comme auprès d'un en-
» nemi. Le respect, l'amitié, la colère semblent pas-
» ser tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur
» des hommes; et ces passions versatiles ne sont au
» fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux
» chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouil-
» lés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard,
» il ne prend plus de part aux agitations qui l'en-
» vironnent : il a vécu dans un autre siècle [1]. »

Ces essais servirent dans la suite à la composition des *Harmonies*, livre qui se ressent des douleurs de son siècle. La composition des *Études* avait consolé M. de Saint-Pierre de ses propres malheurs : mais aujourd'hui comment se consolerait-il des maux de sa patrie? Il ne peut jeter les regards autour de lui sans être saisi de terreur. Son cœur se serre en présence même de la nature; il semble se reprocher de la trouver si belle, lorsque tant de victimes sont condamnées à ne plus la revoir; et cette impression pénible nuit à ses plus charmans tableaux. Un autre effet des inquiétudes qui le troublent, c'est d'absorber son âme au point que les émotions douces lui échappent. Pour écrire, il a besoin de s'exalter, de s'inspirer; autrefois, il lui suffisait d'être touché. On peut donc reprocher aux *Harmonies* un style souvent trop poétique : les invocations qui commencent la plupart des livres

[1] *Harmonies de la Nature*, tome II.

ont ce défaut. Dans son premier ouvrage, il était plus simple, il peignait la nature et ne la louait pas; dans ses *Harmonies* il est panégyriste, il s'élève au ton de l'ode, il songe plus à louer qu'à peindre. On sent le poids qui l'oppresse, et qu'au milieu des scènes de la campagne il entrevoit dans le lointain les plus tristes ravages. Il ne faut point cependant étendre cette critique à l'ouvrage entier : on y trouve une multitude de passages qu'on croirait dérobés à Virgile ou à Fénélon. Il semble alors qu'il ait le talent de faire aimer tout ce que Dieu a le pouvoir de créer. C'est toujours le peintre de la nature, l'interprète de la Providence, le consolateur de l'infortune.

Occupé de ces douces études, Bernardin de Saint-Pierre traversa la révolution en conservant la pureté de son cœur, comme les poètes disent que la fontaine Aréthuse traverse la mer de Sicile sans contracter l'amertume de ses eaux. S'il échappa aux horreurs de la proscription, s'il échappa aux dangers plus grands des places dont il fut menacé plusieurs fois, c'est qu'il sut, pour ainsi dire, se faire oublier. Comme le Paria de *la Chaumière*, il se comparait à l'oiseau-mouche, qui, dans les jours d'orage, n'a besoin que d'une feuille pour se mettre à l'abri. On lui annonce que la forêt est inondée, que la tempête le menace : « Qu'importe? répond le petit oiseau; quelque grande que soit la pluie, je ne puis en recevoir qu'une goutte à la fois. »

C'est ainsi que s'écoula l'hiver de 1793 et celui de 1794. Repoussant toutes les feuilles publiques, tous les livres qui auraient pu lui apprendre les fureurs de sa patrie, il se faisait une solitude de son petit enclos, et lorsque les brumes et les frimas, suspendus aux ar-

bres dépouillés de leurs feuillages et de leurs oiseaux chanteurs, couvraient les campagnes de deuil, les églogues de Virgile, Télémaque, le vicaire de Wakefield lui rendaient dans un monde idéal le bonheur qui n'existait plus sur la terre. Il les lisait en famille, assis au coin de sa cheminée couverte de fleurs, avec sa jeune épouse et ses petits enfans. L'hiver, la neige, les noirs corbeaux étaient dans son jardin, mais il retrouvait encore dans sa chaumière le printemps, l'innocence et les douces illusions.

Pendant qu'il jouissait de cette espèce de sécurité, il apprit la création de l'École Normale et sa nomination à la place de professeur de morale. Vainement il voulut se soustraire à ce décret qui l'arrachait à son obscurité; des gendarmes lui apportèrent l'ordre d'obéir, et il fallut se résigner. Mais quel allait être son langage devant un auditoire animé de toutes les haines du siècle? quelle serait la morale permise en 1794? Le simple exposé des principes devenait une satire violente des hommes, des choses et du gouvernement; ne point mentir à sa conscience, c'était troubler presque toutes les autres : il fallait donc s'attendre au sort de Socrate; ou plutôt il fallait mériter sa gloire. « Je dirai la vérité, écrivait M. de Saint-Pierre au ministre, et l'on » ne voudra pas l'entendre. » Il se trompait : l'impiété avait fatigué les âmes, et pour se reposer de tant de maux, on sentait le besoin de revenir à ce qu'on avait tenté d'oublier. Ce moment de la vie de Bernardin de Saint-Pierre fut remarquable par une circonstance inattendue; c'est l'enthousiasme que fit éclater tout l'auditoire, lorsque, dans une phrase très-simple, cet homme vénérable prononça le nom de Dieu. Au milieu

Digitized by Google

des crimes du siècle, le nom de Dieu parut comme une vérité nouvelle, et le professeur, entraîné lui-même par l'effet qu'il venait de produire, passa tout à coup d'une extrême surprisé à un émotion qui fit couler ses larmes. Que de réflexions à faire sur cet instant! Quelle révolution inopinée venait de s'opérer dans l'âme de tant d'auditeurs de tout âge et de toutes conditions! Ce n'était pas là le triomphe d'une artificieuse éloquence; c'était celui de la foi d'un simple solitaire resté pur au milieu des iniquités du siècle [1].

M. de Saint-Pierre ne fit qu'un très-petit nombre de leçons; il lui fallait du temps pour les préparer, et dans cet intervalle on supprima l'École. Les institutions de cette époque ne duraient pas plus que les hommes, et les hommes ne duraient qu'un moment. Chaque jour avait son héros, son souverain, son tyran; et tous, éblouis des grandeurs de ce siècle d'égalité, couraient en aveugles dans une route qui se terminait à l'échafaud. Nous ne donnerons aucun détail sur les leçons du nouveau professeur : comme elles n'étaient que des fragmens des *Harmonies*, elles ont retrouvé leur place dans cet ouvrage.

L'année suivante fut remarquable par la création de l'Institut. Bernardin de Saint-Pierre fut appelé à la classe de morale avec des hommes dont la plupart professaient des opinions qu'il n'avait cessé de combattre. Devait-il accepter? le pouvait-il sans manquer à ses principes? En entrant dans une Académie, allait-il en adopter les passions, les systèmes et les injustices? Partagerait-il cet esprit de corps, cette intolérance fanatique

[1] Nous devons ces détails à M. Stievenard, élève distingué de l'École Normale.

qu'il avait signalée dans tous ses ouvrages? Faible une fois, ne devait-il pas craindre de l'être toujours, et de se voir arracher des concessions qui détruiraient le repos de sa conscience? Telle était alors la situation de M. de Saint-Pierre, telles devaient être ses réflexions; mais soit qu'il ne pût apprécier la grandeur du péril, soit qu'il se berçât de l'espérance de mêler un peu de bien à tant de mal, son consentement fut donné : faute heureuse qui le jeta au milieu des méchans, et servit à donner plus d'éclat à sa vertu! Que ceux qui seraient tentés de le blâmer lisent les pages suivantes, et qu'ils jugent après.

Dès sa première apparition à l'Institut, une partie de ses collègues se liguèrent contre lui : ses principes semblaient peser sur leur conscience, et ils commencèrent l'attaque en lui reprochant de croire à Dieu. Encore s'ils eussent été sûrs qu'il n'y a point de Dieu, ils eussent joui d'une horrible tranquillité! mais ceux qui avaient des crimes à se reprocher doutaient, malgré eux, de leur néant, et leur opposition était d'autant plus vive, qu'ils sentaient plus de doute dans leur esprit. Ils avaient fait une passion de l'athéisme pour se sauver du remords; et, comme toutes les passions sont mêlées de craintes, elles croient se rassurer par l'exagération. M. de Saint-Pierre résista long-temps avec douceur, n'opposant que la constance à ses adversaires, sans les combattre, mais non sans les plaindre. « L'athéisme, disait-il, est la punition de l'athée; c'est le seul de tous les crimes qui nous ôte en même temps l'espérance et le repentir. » Dans les commencemens, il croyait à leur bonne foi; mais bientôt il fallut perdre cette dernière illusion, et leur haine s'en accrut :

les hommes pardonnent tout, excepté les vertus qu'ils n'ont pas et le mépris qu'ils ont mérité. Bientôt les persécutions prirent un caractère de violence qui ne lui permit plus de se taire; il opposa la défense à l'attaque, la raison aux insultes; et cette honorable fermeté ne fit que rendre sa situation plus déplorable. Nous avons sous les yeux un fragment manuscrit dans lequel il exprimait sa douleur, et dont nous citerons un passage : « Que je me trouvai à plaindre! disait-il;
» mon sort était d'autant plus triste, que c'était des
» collègues dont je devais espérer le plus de support,
» que j'éprouvais le plus de traverses. Comme les plus
» accrédités d'entre eux n'avaient pas rougi de se déclarer publiquement athées, je me suis trouvé dans
» la nécessité de combattre leur système destructeur
» de toute morale et de toute société. De leur côté, ils
» ont toujours empêché qu'on n'insérât aucun de mes
» rapports dans les *Mémoires de l'Institut.* Le nom
» de Dieu, dans tout ouvrage qui concourait à ses prix,
» était pour eux un signe de réprobation. Enfin, l'athéisme accroissant son audace par ses succès, faisait des prosélytes jusque parmi les gens de bien effrayés de leur ruine future, et bannissait de toutes
» les grandes places de l'État ceux des académiciens
» qui osaient croire publiquement en Dieu. »

Ici commence une des scènes les plus scandaleuses de la révolution. Que ne nous est-il permis de nous arrêter? pourquoi sommes-nous entrés dans cette fatale carrière, et ne devions-nous pas prévoir tout ce qu'il pouvait nous en coûter pour achever de la parcourir? Mais le choix du silence ne nous est pas laissé; et lors même qu'il nous serait permis d'arracher cette page de

notre livre, nous ne pourrions l'effacer de notre histoire.

On était alors en 1798. Bernardin de Saint-Pierre avait été chargé par la classe de morale de faire un rapport sur les Mémoires qui avaient concouru pour le prix. Il s'agissait de résoudre cette question : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* Tous les concurrens l'avaient traitée dans l'esprit de leurs juges. Effrayé d'une perversité qu'il ne pouvait croire sincère, l'auteur des *Études* voulut ramener le siècle à des idées plus justes et plus consolantes, et il termina son rapport par un de ces morceaux d'inspiration [1] où son âme répandait les douces lumières de l'Évangile. Au jour désigné, il se rend à l'Institut pour y faire approuver son travail. La plupart de ses collègues étaient assemblés autour d'un ministre qui avait à sa solde des écrivains mercenaires chargés de retrancher des poètes latins tout ce qui concernait la Divinité, afin de les rendre classiques pour les écoles républicaines. C'est en présence de cet auditoire que Bernardin de Saint-Pierre commença la lecture de son rapport. L'analyse des Mémoires fut écoutée assez tranquillement; mais, aux premières lignes de la déclaration solennelle de ses principes religieux, un cri de fureur s'éleva de toutes les parties de la salle. Les uns le persifflaient en lui demandant où il avait vu Dieu, et quelle figure il avait; les autres s'indignaient de sa crédulité; les plus calmes lui adressaient des paroles méprisantes. Des plaisanteries on en vint aux insultes; on outrageait sa vieillesse, on le traitait d'homme faible et superstitieux, on menaçait de le

[1] Voyez ce morceau curieux, tome X des Œuvres.

chasser d'une assemblée dont il se rendait indigne, et l'on poussa la démence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée à la main, qu'il n'y avait pas de Dieu. Vainement, au milieu du tumulte, il cherchait à placer un mot; on refusait de l'entendre, et l'idéologue Cabanis (c'est le seul que nous nommerons), emporté par la colère, s'écria : « Je jure qu'il » n'y a pas de Dieu! et je demande que son nom ne » soit jamais prononcé dans cette enceinte! » Bernardin de Saint-Pierre n'en veut pas entendre davantage; il cesse de défendre son rapport, et, se tournant vers ce nouvel adversaire, il lui dit froidement : « Votre » maître Mirabeau eût rougi des paroles que vous ve» nez de prononcer. » A ces mots il se retire sans attendre de réponse, et l'assemblée continue de délibérer, non s'il y a un Dieu, mais si elle permettra de prononcer son nom.

Cependant M. de Saint-Pierre était entré dans la bibliothéque. Épouvanté d'une scène sans exemple dans l'histoire des sociétés humaines, il se persuade qu'il doit tenter un dernier effort, et se hâte d'écrire quelques pensées qui porteront sans doute la conviction dans l'âme de ses auditeurs. Cette espèce de Mémoire fut fait d'inspiration; il n'y a que peu de mots d'effacés dans le brouillon qui est sous nos yeux et que l'auteur ne recopia jamais. C'est un mélange touchant de douceur et d'énergie, et un modèle de la plus haute éloquence. Il prie, il console, il cherche à ramener à lui, voilà toute sa réponse aux insultes dont on l'accable. Il ne veut pas se faire à lui-même l'injure de prouver un Dieu; il dédaigne d'en appeler au spectacle de la nature : ce spectacle ne serait pas aperçu de ses ad–

versaires, flétris par l'aspect de la société, mais il espère les faire rougir de leur égarement en les ramenant aux lois fugitives de cette époque. Il oppose à l'athéisme réfléchi de ses collègues l'assentiment involontaire des *représentans du peuple*, de ces hommes couverts de crimes qui n'osèrent pas nier le Dieu vengeur qui les attendait. Il pousse enfin ce terrible argument jusqu'à invoquer ce nom que nul être ne prononce sans effroi, Robespierre, au-dessous duquel la classe de morale aspirait à descendre. Ainsi parlait le juste; et Dieu permit que ces lignes, inspirées par l'amour du genre humain, fussent au-dessus de tout ce que l'auteur de tant d'ouvrages éloquens avait écrit jusqu'alors, afin que, dans sa plus belle page, la postérité pût lire sa plus belle action.

M. de Saint-Pierre rentre dans la salle des séances. Ses collègues, encore assis autour de la table verte, s'étonnent de le revoir; mais il reprend sa place malgré leurs clameurs, et demande à être entendu. Heureux d'obtenir un moment de silence, il rappelle tout son courage, et dit :

« Après avoir porté votre jugement sur les Mé-
» moires qui ont concouru pour le prix de morale,
» vous examinerez sans doute la fin de mon rapport,
» qui a excité de si étranges réclamations. On vous a
» proposé de ne jamais prononcer le nom de Dieu à
» l'Institut. Je ne vous rappellerai point ce qu'on
» vous a dit personnellement d'injurieux à cette oc-
» casion; je ne désire ici que de rapprocher tous les
» esprits de leur intérêt commun; mais, en qualité
» de rapporteur de votre commission, de membre
» de votre section de morale, et de citoyen, je suis

» obligé de vous dire que, dans un rapport public sur
» les institutions qui peuvent fonder la morale d'un
» peuple, il y va de votre devoir de manifester le
» principe d'où dérive toute morale privée ou publi-
» que. Je ne vous citerai point à ce sujet le consente-
» ment universel des nations, l'autorité des hommes
» de génie dans tous les temps, et notamment celle
» des législateurs. Je ne vous dirai point qu'il faut
» nécessairement une cause ordonnatrice et intelli-
» gente à tant de créatures organisées et intelligentes
» qui ne se sont rien donné. Si je voulais vous prouver
» l'existence de l'Auteur de la nature, je croirais
» manquer à vous et à moi-même; je me croirais aussi
» insensé que si je voulais vous démontrer en plein
» midi l'existence du soleil. Il s'agit seulement de déci-
» der si, pour quelques ménagemens particuliers,
» vous rejetterez de mon rapport sur la morale, dans
» une séance publique, l'idée d'un Être suprême,
» rémunérateur et vengeur. Pour moi, je rougirais
» de voiler cette vérité pour complaire à une faction
» qui flatte les puissans, en tâchant de leur persuader
» qu'ils n'ont point d'autres juges de leur conscience
» que les hommes, c'est-à-dire qu'ils n'en ont point.
» Je n'ai point été coupable d'une si criminelle com-
» plaisance sous le régime même de la terreur. Ro-
» bespierre, qui cherchait à couvrir le sang qu'il
» versait du manteau de la philosophie, sachant que
» je demandais à son comité la restitution d'une pen-
» sion, mon unique revenu, me fit dire qu'il n'y
» avait point de fortune où je ne pusse prétendre, si
» je voulais représenter sa conduite comme le résultat
» d'une mesure philosophique. Je répondis à son agent,

» que j'avais étudié les lois de la nature, mais que
» j'ignorais les lois de la politique. Mon refus d'écrire
» en sa faveur pouvait être suivi de ma mort; mais
» j'étais résolu de perdre la tête plutôt que ma con-
» science; et si le pouvoir et les bienfaits de ce des-
» pote, qui voyait à ses pieds la république conster-
» née le combler d'adulations, et qui avait entre ses
» mains ma fortune et ma vie, n'ont pu me faire
» parler pour manquer à l'humanité, il n'est aucune
» puissance qui pût me faire taire pour manquer à la
» Divinité, qui m'a donné le courage de ne pas fléchir
» le genou devant un tyran.

» Si je lis donc à la tribune de l'Institut mon rap-
» port sur les Mémoires du concours, j'y serai sans
» doute l'interprète de vos jugemens; mais je ne chan-
» gerai rien à sa péroraison. C'est ma profession de
» foi en morale, et ce doit être la vôtre. Elle est celle
» du genre humain; elle est celle des hommes que
» vous avez honorés par des fêtes publiques; de Jean-
» Jacques, qu'une faction vindicative a persécuté pen-
» dant sa vie et poursuit encore aujourd'hui après sa
» mort jusque dans ses amis. Si vous redoutez son
» crédit, chargez quelque autre que moi de faire un
» discours qui lui convienne : je ne puis dissimuler
» sur de si grands intérêts. Ma morale est toute d'une
» pièce; je ne saurais ni contrefaire l'athée à l'Institut,
» ni le bigot dans un village. Rendez-moi à mes pro-
» pres travaux, à ma solitude, à la nature; en rejc-
» tant le travail dont vous m'avez chargé, il y va non
» de mon honneur, mais du vôtre. Vous devez être
» certains que si vous flattez cette secte insensée, elle
» vous subjuguera, elle vous ôtera jusqu'à la liberté

» de vos élections, de vos choix, de vos opinions, » comme elle a déjà tenté de le faire. Elle forcera » chacun de vous à professer l'erreur sur laquelle elle » fonde son ambition. Mais pourquoi la craindriez- » vous? La république vous donne à tous la liberté » de parler : l'accorderait-elle aux uns pour nier pu- » bliquement la Divinité, et la refuserait-elle aux » autres pour en faire l'aveu? Nos gouvernans ne » propagent-ils pas eux-mêmes la théophilanthropie? » La déclaration de l'existence d'un Être suprême » n'est-elle pas inscrite sur tous les anciens monu- » mens religieux de la France? On vous a dit qu'elle » était l'ouvrage du régime de Robespierre, et qu'elle » avait été abrogée avec lui. Voyez comme l'esprit de » parti aveugle les hommes, et leur fait méconnaître » jusqu'aux faits qui sont sous leurs yeux : non-seu- » lement cet hommage rendu à la Divinité existe au » frontispice des anciennes églises qui servent aujour- » d'hui à rassembler les citoyens; mais il est à la tête » même de notre constitution; il en est le début, le » témoignage, la sanction sacrée, c'est sous ses aus- » pices qu'elle est faite. « Le peuple français, y est-il » dit, proclame *en présence de l'Être suprême* la » déclaration des droits et des devoirs de l'homme et » du citoyen. » La classe des sciences morales et po- » litiques rougirait-elle de terminer un rapport sur » ces mêmes droits et ces mêmes devoirs par un hom- » mage dont l'Assemblée nationale s'est honorée à la » tête de la constitution?

» Mais j'ai honte moi-même de vous exciter à votre » devoir, chers confrères, vous dont les lumières » m'éclairent et dont les vertus m'animent : décidez-

» vous donc à l'exemple des représentans du peuple,
» vous qui êtes les représentans permanens des lois et
» des mœurs. Il y va de la vérité fondamentale de
» toute société humaine, du frein à imposer aux mé-
» chans qui se feraient une autorité de votre silence,
» et du repos des gens de bien qui en frémiraient.
» Vous rappellerez par vos aveux des frères égarés,
» mais estimables même dans leur misanthropie, au
» centre commun de toutes les lumières et de tous les
» sentimens. C'est la méchanceté des hommes qui
» leur fait méconnaître une Providence dans la na-
» ture : ils sont comme les enfans qui repoussent leur
» mère, parce qu'ils ont été blessés par leurs com-
» pagnons; mais ils ne se débattent qu'entre ses bras.
» Notre confiance ranimera leur confiance. Déclarez
» donc à l'Institut que vous regardez l'existence de
» Dieu comme la base de toute morale; si quelques
» intrigans en murmurent, le genre humain vous
» applaudira. »

Ame sublime, reçois-les donc ces hommages du genre humain! que ton courage soit admiré! que ton dévouement soit béni! Par toi se sont conservés, dans ce siècle de destruction, nos titres à la véritable grandeur. Tu es le juste dont l'intégrité doit faire pardonner à tant de coupables. En t'écoutant, j'oublie les criminels et ne vois plus que ta vertu. Ah! je rends grâce au ciel qui m'a permis de presser la main qui traça ces lignes courageuses! de contempler ces cheveux blancs, honorés des insultes de l'impiété, d'entendre enfin celui que les promesses ne purent séduire, que la pauvreté ne put corrompre, et que les menaces trouvèrent insensible!

Cependant, qui le croirait? une si éloquente réclamation ne put triompher de l'endurcissement des cœurs: le nom de Dieu ne fut pas prononcé! Condamné au silence dans le sein de l'Institut, M. de Saint-Pierre fit imprimer la fin de son rapport; elle fut distribuée à la porte de la salle des séances; mais l'auteur, conservant cette modération, marque certaine de la force, ne voulut point faire connaître les motifs de sa publication. Il lui suffisait d'apprendre à sa patrie que ses opinions ne changeaient point avec les circonstances, et qu'il était resté immuable au milieu des bouleversemens du siècle. Peu de temps après, la classe de morale fut supprimée, et l'Institut put aspirer à la gloire de redevenir le premier corps littéraire de l'Europe.

La Providence, qui venait de soumettre la vertu de M. de Saint-Pierre à de si tristes épreuves, allait bientôt lui faire connaître de plus vives douleurs. Cette épouse chérie, qui deux fois l'avait rendu père, fut attaquée d'une maladie de poitrine. Effrayé de l'état où il la voyait, M. de Saint-Pierre revint avec elle à Paris pour consulter les médecins. Le mal était sans remède. Après quelques mois de souffrances, elle expira à la fleur de son âge, regrettant la vie et ne pouvant se consoler de laisser celui dont elle avait voulu faire le bonheur, seul avec deux enfans, l'un âgé de quatre ans et l'autre de huit mois.

Cependant la retraite d'Essone, où il avait passé avec elle de si heureux jours, lui était devenue insupportable. Il s'était flatté, mais en vain, d'y trouver quelque soulagement à sa peine : ces vergers qu'il avait plantés, cette petite rivière qui les environnait de ses eaux limpides, ces îles collatérales couvertes de grands

saules et d'aunes touffus, et la colline qui abrite au nord ce fortuné séjour, et ce vallon paisible qui ouvre au loin les plus charmantes perspectives, tout ce qu'il avait aimé autrefois faisait alors couler ses larmes, en lui rappelant celle qu'il avait perdue. Il croyait la voir encore à l'ombre d'un arbre, assise à ses côtés, sa fille Virginie à ses pieds, son petit Paul sur son sein, le contentement dans les yeux et faisant retentir de ses chants ces rives solitaires. Mais plus souvent il se la représentait sur un lit de douleur, se reprochant, malgré les plus douces consolations, d'être la cause de toutes ses peines, et, dans sa longue agonie, se livrant à de tendres sollicitudes sur le sort à venir de son mari et de ses chers nourrissons.

Il revint donc à Paris où, depuis plusieurs années, il jouissait d'un logement au Louvre; et c'est là qu'il voulut commencer l'éducation de ses enfans. Mais il sentit bientôt les embarras de cette tâche; âgé de soixante-trois ans, il ne pouvait se livrer à ces soins minutieux qui sont réservés à la patience maternelle. A cette époque, il allait souvent chez madame la comtesse Le G....., femme aussi distinguée par son esprit que par les rares qualités de son âme, et que les circonstances avaient placée à la tête d'un pensionnat de demoiselles. Environné de jeunes personnes, M. de Saint-Pierre se plaisait à les suivre dans leurs promenades champêtres; et quelquefois il leur dictait de petits sujets de composition, qu'il revoyait ensuite avec intérêt. Parmi ces compositions, il ne put s'empêcher de remarquer celles de mademoiselle de Pelleporc. Déjà charmé de ses grâces et de son esprit, il étudia ses goûts et désira la donner pour mère à ses enfans.

« J'ai trouvé, disait-il dans une de ses lettres, une » jeune personne également propre à prendre soin du » bas âge de mes enfans et des vieux jours de leur père, » à supporter avec moi la bonne et la mauvaise for- » tune, à faire par son éducation et par ses grâces les » honneurs d'un palais, et par ses sentimens et sa » vertu le bonheur d'une cabane. »

Mademoiselle de Pelleporc, captivée par l'admiration que lui inspirait l'auteur de *Paul et Virginie*, devint sa compagne, et, comme il le disait, la mère de ses enfans. Ce sacrifice ne fut pas seulement celui de l'enthousiasme, il fut encore celui de la réflexion : en épousant un vieillard, mademoiselle de Pelleporc savait tous les devoirs qu'elle allait s'imposer : mais elle mit son bonheur à les remplir, et ils eurent encore pour elle tous les charmes de la vertu.

Vers ce temps, M. de Saint-Pierre était parvenu à recueillir toutes ses économies, et pour les soustraire aux créanciers du père de sa première femme, dont les biens étaient grevés d'hypothèques, il les plaça secrètement chez un banquier, qui, trois mois après, fit banqueroute.

Cette perte dut lui être sensible; c'était sa fortune entière, et, à son âge, l'avenir sans fortune ne présente qu'une bien triste perspective. Mais il s'était promis, en publiant ses *Études*, de n'avoir jamais recours qu'à la Providence; il fut fidèle à cet engagement, et la Providence ne l'abandonna pas. Sa jeune femme, dont il craignait le chagrin, lui donna l'exemple de la résignation, et il fut si touché, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner sa joie dans une lettre que nous avons sous les yeux : « Je sentis, dit-il, que mes for-

» ces morales étaient doublées par les siennes, et que
» j'avais une véritable amie. Son extrême jeunesse
» m'avait empêché de lui révéler ce dépôt; mais ré-
» solu de le réclamer par la voie des tribunaux, je ne
» pouvais lui en dissimuler la perte. Elle ne fut sen-
» sible qu'au mystère que je lui avais fait, et me dit
» avec une fermeté touchante : « Nous avons vécu sans
» cet argent, nous nous en passerons bien encore ;
» quoi qu'il arrive, je me sens assez de courage pour
» te soutenir, toi, ma mère et mes enfans, du travail
» de mes mains. » Je rendis donc grâce au ciel de mon
» malheur; en perdant mon trésor, j'en découvrais
» un autre plus précieux que tous ceux que la fortune
» peut donner : quelles dignités, quels honneurs éga-
» leront jamais pour un père de famille les vertus
» d'une épouse! » Tels sont les jeux de la vie, que la perte de la fortune, qui lui avait d'abord paru si pénible, fut l'origine de la plus grande joie qu'ait goûtée sa vieillesse.

Cependant, comme il avait refusé de signer les conditions faites aux autres créanciers, son débiteur lui fit offrir une maison de campagne, située sur les bords de l'Oise, dans le petit village d'Éragny. Cette offre le remplit de joie; il se hâta de l'accepter, et c'est dans cet asile qu'il passa les dernières années de sa vie.

Dès les premiers temps de son second mariage, il sentit qu'il allait être heureux. Le cœur plein des plus tendres sentimens, riche d'ordre et de modération, sa vie s'écoulait dans un agréable repos. Que de fois, en voyant son petit Paul endormi dans les bras de sa nouvelle mère, Virginie assise devant elle et lisant sa leçon dans un volume de Télémaque, que de

fois, dis-je, il quittait sa plume, environnait sa jeune famille de ses bras paternels, et bénissait la Providence de se voir revivre dans ses enfans! puis il leur donnait un baiser, et plein d'émotion, retournait à son travail. Déjà soixante-sept hivers avaient rendu son aspect vénérable, mais son âme n'éprouvait point les atteintes de l'âge. A voir comment il aimait sa femme, ses enfans, on eût dit que le temps l'avait épargné à son passage.

Ducis était son ami, et jamais sentiment plus vif ne donna plus de bonheur. Une amitié formée si tard entre deux hommes ordinaires n'aurait présenté que le triste spectacle de deux victimes déjà assises sur le bord d'un tombeau; mais il y avait dans ces deux illustres vieillards quelque chose d'auguste qui écartait toute idée d'une vie passagère pour ne laisser penser qu'à leur immortalité. Leurs demeures, situées vis-à-vis l'une de l'autre, n'étaient séparées que par la cour du Louvre. Chaque matin, en s'éveillant, Bernardin de Saint-Pierre courait à sa fenêtre, et il était presque sûr de voir Ducis accourir à la sienne. Des signes d'affection les rassuraient d'abord sur leur santé, et un instant après ils étaient réunis. Ces deux amis se prêtaient un charme mutuel par l'opposition même de leur caractère. La physionomie de Bernardin de Saint-Pierre était naturellement calme. Une sensibilité profonde et les grâces d'un esprit délicat se peignaient tour à tour dans le mouvement de ses lèvres et dans la finesse de ses regards. Sa voix était douce, son élocution lente, sa pensée naturelle. Quelquefois aussi on découvrait avec surprise un peu de malice dans son sourire, car, comme Socrate, il avait l'humeur

railleuse. Ducis, au contraire, se perdait sans cesse dans les hautes régions de la poésie ; il ne parlait de rien tranquillement ; et son enthousiasme lui inspirait de grandes pensées. Sa voix était forte, son regard franc et plein de feu, sa beauté mâle, et même un peu sauvage. Il parlait bien de Corneille ; mais, par un contraste charmant, il aimait La Fontaine avec passion, et pour le louer il semblait adoucir sa voix. Ainsi le Polyphème de Théocrite amollissait son langage en célébrant les grâces légères de Galatée : tels étaient ces deux vieillards. Cependant, malgré nos souvenirs, il serait difficile de donner une idée juste de leurs belles physionomies, si les pinceaux de Gérard et le génie de Girodet ne les avaient heureusement conservées à la postérité.

Parfois de légères discussions donnaient plus de vie à leur amitié, sans jamais en troubler le charme. Ducis, comme tous ceux qui ont une imagination vive et mobile, s'engouait facilement. On était sûr de lui voir prêter à son héros du jour les nobles pensées qui élevaient son âme. A cette époque, Buonaparte, parvenu au consulat, recherchait la société des poètes, dont la voix, comme l'a si bien dit un ancien, peut entraîner les nations. Ducis, surtout, lui plaisait par ses idées gigantesques, par sa fougue et par son débit poétique. Il le recevait familièrement, et s'étudiait à montrer avec lui des goûts simples et une âme désintéressée. Il parlait comme Cincinnatus, afin de commander un jour comme César. Aussi le vainqueur de l'Italie n'était pas seulement l'ami du poète, il était son idole. Bernardin de Saint-Pierre, moins facile à tromper, avait découvert les germes d'une vaste

ambition sous cette simplicité affectée : il le disait à son ami, en l'engageant à diriger vers les choses nobles et utiles cette ambition qui s'était pour ainsi dire livrée à lui. « C'est le seul moyen qui vous reste, ajoutait-il; inspirez-lui quelque pitié des hommes, afin qu'il soit notre maître et non notre tyran. La société touche à sa dissolution, et vous la verrez, épouvantée de ses propres fureurs, se jeter dans les bras du premier qui aura la force de la protéger. Buonaparte le sait, et il se fera à Paris l'homme de la Providence, comme il s'est fait en Égypte l'envoyé du prophète. » Dominés par ces idées différentes, les deux amis discutaient, se disputaient, et, comme cela arrive toujours, chacun gardait son opinion. Un matin Ducis accourt chez M. de Saint-Pierre, et, sans se donner le temps de prendre haleine, il s'écrie de la porte : « Eh bien ! j'espère que vous voilà convaincu ? — Qu'est-il donc arrivé ? — Quoi ! vous ne le savez pas ? Buonaparte rappelle les Bourbons et quitte les affaires; il ne veut plus être qu'un simple citoyen ! Oui, mon ami, continuait Ducis avec l'accent de l'enthousiasme, il viendra chez vous, il viendra chez moi, il nous racontera ses victoires et nous les chanterons ! — Voilà qui est admirable, reprit M. de Saint-Pierre en riant; mais ne vous semble-t-il pas que notre premier consul fait comme les matelots qui tournent le dos au rivage où ils veulent aborder ? — Quoi ! serez-vous toujours incrédule ? — Oh non ! reprit doucement M. de Saint-Pierre, mais seulement pas crédule. » Cette saillie les fit rire, et, sans plus disputer, ils convinrent que les destinées des nations reposent entre les mains de Dieu, et que seul il sait

s'il doit envoyer un sage pour les gouverner, ou choisir dans sa colère un tyran pour les punir.

Le caractère de Ducis était un composé des plus bizarres contradictions. Chrétien et républicain, il allait à la messe, adorait Brutus, et voulait impérieusement qu'on rendît la France à ses rois légitimes. On le voyait s'enfermer le matin avec son confesseur, le même jour dîner avec Buonaparte, et le soir au spectacle prendre amicalement la main de ceux qu'il avait vus naguère renier Dieu, chanter Robespierre et condamner Louis XVI. C'était moins par faiblesse que par un sentiment de pitié : il regardait les crimes politiques comme des actes de démence, plaignait les criminels et ne pouvait croire à leur perversité. Bernardin de Saint-Pierre admirait la vertu de son ami sans y prétendre. Doué d'une sensibilité exquise, il ne connaissait point les affections légères qui rendent si aimable et si facile. Jamais on ne le vit presser la main de celui qu'il méprisait, ni supporter de sang-froid la vue d'un lâche ou d'un perfide. L'aspect des méchans l'effarouchait ; il était obligé de les fuir pour ne pas leur rompre en visière, et cette disposition le faisait souvent accuser d'injustice et de bizarrerie, car il n'était pas exempt de préventions. Ducis lui disait quelquefois : « C'est une trop rude tâche que de réformer les hommes ; j'aime mieux les supporter tels qu'ils sont. — Vous avez raison, lui répondait Bernardin de Saint-Pierre, mais il m'est plus facile de vous croire que de vous imiter. — Ils diront que vous êtes un ours. — A la bonne heure, je consens à tout plutôt que d'être leur ami. » D'après ces maximes, Ducis accueillait sans distinction les hom-

mes de tous les partis. La société lui était nécessaire, il en aimait le bruit et le mouvement, et cependant tout chez lui annonçait une âme mélancolique. La gravure anglaise d'Ugolin, le buste de Shakspeare et celui de Corneille étaient les seuls ornemens de son cabinet. On y voyait encore un crucifix et un tableau mystérieux retourné contre le mur. Ce tableau lui rappelait la plus grande affliction de sa vie; et ses amis, qui savaient son secret, ne portaient jamais leurs regards de ce côté. C'est dans ce lieu qu'il se livrait tour à tour à des exercices de piété et à ses méditations poétiques. Souvent le soir un cercle nombreux se rassemblait auprès de lui. Le peintre David venait y chercher des inspirations; le poète Le Brun y récitait ses vers fougueux d'une voix déjà mourante. Legouvé, Lemercier, Arnault, Chénier, Collin-d'Harleville, Andrieux, y lisaient leurs ouvrages; jeunes encore, ils étaient les amis de Ducis et le nommaient leur père. Quelquefois aussi Bitaubé charmait cette réunion. Traducteur d'Homère, il savait mieux apprécier ses beautés que les rendre. C'était un petit homme doux, modeste, accueillant, dont le ménage rappelait celui de Philémon et Baucis. Il parlait toujours de sa femme, qui ne pouvait plus sortir de son fauteuil et qu'il quittait rarement. Modèle de l'amour conjugal, elle avait été la compagne de ses beaux jours et celle de ses jours d'infortune. Il racontait comment, malgré les souffrances d'une maladie aiguë, elle l'avait suivi dans les cachots infects de la terreur, comment elle avait voulu mourir avec lui[1], et comment enfin il n'aurait pu vivre sans

[1] Bitaubé allait être envoyé à l'échafaud; sa femme s'étant pro-

elle. Quelquefois ces deux victimes, échappées à la hache révolutionnaire, étaient environnées des mêmes hommes qui naguère avaient failli d'être leurs bourreaux ; mais ce couple vertueux ne voyait dans le mal passé qu'un motif de s'aimer davantage, et jamais on ne lui eût fait comprendre cette maxime des poissons de La Fontaine :

Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.

Ce ménage charmant offrait un contraste parfait avec celui de Ducis, qui ressemblait, comme il le disait lui-même, au camp des Grecs. Madame Ducis, semblable à la Discorde, ne cessait par son avidité et ses idées vulgaires d'irriter le caractère le plus irritable. Cette pauvre femme n'entendait rien ni aux vers, ni à la tendre dévotion, ni au désintéressement de son mari. Elle n'aimait de ses ouvrages que l'argent qu'ils rapportaient, et recommençait chaque jour ses lamentations sur la place de sénateur que Ducis venait de refuser. Ne sachant à qui s'en prendre de ce refus, elle en accusait tous les amis de son mari et particulièrement M. de Saint-Pierre. Mais Ducis n'avait pas eu besoin des conseils de l'amitié pour s'honorer par une action généreuse. Buonaparte, ne voyant autour de

curé du charbon, résolut de s'asphyxier avec lui. La chute de Robespierre les sauva. Pendant leur captivité, un domestique, âgé de plus de quatre-vingts ans, leur procura des moyens d'existence. Ce zélé serviteur, dont la figure vénérable inspirait le respect, venait chaque jour leur prodiguer ses soins. Tout le temps qu'il ne pouvait pas leur donner, il l'employait à solliciter les bourreaux du comité révolutionnaire qu'il étonna plus d'une fois par son éloquence et par son courage.

lui que des hommes qui, en parlant de liberté, cherchaient à se vendre et s'affligeaient de ne pas trouver un maître, avait résolu de leur en donner un. Cette fois Ducis entrevit ses projets, et voici quelques lignes de la lettre qu'il écrivit à Bernardin de Saint-Pierre :

« Mon ami, on m'a dit que vous veniez d'être » nommé membre du Sénat conservateur; j'en suis » bien aise pour ma patrie, et si cela vous convient, » recevez-en mon compliment. Quant à moi, si on » me fait l'honneur de me nommer, ma lettre de re- » merciement est déjà prête. Je puis dire, comme » Corneille, en reconnaissant la distance infinie qui » me sépare de lui comme poète :

Mon génie au théâtre a voulu m'attacher;
Il en a fait mon fort, je dois m'y retrancher ;
Partout ailleurs, je rampe, et ne suis plus moi-même !

» Il m'est impossible de m'occuper d'affaires ; elles » me répugnent, j'en ai l'horreur. Le mot de devoir » me fait frémir. Enfin il y a dans mon âme, natu- » rellement douce, quelque chose d'indompté qui » brise avec fureur les chaînes misérables de nos in- » stitutions humaines. Je sais bien que ma femme ne » peut concevoir mon refus; mais elle est femme : la » richesse, les titres, les honneurs, son intérêt per- » sonnel, tout cela agit sur elle, et cela ne m'étonne » point..... Vous voyez bien, mon cher ami, que c'est » dans moi-même, au fond de moi-même, et par moi- » même, que je dois chercher mon bonheur. »

La noble simplicité de ces paroles est remarquable. Point de violence, point de protestation : il semble que le caractère du poète et du républicain se soit adouci

pour donner à son action tout le calme de la vertu. Deux jours après cette lettre, Ducis refusa la place de sénateur. Buonaparte en fut plus fâché que surpris, et il répondit à quelques courtisans qui en murmuraient : « Je sais bien que vous auriez tout accepté. » Cependant, voulant tenter une dernière épreuve, il fit venir Ducis et s'enferma avec lui. Mais Ducis, au lieu d'entrer dans les idées du maître, lui conseilla de tout quitter et de redescendre dans la vie commune. Il parla pendant plus d'une heure avant que Buonaparte songeât à l'interrompre, après quoi le futur empereur fit avancer sa voiture, et, sans prononcer un mot, le renvoya et l'oublia. Peu de jours après, un homme de lettres vint, de la part de Buonaparte, proposer à Bernardin de Saint-Pierre d'écrire les campagnes d'Italie. L'auteur des Études répondit, comme il avait fait dans une autre occasion, qu'il avait étudié les lois de la nature, et qu'il ignorait celles de la politique et de la guerre. Aussitôt son nom fut effacé de la liste des sénateurs, et il s'en réjouit, car il n'avait pas moins que Ducis l'horreur des affaires. Quelques années après ces événemens, les artistes et les gens de lettres furent renvoyés du Louvre; leur société se trouva brisée, mais Ducis et Bernardin de Saint-Pierre restèrent toujours amis. Souvent, après les séances de l'Institut, les deux amis dînaient en famille. Ducis récitait ses vers qui faisaient le charme de ces petites fêtes; il aimait aussi à entendre répéter à Virginie et à Paul les fables de La Fontaine; et, parmi ces fables, celle des deux Pigeons ou celle de Philomèle et Progné. Pleins de ravissement, les deux vieillards interrompaient à chaque vers ces aimables enfans; Ducis, par des cris d'admiration,

Bernardin de Saint-Pierre, par des remarques pleines de goût et de finesse. Tout ce qu'avait senti La Fontaine, il le sentait; l'âme de ce poëte lui était familière; il y lisait en lisant ses fables, et jamais peintre plus naïf n'eut un plus naïf commentateur. Quelquefois aussi il prenait Virgile, et, à la manière dont il analysait certains passages, on croyait ne les avoir point encore entendus, tant il excellait à en faire ressortir les pensées et surtout les sentimens!

Dans ces entretiens, les heures s'écoulaient avec rapidité, et le bon Ducis, en se retirant, disait à son ami : « La fortune ne donne pas de momens comme ceux-ci. C'est nous, c'est nous, croyez-moi, qui sommes les riches du siècle; » puis il ajoutait par réflexion : « Je sais bien que vous avez deux enfans et une jeune femme, et qu'il faut pourvoir et prévoir; mais il vous arrivera quelque chose d'heureux : la Providence se rend visible sur les berceaux. » Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier. Joseph Buonaparte fit, de son propre mouvement, offrir auprès de sa personne une place à l'auteur des Études, qui la refusa, et qui reçut aussitôt le brevet d'une pension de six mille francs, avec une lettre pleine des plus touchans témoignages d'affection. Ces six mille francs, joints aux six mille que Bernardin de Saint-Pierre possédait déjà, le rendirent riche, et il ne formait plus de désirs, lorsqu'il reçut encore du chef du gouvernement une pension de deux mille francs et la croix de la légion d'honneur.

Jusqu'alors ses charges particulières l'avaient forcé de concentrer ses bienfaits autour de lui : il avait ouvert sa maison à la mère de sa femme, madame la mar-

quise de Pelleporc, dont tous les biens avaient été perdus pendant l'émigration; il faisait une pension à madame Didot, grand'mère de ses enfans, et il pourvoyait aux besoins de sa sœur, qui ne mourut que trois ans avant lui. Mais, dès qu'il se vit à son aise, il voulut, pour ainsi dire, que tout le monde eût part à son bonheur, et il semblait n'avoir que pour donner. Il était heureux, il faisait des heureux, et rien n'eût été plus doux que sa vie, s'il n'avait senti chaque jour diminuer ses forces. Déjà ses promenades devenaient plus rares, et il aurait pu dire comme le bon La Fontaine parvenu au même âge : « Je ne sors point, si ce » n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela » m'amuse. » Dès-lors ses pensées se dirigèrent vers la campagne et il se retira avec sa famille dans sa petite maison d'Éragny, qu'il se plaisait à embellir du fruit de ses économies. Si l'agriculture charmait les heures de sa vieillesse, les muses n'étaient pas oubliées. Suivant cette maxime d'Apelles : *Nulla dies sine lineâ*, il se faisait une loi de ne pas laisser écouler un seul jour sans écrire quelques observations sur la nature, ne fût-ce qu'une simple ligne. Il en était résulté à la longue une multitude de brouillons à peine lisibles, écrits sur des chiffons de papier qu'il comparait aux feuilles de la Sibylle bouleversées par le vent, et dont, suivant les intentions de l'auteur, nous avons réuni les plus beaux morceaux dans ses *Harmonies*. Telles étaient ses occupations à la campagne. Si des affaires obligeaient sa femme de s'éloigner pour quelques jours, il prenait sur lui seul tous les soins du ménage; ses enfans travaillaient à ses côtés, et souvent il était témoin de petites scènes de famille qui remplissaient

de joie son cœur paternel. Voici comment il faisait à sa femme le récit d'une de ces journées passées loin d'elle :

« Virginie et Paul sont entrés à neuf heures dans » ma chambre; ils m'ont récité leur leçon, qu'ils » n'ont pas mal dite. Virginie a servi le déjeuner, et » en sortant de table j'ai vu avec surprise Paul sauter » au cou de sa sœur, et tous deux s'embrasser avec » tendresse, bras dessus, bras dessous, s'appelant » mon cher petit frère, ma bonne petite sœur; ils » m'ont dit que tu leur avais bien recommandé de » s'aimer, et qu'ils n'auraient plus de querelles à » l'avenir. J'ai été ému de ce mouvement d'amitié » produit dans l'intention de te plaire. Ils m'ont de» mandé des plumes, et ils sont occupés à présent à » écrire. J'ai recommandé à ma fille de se ressouvenir » que, pendant ton absence, elle représentait la mère » de famille; qu'elle en devait servir surtout à son » frère, et en revêtir la douceur, la bonté et la di» gnité, dont tu es un si parfait modèle. Vraiment elle » cherche à t'imiter, etc. » — Ainsi le seul souvenir de la vertu d'une mère donne des vertus à sa famille, et, quoique absente, on reconnaît partout sa pensée, comme ces divinités d'Homère dont on devinait le passage au parfum qu'elles laissaient sur leurs traces.

Cependant la santé de M. de Saint-Pierre s'affaiblissait chaque jour, et bientôt il sentit l'impossibilité de continuer lui-même l'éducation de ses enfans. C'est alors qu'on lui accorda une place à Écouen pour sa fille, et que les portes d'un lycée s'ouvrirent pour son fils. Il accepta la première de ces faveurs, et il sollicita l'autre, voulant, autant qu'il était en lui, rendre égal

le sort de ses enfans. Mais il ne céda à la nécessité de cette séparation qu'avec une extrême répugnance, et ce fut un des plus grands chagrins de sa vieillesse; car il se voyait obligé de livrer lui-même ses enfans aux influences de cette éducation publique contre laquelle il n'avait pas cessé de s'élever dans tous ses ouvrages.

Demeuré seul avec sa femme, il consacrait chaque jour une heure ou deux à rédiger l'Amazone, ou à mettre en ordre sa Théorie de l'univers. Le système des marées était devenu son idée habituelle, et le point où il ramenait toujours la conversation; semblable au bon La Fontaine, qui, au rapport de Louis Racine, ne parlait jamais en société, ou voulait toujours parler de Platon.

Ses goûts ne varièrent jamais : à soixante-dix-sept ans, comme à dix, la présence du soleil le ravissait. Une belle soirée, un clair de lune, l'aspect des eaux et des bois, étaient ses plus doux spectacles. Jusqu'au déclin de ses jours les beautés naturelles le trouvèrent sensible; elles touchaient, elles saisissaient son âme, et c'était par elles surtout qu'il aimait à se rappeler les époques de sa vie et les pays qu'il avait parcourus.

Les livres qu'il aimait le mieux et les passages qui, dans ces livres, le touchaient le plus étaient ceux où il découvrait des aperçus nouveaux des harmonies de la nature. Homère, Racine, Virgile et La Fontaine étaient ses poètes; Plutarque était son philosophe, l'Évangile son livre de morale, et les voyageurs ses naturalistes.

Il préférait la campagne à la ville, une maison retirée à une maison située au village, et dans cette maison il choisissait toujours une chambre éloignée du bruit. Sous ses fenêtres croissaient des arbres étrangers,

Digitized by Google

dont il mariait les ombrages avec les arbres de nos climats. On y voyait le vernis du Japon environné des pampres de la vigne, et le pommier de Normandie tout couvert des grandes fleurs rouges du Bignonia. Donner une plante nouvelle à la patrie lui paraissait la plus belle gloire où l'homme pût aspirer.

Après les temps heureux de sa première enfance, dont il n'avait rien oublié, les jours les plus agréables de sa vie furent ceux qui s'écoulèrent depuis son second mariage auprès de son épouse et de ses enfans. Il connut, avant de mourir, ce doux repos de l'âme qu'il avait tant désiré, et qu'on ne trouve que dans la famille.

En songeant aux désirs ambitieux de sa jeunesse, il aimait à répéter cette pensée des Sages de l'Inde : L'homme a toujours soif; mais, soit que nous soyons sur les bords d'une fontaine, ou sur les bords du Gange, nous ne pouvons emporter qu'un vase de leur eau.

Dans mon enfance, disait-il, j'aimais à jouer aux noix, et, lorsque j'en avais gagné plein mes poches, je m'estimais heureux; je les faisais sonner. Un jour, ayant voulu les manger, j'en trouvai beaucoup de vides; mes camarades, plus rusés que moi, avaient recollé les coquilles et mêlé ces fausses noix avec les bonnes. Plus grand, je me suis passionné pour une montre, une épée, des amours. Ce sont petits jeux d'enfans, fausses jouissances, noix pleines de sable, noix vides que tout cela.

Il ne dissimulait pas le sentiment que lui inspiraient ses ennemis : « Il m'a toujours fallu du courage, disait-il, pour pardonner une injure. J'ai beau faire, la

cicatrice reste, à moins que l'occasion de rendre le bien pour le mal ne vienne s'offrir à moi, car un obligé m'est aussi sacré qu'un bienfaiteur. »

Il disait encore : « Je me communique à tout le monde et je ne me livre à personne. » Aussi son cabinet était ouvert à chacun, et sa maison ne l'était qu'à ses amis.

Nous avons trouvé dans ses papiers plusieurs lettres adressées à de grands personnages; elles prouvent son embarras et sa stérilité lorsque son cœur n'avait rien à dire. De simples billets sont refaits jusqu'à dix fois sur la même page, sans que l'auteur ait réussi à exprimer sa pensée. A ce sujet, on peut dire de Bernardin de Saint-Pierre ce que Montaigne disait de lui-même : « A » bienvenner [1], à remercier, à saluer, à présenter » mon service, je ne connais personne si sottement » stérile de langage que moi.... je n'en crois pas tant, » et me déplaist d'en dire guère outre ce que j'en » crois. » Mais lorsqu'il écrivait à ses amis, lorsqu'il pouvait montrer toute son âme, il redevenait un écrivain pur, facile et harmonieux.

On lui demandait comment il pouvait passer sa vie à la campagne, loin de la société, et presque sans livres. « Je ne saurais vous répondre, dit-il, mais écoutez ce que dit le bon ermite saint Antoine à un philosophe qui lui faisait la même question : « Mon livre c'est le monde, ma contemplation celle de la nature; j'y lis sans cesse la gloire de Dieu, et je n'en puis trouver la fin. »

[1] *Bienvenner*, féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée. Mot excellent, indispensable à la langue, qu'on ne peut remplacer que par une longue phrase, et qu'on a laissé perdre comme beaucoup d'autres.

Il disait de lui : « Ma réputation n'est qu'une petite flamme agitée par tous les vents; si elle attire quelques regards de mes contemporains, si elle éclaire les infortunés, c'est que je l'ai allumée au pied de l'image sainte de la Providence. »

Un jeune homme qui se destinait aux lettres se plaignait un jour d'être né sans fortune; Bernardin de Saint-Pierre lui dit : « J'ai souvent adressé la même plainte au ciel, cependant le peu de gloire que j'ai recueillie je la dois à l'adversité. Mais, si j'avais été véritablement sage, l'obscurité m'aurait donné l'indépendance et la liberté qu'elle ne refuse à personne. »

Il disait encore : « Le malheur inspire la confiance en Dieu, qui surpasse tous les biens »

Ami des véritables savans, il ne pouvait souffrir ces hommes qui sont toujours prêts à adopter les erreurs de physique qui obscurcissent les vérités morales.

A ce propos il appliquait aux sciences ce mot de Montaigne sur la religion : *Ce n'est pas l'étude de tout le monde, les méchans et les ignorans s'y empirent.* Pensée empruntée au bon Philippe de Comines qui avait si bien dit : *Les mauvais empirent de beaucoup savoir, et les bons en amendent.*

Il définissait la science, le sentiment des lois de la nature par rapport aux hommes. Admirable définition qui ne permet aucune erreur; car, du sentiment des lois de la nature par rapport aux hommes, ressort le sentiment des vérités qui élèvent l'homme jusqu'à Dieu.

Il connaissait la nature par expérience et les hommes par théorie. Aussi dans le commerce habituel de la vie se laissait-il tromper comme un enfant. « Il n'y a rien à faire dans le monde pour l'homme sage, disait-

il. Les grands veulent des complaisans, les médiocres des admirateurs, les petits des maîtres; on n'est libre que dans la solitude. »

Vers les derniers temps de sa vieillesse, il disait de la mort, « que toutes les terreurs qu'elle nous inspire viennent de ce que sa pensée n'entre pas assez familièrement dans notre éducation. On nous en parle toujours comme d'une chose étrangère, comme d'un malheur arrivé à autrui; on s'en étonne même, en sorte qu'il semble qu'il n'y ait rien de naturel dans un acte qui s'accomplit sans cesse. Écoutez l'histoire d'une maladie : je ne crois pas en avoir ouï une seule où la mort ne soit venue par la faute du malade ou du médecin. Jamais rien dans l'ordre de la nature; jamais rien dans l'ordre de Dieu. De manière qu'en nous promettant bien de ne pas faire la même faute, il semble qu'il ne tiendrait qu'à nous d'être immortels.

» Cependant, si je considère les peines de la vie, je dis : La mort ne peut être qu'un bienfait, puisqu'elle vient après tant de maux, comme le repos après le travail, comme la nuit qui succède au jour et qui me découvre de nouveaux cieux.

» Ce besoin d'aimer, ce besoin de connaître, ce besoin de m'élever à la source de toute vérité, la mort va le satisfaire. Et comment craindrais-je de me réunir à celui que j'ai cherché pendant ma vie?

» Saint François de Sale expirant disait : C'est à ceux qui ont mis leurs espérances dans les richesses, à craindre la mort! Je ne suis pas un saint, mais aussi je ne suis pas un méchant. J'espère en celui qui a dit : Un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense. »

Tels furent les pensées, les opinions et les goûts de toute sa vie.

Frappé successivement de plusieurs attaques d'apoplexie, il sentit, dans les premiers jours de novembre de 1813, qu'il allait abandonner la vie, et il se hâta de quitter Paris où ses affaires l'avaient amené, pour jouir à la campagne des derniers beaux jours de l'automne. Quelques promenades dans la forêt de Saint-Germain et sur les bords de l'Oise furent ses derniers plaisirs. Tranquille sur lui-même, il comparait la vieillesse à un fruit mûr qui repose sur l'herbe, et qui renferme la semence qui doit le faire revivre. Cependant sa douce philosophie ne le rendait point insensible à l'idée de se séparer d'une femme qu'il aimait, et dont il disait avec attendrissement : « Je la vois sans cesse occupée à retenir mon âme prête à s'échapper. » Elle l'avait décidé à recevoir les conseils d'un de ses amis, le docteur Alibert; mais, en les recevant, il lui disait : « Je sens que vos soins sont inutiles, et vous allez me faire boire la ciguë comme à Socrate; aussi bien dans peu je visiterai comme lui *Phtia la fertile.* »

La dernière fois qu'il se fit porter dans son jardin, il remarqua un rosier du Bengale tout chargé de fleurs, mais dont une partie des feuilles étaient jaunies par le vent. Il le regarda un instant, et, le montrant à sa femme, il lui dit : « Demain les feuilles jaunes n'y seront plus ; » et, comme il vit que ces paroles lui faisaient répandre un torrent de larmes, il ajouta doucement : « Pourquoi te livrer à d'inutiles regrets? ce qui t'aime en moi vivra toujours. Souviens-toi des diverses périodes de notre vie, et tu verras qu'il doit

encore me revenir quelque chose. Tout va s'améliorant en nous et autour de nous. N'ai-je pas été petit enfant entre les bras de ma nourrice ? N'ai-je pas ensuite balbutié des mots et répondu par mes caresses aux caresses de mes parens ? Jeune, j'ai parcouru le globe avec des plans de république ; j'étais alors plein d'ambition et malheureux. Ensuite ma raison s'est éclairée ; je me suis approché de la nature et de Dieu, et voilà que mon âme est prête à se rejoindre à lui. Tu le vois, la fin d'une période a toujours été le commencement d'une autre, comme la fin du jour est l'annonce d'une nouvelle aurore, comme la fin de l'hiver est l'annonce d'un nouveau printemps. Ainsi la mort est suivie d'une existence immortelle. Mais toi, chère amie, toi qui n'as pas été ici-bas la compagne de mes beaux jours, mais qui as supporté les infirmités de ma vieillesse, ne te laisse point abattre : ta tâche ne finit pas avec moi : je te confie en mourant ma gloire, mes ouvrages et le sort de mes enfans. »

Ces paroles restèrent profondément gravées dans la mémoire de sa femme et de sa chère Virginie. Combien de fois je les ai vues fondre en larmes en les répétant, avec les circonstances les plus touchantes des derniers momens de cet illustre vieillard !

Quelques heures avant sa mort, en sortant d'une longue faiblesse, comme il les vit tout en pleurs autour de son lit, il leur tendit la main ; sa voix n'était plus qu'un souffle ; à peine il put leur dire : « Ce n'est qu'une séparation de quelques jours ; ne me la rendez pas si douloureuse ! je sens que je quitte la terre et non la vie ! » Et, comme s'il eût cédé à la plus tendre conviction, il ajouta : « *Que ferait une*

âme isolée dans le ciel même? » Ces mots touchans furent presque les derniers qu'il prononça : peu d'heures après il n'était plus !

Il mourut dans sa maison d'Éragny, entre les bras de sa femme et de sa fille, le 21 janvier 1814. La terre était couverte de neige ; un vent froid agitait quelques arbrisseaux placés sous sa fenêtre ; tout était triste dans la nature. A midi, le soleil parut à travers les brouillards ; un de ses rayons tomba sur le visage décoloré du mourant, qui prononça le nom de Dieu, et rendit le dernier soupir !

Ainsi s'accomplissent les destinées humaines ! La mort termine tout ; elle effacerait jusqu'au souvenir du passé, et le genre humain serait comme né d'hier, si des génies supérieurs n'apparaissaient de loin en loin pour former la chaîne immortelle qui unit ceux qui ont été à ceux qui sont, et les temps présens aux temps à venir. Heureux celui qui, dans le passage de la vie, peut attacher un anneau à cette chaîne brillante ! Ses pensées lui survivent : c'est un héritage qu'il lègue à la terre. Il fait le bien longtemps après avoir cessé d'être, et son nom, béni d'âge en âge, est souvent invoqué par les malheureux. O gloire ! que tu es belle ! ta seule espérance fait tressaillir mon âme ! combien de fois, dans les rêves de ma jeunesse, ne me suis-je pas tracé un chemin auprès de ceux dont tu éternises la mémoire ! J'apprenais d'eux à dédaigner les ambitions vulgaires qui ne mènent qu'à la fortune ; mais c'était pour m'élever plus haut ! Leur génie, trompant le mien, me faisait oublier ma faiblesse : j'aurais voulu être Socrate, Virgile, Fénélon, Bernardin de Saint-Pierre !

Digitized by Google

j'aurais donné ma vie pour une de ces inspirations qui les rapprochaient du ciel ; et mes nuits s'écoulaient dans la méditation de leurs chefs-d'œuvre et dans la contemplation de leur gloire. Mais tant d'espérances n'auront point été vaines ! si mes propres ouvrages ne doivent point un jour consacrer mon souvenir, le monument que j'élève suffit pour me faire bien mériter des hommes. Je puis aussi prononcer le *non omnis moriar* d'Horace, car je viens de graver mon nom à côté d'un nom qui ne doit pas mourir !

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

A LA VIE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,

OU

RÉPONSE A UN ARTICLE DU MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE [1].

(Extrait du journal des Débats, du 13 février 1823.)

« L'IMPARTIALITÉ, dit Tacite, est le premier devoir de l'historien ; il doit oublier le bienfait et l'injure, et prononcer sur les actions. » Ainsi, le plus rigide des écrivains de l'antiquité, le juge inflexible d'un siècle de crimes réduisait les principes à un seul, la vérité. Ce mot, en effet, renferme tout, car il faut de la constance pour chercher la vérité, du courage pour la dire, une âme pour la défendre.

C'est cette justice historique que je viens réclamer de M. de Las-Cases, non que je compte beaucoup sur

[1] Je dois à la vérité de dire que M. de Las-Cases s'est fait honneur en supprimant, dans la seconde édition de son ouvrage, toutes les allégations calomnieuses réfutées dans cet article. Cependant ces allégations ayant été reproduites, malgré mes réclamations, par de misérables pamphlétaires qui s'appuient du texte de la première édition du *Mémorial*, il est de mon devoir de consigner ma réponse dans un ouvrage plus durable que les feuilles d'un journal.

Digitized by Google

son impartialité; la lecture de son livre m'a laissé peu d'espoir à ce sujet; mais si je ne puis convertir l'écrivain, qu'il me soit permis de faire briller la vérité, elle suffit à ma cause.

Que M. le comte de Las-Cases conçoive le projet de représenter son maître Buonaparte comme un bon homme, ami du peuple, ami de la liberté; qu'il loue sa modération, sa sagesse, même son humanité, rien de mieux. M. de Las-Cases est libre, sa réputation lui appartient, il peut en disposer. Certaines gens même trouveront tout naturel qu'il ait flatté un si bon maître; ils diront qu'ayant reçu le salaire de ses éloges il fait bien de n'être pas ingrat. Mais dans quel intérêt vient-il diffamer la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre? Qu'y a-t-il de commun entre celui qui, *dans sa méchanceté*, n'a pas cessé d'écrire pour le bonheur du genre humain, et celui qui, *dans sa bonhomie*, n'a pas cessé de faire couler le sang des hommes? Que M. de Las-Cases réponde.

Si M. le comte s'était borné à dire que *Paul et Virginie abonde en pathos et en passages froids, mauvais, manqués*; si, en se livrant à la critique des *Études de la Nature*, il se fût contenté, sur la parole de son maître, de considérer cet ouvrage comme un traité de géométrie, j'aurais pu me dispenser de lui répondre: M. de Las-Cases n'est-il pas libre de gratifier son héros de toute son ignorance? Mais c'est ici que l'accusation devient grave; c'est ici qu'il ne m'est plus permis de traiter l'auteur comme un ignorant, et qu'il faut me résoudre à le combattre comme un calomniateur. Quoi! c'est aux contemporains de Bernardin de Saint-Pierre, à ses amis, à ses disciples,

aux Académies dont il fut membre, à la France qui honore son souvenir, à l'Europe qui admire son génie, qu'on ose le représenter comme un *méchant homme !*

Je ne crains pas de le dire, il n'y aurait point de noms assez infâmes pour celui qui répèterait une semblable accusation sans en avoir de preuves : M. le comte de Las-Cases n'a donc rien avancé sans preuves ! il ne se serait pas jeté dans une situation si difficile s'il n'eût connu les moyens d'en sortir. Je le somme de prouver ce qu'il a avancé ! qu'il cite hardiment un seul être dont ce méchant homme ait fait le malheur. Serait-ce sa sœur, sa vieille gouvernante ? leur mort seule a pu mettre fin à ses bienfaits. S'agit-il de la mère de sa première femme ? il n'a cessé de lui prodiguer ses soins et ses secours. Veut-il parler des enfans, de la veuve, des amis de Bernardin de Saint-Pierre ? M. de Las-Cases les entendra bientôt devant ses juges ; enfin, s'agit-il de la première femme de cet illustre écrivain ? Sa correspondance intime, lue devant les tribunaux, n'a-t-elle pas dévoilé l'intérieur de sa maison, ému l'auditoire, convaincu les magistrats, confondu la calomnie ? Ah ! M. le comte ! tremblez de vous être fait l'écho des plus noirs mensonges ! tremblez d'associer votre nom à celui de ces êtres abjects qui poursuivent, dans Bernardin de Saint-Pierre, des vertus qu'ils ne surent pas comprendre. Je ne vous juge pas, j'attends vos preuves. Non, que je craigne pour la mémoire de l'auteur des *Études*, il est placé si haut que ses ennemis ne peuvent plus que ramper à ses pieds ; mais je crains pour votre honneur, M. le comte : car, ne vous y trompez pas,

c'est de votre honneur et non de celui de Bernardin de Saint-Pierre qu'il s'agit en ce moment.

Mais qu'importe la calomnie ? dit le calomniateur. Ce qu'elle importe ! tu le damandes ! toi dont une seule parole peut flétrir la vertu ! toi qui peux commettre le plus grand des crimes sans redouter la loi ! tu le demandes dans un siècle où elle frappe en même temps et les rois et les peuples, et le trône et l'autel, et lorsque ses charbons ardens, selon le proverbe indien, noircissent tout ce qu'ils ne peuvent consumer ?

J'ouvre l'histoire des bienfaiteurs de l'humanité, et je vois que Socrate fut traité d'impie, Henri IV de tyran, Rollin de corrupteur de la jeunesse, et Fénélon de bête féroce [1] : ces accusations nous indignent ; nous ne pouvons les concevoir ; et cependant Fénélon fut persécuté, Rollin arraché à ses élèves, Henri IV assassiné, et Socrate but la ciguë. Voilà les fruits de la calomnie. Faudra-t-il ajouter le nom de Bernardin de Saint-Pierre à celui de ces nobles victimes ? plus malheureux qu'elles ne le furent, sera-t-il poursuivi jusqu'après sa mort ? Permettrons-nous qu'on parle de l'auteur de *Paul et Virginie*, comme d'un homme *toujours prêt à demander l'aumône sans honte ?* Faudra-t-il entendre raconter froidement, ce que je rougis d'écrire, qu'un jour Buonaparte laissa en secret sur sa cheminée un rouleau de vingt-cinq louis, et que tout le monde se moqua de sa délicatesse, *parce que Bernardin de Saint-Pierre faisait métier de demander à tous venans, et de recevoir de*

[1] Cette bête féroce qui épouvante la chrétienté de ses rugissemens. (*Lettre de l'abbé Bossuet à son oncle.*)

toutes mains? Ne sont-ce pas là les propres expressions consignées dans votre livre, M. le comte? Comment votre main ne s'est-elle pas paralysée en les écrivant? comment n'avez-vous pas songé qu'il faudrait un jour justifier toutes ces bassesses, ou en porter la peine comme fauteur de calomnies?

Mais je m'aperçois tout à coup de votre inadvertance. Est-ce bien vous, M. le comte, qui accusez votre maître d'avoir laissé dans la misère l'auteur de tant de beaux ouvrages? Bernardin de Saint-Pierre, appelé par Louis XVI à l'intendance du Jardin du Roi, aurait vu sous les gouvernemens qui se succédèrent plus tard, ses voyages, ses services, ses talens sans récompense! le règne de Buonaparte ne serait-il plus celui des lettres et des sciences? votre héros ne prodiguait-il l'or qu'à ses esclaves ou à ses flatteurs? réfléchissez, je vous en prie, au rôle que vous lui faites jouer! Moi, qui ne l'ai jamais loué, je lui en donnerai un plus digne: sous son gouvernement, Bernardin de Saint-Pierre avait huit ou dix mille francs de pension. Il aurait eu bien davantage, et même il eût siégé au Sénat, s'il n'eût refusé d'écrire les campagnes de Buonaparte, lorsque Buonaparte lui-même le lui fit proposer. S'il accepta une pension de Joseph, c'est que Joseph le pressa vivement de l'accepter, et qu'il ne mit aucune condition à cette faveur. Je possède les lettres de Joseph, je puis vous les montrer, M. le comte. Je ne suis pas l'ami de Buonaparte, mais je sais rendre justice aux belles actions.

Tous ces détails, je le sens, rendent votre position plus embarrassante; mais la mienne ne laisse pas d'être

fort difficile. Me voilà forcé d'attaquer le compagnon d'un grand empereur, et de lui prouver qu'il n'est pas infaillible comme son maître. Je n'espère pas le faire rougir : quand on écrit de pareilles choses, on ne rougit plus. Je n'espère pas toucher sa conscience et réveiller en lui des sentimens d'honneur; quand on écrit de pareilles choses, on a tout oublié. Quelle est donc mon espérance, et à quelle extrémité me vois-je réduit? Il faut que je descende dans la fange pour vous combattre, M. le comte, ou que je laisse mon maître et mon ami sans justification. Que dis-je? une justification serait un outrage! je dois mépriser ce qu'il aurait méprisé lui-même, et pour assurer mon triomphe, ne suffit-il pas de nommer les accusateurs et leur victime?

M. de Las-Cases veut-il savoir ce que c'est qu'un homme méchant, avide, prenant de toutes mains? c'est celui qui spécule révolutionnairement sur le scandale, qui se met à l'abri d'un grand nom pour répandre en sûreté le venin de l'envie, et qui se fait donner l'aumône par toutes les passions, et par tous les vices qu'il flatte et qu'il remue. Admirateur du crime, apologiste du criminel, lâche pamphlétaire; voila le méchant.

Je livre ces réflexions à tous les gens de bien. C'est à eux que j'en appelle; c'est leur appui que je demande, et que je demande dans leur propre intérêt. Qu'ils y prennent garde; quelque simple, quelque retirée que soit la vie d'un honnête homme, elle ne sera bientôt plus à l'abri des attaques des factions et des factieux! ils ont fait une ligue pour détruire jusqu'aux vestiges de la vertu; ils vont répandant le poison dans les

chaumières après avoir porté le poignard dans les palais, et c'est aux pieds de leur terrible idole qu'ils prétendent immoler les victimes qui lui ont échappé. Attendrons-nous sans combattre qu'ils veuillent bien décider de notre sort? laisserons-nous à des esclaves le droit de noircir la vie de tous ceux qui ont fui leur avilissement? Quoi! ils pourraient prêter leur langage à leur maître pour assurer leur propre vengeance? Ils en feraient l'instrument de leur haine après avoir été les instrumens de son ambition? Oh! vicissitude de la gloire humaine! Buonaparte a déjà subi leurs éloges, les voilà qui lui prêtent leurs pensées étroites, leurs haines sans énergie, leurs passions sans grandeur. Est-il bien vrai, grand homme, que tu aies pu tomber si bas?

Que l'exemple de Bernardin de Saint-Pierre nous ouvre les yeux; que l'acharnement avec lequel on poursuit sa mémoire nous apprenne le sort qu'on destine à quiconque aura servi sa patrie et le genre humain. Rappelons-nous que cet homme avide, *qui recevait de toutes mains, qui demandait à tous venans*, n'a légué d'autres richesses à son fils et à sa fille que son nom et le souvenir de ses vertus : voilà l'héritage qu'on essaie de leur ravir! On veut qu'ils soient repoussés comme la race du méchant; la calomnie triomphante se vengera au moins sur les enfans des vertus du père et de la gloire qu'on lui envie, comme si elle lui avait donné le bonheur.

Quant à moi, je prends ici l'engagement de ne laisser aucune attaque sans réponse. Les enfans de Bernardin de Saint-Pierre, après avoir pleuré sa mort, n'auront point à pleurer sa mémoire. Je poursuivrai partout

ses ennemis, je ne leur laisserai aucun repos, je leur dirai à la face de la France : Vous êtes de vils calomniateurs, et ils resteront éternellement sous le poids de cette accusation.

L. Aimé-Martin.

13 février 1823.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES,

LETTRES DU MARÉCHAL MUNICH, DE DUVAL, TAUBENHEIM, J.-J. ROUSSEAU, RULHIÈRE, D'ALEMBERT, BARON DE BRETEUIL, GUYS, L'ABBÉ FAUCHET, FONTANES, Mme LA BARONNE DE KRUDNER, DUPONT DE NEMOURS, M. MARET, DUCIS, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, LOUIS, JOSEPH ET NAPOLÉON BUONAPARTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS.

Lorsque je voulus écrire la Vie de Bernardin de Saint-Pierre, je commençai par mettre en ordre ses nombreuses correspondances. Sur environ dix mille lettres, je fis un choix qui devint la base de mon travail, et qui devait servir à le justifier [1]. Ne pouvant publier cet immense recueil, j'en détache aujourd'hui quelques pièces dans le seul but d'appuyer ce que j'ai dit de Bernardin de Saint-Pierre; car, pour bien pénétrer un homme, ce n'est point assez de connaître les sentimens qu'il éprouve, il faut encore observer les sentimens qu'il inspire. Les méchans ont des flatteurs et des serviteurs, mais ils n'ont point d'amis; jamais on ne les vit environnés d'estime, de tendresse et de vénération! ces sentimens naissent de la vertu; et on ne les éprouve que pour elle!

Ces correspondances auront d'autant plus d'intérêt qu'on aura mieux compris les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre. Elles peignent au vif celui qui écrit et celui à qui on écrit; elles font aimer Bernardin de Saint-Pierre en même temps qu'elles font connaître ses amis. On retrouvera dans le style de Duval cette âme douce, élevée, sensible, qui avait deviné l'âme d'un sage dans les agitations d'un jeune aventurier. Quelque chose d'ardent et de passionné nous révèle une âme supérieure dans l'excellent Taubenheim; ses lettres sont des chefs-d'œuvre de délicatesse et de sentiment. Le ton du

[1] C'est ce recueil dont j'offris inutilement la communication à M. Michaud, libraire, lorsqu'on m'annonça l'article calomnieux qu'il préparait pour la *Biographie universelle*. (Voyez le supplément à la Vie de Bernardin de Saint-Pierre, à la tête de la Correspondance.)

baron de Breteuil est trompeur, celui de M. Hennin sincère mais froid; d'Alembert est un protecteur indifférent; Rulhière un ami du beau monde; madame de Krudner une enthousiaste; l'abbé Fauchet un admirateur qui veut garotter celui qu'il admire; Ducis au contraire était généreux, plein de confiance et d'abandon, mais il aimait avec imagination, et Bernardin de Saint-Pierre aimait avec son cœur. Cette amitié, formée si tard, eut quelque chose du brillant de la jeunesse, mais elle n'en eut pas la douce intimité. Malheureusement les lettres de Bernardin de Saint-Pierre à son ami n'ont pas été retrouvées; on jugera de l'intérêt qu'elles devaient avoir par le charme de celles de Ducis. Ces lettres, pleines de mouvement et de noblesse, sont le développement du plus beau caractère; il est impossible de les lire sans aimer Ducis, sans aimer son ami, et sans les estimer tous deux.

On trouvera encore dans ce recueil deux lettres de M. de Fontanes, une de M. Maret, et quelques lettres de la famille Buonaparte. Ces dernières sont là pour confirmer ce que nous avons dit des relations de Bernardin de Saint-Pierre avec ces puissances passagères qui ont dominé son siècle.

5 août 1826.

PIECES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Proposition faite à l'Institut par Bernardin de Saint-Pierre, pour rappeler ses confrères à la modération (1798)[1].

Messieurs,

J'ai à vous proposer une motion d'ordre en qualité de membre de votre section de morale.

Nous nous occupons, dans nos discussions, de tout ce qui peut améliorer la société, et nous oublions quelquefois que nous nous détériorons nous-mêmes.

Ceux d'entre nous, dont le tempérament est le plus inflammable, s'abandonnent dans la dispute à des personnalités très-répréhensibles; ensuite, pour les justifier, ils proposent des défis à ceux qu'ils ont insultés. Ils se font ainsi tout blancs de leur épée et une réputation d'hommes redoutables. Ils en imposent au bureau qui n'ose les rappeler à l'ordre, quoique cette fonction soit de son devoir, et à la classe dont chaque membre craint de s'entremettre d'une querelle qui peut lui devenir personnelle; et nous qui séparerions dans la rue des hommes, et même des animaux qui se battraient, nous restons spectateurs tranquilles de débats odieux entre des confrères, et nous favorisons par notre silence d'odieuses tyrannies.

[1] Jamais l'auteur de la Vie de Bernardin de Saint-Pierre n'aurait publié ce morceau, si un des disciples de Cabanis n'avait avancé dans un journal :

1°. Que, dans la séance de l'Institut où l'on proposa solennellement de ne jamais prononcer le nom de Dieu, Bernardin de Saint-Pierre ne fut ni insulté, ni appelé en duel.

2°. Qu'il se permit lui-même des imputations contre ses confrères qui les repoussèrent avec une modération dont il ne leur donnait pas l'exemple.

Nous devons d'abord des éloges à la modération de ceux qui en sont les victimes; car il est difficile d'en conserver en pareille circonstance, et fort facile à un homme de lettres surtout, de répondre à des injures par des injures, et à un cartel par un refus. Le préjugé qui forçait les nobles, dans l'ancien régime, de vider leurs querelles l'épée à la main, parce qu'ils se croyaient au-dessus des lois, n'y a jamais obligé les gens de loi, les gens de lettres ni les philosophes, ou soi-disant tels. Il y a plus, on se serait autant moqué des gens de plume qui auraient proposé de terminer leurs rixes par l'épée, que des gens de guerre qui auraient offert de terminer les leurs par la plume. Jamais Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques n'auraient proposé ou accepté un cartel, pour des injures même imprimées. Quand on leur en a envoyé, ils ont été les premiers à en plaisanter; si les nombreux représentans qui ont formé nos assemblées nationales, avaient terminé par le duel les injures atroces que, dans leurs diverses fonctions, ils se sont dites mutuellement, il n'y aurait pas un seul législateur de vivant. Combien donc doit paraître mal fondée, sous un régime tranquille, la tactique d'un philosophe qui se dit : « Quand » je serai faible en raisons, je serai fort en injures, j'intéresserai » l'honneur de mon antagoniste; d'après nos anciens préjugés, je le » forcerai de se battre ou de passer pour un lâche; ainsi j'en » imposerai à tous ceux qui désormais voudraient me contredire. » Une telle bravoure n'est-elle pas plus que suspecte, lorsque de pareils défis s'adressent à des hommes de lettres qui n'y répondent pas, et jamais à ceux qui, ayant été militaires toute leur vie, pourraient les accepter?

Il n'y a donc ni raison ni courage à insulter un homme pacifique; mais il peut y avoir beaucoup de danger, si l'offensé est sans vertu, surtout dans un siècle où la morale, ne voyant plus d'appui dans les cieux, n'en espère plus guère sur la terre. L'offenseur ne doit-il pas craindre une vengeance aussi terrible et aussi facile que celle qui nous a enlevé dernièrement un confrère, certes, digne de toute notre estime, mais d'un caractère violent, qui a dû lui faire bien des ennemis secrets?

Je ne doute pas que ceux qui s'abandonnent à leur colère ne s'en reprochent à eux-mêmes les excès lorsqu'ils sont de sang-froid. Ce sont souvent les plus susceptibles de sentimens de loyauté et de générosité. Ils ne sont si irritables que parce qu'ils sont très-sensibles à l'injustice vraie ou apparente; ils sont capables eux-mêmes

de venir, de jour et de nuit, au secours de ceux auxquels ils ont proposé la veille l'alternative du déshonneur ou de la mort, s'ils les voyaient dans un danger éminent de perdre l'honneur ou la vie. Venons donc, dans nos disputes, au secours, non de l'offensé qui a le courage de se retrancher dans sa modération; mais de l'offenseur qui, entraîné par des mouvemens impétueux, leur cède et manque à la fois à ce qu'il doit à lui-même et à ses confrères.

Je demande que lorsque l'un de nous s'oubliera assez pour dire des personnalités, il soit rappelé, non à l'ordre, parce qu'un commandement subit irrite quelquefois la colère; mais à la fraternité, d'abord par le président, et à son défaut par la classe; et si ces sommations fraternelles ne servent à rien, que la séance soit levée.

Je demande de plus, chers confrères, que si vous adoptez ces réclamations d'un membre de votre section de morale, il n'en soit pas fait mention dans nos registres, afin qu'on n'y voie pas qu'en les employant quelquefois dans des délibérations étrangères, nous en avons eu besoin pour nous-mêmes.

N° 2.

Lettre du maréchal Munich à Bernardin de Saint-Pierre.

MONSIEUR,

Les chagrins, dont par votre lettre vous me paraissez dévoré, m'affligent sensiblement; j'avais espéré que, vu vos talens et votre mérite personnel, vous auriez trouvé un sort et un emploi à votre satisfaction.

J'augure, cependant, que, puisque son excellence M. le Grand-Maître vous a offert une place d'aide-de-camp du génie, c'est une preuve de son estime pour vous, et du dessein où il est de vous attacher à sa personne; ainsi ne vous désespérez point, renfermez vos peines secrètes, et surtout ne faites paraître aucun mécontentement. Puisque son excellence M. de Villebois paraît avoir de bonnes intentions pour vous, portez tous vos soins à vous l'affectionner, et

certainement il ne vous oubliera pas. Il a tout le crédit et le pouvoir nécessaires pour vous avancer et faire votre fortune.

J'aurais souhaité pouvoir moi-même employer vos talens; mais il ne se trouve, pour le présent, aucune place vacante dans les départemens qui sont sous ma direction; soyez toutefois persuadé que je ne négligerai aucune occasion de vous rendre service, étant avec considération et estime,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

MUNICH.

Saint-Pétersbourg, ce 20 mars 1763.

N° 3.

Lettre de Duval à Bernardin de Saint-Pierre.

MONSIEUR,

Je vous salue, je vous félicite, je vous embrasse dans votre patrie; si mes vœux étaient exaucés, vous y trouveriez, avec la fortune, tout ce que votre cœur délicat et sincère mérite. Pardonnez-moi ma négligence à vous écrire, et soyez persuadé de ma reconnaissance toutes les fois que je reçois par vos lettres l'assurance de votre estime. Depuis votre départ, j'ai vu plusieurs fois M. le général Dubosquet; son zèle pour vous s'accroît, et, à chaque nouvelle conversation, il chante vos louanges sur un ton plus énergique qu'à la précédente. Notre docteur est toujours à Moscou, sa pratique suffisant à peine pour son entretien; il n'en a pas moins retiré chez lui une pauvre veuve avec quatre enfans, dont le mari, son ami, homme de mérite et son compatriote, est mort entre ses bras. M. Randon, ne sachant que faire, s'est avisé d'épouser une jeune fille de vingt ans, d'une taille presque gigantesque en tous sens, fort aimable d'ailleurs : cette demoiselle était nouvellement arrivée et placée dans une très-bonne maison; elle est fille d'un officier, commandant une place

en Poméranie; elle a été flattée du titre de madame la colonelle [1], elle l'a donc épousé, et son but est d'obtenir quelque commandement en Ukraine, et d'y finir ses jours. Il me faudrait beaucoup de papier et de temps pour vous parler de mes affaires, de ma situation et de ma manière de vivre. Il y a quantité de choses qui pourraient vous intéresser davantage, et que ma mémoire ne me fournit pas à présent. Je viens de recevoir votre lettre du 16 novembre, et je n'ai pu m'empêcher d'y répondre tout de suite, la poste allant partir. Si jamais j'ai le bonheur de revoir les bords du lac Léman, je vous en ferai une description si fleurie, que vous serez tenté de rendre visite à nos naïades; elles vous mèneront dans des recoins de montagnes où vous trouverez à chaque pas des plantes que vous aimez tant, et qui croissent rarement ailleurs sans culture. Vous dites qu'il ne vous est pas permis de deviner l'endroit où vous devez mourir, je le crois bien; le général Sheverin en aurait dit autant à votre âge, et votre aïeul, le maire de Calais, disait avec raison: L'homme propose et Dieu dispose. Je suis beaucoup plus âgé que vous, je saurai probablement le quartier que vous aurez choisi avant de quitter le mien, et quand je serai dans l'autre monde, je ne manquerai pas de demander de vos nouvelles aux nouveaux débarqués; si jamais vous allez à Londres ou à Genève, je vous prie d'y voir les familles Duval. Je fais, mon cher Monsieur, bien des vœux à la Providence pour votre conservation et votre bonheur; je vous prie de m'accorder une réponse en faveur des choses plus intéressantes que je pourrai vous écrire dans la suite.

J'ai l'honneur d'être bien sincèrement,

Monsieur,

Votre ami,

LOUIS-DAVID DUVAL.

[1] Le colonel Randon, ayant perdu sa femme, s'enferma dans une cave où il vécut plusieurs mois de pain et d'eau. Plus tard il renonça à sa pension de colonel, et se rendit à Rome où il obtint du pape la permission d'occuper un ermitage où il mourut après dix ans des plus grandes austérités.

N° 4.

Lettre de Duval à Bernardin de Saint-Pierre.

MONSIEUR,

J'ai reçu, depuis deux mois, l'avis d'un paquet venant d'Amsterdam par vaisseau, à mon adresse; cet avis fut laissé chez moi pendant mon absence, et je ne sais par quel canal il m'est parvenu; mais enfin, le vaisseau est arrivé et le paquet aussi; il contenait la lettre dont vous m'avez honoré le 1er janvier dernier, un billet pour ma femme, du 2 février, et deux volumes que j'ai lus avec avidité; je vous ai suivi partout en imagination. Je n'approuvais pas le tour de l'île avec deux nègres seulement. Une chose m'a frappé, c'est que, sensible comme vous l'êtes, vous ayez pu éviter dans votre Relation le narré des désagrémens et des dégoûts que vous devez avoir essuyés. Mes idées ne s'arrangent point sur l'honneur que vous m'avez fait; celle qui domine est de chercher à mériter le témoignage public que vous donnez de mon caractère; j'ai vu dans la conclusion en guise de préface, mon nom en trop bonne compagnie, ceux qui l'avoisinent sont trop grands; je voudrais être avec des gens de ma sorte, et voir ma femme à côté de madame Normand.

Il y a dix ans que mes occupations ne m'ont permis aucune lecture suivie; je ne puis que sentir, je ne suis pas en état de juger. Le système sur les végétaux m'a d'abord effrayé, il m'a rappelé votre projet de perfectionner les postes, au moyen des mortiers à bombes en été, et des patins en hiver; mais je m'arrête : un aveugle ne doit pas juger des couleurs.

J'aime les leçons d'humanité que vous nous donnez; l'élévation de vos sentimens et la douceur de vos mœurs et de votre caractère me sont bien connues; je sais que chez vous l'expression part du cœur avec la pensée. S'il y a dans quelques endroits de votre livre une imitation de Rousseau, de Voltaire ou de Montesquieu, cette imitation allait si bien au sujet, qu'il n'y avait pas moyen de l'éviter; en un mot, une Relation qui devait être assez aride suivant la manière dont les hommes voient pour la plupart, est devenue

très-intéressante sous vos mains. La conclusion en est unique, la période qui finit par *il y a quelqu'un ici*, doit remuer tous les cœurs sensibles; en vous lisant, je me suis félicité d'avoir su mériter votre estime, et je me suis bien promis d'être moins paresseux et moins distrait à l'avenir, et de faire des efforts pour me la conserver.

Ma femme est en couche, elle vous répondra de sa main dans ma suivante lettre qui ne tardera pas; je vous y rendrai compte de ma situation et de mes occupations.

N'y aurait-il donc pas moyen de vous revoir dans ce pays, soit avec quelque commission publique du ministère de France, ou autrement, et justement avec assez de moyens, d'abord pour une voiture et un ou deux domestiques? Vous trouveriez chez moi un appartement meublé honnêtement, et une table bourgeoise dont vous disposeriez. Je crois que vous trouveriez un bon établissement ici plutôt qu'en aucun endroit du monde; mais il faudrait renoncer au militaire, et rechercher la direction de quelques grandes entreprises à l'avantage du commerce. Nous avons ici des canaux à faire et des villes à fonder.

Je vous promets bientôt une nouvelle lettre; je voudrais bien pouvoir trouver le moyen de vous être utile et de vous prouver l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LOUIS-DAVID DUVAL.

Pétersbourg, le 24 juin 1773.

N°. 5.

Lettre de Duval à Bernardin de Saint-Pierre.

Janvier 1787.

MONSIEUR,

Ma paresse se renforce à mesure que ma santé s'affaiblit, voilà pourquoi j'ai tardé si long-temps à vous répondre. Je pourrais pourtant vous indiquer plusieurs excuses plus honnêtes; car premièrement, je pouvais bien vous informer de la mort du bon général Dubosquet; mais je n'ai jusqu'à présent pu avoir des nouvelles cer-

taines de mademoiselle de Latour, sinon qu'on avait ouï dire qu'elle était bien mariée. Je souhaitais pouvoir vous en dire davantage, et rendre par-là ma lettre plus intéressante [1].

Quand j'eus reçu votre lettre du 15 juillet, M. Ador, auquel je dis que vous aviez payé les 900 francs à M. Rougemont, m'en remboursa sur-le-champ la valeur, quoiqu'il n'eût point d'avis; il est parti peu après pour son domicile en Allemagne; je n'ai eu depuis aucune lettre de lui : suivant les usages du commerce, tout est en ordre, vous êtes acquitté, et je suis remboursé au-delà de ce que vous me deviez. J'ai bien reçu dans le mois de septembre les douze exemplaires; celui que vous avez eu la bonté de me destiner est en belle reliure à l'usage de la famille; celui que vous avez donné à ma femme, est chez sa mère qui est venue nous joindre dans ce pays; elle ne se lasse pas de vous lire, non plus que sa Bible, à côté de laquelle vous figurez. Imaginez la meilleure des femmes, et vous aurez quelque idée de la grand'maman de mes enfans.

J'ai d'abord lu votre ouvrage rapidement, je l'ai ensuite repris, et toujours avec beaucoup de plaisir. Il semble être à la portée des moins instruits, et ce n'est pas là son moindre mérite. Quand on est frappé par le brillant coloris d'un beau tableau qui vous présente de grands objets, un bel ensemble et les détails les plus intéressans, on regrette de n'être pas assez instruit pour juger de la correction du dessin. J'ai été étonné du courage avec lequel vous assignez la cause des marées et des courans de la mer à la fonte des glaces aux pôles, plutôt qu'à l'attraction de la lune; mais cette dernière supposition cadre si bien avec tous les phénomènes des marées (du moins nous le fait-on entendre), qu'il est naturel de suspendre son jugement. Je me rappelle avoir lu, dans ma jeunesse, des relations de voyages maritimes où il est fait mention de bâtimens qui ont pénétré au-delà de 82 ou 83 degrés latitude septentrionale, et trouvé la mer au loin devant eux, libre de glaces. Le capitaine Cook n'a pu, si je ne me trompe, pénétrer au-delà de 72 ou 73 degrés latitude méridionale dans tout le contour qu'il a parcouru; quelle différence prodigieuse d'un côté à l'autre!

Vous avez parcouru et lié tous les objets d'histoire naturelle d'une

[1] M. de Saint-Pierre avait refusé la main de mademoiselle de Latour, parce que ce mariage l'aurait fixé en Russie; mais il avait conservé le plus tendre souvenir de cette aimable personne. Mademoiselle de Latour figure dans *Paul et Virginie*, et on la retrouve encore sous les plus aimables traits dans la *Pierre d'Abraham*.

Digitized by Google

manière si intéressante, qu'il est difficile de quitter votre livre, ou de ne pas suivre le fil de vos idées énoncées avec la plus grande clarté. Il y a tant de distance d'un pauvre joaillier aux professeurs des académies, que je n'ai pas osé entrer en lice ou consulter quelques-uns d'entre eux que je connais bien d'ailleurs. Mais après vous avoir dit l'impression que votre livre a faite sur moi, je pourrai plus tard vous parler de l'impression des autres.

Il y a, si je ne me trompe, vingt-trois ans que j'eus le bonheur de faire votre connaissance, et je regrette de n'en avoir pas mieux alors connu tout le prix. Vous étiez pourtant respecté de notre société mélangée, et surtout de moi, qui étais le plus âgé. Le docteur de Freytonns est mort dans sa patrie; depuis dix ou douze ans, le reste est dispersé. Je vous prie de recevoir encore mes félicitations sur la position aisée où vous vous trouvez actuellement, sur les moyens par lesquels vous y êtes parvenu, sur le raffermissement de votre santé. Vous jugez bien que je ne me suis pas fort enrichi dans mon commerce; mais depuis que j'ai le secours de mon fils aîné, je me trouve, au moment où je vous écris, dans une honnête aisance. D'autres dans le même genre ont acquis de grandes richesses ici, et moi la confiance publique, l'honneur d'en avoir reçu les marques sous le seing de LL. AA. SS., qui m'ont choisi pour leur joaillier, et sous celui de l'Impératrice, qui m'a fait joaillier du cabinet, avec des appointemens. Aucun ne pouvait remplir cette place, à moins d'une certaine indifférence sur les avantages qu'on pouvait en tirer. J'ai encore bien des jouissances malgré mon affaiblissement de santé, et, en ce moment même, j'ai cessé de vous faire ce détail qui vous intéresse, parce que je suis bien dans votre esprit.

Nous avons dans la famille un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, d'un grand mérite : c'est le frère cadet de ma femme; il possède un talent supérieur pour la prédication; il a fait une apparition ici; les ministres étrangers, les seigneurs de la cour, leurs dames venaient écouter ses sermons. Les Anglais nous l'ont enlevé, lui ont fait un sort pour la vie; il est actuellement à Londres, où il prêche très-rarement, ayant un emploi civil très-avantageux : son nom est Dumont. Je vous en parle, parce que nous avons remarqué entre vous et ce jeune homme de grandes affinités.

Je suis bien sincèrement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LOUIS-DAVID DUVAL.

N° 6.

Lettre de Taubenheim à Bernardin de Saint-Pierre.

Berlin, 19 juillet 1771.

Digne ami,

Quel ravissant et délicieux plaisir pour moi de recevoir de vos nouvelles, et d'apprendre que vous êtes de retour à Paris en bonne santé; mais comment est-il possible, mon cher et très-cher ami, qu'avec vos talens vous n'ayez pas fait fortune? Non! plus j'y pense, plus je suis convaincu que la fortune est mal distribuée, et qu'elle oublie au partage ceux qui en sont dignes. Vous en êtes un bien douloureux exemple, car si jamais quelqu'un a mérité ses faveurs, c'est vous, mon bon ami, et j'ai là persuasion qu'enfin on rendra justice aux qualités que j'ai admirées, et que j'admirerai toute ma vie en vous. Ah! que j'aspire au bonheur de voir l'accomplissement de mes ardens désirs à votre sujet! Ne tardez pas, mon cher ami, de me procurer cette joie, dès que vous serez à même de le faire.

Je vous remercie du fond de mon âme de ce que vous m'avez rapporté votre précieux souvenir et une amitié dans laquelle j'ai mis toutes mes délices. Veuillez vous persuader que ni votre absence, ni rien autre chose n'a pu diminuer la haute estime et la tendresse particulière que je vous ai vouées ma vie durant. Mettez-moi à l'épreuve, je vous en conjure. Vous ne me trouverez jamais indigne de votre confiance. Je n'ai, depuis vous, trouvé personne à qui mon cœur ait pu se livrer comme il se livrait à vous. Les agrémens de votre amitié m'ont fait perdre l'idée de chercher un autre vous-même; et si vous avez conservé quelque bonté pour moi, ne m'ôtez jamais votre souvenir qui me remplit de joie, et qui seul fait mon bonheur!

Je vous ai écrit trois fois à l'Ile-de-France, d'où j'avais reçu une de vos chères lettres. Mais j'ignore si ces trois lettres vous sont parvenues.

Depuis vous, le roi m'a nommé receveur-général du tabac avec de bons émolumens. Je suis content de mon état, et je ne porte

pas mes vues plus loin. Mais quel plaisir j'aurais de vous revoir un jour, et de vous offrir l'encens de mon amitié constante. Mon cher ami, j'accepte votre café avec grand plaisir, ainsi que les graines étrangères que vous m'offrez. Il suffit que cela vienne de votre part, pour que j'aie impatience de les recevoir. Mais je vous prie, mon digne ami, d'y joindre un détail exact de la manière de faire réussir les graines. Si votre offre était de plus de valeur, je ne l'accepterais point, mais je vous avoue qu'à peine puis-je attendre l'arrivée de ce cher souvenir. Apprenez-moi, de grâce, par où je puis vous être utile ici; mon amitié se plaira à vous prouver sa constance. Conservez-moi la vôtre, etc....

Votre ami,

TAUBENHEIM.

N° 7.

Lettre de Taubenheim à Bernardin de Saint-Pierre.

Berlin, 21 février 1788.

MONSIEUR, ET TOUJOURS TENDRE ET PRÉCIEUX AMI,

J'ai senti une joie inexprimable à la réception de votre lettre, et je ne sais trouver des expressions assez fortes pour vous peindre le tendre mouvement de mon cœur, et ma douce reconnaissance pour votre amitié. Le récit de votre bien-être, digne ami, met le comble à ma joie. Dieu prouve visiblement, par votre exemple, qu'il n'abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance en lui. Mes vœux ardens vous ont suivi partout, et votre souvenir fait les délices de nos entretiens de famille. Votre long silence nous a donné de l'inquiétude, mais loin de soupçonner votre amitié, nous pensions que vous étiez trop éloigné pour nous faire passer de vos nouvelles. Voilà un sujet de reconnaissance de plus pour moi envers Dieu! Je le bénis de m'avoir conservé mon ancien ami; je jouis de son bonheur, et de la douceur dans laquelle vont s'écouler ses jours, et il ne manque rien à ma satisfaction que de le voir!

Vous me parlez, cher ami, d'un remboursement dont j'ignore le sujet. Je n'ai jamais eu un billet de vous. Je ne me rappelle pas vous avoir jamais rien prêté. Je ne puis donc rien accepter. Il est vrai qu'autrefois vous daignâtes ne pas rejeter quelques faibles preuves de la pureté de mon amitié, dont je vous sais grand gré encore, mais c'est là tout ce que j'en sais, et cette lettre vous servira toujours d'assurance contre toute dette que je ne connais pas. Vous êtes trop de mes amis pour vouloir ternir ce cher titre, en y joignant celui de créancier. Je ne puis porter ce dernier vis-à-vis de vous, et je ne saurai jamais renoncer au bénéfice du premier qui est sans prix pour moi. Vous êtes débité sur mes livres pour une amitié perpétuelle, ainsi nous aurons toujours à compter l'un avec l'autre, et vous aurez de la peine à solder avec moi. J'ignore tout autre compte, et en faveur de notre amitié sacrée, qu'il ne soit plus question d'un sujet qui me ferait rougir, et qui me ferait croire que vous m'aimez peu. Si vous voulez, mon cher ami, me donner un exemplaire des *Études de la Nature*, je vous en aurai une obligation extraordinaire. Sa lecture fera mes délices, ayant mon ami pour auteur. Envoyez-le directement à Berlin, etc.....

Je remets pour une autre fois de vous instruire de ce qui me regarde : cette fois-ci je me contente de vous apprendre que je souffre beaucoup de la goutte, que je suis père de dix enfans pleins d'espérance, que je compte vous en adresser un dans deux ans, qui séjournera à Paris quatre semaines, pour y voir ce qu'il y a de remarquable, et que je mourrai avec les sentimens de la plus constante amitié.

TAUBENHEIM.

N° 8.

Lettre de Rulhière à Bernardin de Saint-Pierre.

Paris, ce 8 février 1768.

VOICI, mon cher ami, l'excuse de ce que vous appelez ma paresse : j'ai eu l'honneur de rencontrer Mme la princesse Labor-

miska à un souper, et le texte de conversation que j'ai pris avec elle, est la reconnaissance que vous avez pour elle, et dont vous m'avez entretenu : elle me dit, la seconde fois que je la vis, qu'elle avait reçu une lettre de vous, et que ne sachant où vous adresser sa réponse, elle me demandait de m'en charger; je saisis cette occasion de lui demander la permission de l'aller chercher, en lui disant qu'en partant, un de vos regrets avait été de ne m'avoir pas présenté à elle. Quand j'y fus, sa lettre n'était point écrite, et en retardant ainsi de jour en jour vous m'avez accusé de négligence; mais ce matin elle vient de m'envoyer sa lettre, et j'allais vous écrire quand je reçois votre seconde. Si vous avez encore quelque occasion de lui écrire, vous me ferez plaisir de lui parler de moi, car elle m'a paru si aimable que je désire fort de la trouver favorable et prévenue pour moi. Que vous écrire mon cher ami, de notre grande ville? Hercule, dans le cours de ses travaux, ne s'occupait guère de ce que faisaient les Sybarites : la princesse qui vous connaît fort bien, prétend que vous voudriez devenir grand Mogol. Il faut vous occuper de passer dans le continent; une île n'est pas une assez vaste carrière pour vous. Franchissez les limites de votre mer : et si vous voulez, à Paris, me charger de quelque commission relative à tout ce qu'il vous plaira, comptez que c'est un plaisir que vous me ferez et que j'y emploierai volontiers le crédit de mes amis : il y a du plaisir à seconder les gens qui vous valent, mon cher ami, et je serais bien aise d'avoir contribué pour ma part à faire un grand Mogol. Je ne conçois pas que M. de Breteuil ne vous ait pas répondu, car il vous aime fort, et a grande opinion de vous. Comme la lettre que je vous écris à présent doit partir demain et que je ne le verrai pas avant, je ne puis rien vous dire, sinon qu'il a reçu votre lettre, car il m'en a parlé; qu'il en a été très-content, car il me l'a dit, et que suivant ce que je connais de lui, vous pouvez en toute occasion, même de la plus ardente ambition, vous adresser à lui en toute confiance. J'ai fait vos complimens à l'abbé Chappe, qui m'a paru aussi très-content de votre connaissance. Vous vous retrouverez avec un grand plaisir quand il y aura eu l'espace du monde entre vous deux, et je me flatte que dans un autre hémisphère on boira alors à ma santé. Si vous ne faites pas, mon cher ami, la fortune que j'attends de vos talens et de votre âme, au moins ferez-vous un bon journal, et c'est quelque chose. On se console des revers de cette existence présente en songeant que

la postérité nous rendra plus de justice. Peignez bien tous les habitans de notre globe : rendez-vous intéressant aux hommes de tous les pays, et quelque chose qui arrive, vous aurez au moins l'immortalité pour ressource.

Il doit y avoir, d'ici à huit ou quinze jours, une grande assemblée des actionnaires de la Compagnie des Indes, pour terminer définitivement les statuts sur lesquels la Compagnie va être administrée. Voilà la seule chose, à ma connaissance, qui puisse vous intéresser. Adieu, mon cher ami, croyez que partout où je suis vous avez un ami fidèle, un chargé de vos affaires; qu'aussitôt que vous me marquerez ce qu'il faudra faire pour vous, je le ferai avec plus d'opiniâtreté que pour moi-même; car on se dégoûte pour soi, on quitte prise aisément; je serai plus hardi et plus tenace quand je serai animé par l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur, et serai toute ma vie votre ami et serviteur,

RULHIÈRE.

P. S. J'oubliais de vous dire qu'on me flatte de m'employer avant qu'il soit peu dans une des ambassades de Rome, Suisse, Constantinople ou Naples, qui vont vaquer toutes quatre. On m'a dit que, sur les préventions de M. de Choiseul contre moi, on lui avait proposé de me tenir encore trois ans subalterne sous un ambassadeur sage, et qu'il verrait après.

N° 9.

Lettre de Rulhière à Bernardin de Saint-Pierre.

La Rocheguion, ce 3 novembre 1771.

VOTRE lettre, mon cher ami, est une véritable églogue. Elle est venue me trouver ici où je suis aussi à la campagne; mais vous ne donneriez pas ce nom à un grand château, surmonté d'une vieille tour qui domine au loin sur la rivière et y exerçait autrefois toute la tyrannie féodale, d'où il reste encore aujourd'hui d'assez beaux droits, par exemple celui d'un péage. J'ai sous mes fenêtres un beau manége découvert où des écuyers exercent des che-

vaux de toutes les nations; j'entrevois çà et là, par-dessus les plus belles écuries du monde, quelques maisons du village; au-delà de cette cour du manége est un grand chemin, au-delà est un grand potager, le long duquel coule la rivière de Seine, où passe tout le commerce de Ronen à Paris; sur l'autre bord est un petit château derrière lequel est une assez vaste bruyère, terminée par une grande forêt. Voilà, mon ami, la description du paysage que j'ai sous les yeux et qui ne vous inspirerait pas ces belles hymnes champêtres que vous adressez à la nature, et dont votre lettre est un modèle. Je suis ici chez le plus respectable grand seigneur qu'il y ait jamais eu; ces vertueux La Rochefoucauld que toute la nation française sait encore estimer comme par tradition. La mort de la duchesse de La Rochefoucauld a répandu le deuil dans cette maison, mais il vaut mieux partager la tristesse de cette famille que la joie de beaucoup d'autres.

Il n'y a rien de nouveau dans mes affaires. J'ai été, depuis que je ne vous ai vu, bien tristement occupé par une maladie qu'a eue mon père, dans laquelle il a reçu l'extrême-onction; mais, Dieu merci, il est ressuscité. J'attendais votre lettre avec impatience pour savoir où vous écrire, où vous mander à quel point j'ai été touché de la lettre que vous m'écrivîtes à votre départ. Connaissez-moi, mon ami, et vous croirez, je l'espère, à l'honnêteté et à l'amitié; ces deux sentimens ont toujours fait mon bonheur au milieu des travaux de la vie; votre lettre m'a causé autant de joie que vos soupçons m'avaient cruellement affligé. Je vous embrasse de tout mon cœur.

RULHIÈRE.

N° 10.

Lettre de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre[1].

3 août 1771.

La distraction, Monsieur, de la compagnie qui était chez moi à l'arrivée de votre paquet, et la persuasion que c'était en effet des

[1] M. de Saint-Pierre, à son retour de l'Ile-de-France, dans une pro-

graines étrangères, m'ont empêché de l'ouvrir et je me suis contenté de vous en remercier à la hâte : en y regardant, j'ai trouvé que c'était du café. Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus qu'une fois, et vous commencez déjà par des cadeaux ; c'est être un peu pressé, ce me semble. Comme je ne suis point en état de faire des cadeaux, mon usage est, pour éviter la gêne des sociétés inégales, de ne point voir les gens qui m'en font; vous êtes le maître de laisser chez moi ce café, ou de l'envoyer reprendre; mais, dans le premier cas, trouvez bon que je vous en remercie, et que nous en restions là.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes très-humbles salutations.

J.-J. Rousseau.

N° 11.

Lettre de D'Alembert à Bernardin de Saint-Pierre.

Paris, ce mardi à midi, 1772.

Mademoiselle de Lespinasse est dans son lit, Monsieur, avec la fièvre double tierce, depuis huit jours : c'est une rechute. Elle a lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt, et un sensible regret de voir que votre situation n'est pas plus heureuse; elle ne peut comprendre quelles sont les personnes de sa société qui ont pu désapprouver la modération de votre conduite à l'égard de votre libraire; en tout cas, ce jugement n'était pas fait pour vous troubler et pour arrêter un moment votre pensée, car il est bien absurde, et il y aurait bien peu de mérite et de force à tuer un insolent qui vous a manqué de parole ; au lieu de cela, il y a beaucoup de sagesse et d'honnêteté dans votre conduite. Pour moi, je ne saurais vous dire le regret mortel que j'ai de vous avoir proposé cet homme-là ; je suis affligé de ce que nous allons vous perdre, mais je vois en même temps

mière entrevue avec J.-J. Rousseau, lui avait promis des graines étrangères ; le lendemain il lui envoya une balle de café. Rousseau lui écrivit cette lettre.

Digitized by Google

que votre mauvaise fortune doit vous lasser. Si vous vouliez, Monsieur, entrer dans le service de Sardaigne, le Roi va faire de grands changemens dans les troupes, et sûrement il accueillerait bien un officier français ; dans ce cas, je connais deux personnes qui pourraient vous donner des recommandations ; si c'était en Russie, vous y connaissez beaucoup de gens, mais il y a le frère de M. de Carbon qui est dans l'artillerie, et à la tête d'un corps qu'on appelle les cadets : il pourrait peut-être vous être utile. Il n'est pas dans ce moment à Paris, ainsi que M. de Carbon, mais ils seront tous ici après Fontainebleau. A l'égard du service d'Espagne, M. de Mora n'est pas dans ce moment-ci en mesure de vous obliger, parce qu'il est dans l'impossibilité de s'occuper d'autre chose que de Madame sa mère qui se meurt, depuis trois mois, de la poitrine. Lui-même est dans un état de santé qui ne lui permet guère de mettre de la suite à rien ; cependant si vous préfériez le service d'Espagne, si c'est celui où vous vous promettez le plus d'avantage, je connais quelqu'un ici qui peut-être serait à portée de vous obliger, mais qui est aussi à Fontainebleau. Ce serait bien mal juger de mademoiselle de Lespinasse, Monsieur, que de croire qu'elle vous eût fait un tort de votre mélancolie. Elle l'a intéressée, et elle ne vous a jamais vu sans sentir s'augmenter en elle le désir de pouvoir vous obliger, par elle ou par ses amis. Quant à moi, Monsieur, je me suis affligé souvent de mon impuissance et de mon peu de moyens, et je ne désirerais rien tant que de trouver les occasions de vous prouver l'estime distinguée et l'attachement sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

N° 12.

Lettre du baron de Breteuil à Bernardin de Saint-Pierre.

Paris, le 24 mars 1770.

J'ai reçu toutes vos lettres, Monsieur, et je n'ai pas profité de toutes les occasions de vous marquer le plaisir qu'elles me font ; je

me le reproche, mais je suis entravé par tant d'affaires, que je ne suis pas coupable de négligence. Je vous prie d'être toujours persuadé que je suis fort occupé de vous, et que je ne cesserai jamais de prendre l'intérêt le plus vif à tout ce qui vous regarde. Je suis bien aise qu'on vous ait envoyé à l'Ile-Bourbon, puisque vous y serez en chef. Ne prenez pas de dégoût par les contrariétés, il faut les vaincre par la patience, quand on a eu la force d'aller aussi loin chercher à être utile. Tout ce qu'on a mandé de vous ici, rend justice à votre zèle et à votre intelligence. M. le duc de Praslin a la meilleure opinion de vous. Vos appointemens seront augmentés, et le ministre écrira au commandant du génie dans le genre que vous le désirez. Si au bout de tout cela vous n'avez pas lieu d'être content, et que vous vouliez absolument revenir, comme vous m'y paraissez à peu près déterminé, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne pas vous laisser dans l'embarras. Le regret que vous avez d'être aussi loin de vos parens et de vos amis, est un sentiment très-naturel, et que vous leur inspirez; cependant ils ne sauraient vous conseiller d'abandonner le certain pour l'incertain. Vous avez connu les peines d'un solliciteur; quoi qu'il en soit, si vous n'êtes point retenu par cette réflexion, et que vous n'envisagiez aucun moyen de fortune où vous êtes, il est constant qu'il peut y avoir plus de ressources dans ce pays; je vous offrirai, en attendant, asile auprès de moi, et nous aviserons à ce qu'il sera possible de faire. Le Roi m'a fait la grâce de me nommer son ambassadeur à Vienne. Je suis bien fâché de ne vous avoir pas gardé pour vous faire travailler dans cette carrière; après quelques années de pratique, j'aurais peut-être trouvé jour à vous placer, et vous n'auriez pas mené en attendant une vie aussi triste que celle dont vous me faites le détail.

L'économie avec laquelle vous avez vécu pour remplir vos engagemens ici, a fort augmenté mon estime pour vous, et tout l'intérêt que vous m'avez inspiré. Je voudrais des occasions essentielles de vous en convaincre de plus en plus; si vous en trouvez, soyez sûr qu'en me les indiquant, je les saisirai toutes avec l'empressement qu'on doit à des sentimens aussi élevés que ceux que je vous connais.

Ma santé est bonne, je suis très-heureux, et le serais davantage si j'assurais votre bonheur. Continuez à m'écrire, et ne vous inquiétez jamais de mon silence, mes sentimens sont invariables.

Le baron de Breteuil.

N° 13.

Lettre de M. Guys [1] *à Bernardin de Saint-Pierre.*

Marseille, le 12 décembre 1785.

MONSIEUR,

Je suis empressé de mettre à vos pieds l'hommage qui vous est dû, celui de mes faibles recherches dans mon *Voyage de Grèce*, etc., et ce qu'on imprime encore de moi sous le titre de *Marseille ancienne et moderne*, c'est mon dernier tribut à ma patrie.

Vous seul, Monsieur, pouvez dire : J'ai fait un livre. Vos observations, vos pensées, vos sublimes images ne sont pas, comme les projets de l'abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien, mais des vérités qui consolent l'ignorant et le malheureux. Je l'éprouve étant l'un et l'autre, et mon admiration est la plus faible expression de mes sentimens.

Je me félicite, je me vanterai d'avoir pensé comme vous sur l'adoption, sur nos hôpitaux, sur notre éducation barbare qui afflige l'âge de l'innocence et de la gaieté. Un de mes fils, qui est à Smyrne, s'applaudissait d'avoir acquis une riche collection de livres. Je lui répondis : Asseyez-vous sur les volumes de votre *Encyclopédie*, et lisez, relisez comme moi, les *Études de la Nature* que je vous envoie.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
GUYS, secrétaire du Roi, et ci-devant secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et belles-lettres de Marseille.

[1] Auteur d'un Voyage littéraire en Grèce, dans lequel il eut l'heureuse idée de comparer les Grecs anciens aux modernes. Les Grecs reconnaissans le nommèrent citoyen d'Athènes. Il mourut en 1799, à Zante, une des îles de la Grèce, où il voyageait pour perfectionner son ouvrage.

N° 14.

Lettre de M. Guys à Bernardin de Saint-Pierre.

Marseille, 15 janvier 1786.

Il faut vous dire, Monsieur, ce que j'ai fait pour vous, et ce qu'on me dit de vous. Tout cela peut vous être utile, parce que vous allez donner une deuxième édition.

M. Adanson, frère de l'académicien, revenu d'Égypte, a apporté une précieuse collection en tous genres, des plantes bien dessinées, les poissons du Nil bien conservés, etc., etc., le fruit de l'arbre que les Arabes appellent *kichstu*, c'est-à-dire crême, et qui donne une crême aussi bonne que celle de Paris; car vous savez mieux que moi que la nature nous a tout donné, et n'a pas eu besoin du lait des animaux pour nous faire de la crême. Cet arbre est le bamier nommé dans Prosper Alpin; et qu'on m'assure être en petit dans le Jardin du Roi. J'ai promesse dudit Adanson qu'il mettra sous vos yeux tout ce qu'il apporte. M. Desfontaines qui m'avait été recommandé par M. Lemonier, nous est revenu du Mont-Atlas où il a fait ample moisson. J'ai été empressé de lui donner votre deuxième volume qu'il a dévoré, enchanté de ce qu'il y a trouvé de neuf, notamment sur les corolles, et de la belle image du lis. Il est empressé de vous communiquer des choses neuves pour vous, et principalement touchant les insectes attachés à des plantes qui les tuent. Je lui donnerai donc une lettre, si vous m'y autorisez. Vous aimez les voyageurs, par conséquent à les entendre et interroger; celui-ci est doux comme la crême d'Égypte.

On m'écrit de Paris sur votre ouvrage :

« Le succès en a été lent, mais tous les gens instruits et les gens » du monde ont fini par le lire et le garder. »

Autre que je ne vous ai pas gardé pour la bonne bouche, mais qu'il faut entendre :

« L'auteur plaide admirablement la cause de la Providence; mais » dans combien d'endroits l'ouvrage ne décèle-t-il pas l'ancien ami » de Jean-Jacques! J'y ai souvent découvert la patte du diable, et » des inconséquences du citoyen de Genève. M. de Saint-Pierre

» généralise trop les objets, et vous le verrez souvent conclure du » particulier à l'universel. Il cite une espèce d'arbres des bords du » Mississipi à qui la nature a donné des racines assez proéminentes » et fortes pour rompre les glaces qu'entraine le fleuve, et garantir » l'arbre d'un choc qui le renverserait. Mais l'Oby, le Jenissey, le » Lena, et autres fleuves de la Sibérie, charrient encore plus de » glaces et plus long-temps que le Mississipi, entraînant des arbres » de toute espèce, ce que fait aussi le fleuve de l'Amérique septen- » trionale. Pourquoi d'une exception, dont on devrait assigner la » cause, faire un principe général que l'expérience de tous les » pays démontre faux [1] ?

» Je ne puis adopter le système du flux et reflux, la cause assignée » est trop faible et irrégulière.

» Sur l'éducation, je crois entendre Jean-Jacques.

» *Verum ibi plura nitent*, et je vous conseille de mettre à côté » de cet excellent livre, celui de M. Deluc de Genève; je relis avec » plaisir son *Histoire de la terre* et ses *Lettres sur la Suisse*. Je n'ai » pas encore vu deux auteurs qui, du côté des qualités religieuses, » civiles et militaires, quoiqu'en genres différens, se ressemblent » autant que cet auteur et Xénophon. »

Je lirai M. Deluc après avoir relu M. de Saint-Pierre. Je finis ce griffonnage, et sans cérémonie, car la forme n'ajoute rien au fond.

Je suis, etc.

N° 15.

Lettre de l'abbé Fauchet à Bernardin de Saint-Pierre.

Je vous offre une obole, Monsieur, et vous me donnez une pièce d'or. J'ai lu les deux premières éditions de votre ouvrage, et je ne me lasse point de les relire. Mon premier soin, à mon arrivée de la province, a été de me procurer le quatrième tome qui venait de paraître ; au moyen du présent que vous me faites, j'aurai mes deux exemplaires complets. Je ferai relier le volume que je reçois de vous, avec la couverture, afin que les deux mots écrits de votre main soient conservés dans ma bibliothéque comme un témoignage d'une amitié maintenant refroidie dans votre cœur, mais toujours vive

[1] La nature varie ses moyens. L'auteur de la lettre avait mal lu Bernardin de Saint-Pierre qui explique ce qui se passe dans une contrée et non dans toutes.

Digitized by Google

dans le mien. Il ne vous arrive rien qui ne m'intéresse au fond de l'âme. Je vous ai toujours beaucoup aimé; mais vous avez varié dans votre affection pour moi sans aucun motif légitime; car vous m'aviez pardonné durant nos liaisons tous mes défauts, et je n'en ai pas montré de nouveaux, lorsque vous avez cessé de me voir. Permettez-moi de vous en reprocher un à vous-même, qui tient peut-être à un vice; ce vice serait l'orgueil : une âme comme la vôtre ne peut avoir que ce vice-là. Quand j'obtins une première faveur du Roi, je vous suppliai en grâce de permettre que la pension qui m'était assignée vous appartînt; je m'en étais passé jusqu'alors, je pouvais m'en passer toujours; vous étiez dans la gêne, et nous vivions dans l'intimité; mais je n'étais ni monarque, ni prince, je n'étais que votre ami; mon offre fut rejetée, sinon comme offensante, du moins comme inadmissible. Je l'aurais bien reçue de vous, et j'en aurais été plus glorieux que de l'abbaye dont le Roi a depuis amplifié ma fortune. Il est vrai que votre génie étant supérieur au mien, j'aurais trouvé dans votre amitié une gloire que vous ne pouviez pas trouver dans la mienne; mais je ne sais si l'amitié véritable calcule tout cela; il me semble que c'est plutôt l'amour-propre.

Maintenant, Monsieur, quoique je ne sois plus tant votre ami, comme vous êtes toujours le mien, je vais vous faire une proposition bien plus étrange peut-être. Le plus doux bien de la vie pour vous, dès à présent, et ensuite les consolations et le bonheur de votre vieillesse, en dépendent. Si mon idée réussit, je crois que la Providence vous aura bien traité, que vous serez heureux et agréablement dédommagé de toutes les peines que les injustices de la société vous ont fait subir. Une jeune personne fort aimable, naïve comme l'innocence, pure comme un beau jour de printemps, d'une stature noble, d'une physionomie heureuse, ne manquant pas de beauté, ne manquant pas d'esprit, d'une simplicité agréable, d'un naturel charmant, et surtout du caractère le meilleur, est ma nièce; elle ne dépend que de moi; c'est-à-dire d'elle-même sous ma direction; car son bonheur est tout mon désir. Sa mère, veuve, l'a retirée depuis quelques mois d'un couvent de province, qui ne ressemble pas à ceux de Paris. Elle me l'a confiée avec un plein abandon de son pouvoir; je l'ai amenée ici dans mon dernier voyage. Je l'ai mise chez une dame vertueuse de mes amies pour perfectionner son éducation. Tous ceux qui la voient l'affectionnent. Elle est dans sa dix-huitième année; mais je pense qu'il importe à un homme d'une sensibilité comme la vôtre, à quelque âge qu'il veuille se donner une compagne, de la

recevoir immédiatement des mains de la nature, avant que la société l'ait contournée à ses méthodes, et que c'est à lui à achever de la rendre telle qu'il la lui faut, pour qu'elle puisse toujours lui plaire. Elle n'est pas riche, elle ne l'est point du tout; mais aussi elle n'est pas accoutumée à l'abondance. Son père est mort après des entreprises trop au-dessus de ses moyens, et qui, toutes dettes payées, n'ont rien laissé de sa fortune. Il ne reste à ma nièce qu'un tiers assuré dans le bien de ma bonne et excellente sœur, qui a eu le même patrimoine que moi, c'est-à-dire 20,000 francs en fonds de terre, avec lesquels elle vit assez doucement dans sa petite campagne, au moyen de ce que je fais les frais de l'éducation du dernier de ses deux fils. Ainsi, sa dot se réduirait à l'assurance de 6 ou 7,000 francs de fonds après la mort de la mère, c'est-à-dire à rien; mais je suis son oncle, et je l'aime comme ma fille. Sans disposer pour elle de mon revenu d'église, je peux lui donner celui que je retire de mon patrimoine, qui est de 900 livres par an, et tant que je serai au monde, elle ne manquera de rien pour son nécessaire. Il est vrai que vous n'auriez à vous deux que du viager; mais nous croyons, vous, elle et moi, à la Providence.

Réfléchissez à cela, Monsieur, et venez me voir un matin. On m'a déjà parlé de gens riches de votre âge, qui pourraient s'estimer heureux de l'avoir pour épouse. Mais il ne s'agit pas tant de richesses; il s'agit de bonheur, et le mien serait grand si je faisais le vôtre et le sien. En cas que la perspective que je vous présente vous paraisse avoir de justes convenances, nous conviendrons des moyens de vous faire trouver avec ma nièce. Si elle vous plaît, si vous réussissez à lui plaire, j'en serai charmé. Cette idée m'est venue comme par inspiration; j'aime à croire que l'arbitre des destinées l'a fait éclore dans mon esprit et l'a échauffée dans mon cœur; je vous en fais part soudain; je n'en ai parlé à personne. Peut-être aussi est-ce une chimère, et cela n'entre-t-il nullement dans vos vues. Mais je vous aurai toujours donné la plus grande marque d'estime et d'intérêt que je puisse donner à qui que ce soit au monde.

Je suis avec les sentimens les plus inviolables,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'abbé FAUCHET.

Ce 21 mai 1788.

N° 16.

Lettre de M. Fontanes à Bernardin de Saint-Pierre.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur; mais je vous ai lu, et je vous aime comme Fénélon et Jean-Jacques. J'ai parcouru les plus belles parties de la France et de la Suisse, vos *Études de la Nature* à la main ; je vous ai encore mieux admiré devant le modèle. Je ne sais si cette admiration me donne le droit de vous adresser la bagatelle que je joins à cette lettre. Je me rassure en songeant qu'elle est consacrée aux tableaux champêtres que vous peignez avec tant de charmes. Dans une note de ce petit ouvrage, je n'ai que faiblement exprimé tout ce que je pense à votre égard. Je n'avais pas les titres nécessaires pour parler plus haut. Si je l'avais osé, et si on pouvait croire généralement qu'un poète sait autre chose qu'assembler des hémistiches, je ne me serais pas contenté de louer votre belle imagination et les grâces touchantes de votre style. J'aurais hautement rendu hommage à vos nouvelles vues en physique ; elles sont grandes et simples comme les merveilles de la nature que vous expliquez. Vous seul, Monsieur, pouvez consoler la France de la perte du dernier de ses grands hommes. La postérité peut-être trouvera en vous des qualités qui lui ont manqué ; la grâce et la sensibilité. Ces deux caractères, ce me semble, conviennent plus à la nature que la magnificence continue dont son historien l'a parée. Il ne l'a jamais montrée touchante, et s'est contenté de la faire riche. Votre âme est mieux entrée, je crois, dans le secret de l'intelligence universelle qui se révèle surtout par les bienfaits. Que n'aurais-je pas à vous dire, Monsieur, de votre roman de *Paul et Virginie?* C'est ainsi que le grand peintre Homère composait ses tableaux. Vous ouvrez une nouvelle carrière à la poésie. Il est impossible de décrire avec plus de richesse et de vérité. Mais quel intérêt profond vous avez su réunir sur deux enfans ! Je n'avais point lu ce dernier ouvrage quand j'ai parlé de vous. Je n'aurais pu le passer sous silence. Vous prouvez, par vos traductions de Virgile, que le génie seul peut imiter le génie ; quand vous aurez fini votre *Arcadie*, nous aurons ce que de malheureuses tentatives avaient fait croire impossible, un second *Télémaque*. Il y a quelques années, j'ai traduit en vers français l'*Essai sur*

l'*Homme de Pope*. Si j'avais pu vous lire, avant ce temps, j'aurais mieux fait, et Pope lui-même aurait mêlé à sa métaphysique plus d'onction, et plus de justesse à ses raisonnemens. J'ai longtemps habité la Normandie, votre patrie; j'y ai des amis; et des personnes qui avaient l'honneur de vous connaître, me parlèrent de vos ouvrages, il y a deux ans, de manière à m'inspirer le vif désir de les lire. Je leur dois plus d'une journée heureuse. Que ne puis-je espérer de me lier un jour avec vous, et d'être au rang de vos disciples! je serai du moins toujours au nombre de vos plus zélés admirateurs. Rien n'égale la vénération, et j'ose dire l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FONTANES.

Ce 3 mai 1788.

N° 17.

Lettre de M. Fontanes à Bernardin de Saint-Pierre.

UNE absence de quelques jours, Monsieur, m'a empêché de vous témoigner plus tôt ma reconnaissance. Je possédais déjà *Paul et Virginie*. J'avais placé ce charmant et sublime ouvrage entre le *Télémaque* et *la Mort d'Abel*. Il me devient encore plus cher depuis que je le tiens de vous. Rien n'est plus vrai que vos idées sur le style. Les écrivains qui ont le mieux écrit sont toujours ceux qui ont le mieux pensé. Ces deux mérites sont inséparables. Vous le prouvez avec Bossuet, Virgile, Fénélon et Rousseau. Au reste, Monsieur, l'auteur de l'extrait dont vous parlez m'est connu. Il vous rend justice du fond du cœur. Il vous admire sincèrement. C'est M. Roussel, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, et l'auteur d'un très-bon ouvrage sur la constitution physique et morale des femmes. Il écrivait, au milieu du Louvre, en présence des Académies; il est lui-même médecin. Il faut bien payer tribut aux préjugés de son état, de ses sociétés et de son siècle. D'ailleurs, son âme est digne d'entendre la vôtre, et son imagination de sentir

le prix de vos tableaux. S'il avait l'occasion de vous voir, je ne doute point que la simplicité de ses mœurs et l'élévation de son esprit ne vous attachassent vivement à lui. Sans doute il se trompe, quand il prétend que les hommes les plus propres à peindre la nature sont les moins habiles à la connaître; car les grandes idées dans les sciences sont le fruit de l'enthousiasme, comme les grandes créations dans les arts. Mais, en même temps, il vous appelle un homme de génie. Il ne se trompe point alors, et je lui pardonne en faveur de cet aveu. Vous semblez croire, Monsieur, que M. de Buffon a été jugé moins sévèrement par la populace des savans. J'ose croire que vous n'avez pas été bien instruit à cet égard. J'ai beaucoup vu, dans leurs dernières années, quelques-uns des chefs du parti qu'on appelait philosophique. C'est là que j'ai entendu disputer à M. de Buffon jusqu'à son style. Remarquez bien que le philosophe de Montbard avait tous les avantages qui en imposent à l'envie et à la médiocrité: une brillante fortune, des titres, une statue, les caresses des souverains, et une longue expérience de tous les moyens grands ou petits qui donnent la renommée. C'est pourtant cet écrivain que j'ai entendu presque traiter avec mépris par quelques-uns de ses confrères. Vous éprouvez donc, Monsieur, la destinée naturelle à tous les grands hommes qui répandent des idées nouvelles, et attaquent les opinions établies. Les savans sont des gens à routine comme le peuple dont ils se moquent. Je suis plus étonné de tout ce qu'on vous accorde déjà, que de ce qu'on vous refuse. Ceux dont les principes sont le plus opposés aux vôtres, vous regardent comme un homme très-éloquent. Ils ne peuvent nier que vous n'ayez éclairé plusieurs mystères de la nature, et surtout la botanique. Vous êtes aimé des lecteurs qui vous admirent. Votre gloire est pure et sans nuage. J'ose vous prédire que vos systèmes trouveront bien moins d'obstacles pour s'établir en Angleterre qu'en France. J'ai assez vécu à Londres pour être assuré que les opinions newtoniennes n'y inspirent pas ce respect superstitieux qui engourdit notre Académie des sciences. Plusieurs membres de la société royale les abandonnent en partie. D'ailleurs le peuple anglais est ennemi de toute espèce de joug. En France, il faut Aristote, Descartes ou Newton. Là-bas, chacun pense et juge tout seul. Ici, tous jugent comme un seul. Les idées religieuses qui prêtent un si grand charme à vos ouvrages, hâteront encore vos succès en Angleterre. Quoique les premiers incrédules aient paru dans cette île, et qu'ils aient servi de modèle à tous les nôtres, cependant elle

s'est plus tenue aux anciens principes, et la puissance de la religion s'y fait toujours sentir profondément. Partout où la nature aura des amis, vos ouvrages en trouveront. Mon ignorance me rend incapable de prendre un parti sur vos idées physiques, mais au moins je n'ai pas l'esprit gâté par les méthodes scientifiques. Je suis comme un sauvage de bonne-foi. Je vous conçois parfaitement, et je suis très-porté à croire que ce que j'entends si bien est la vérité. La fonte des glaces polaires est une explication bien neuve, bien claire et bien satisfaisante du flux et du reflux de la mer. Mais il se passera encore quelques années avant qu'on ose avouer que vous avez deviné cette grande énigme. Les systèmes sont toujours des sources de dispute; les sentimens rapprochent tous les hommes. Ils conviendront unanimement que vous avez parlé à leur âme, que vous les avez rapprochés de Dieu et de la nature, que vous avez été l'apôtre de la morale et du bonheur. Cela vaut encore mieux que d'être un bon démonstrateur de physique. Si je n'avais été à la campagne une partie de cette année, j'aurais pris la liberté de vous voir quelquefois. J'espère que vous me permettrez dorénavant de jouir de cet avantage. J'irai m'échauffer et m'éclairer près de vous. Personne ne vous portera jamais une admiration plus sincère, un attachement plus tendre et plus constant.

FONTANES.

27 janvier 1789.

N° 18.

Lettre de madame la baronne de Krudner[1] à Bernardin de Saint-Pierre.

Leipzig, le 26 février 1793.

APRÈS quatorze mois, dont la plus grande partie ont été passés dans des maux de nerfs si affreux que ma raison en a été troublée et ma santé réduite à un état déplorable, je reviens depuis quelque temps à un état plus calme; la fièvre qui brûlait mon sang a disparu, mon cerveau n'est plus affecté comme il l'était autrefois, et l'espérance et la nature descendent derechef sur mon âme sou-

[1] Nous possédons plusieurs lettres de madame de Krudner; nous les publierons peut-être un jour.

levée par d'amers chagrins et de terribles orages. Oui, la nature m'offre encore ses douces et consolantes distractions! elle n'est plus couverte à mes yeux d'un voile funèbre. Je suis redevenue mère; et j'existe derechef dans des amis qui m'étaient chers et que j'aime comme autrefois. En reprenant mes facultés, en recouvrant mes souvenirs, ma pensée a volé vers vous; je sens le plus vif désir de savoir ce que vous faites, cher et respectable ami, et je sens que j'ai besoin de vous dire que, tant que je conserverai les moyens de sentir, je vous aimerai. Je suis tourmentée d'une grande inquiétude. Quelle est votre existence dans un moment de troubles aussi universels? Vous qui aimiez tant la solitude et la paix, pouvez-vous jouir de ces biens précieux? Permettez à la plus tendre amitié de vous prier de me donner au plus vite de vos nouvelles. Ah! que ne puis-je passer encore quelques momens auprès de vous comme autrefois! que ne puis-je, dans ce petit jardin où vous oubliez le monde et ses tourmentantes inquiétudes, où vous vivez content dans le sein de la modération; que ne puis-je, dis-je, m'y voir environnée de tranquillité et de bonheur! que ne puis-je y entendre encore les leçons sublimes dont vos discours étaient remplis! Elles m'étaient douces comme le parfum des fleurs que je respirais.

Ceux qui connaissent le malheur, ceux qui souffrent vous intéressent doublement; je sens qu'avec cette confiance que tout inspire en vous, et que j'ai depuis si long-temps, je parlerais de mes peines: votre touchante bonté, votre amitié les adouciraient. Vous avez éprouvé des chagrins; vous savez compatir à ceux des autres. Veuillez me dire, cher et respectable ami, si vous n'avez aucun projet de passer une fois quelques mois en Suisse et de voir ce beau pays. Je sais que vous aimez trop la France pour la quitter pour long-temps; mais un petit voyage en Suisse serait une distraction agréable. Si j'osais espérer que vous voulussiez passer un été au bord du lac de Genève, cette idée embellirait déjà actuellement ma vie, et je vous conjurerais, par la sensibilité si vraie qui remplit votre âme, de venir habiter avec moi une petite campagne. Ah! venez demeurer, ne fût-ce que quelques mois de votre vie, auprès d'une amie qui vous offre une âme vraie et sensible, qui vit loin de la société, qui vous entourerait de ses soins, du spectacle de deux enfans bons et charmans que vous aimez, et qui saurait respecter aussi votre solitude, ne pas la troubler; qui sait par elle-même combien la solitude est douce et nécessaire, enfin,

dont la société ne vous offrirait aucune gêne, aucune épine. Je vous offre ce vœu formé par une âme qui sait vous aimer; je n'y ajoute rien. Je suis simple et vraie : je ne suis point éloquente.

J'ai quitté mon pays dont le climat abîmait mes nerfs; j'y ai vu, après une absence de huit ans, mourir dans de longues douleurs un père que j'aimais tendrement, qui était le meilleur des hommes. De terribles crampes serraient ma poitrine et affectaient mon cerveau; des chagrins amers rongeaient mon âme comme les maux physiques rongeaient ma santé.

Oh! mon ami, mes yeux se remplissent de larmes, quoique plusieurs mois se soient écoulés depuis. Mon âme est encore bien abattue quand j'y pense!

Me voici actuellement en Saxe, à Leipzig. C'est une ville que mon mari a choisie, parce qu'elle fournit d'excellens moyens pour l'instruction de Paul, et j'ai la douceur d'être près de mon fils, de suivre ses progrès. Tous les étés il ira joindre son père en Danemarck : il restera avec lui quelques mois, et ce temps-là je pourrai l'employer à aller faire quelquefois de petits voyages en Suisse. Notre fortune, très-altérée par la guerre que nous avons eue et les excessives dépenses auxquelles M. de Krudner a été assujetti en Danemarck, ne nous permet pas de vivre ensemble dans un pays aussi cher; d'autres raisons, trop longues à détailler, ont encore ajouté à cette résolution.

Ici je ne dépense que très-peu : la ville est peu chère. Je ne vois personne; le climat est agréable, les fruits bons, les environs très-jolis. J'ai toujours avec moi mademoiselle Pioset, cette amie que vous avez vue chez moi dans mon premier séjour de Paris; elle a été mariée depuis : cette excellente femme, occupée tour à tour de mes enfans et de moi, est bien nécessaire à mon âme souvent malade encore.

Mes enfans sont, Dieu merci, bien portans, heureux et bons; la petite que vous nommiez la *Béatitude* a conservé sa physionomie de contentement, et mon fils me donne, ainsi qu'elle, les plus heureuses espérances. Portez-vous toujours bien, ne m'oubliez pas; je vous conjure aussi de m'écrire bientôt à Leipzig, poste restante. Je vous embrasse en idée et suis à jamais

Votre meilleure amie,

B. de Krudner.

Paul et Virginie est traduit en allemand : je voudrais bien avoir l'occasion de vous l'envoyer.

N° 19.

Lettre de Dupont de Nemours à Bernardin de Saint-Pierre.

Good-Stay, près New-Yorck, 2 thermidor an VIII.

MON CHER COLLÈGUE,

Je vous dois des remerciemens pour les plaisirs que vous me procurez à l'autre bout du monde.

Je viens de fondre en larmes en relisant *Paul et Virginie*. C'est ce que je connais de plus parfait pour la simplicité du plan, l'excellence des sentimens et la beauté pure de l'exécution.

Je ne sais qui a dit qu'on ne va pas à la postérité avec un gros bagage : avec un diamant comme celui-là, on y est riche.

C'est bien la cinquième ou sixième fois que ce modèle des petits romans me charme ; il m'a semblé que c'était la première.

Je n'avais lu vos *Études de la Nature* qu'il y a très-longtemps, et dans des momens de trouble qui ne m'avaient pas permis l'attention convenable : il ne m'en était resté dans la mémoire que les mouches de votre fraisier.

Je suis à présent frappé, comme je devais l'être, de vos très-belles vues sur la botanique et la philosophie, les rapports et les convenances des plantes.

Il est clair qu'en les étudiant seulement par leur sexe, on ne peut apprendre qu'un dictionnaire.

Mais en les considérant par leurs sites et leurs phénomènes, on acquiert une science. J'en ferai bien mon profit.

Quant à votre théorie des marées, on ne peut vous nier les deux calottes de glace, leur fusion alternative et les courans qui en résultent nécessairement.

Il y a même lieu de penser que l'augmentation et la diminution successive de l'une et de l'autre de ces immenses calottes, déplaçant deux fois par an le centre de gravité du globe, contribuent fortement à entretenir l'obliquité de l'écliptique, ce pendule salutaire de notre magnifique horloge.

Il est certain qu'une telle masse d'eau ne peut pas être fondue

sur un pôle dans le même temps où une telle masse de glace se forme sur l'autre, sans donner un grand mouvement à la totalité des eaux de l'Océan. Mais, d'un autre côté, l'attraction réciproque de la lune et de la terre, celle de tous les corps sont physiquement, mathématiquement, rigoureusement démontrées, et les observations d'un homme comme Newton méritent un grand respect.

Je jugerais donc qu'il faut concilier les deux systèmes.

Le monde est la combinaison d'un nombre immense de propriétés; il n'est pas seulement le problème des trois corps, mais celui de nous ne savons combien de milliards de corps disposés et régis par un grand esprit, habités par une multitude de petits esprits avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

Je vous embrasse tendrement, mon cher collègue.

Vale et me ama,

DUPONT (de Nemours).

Ce que je voulais envoyer à la classe ne mérite pas encore de lui être présenté.

Je pense qu'elle a reçu mes cinq ou six Mémoires de floréal. Celui sur les plantes eût été meilleur si j'avais lu vos théories avant de l'écrire.

Madame Dupont vous salue.

Nº 20.

Lettre de Louis Buonaparte, âgé de dix-huit ans, à Bernardin de Saint-Pierre.

De Lavalette, le 22 juin 1793, IIe de la république.

CITOYEN,

Pardonnez à un jeune homme exalté la liberté qu'il ose prendre, confié ou excité par une simplicité naturelle qui est encore dans son cœur, et qui seule semble vous guider.

Digitized by Google

Établi à Toulon depuis peu, j'ai quitté ma patrie pour n'être point en proie aux persécutions les plus amères, et qui sont celles qu'un tyran exerce sur une famille dont les individus veulent être libres, et dont l'influence aurait pu être nuisible aux desseins pernicieux de cet homme injuste. Mais je finis sur cette période qui n'est que trop triste par elle-même, et qui est bien sensible pour l'homme juste et libre, ou, pour m'exprimer en vos termes, pour l'homme Paria.

Cet ouvrage m'a bien affecté, mais *Paul et Virginie* m'a coûté bien des larmes, et sans doute Paul n'en versait pas plus lors de sa séparation avec sa sœur; mais si j'ai, citoyen, osé vous écrire, ce n'est que pour vous demander les circonstances de cet ouvrage qui n'ont point été le fruit de votre imagination. Vous dites qu'il y a du vrai; quel est le vrai? quel est le faux? Voilà mon but, voilà ce que je me suis proposé de savoir, pour qu'une autre fois, en le relisant, je puisse me dire, pour soulager ma sensibilité affligée : Ceci est vrai, ceci est faux.

O homme sage et vertueux! ô homme de la nature! pardonnez ma liberté, mais respectez-en les motifs. Ah! si jamais vous vous sentiez quelques sentimens pour moi, ressouvenez-vous que je vous ai demandé votre amitié, non pour à présent, que je suis faible en connaissance et en âge, et par conséquent indigne de vous entretenir, mais pour l'avenir; car peut-être qu'alors, ayant acquis un peu d'expérience, je serai en droit ou de vous redemander votre amitié, ou, si je m'en sens indigne, de vous demander pardon alors pour à présent.

J'ai l'honneur d'être, citoyen, avec la plus profonde estime de l'homme juste,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LOUIS BUONAPARTE, âgé de 18 ans,
d'Ajaccio, en Corse.

Au citoyen Louis Buonaparte, poste restante, à Toulon.

N° 21.

Lettre de Napoléon à Bernardin de Saint-Pierre.

23 frimaire an VI.

Je reçois à l'instant un exemplaire de vos ouvrages [1]. Je vous remercie de la belle lettre qui les accompagne.

Votre plume est un pinceau [2]. Il manque à la *Chaumière indienne* une sœur. Vous vous donnerez par-là le temps de finir votre grand ouvrage.

Je vous salue,

BUONAPARTE.

N° 22.

Lettre de M. Hugues Maret à Bernardin de Saint-Pierre.

Vendredi 14 février 1806.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Au moment où je présentais à S. M. le superbe exemplaire de *Paul et Virginie*, elle m'a dit qu'elle désirait recevoir de vos mains l'hommage que vous vous proposiez de lui offrir. Je n'ai pas voulu vous priver de remettre vous-même ce chef-d'œuvre du plus touchant génie, enrichi par le concours de l'art le plus utile et des talens les plus aimables. Vous recevrez demain une lettre par laquelle M. le chambellan de service vous fera connaître l'heure de l'audience que S. M. vous donnera dimanche prochain.

Agréez, Monsieur et cher confrère, l'expression de mes sentimens les plus affectueux et de ma considération la plus distinguée.

HUGUES MARET.

[1] Bernardin de Saint-Pierre lui avait envoyé la *Chaumière* et *Paul et Virginie*.

[2] Cette expression qui plaisait à Buonaparte, se retrouve dans une autre lettre que nous avons déjà citée (voyez le supplément à la Vie de Bernardin de Saint-Pierre).

Digitized by Google

N°. 23.

Lettre de Bernardin de Saint-Pierre au citoyen Maret, secrétaire-d'État.

AVANT que vous m'eussiez fait l'honneur, Citoyen, de me demander mon suffrage pour votre entrée à l'Institut, un de nos amis communs, le citoyen Derbes, me l'avait demandé pour vous. Entre les raisons sur lesquelles il motivait sa demande, il m'en donna une assez plaisante. Vous lui avez dit, me dit-il, que, comme vous ne croyiez qu'en Dieu, vous alliez vous trouver seul entre les athées qui ne croient à rien, et les catholiques disposés à croire à tout. Mais soyez tranquille à cet égard : les deux partis tiendront toujours à vous, parce qu'ils croient également au crédit des places éminentes.

Il n'en est pas de même de celui de ma place dans l'Institut. A quoi peut vous servir la voix d'un solitaire persécuté depuis longtemps dans ce même corps où vous aspirez ? Elle ne peut que vous être nuisible. Les athées qui le gouvernent, et contre lesquels je n'ai cessé de lutter, non-seulement m'ont ôté toute influence, soit en m'empêchant de lire à la tribune, dans nos séances publiques, des écrits que ma classe y avait destinés, soit en m'empêchant d'obtenir le plus petit emploi pour m'aider à élever ma famille, mais ils ont pris plaisir encore à publier que le premier consul avait dit à mon occasion : « Je ne donnerai jamais aucun emploi à un écrivain qui » répand l'erreur. » Ainsi ils m'ont ôté jusqu'à l'espérance.

Ce n'est pas tout. Ils s'occupent depuis peu à m'enlever mes moyens actuels de subsistance. Lorsqu'on délogea du Louvre, il y a huit mois, mes confrères Ducis, Lebrun, Bitaubé, etc., on leur accorda à chacun une indemnité annuelle de 1200 livres; la mienne fut fixée à 600 livres, quoique je fusse père de famille.

Il y a plus. Il y a environ trois mois, je me trouvai engagé dans une séance de ma classe, avec quelques mathématiciens de la première, dans une discussion sur les marées. Ils prétendaient, d'après le système astronomique, qu'il y avait deux marées par jour dans tout l'Océan. Je leur démontrai, d'après ma théorie, que ces doubles marées n'avaient lieu que dans l'hémisphère boréal, à cause des deux continents qui se réunissent à sa coupole glaciale, et qui en dé-

versent tour à tour les fontes dans l'océan Atlantique, mais que dans l'hémisphère austral, dont la coupole glaciale ne repose sur aucun continent, les marées en découlaient pendant douze heures de suite, c'est-à-dire pendant tout le temps que le soleil exerçait son action sur la moitié de cet hémisphère. Je prouvai l'existence de ces marées uniques de douze heures, par une multitude de faits incontestables. Huit jours après avoir fait luire ces rayons de la vérité aux yeux de mes antagonistes, je fus à la Trésorerie toucher une ordonnance de 250 livres par mois, dont je jouissais depuis cinq ou six ans. Jugez de ma surprise quand je la trouvai réduite à 200 francs pour l'avenir.

Dans ces derniers changemens de l'Institut, il est fort question de transformer les classes en Académies. Les noms paraissent en eux-mêmes assez indifférens; cependant si le régime académique a lieu, il est clair que les sexagénaires, desquels je suis, perdront la part qu'ils ont aux indemnités de leurs confrères placés dans les fonctions publiques, de laquelle part ils jouissaient d'après les règlemens des classes de l'Institut; ce sera encore pour moi une perte de plus de 600 livres par année. Ainsi peu à peu je n'aurai bientôt plus les moyens de subsister.

A la vérité, je pourrais trouver quelques ressources en faisant des cours publics de mes *Harmonies de la Nature*. J'échapperais par-là aux brigandages des contrefacteurs qui m'ont enlevé le fruit de mes *Études* précédentes, au point qu'il me reste encore plus de la moitié de la dernière édition, imprimée il y a quatorze ans. Mais que ne feraient pas alors mes ennemis qui les ont favorisés de leur crédit et de leurs mutilations? Souffriraient-ils que j'exposasse en public de nouvelles preuves de ma théorie des mers, tirées de tous les règnes de la nature? que je prouvasse, par les suffrages les plus respectables, que cette théorie, qu'ils traitent de physique absurde, dans leurs cabinets, est regardée aujourd'hui comme certaine chez tous les peuples maritimes de l'Europe? que leurs marins la considèrent comme une découverte des plus utiles à la navigation et au commerce, et qu'ils la font enseigner dans leurs écoles? Que diraient enfin les astronomes, lorsque je publierais de nouvelles objections contre leur attraction lunaire, et qu'opposant les raisonnemens les plus simples à leur principe universel de l'attraction sidérale, je viendrais à renverser cette arche sacrée où ils ont cru renfermer la foi et les espérances du genre humain? Il n'est pas douteux que, disposant de tous les journaux et des influences du gouvernement,

ils m'ôteraient, avec mes derniers moyens de vivre, ceux même de réclamer contre leurs persécutions, comme ils ont fait jusqu'à présent. Heureux encore si, prétextant à leur ordinaire leur amour pour la vérité, la justice et le repos public, ils ne finissaient pas par me faire subir le sort de Galilée! L'expérience que j'ai du passé, du présent, et la crainte de l'avenir, me forcent, au sein de cette même patrie que j'ai servie de mes lumières et de ma conduite, et dans ce même corps où vous aspirez, de regarder au loin les lieux où je pourrai placer les berceaux de mes trois enfans et mon propre tombeau.

Si je pouvais réclamer la justice du premier consul, qui m'a donné des témoignages de sa bienveillance, lorsque ma patrie l'appelait à régler ses destinées, je lui dirais : « Mes ennemis vous ont environné ; ils vous ont éloigné de moi, qui confondais mes vœux avec ceux de ma patrie, pour votre gloire et son bonheur. Ils n'ont pas rougi de vous dire qu'à la faveur des illusions de mon style, je semais des erreurs capables de faire naître une guerre civile, comme si des opinions physiques avaient jamais passionné un peuple, et comme si celles qui m'ont attiré leur haine ne brillaient pas du simple éclat de la vérité. Mais s'il importe à un homme de votre génie de la connaître partout où elle se trouve ; s'il est du devoir d'un magistrat suprême d'être juste envers tous les citoyens, ne craignez-vous pas de l'opprimer en moi, en croyant y persécuter l'erreur.

» Sans doute vos occupations administratives ne vous permettent pas d'examiner si l'Océan est un fleuve ou un lac ; si ses sources sont sur la terre ou dans les cieux, aux pôles du globe ou à son équateur ; s'il doit ses mouvemens généraux à la gravitation de la lune, qui ne pèse pas même sur l'atmosphère si mobile, interposée entre elle et lui, ou si ses deux courans, alternatifs avec leurs marées latérales, ne descendent pas tour à tour des deux océans de glace de plusieurs milliers de lieues de circonférence qui couronnent les pôles, lorsque le soleil les réchauffe alternativement de ses rayons. Cependant l'examen de cette question serait bien digne de l'administrateur de la grande nation dont vous vous proposez d'étendre les relations par toute la terre, à l'exemple même du soleil qui y fait circuler le flux et reflux de la mer, pour servir de communication à tous les hommes. Si cette importante verité est encore douteuse, qu'on la livre à une discussion publique ; je dirai comme Ajax, disputant à Ulysse les armes divines d'Achille, ou comme vous, conquérant pour ma patrie la victoire et la liberté : *Mittantur inter hostes*, qu'on les

jette au milieu des ennemis. Je n'opposerai aux miens que les armes du jugement, que des faits à leurs calculs, et des raisons à leurs autorités. Je n'ai besoin que d'auditeurs silencieux et sans préventions pour mes juges.

» Mais si cette vérité est déjà démontrée, si déjà elle est adoptée par les marins les plus instruits de l'Enrope, si déjà elle répand un nouveau jour sur l'étude de la nature, et si elle promet des avantages incalculables à la navigation et au commerce, que dira la postérité de la voir rejetée des lieux mêmes qui l'ont vue naître? Pourra-t-elle croire que sous vos lois, citoyen Consul, cette découverte a été pour son auteur sexagénaire, sans fortune et père de famille, un sujet de haines injustes et de dépouillemens progressifs, et que Buonaparte enfin, si illustre dans la guerre, a persécuté dans la paix une vérité naturelle, plus durable et plus importante à la gloire de son administration que tous les monumens élevés par la main des hommes. »

Je pourrais lui en dire encore davantage. Mais qui voudrait seulement m'ouvrir un accès auprès de lui? Vous voyez donc bien, Citoyen, que le suffrage d'un homme qui excite, me mandez-vous, votre admiration par ses écrits, est bien plutôt digne de votre pitié dans ce nouveau temple de mémoire où vous voulez entrer. Je ressemble à ces saints qui attirent de loin les vœux des hommes, mais qui de près sont rongés par les insectes. Cependant quelque faible qu'y soit ma voix, puisque vous désirez d'être admis au rang de ses pontifes, soyez persuadé qu'après avoir pesé dans ma conscience les droits de chacun de ses canditats, je ne la donnerai qu'à deux qui, comme vous, croient en Dieu, persuadé que sur cette croyance seule repose tout talent utile et toute vertu aimable. Que de titres pour vous, qui n'avez jamais persécuté personne et qui avez tant de fois obligé!

DE SAINT-PIERRE.

Paris, 10 ventose an XI.

Un mal aux yeux, qui me dure depuis trois jours, m'a empêché de recopier cette lettre pleine de ratures, et de vous répondre plus tôt.

N° 24.

Lettre de Joseph Buonaparte à Bernardin de Saint-Pierre.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre. Je suis touché de tout ce que vous me dites, et je me rends aux raisons qui vous déterminent [1].

Vous voudrez bien avoir la bonté de faire toucher à la caisse de M. Thibault, rue Mazarine, n° 1612, le dernier jour de chaque trimestre, la somme de 1500 fr.

Veuillez, Monsieur, agréer les nouvelles assurances de ma haute estime et de mon véritable attachement.

JOSEPH BUONAPARTE.

Morfontaine, le 18 vendémiaire an XII.

N° 25.

Lettre de Joseph Buonaparte à Bernardin de Saint-Pierre.

Portici, le 17 novembre 1806.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire; je vous remercie des choses obligeantes qu'elle contient.

J'ai fait lire votre *Paul et Virginie* à quelques dames de ce pays que je vois habituellement; elles avouent que la langue du Tasse n'a

[1] Bernardin de Saint-Pierre avait refusé une place chez Joseph Buonaparte, qui lui répondit par cette lettre et un brevet de 6,000 f. de pension (voyez le Supplément à la Vie de Bernardin de Saint-Pierre).

Digitized by Google

rien produit de si doux ; elles se sont passé le livre de l'une à l'autre; et toutes en ont la même opinion.

Je leur ai dit que le père de Paul était de mes amis, et qu'il serait possible qu'il fît un voyage dans le pays où Virgile et le Tasse ont pris les originaux des tableaux dont ils enchantent le monde depuis tant de siècles : nous désirons que cette espérance se réalise.

Agréez, Monsieur, mon estime sincère et mon attachement.

Votre affectionné,

JOSEPH BUONAPARTE.

N° 26.

Lettre de Ducis à Bernardin de Saint-Pierre.

Versailles, le 1er nivose an VIII.

CETTE lettre est pour vous seul, mon cher ami. Je commence par vous plaindre, par mêler ma douleur avec la vôtre sur la haute perte que vous venez de faire. Hélas! c'est au même âge que j'ai aussi perdu ma tendre femme, ma première, la mère de mes enfans, âme pure et sensible que je regretterai jusqu'au dernier soupir. Puissiez-vous, mon cher ami, être plus heureux que moi, et ne pas voir encore s'éteindre et mourir sous vos yeux paternels les deux enfans qui vous restent de votre chère Félicité! Tel a été mon sort, après avoir élevé et marié les miens. J'ai bien pu dire : *Anima mea defecit in gemitibus.* Il ne me reste plus, mon cher ami, que quelques années, peu heureuses, qui attendent les infirmités d'une vieillesse plus avancée. Avant que j'en aie vu s'écouler quatre, je serai septuagénaire : ce mot ne me fait pas peur, mais il me console. On m'a dit que vous veniez d'être nommé membre du Sénat conservateur dans notre nouvelle constitution. J'en suis bien aise pour ma patrie ; et, si cela vous convient, recevez-en mon compliment très-sincère. Quant à moi, j'ai bien pris mon parti ; ma résolution est inébranlable : si on me fait l'honneur de songer à moi, ma lettre de remerciement est déjà prête; je n'aurai plus qu'à la signer.

Je pourrais dire comme Corneille, en reconnaissant la distance infinie qui me sépare de lui comme poète :

> Mon génie au théâtre a voulu m'attacher ;
> Il en a fait mon fort, je dois m'y retrancher.
> Partout ailleurs je rampe, et ne suis plus moi-même.

Il m'est impossible de m'occuper d'affaires : elles me répugnent ; j'en ai l'horreur. Le mot de *devoir* me fait frémir. Si j'étais chargé de grandes et hautes fonctions, je ne dormirais pas. Mon âme se trouble aisément ; ma sensibilité est pour moi un supplice. Mes principes religieux me rendraient plus propre à une solitude des déserts de la Thébaïde qu'à toute autre condition. J'aime, comme vous, à voir la nature avec goût, avec amour, avec un œil pur et sensible ; et cet œil, qui est ma lumière et mon trésor, je le sens s'éteindre et m'échapper lorsque je mets le pied dans le monde. Si j'étais le maître de choisir, en me supposant ambitieux, je ne voudrais ni du sceptre des rois, ni des faisceaux consulaires. Je suis catholique, poète, républicain et solitaire : voilà les élémens qui me composent, et qui ne peuvent s'arranger avec les hommes en société et avec les places. Je vous donne ma parole d'honneur, mon cher ami, que j'aimerais mieux mourir tout doucement à Versailles, dans le lit de ma mère, pour être déposé ensuite auprès d'elle, que d'accepter la place de sénateur. Je n'aurai qu'une physionomie, celle d'un bonhomme et d'un auteur tragique qui n'était pas propre à autre chose. En restant constamment comme je suis et ce que je suis, je conserve tout ce qui m'est acquis par l'âge. En me mettant en vue, je me mettrais en prise. Les serpens lettrés se joindraient aux serpens politiques ; les calomnies pleuvraient sur mes cheveux blancs. Enfin, il y a dans mon âme naturellement douce quelque chose d'indompté qui brise avec fureur et à leur seule idée les chaînes misérables de nos institutions humaines. Je ne vis plus, j'assiste à la vie. Je voudrais quelquefois n'être qu'un œil qui voit ; mais j'ai encore une âme qui sent ; elle est trop jeune, elle ne marche pas avec son vieux camarade. Ainsi donc, mon cher ami, si vous voyez notre illustre consul Buonaparte, si vous voyez Réveillère-Lépeaux et vos autres confrères, parez, je vous en conjure, le coup dont je suis menacé ; engagez David, qui connaît bien ma façon d'être et ma résolution, à me servir dans les mêmes vues. Il doit être initié, comme peintre, dans les secrets de ma complexion

poétique. Je suis bien fâché que mon parti de remercier contrarie mon frère. J'aurais bien voulu lui être plus utile ; mais j'ai fait ce qui dépendait de moi avec la mesure de mon crédit et de mes moyens. Je ne puis changer de nature, avoir d'autres nerfs, d'autres fibres, une autre organisation, d'autres habitudes dans mes pensées, dans mes affections, dans mes goûts, dans mes jouissances, dans ma façon de voir dans le présent et dans l'avenir. Je sais bien aussi que ma femme ne peut concevoir mon refus ; mais elle est ma femme : la richesse, les titres, les honneurs, son intérêt personnel, tout cela agit sur elle. Cela ne m'enchante point, mais ne m'étonne point. Vous voyez bien, mon cher ami, que c'est dans moi-même et au fond de moi-même, et sur moi-même, et par moi-même que je dois chercher mon bonheur. Il se forme du repos et de la joie d'un enfant, quand je ne fais rien, et d'un charme incroyable, qui ne songe point du tout à la gloire, quand je suis dans mon travail avec Melpomène. Je n'ai plus que la moitié de mon premier acte à faire pour terminer ma nouvelle tragédie; tout le reste est fait. Je vous consulterai à Paris sur cet ouvrage. Je voudrais bien qu'il réussît, parce qu'il me rapporterait quelque argent et que je suis pauvre ; mais aussi parce qu'il prouverait peut-être que je suis excusable d'avoir refusé une grande place, parce que je n'étais propre qu'à la tragédie. Mon cœur est bien soulagé, mon cher ami, car je viens d'épancher mon âme dans la vôtre. J'y gémis avec vous. Je marche avec vous sur les traces de mes anciennes douleurs. Tout ceci n'est que pour vous. Que ma femme, mon frère et David ne sachent pas que je vous ai écrit. Mais, je vous en conjure encore, qu'on ne songe pas à faire de moi un sénateur ; qu'on laisse le pauvre ermite dans sa cellule, et dire sur les tombeaux de ses chères filles, de sa pauvre femme et de la vôtre, ces grandes paroles : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas, præter amare Deum et illi soli servire ; hoc est cujus omnis homo.*

Votre ami,

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

N° 27.

Lettre de Ducis à Bernardin de Saint-Pierre.

Versailles, le 2 nivose an XII.

J'ai tronvé, mon cher ami, hier, en arrivant chez moi, un peu avant midi, la lettre de M. Lacépède, qui m'apprend ma nomination, et me marque, par *post-scriptum*, que je serai averti du jour où je devrai prêter serment. La lettre est datée du 27 frimaire; elle m'a été d'abord adressée à mon domicile, rue Bailleul, et ensuite renvoyée à Versailles. Je n'avais pas un instant à perdre. J'ai répondu sur-le-champ, et fait porter ma réponse par un exprès, pour être sûr qu'elle serait remise au chancelier de la Légion-d'Honneur. C'est mercredi dernier que la lettre est arrivée à Versailles, à huit heures du soir.

Vous savez, mon cher confrère, quelle était ma résolution, qui était inébranlable. Je n'ai pas pu vous consulter, comme je vous l'avais promis chez M. le comte de Balk, sur ma manière de l'exprimer. Je vous prie de m'excuser si j'ai manqué à ma parole; mais j'étais pressé de répondre. Vous connaissez mon caractère. Je snis assis sur le tombeau de ma première femme et de mes enfans. Vous en avez deux en bas âge, un au berceau, une jeune épouse qne vous ne pouvez trop aimer. Vous avez à pourvoir et à prévoir.

Bonjour, mon ami. Je vous embrasse auprès de mon feu et dans ma retraite, qui est ma sœur, ma compagne, et le soutien consolateur de mes vieux jonrs.

Jean-François Ducis.

FIN.

TABLE

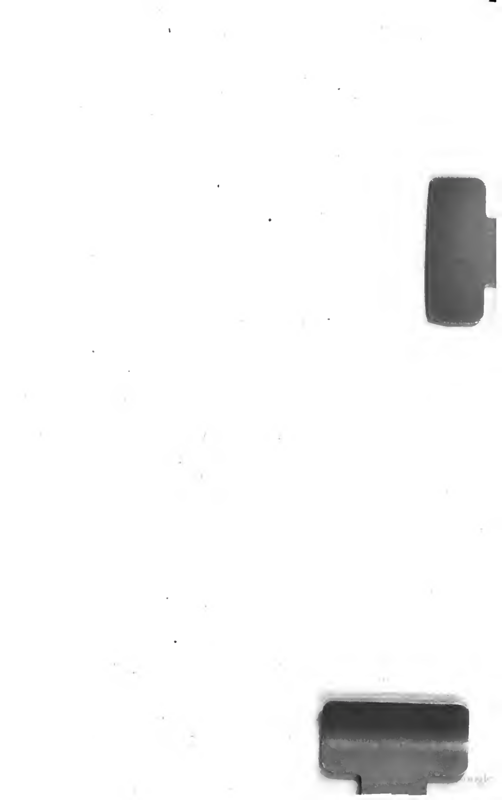
DU QUATRIÈME VOLUME.

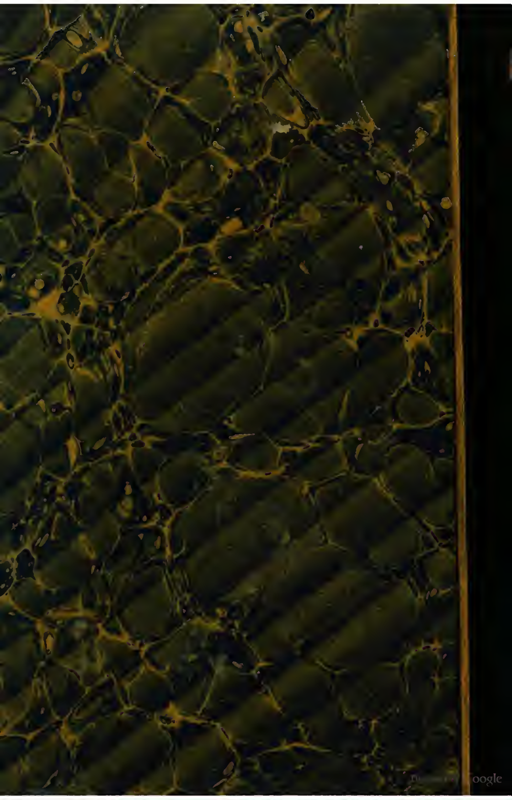
FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

561203
SBN

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google